

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME V.

MAI 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

LES NOUVELLES

ENCYCLOPÉDIES.

Il n'est guère possible, même aujourd'hui, de prononcer le mot encyclopédie sans une certaine émotion. La chose que ce nom désigne est tombée si lourdement sur le siècle dernier, que nous marchons encore tout courbés de l'affaissement qu'elle a fait subir aux plus robustes épaules. Il ne serait peut-être pas difficile de se rendre compte de l'effet moral produit par l'Encyclopédie, et de la terreur traditionnelle qui est restée attachée à son nom. On serait bien près de la vérité, en disant que dans les matières où elle a parfois contredit le sens général et l'esprit historique de la civilisation moderne, c'est-à-dire dans les matières religieuses et politiques, elle se trouvait donner une formule à une multitude de résistances fondées et de rancunes raisonnables contre le mauvais emploi que le catholicisme et la royauté étaient venus à faire de leur pouvoir, et à concentrer, à généraliser, à élever à la valeur de système toutes les oppositions partielles et isolées qui se perdaient en faibles et en stériles protestations. Voilà le secret de l'Encyclopédie. Il germait depuis long-temps et peu à peu dans un grand nombre d'esprits des vues de réforme salutaire; l'Encyclopédie les réu-

nit, les éclaira, les exalta, et devint leur symbole; et les mêmes idées qui étaient vaincues par les faits réels tant qu'elles étaient éparses, individuelles et désordonnées, les vainquirent et les brisèrent à leur tour, dès qu'elles eurent formé un faisceau et accepté une association. C'était là, avons-nous dit, ce qui avait fait ce livre si puissant; pour ce qui le fit si terrible, nous le montrerons plus bas.

Il fallait en effet cette circonstance, tout extérieure et accidentelle, de trouver et de donner un mot d'ordre à une multitude d'instincts de réforme vagues ou isolés, pour que l'Encyclopédie du XVIIIe siècle acquît l'autorité et le pouvoir qu'elle eut. Elle fut, comme livre, ce que, quarante ans plus tard, Bonaparte fut comme homme, c'est-à-dire l'expression d'une idée et d'une volonté communes; avec cette différence que le livre formula son époque avec exagération, et l'homme avec exactitude; ce qui a fait que nous avons eu à compléter l'un et à réformer l'autre.

Il n'aurait donc pas suffi aux auteurs de l'Encyclopédie de faire un livre remarquable pour s'emparer en quelque sorte de leur siècle, et pour prendre possession des idées et de la génération contemporaines; il fallait que l'opinion générale fût suffisamment préparée, et que cette terre en laquelle ils jetaient leurs semences fût de celles qui hâtent et qui centuplent les moissons. Un peu plus tôt, ou un peu plus tard, le livre eût manqué son effet, sans rien perdre de sa valeur intrinsèque. Les nations ont, comme les personnes, de certaines circonstances dans le tempérament, qui font que, selon le jour, elles gagnent les maladies ou en triomphent.

L'idée de composer une encyclopédie, c'est-à-dire un tableau et un résumé général de toutes les connaissances humaines, à une époque donnée, a souri de tout temps aux meilleurs et aux plus grands esprits. Il y a, en effet, une alliance si étroite entre toutes les sciences et entre tous les arts, leurs diverses parties s'ajoutent, s'expliquent, se complètent si naturellement, que pour peu qu'on regarde les choses d'en haut, on aperçoit du premier coup d'œil la connexité qui les lie, et on est entraîné à ne pas séparer, dans la recherche et dans l'appréciation qu'on en fait, les détails qui sont la clef de l'ensemble, et l'ensemble qui est la dernière raison des détails. L'imagination des anciens

avait formulé cette parenté de toutes les idées humaines, en disant que les Muses étaient sœurs. Elle ajoutait qu'elles étaient filles de la mémoire, par suite de cette doctrine des idées primitives et innées, si magnifiquement systématisée dans les livres de Platon.

Aristote fut le premier qui se laissa aller à composer une sorte d'encyclopédie. Il avait à la fois une sagacité si individuelle et si pénétrante, et une faculté de généralisation si élevée et si sereine, qu'il n'y eut pas de matières dont il ne cherchât la valeur particulière et la signification générale. Il étudia tout et connut tout. Il porta même dans son appréciation des choses un tel esprit de divination, et il en parla avec un sentiment de la vérité si exquis, que la plupart de ses nombreux traités attendent encore qu'on les surpasse, quelques-uns qu'on les égale. Éloquence, poésie, grammaire, histoire politique, mathématiques, rhétorique, histoire naturelle, tous ces sujets entrèrent et mûrirent dans cette vaste tête, et en sortirent éblouissans d'une clarté qui n'est presque pas amoindrie par près de trois mille ans de distance. Chez les Romains, mais beaucoup plus tard, ce fut Pline qui tenta l'entreprise, et qui y réussit pareillement. Son intelligence, dépourvue de l'instinct généralisateur d'Aristote, ne s'inquiéta pas autant de la signification générale et définitive des choses ; il négligea même certains aspects essentiels du grand tout qu'il essayait d'étreindre, et il se posa moins en philosophe spéculatif et dogmatique, qu'en chroniqueur. Il paraît du reste que l'éducation de la jeunesse, chez les anciens, la portait naturellement à l'étude en quelque sorte encyclopédique des objets ; elle subissait successivement l'influence de divers maîtres, renfermés chacun dans leur spécialité scientifique, philosophique ou littéraire, sans aucune doctrine commune et supérieure qui les unît, même sans aucun lien de communauté ou d'association qui les rapprochât. Le maître de philosophie se trouvait en une ville, le maître de grammaire en une autre, le maître de morale en une autre, le maître d'éloquence en une autre ; il fallait faire, pour s'instruire, à la fois le tour du monde et le tour des idées, et prendre chaque enseignement l'un après l'autre. Il n'y avait pas, comme dans les temps modernes, de grandes écoles où les esprits subissent une sorte d'initiation sommaire et générale, et où la science fût of-

ferte à l'intelligence dans ses résultats comparés et définitifs.

Peut-être n'est-il pas hors de propos de faire remarquer avec quelle avidité et quelle impatience les hommes de tous les temps ont cherché à découvrir le mot de la grande énigime de ce monde. Ils se sont mis à systématiser les connaissances acquises, bien avant l'heure où leurs élémens pouvaient être connus et appréciés, et le sens général et supérieur des choses a toujours paru un résultat si précieux à obtenir, qu'on a passé pour l'avoir par-dessus leur signification spéciale, propre et individuelle. Ce qui était du reste, comme on pense, un mauvais moyen de réussir. Les encyclopédies, c'est-à-dire les exposés systématiques des richesses intellectuelles, doivent arriver pour être efficaces, non point au commencement, mais à la fin de l'histoire des peuples, parce que la science s'expérimente et ne se suppose pas. Or, il faut du temps à l'expérience. Il y a bien dans les grandes intelligences, et c'est même là le signe certain et le sceau irrécusable de leur puissance, une sorte d'instinct qui leur fait pressentir et deviner en quelque manière la vérité, avant d'être à même de la rendre sensible aux autres, et même avant de se la prouver à elles-mêmes; Galilée soupçonna le mouvement de rotation de la terre, Newton les lois selon lesquelles gravitent les mondes, Képler la formule de l'attraction mutuelle des planètes, avant de trouver les raisons nettes et précises de ces soupçons; en d'autres termes, il est possible, jusqu'à un certain point, d'arriver par intuition aux vérités générales, sans avoir besoin de gravir l'échelon des vérités particulières qui y conduisent; mais les résultats généraux et définitifs de la science n'ont aucune valeur publique, tant qu'ils demeurent à l'état vague et divinatoire de pressentiment dans la tête des grands hommes, et ils ne sont acquis véritablement à la civilisation, que du moment où leurs élémens peuvent être saisis et démontrés. Les encyclopédies entreprises par l'antiquité restent donc principalement comme un témoignage curieux de l'empressemeut qui pousse les intelligences à synthétiser les connaissances acquises, et servent à démontrer que le penchant à l'intuition, qui porte les esprits à saisir directement et sans intermédiaire la nature même des choses, est jusqu'à un certain point une qualité naturelle, normale et légitime de

l'ame, parce qu'elle est constante et qu'elle persévère, quelles que soient les époques et les doctrines.

Après les efforts de l'antiquité grecque et latine, et les travaux jadis si illustres, maintenant si ignorés, des écoles d'Alexandrie, les encyclopédies reprirent leur cours au moyen-âge, avec le magnifique essor littéraire du XIIIe siècle et l'élan moral des croisades. Cette fois, ce furent les docteurs errans des universités italiennes, allemandes et françaises qui entreprirent la tâche, parmi le concours bruyant des écoliers qui s'attachaient à leurs pas, tandis que de leur côté les religieux se mettaient courageusement à la peine dans le silence de cloîtres et la méditation de leurs cellules. Il serait long de compter seulement le nombre prodigieux de ces livres universels, qui s'écrivirent pendant trois cents ans. Seuls, les ouvrages encyclopédiques d'Albert-le-Grand, publiés à Lyon, en 1651, par le dominicain Pierre Jammy, forment vingt-un volumes in-folio; encore la collection est-elle loin d'être complète. Cette fécondité épouvante la pensée, lorsqu'on retranche, du temps qu'il fallut à l'auteur pour ramasser les choses mises en ses ouvrages et pour les écrire, les loisirs qui lui furent nécessaires pour professer à Cologne, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Hildesheim et à Paris; pour vaquer à ses fonctions de provincial de l'ordre des frères prêcheurs en Allemagne; pour être nonce en Pologne et y effacer la barbarie traditionnelle des mœurs; pour être maître du sacré palais auprès du pape Alexandre IV, et faire à Rome des leçons publiques sur les Écritures; pour réformer l'administration compromise de l'évêché de Ratisbonne; pour reprendre ses anciennes habitudes universitaires, et professer de nouveau à Cologne; pour aller prêcher la croisade en Allemagne et en Bohême; pour assister au concile tenu à Lyon en 1273, et retourner à Cologne pour y mourir. Il semble, du reste, que telle était l'ardeur au travail de ces savans du moyen-âge, dont toute la vie s'en allait en enseignement et en livres, qu'ils en étaient venus à se familiariser avec des entreprises qui exigent de nos jours la coopération de toute une époque. C'est ainsi que le célèbre comte Pic de la Mirandole, qui mourut pourtant à vingt-cinq ans, invitait toute l'Europe savante à venir argumenter dans une thèse *sur toute science humaine, de omni re scibili.*

Cependant on avait déjà amassé, dès le XVIe siècle, une quantité si grande de matériaux sur toutes les sciences et sur toutes les sciences et sur tous les arts; de petits encyclopédistes, comme Corneille Agrippa et Polydore Virgile, avaient jeté sur le pavé du temps un fouillis déjà si embarrassant de faits, d'observations et d'idées, que les meilleures épaules commençaient à se courber sous ce faix, et les plus droites intelligences à se perdre dans ce dédale. La nécessité de mettre en ordre toutes ces richesses intellectuelles, pour éviter l'encombrement, se fit peu à peu sentir ; on remarqua que le christianisme et le développement graduel des peuples avaient produit une multitude de faits nouveaux, que n'avaient pas prévus les anciennes synthèses, et qu'il devenait indispensable de s'appliquer à la recherche d'un classement plus compréhensif et plus complet.

Ce fut cette nécessité morale qui produisit le chancelier Bacon ; car c'est ainsi que naissent les hommes remarquables : ils deviennent grands, à la condition de satisfaire à un grand besoin social ou intellectuel. C'est même ce qui explique comment il y a quelquefois ce qu'on pourrait nommer de grands hommes momentanés ; ce sont ceux qui répondent à des crises transitoires, et qui se trouvent sur le chemin qui mène à d'autres hommes plus grands qu'eux. Bacon mène à Newton et à Descartes ; Mirabeau mène à Napoléon .

Bacon consacra les meilleurs et les plus glorieux instans de sa vie à trouver un classement des connaissances humaines, qui fût logique, rigoureux et complet, et qui permît de les étudier une à une, de discerner les endroits faibles et les endroits dépourvus, de fortifier les uns et des compléter les autres. Ce n'est pas le moment de discuter les idées fondamentales de Bacon ; mais ce que nous pouvons constater dès à présent, c'est qu'on s'est étrangement exagéré les résultats de ses immenses études. Il est certain que l'effort de Bacon fut prodigieux, surtout si l'on considère les distractions de sa vie politique ; mais il n'en est pas moins vrai, en définitive, que son livre du *Novum organon* est demeuré à peu près stérile, et que ce père est mort après sa postérité.

Tel a été, en effet le sort des idées de Bacon, que les époques suivantes ont été différentes vis-à-vis d'elles, et qu'on n'aperçoit nulle part, au XVIIe siècle, quelque grand mouvement in-

tellectuel qui en dérive. L'ouvrage de Bayle est une tentative tout-à-fait personnelle. Bayle parle des choses de la façon qu'il trouve bien ; de même qu'il n'entraîne personne après lui, il ne suit non plus personne; il n'est ni maître ni disciple. Il porte l'individualisme protestant dans l'histoire et dans la philosophie ; il est lui-même à lui-même son autorité et sa sanction D'ailleurs, la France, qui était, durant le XVIIe siècle, le foyer le plus notable de l'intelligence en Europe, demeura presque entièrement en dehors de l'influence que l'Angleterre eût pu exercer sur elle ; Pascal, Bossuet et Mallebranche, trois des têtes les plus sérieuses de ce temps, n'étaient pas de nature à recevoir l'impulsion du dehors ; et puis, il faut dire encore que le siècle de Louis XIV a eu cela de singulier, qu'il a produit un grand nombre d'intelligences très élevées, mais qu'il n'en a produit aucune, du moins dans l'ordre des idées morales, de celles qui effacent le passé, qui résument le présent, et qui s'imposent à l'avenir. Bacon était plus grand dans son milieu que Bossuet dans le ien.

Quoi qu'on ait pu penser et dire, et bien que le XVIIIe siècle ait véritablement initié la France aux idées philosophiques et politiques de l'Angleterre, il n'y a réellement au fond aucune parenté entre les idées de Bacon et l'Encyclopédie de d'Alembert. Cette Encyclopédie n'est pas un livre qui se rattache, par le fait même, à une idée-mère quelconque ; c'est une Babylone de théories diverses et indépendantes, une bruyère où croissent toutes les herbes, les bonnes et les mauvaises. Sans doute que ceux qui en conçurent le projet, après tant d'autres, avaient l'intention de rallier leurs travaux à une certaine donnée qui serait la clef du livre ; mais ils n'avaient pas songé à s'entendre à l'avance sur cette donnée, et dès qu'une fois ils se furent mis à l'œuvre, elle leur manqua.

Il y a même plus ; Diderot, d'Alembert, Rousseau, Voltaire, et les autres encyclopédistes, n'étaient pas philosophes de nature à s'entendre sur un point tant soit peu fondamental; il l'auraient voulu, qu'ils ne l'auraient pas pu. Le talent de chacun de ces hommes était par-dessus tout critique, et critique d'un point de vue tout-à-fait personnel. Tous ensemble, ils travaillaient à ruiner de leur mieux l'ancienne société ; mais chacun d'eux la minait par son côté, avec son instrument et au nom de ses idées.

Diderot avait les siennes, d'Alembert les siennes, Voltaire les siennes, Rousseau les siennes. Il y avait bien des choses que ces hommes se trouvaient haïr pareillement; mais il n'y en avait pas qu'ils se trouvassent aimer. Quand Rousseau avait fait un livre, Voltaire en faisait un autre contre celui-là; ou bien quand d'Alembert soutenait quelque idée, c'était Rousseau qui l'attaquait. Non-seulement ils étaient tous à un point de vue critique, par rapport à l'ancienne France; mais encore ils y étaient réciproquement l'un vis-à-vis de l'autre. Ils s'empêchaient, se bornaient, se niaient mutuellement. Quand Voltaire avait tué la morale, Rousseau tuait Voltaire. La malheureuse société de ce temps était entre les mains de ces hommes comme un navire incendié en pleine mer; le feu détruit le navire, et puis l'eau détruit le feu. Les intelligences du XVIII[e] siècle ont fait bien des ruines, pour devenir elles-mêmes des ruines.

Les encyclopédistes se faisaient donc la guerre entre eux, n'étaient d'accord sur rien d'affirmatif et ne pouvaient pas l'être, chose facile à comprendre quand on considère qu'ils sortaient chacun de son origine et qu'ils venaient chacun de son côté. Quels rapports entre leur éducation, entre leurs familles, entre leurs projets? Aucun. Quel intérêt commun? Quelle sympathie? Quel besoin de concours et d'union? Absolument d'aucune sorte. Même s'ils se rencontrèrent dans une haine commune contre la société, ce fut beaucoup plus l'effet du hasard que d'une tendance naturelle et spontanée.

Ce n'est pas que nous ayons la pensée de donner raison à l'ancienne société dans la rigueur qu'elle tenait aux grandes intelligences, qui n'étaient que des intelligences, et tort aux hommes éminens qui poussaient rudement du coude à droite et à gauche, pour se faire place au milieu d'une société qui les mettait au second rang; la société et, les philosophes étaient respectivement dans leur droit, et, faisant ce qu'ils faisaient, ils obéissaient de part et d'autre aux lois de leur nature et aux inspirations de leur esprit. Il est tout simple qu'une société dans laquelle les familles historiques ont la prééminence, traite quelque peu en marâtre les simples individualités, quelque grandes et augustes qu'elles soient d'ailleurs; et peut-être même y aurait-il à produire de bonnes raisons pour cela, tirées de ce qu'un pays a en général beaucoup plus à faire de familles, qui durent, que d'in-

dividus, qui ne durent pas; mais, d'un autre côté, il est tout simple que le mérite personnel, qui se fait lui-même, avec beaucoup de patience, d'opiniâtreté et de douleur, cherche à obtenir publiquement un peu de cette valeur morale que les familles historiques avaient foncièrement. C'était une guerre; il fallait qu'il y eût des vainqueurs et des vaincus. Vouloir que les anciennes familles cédassent de leur terrain, cela ne se pouvait guère; les moutons ne négocient pas avec les loups, ils se font manger. Il est d'ailleurs de la nature des faits historiques de croire à leurs destinées et d'être toujours pénétrées de leur bon droit; et de même que c'était une honte à Voltaire, lui, le représentant de l'intelligence, d'écrire humblement lettre sur lettre à Mme de Créquy, pour la prier d'obtenir qu'on érigeât en marquisat sa terre de Ferney, de même ce fut une honte à M. de Montmorency, lui le représentant de la noblesse, de monter à la tribune de l'assemblée constituante, la nuit du 4 août, pour dire à la face de la France qu'il offrait de ne s'appeler désormais que Bouchard. Un fait social ne peut pas abdiquer purement et simplement sans ignominie. La raison de cela, c'est que tout fait social qui se renie lui-même se diminue de toute la valeur précédente qu'il consent à s'ôter. Caton d'Utique le savait, et il se tua. Ce n'est pas qu'il fît bien aux yeux de la civilisation romaine en général, pour laquelle l'unité tyrannique de César était un progrès; mais il fit bien aux yeux de l'ordre de faits historiques auquel il appartenait. Il résista aussi long-temps qu'il put, en vertu de la même loi d'oligarchie qui fit résister les grands vassaux à Louis XI; mais il fut assez logique dans sa guerre d'extermination, pour ne pas attendre que le vainqueur le fît assassiner, comme Pompée, ou exécuter judiciairement, comme le connétable de Saint-Pol.

Considérés isolément, l'ancienne France et les philosophes avaient donc pareillement raison dans leur lutte, c'est-à-dire qu'il y avait de part et d'autre des motifs également légitimes pour la soutenir. Il s'agissait d'être ou de n'être pas, et chacun combattait *pro aris et focis;* mais il n'était pas possible que l'un de ces deux ordres de faits, l'ancienne France ou les encyclopédistes, c'est-à-dire l'histoire ou la philosophie, fût fondé à prétendre absorber l'autre, et voilà où commençaient leurs torts mutuels. On peut bien vouloir exister, mais on est absurde de

vouloir empêcher que les autres existent. C'est pourtant ce que l'ancienne France voulait par rapport aux philosophes, et c'est ce que les philosophes voulurent par rapport aux principes historiques. Ils se nièrent réciproquement, et c'est ce caractère d'exclusion qui les a fait périr.

Considérés dans leur mouvement de rénovation et dans leurs prétentions de progrès, l'ancienne France et les philosophes avaient pareillement tort: d'un côté les faits historiques qui étaient en pied, qui avaient le pouvoir, qui étaient les maîtres de la maison, n'avaient aucune bonne raison à opposer au dégagement des faits moraux et aux réclamations naissantes de l'intelligence, puisque c'étaient là aussi des réalités historiques qui venaient au monde en leur temps, et qui fleurissaient en leur saison; d'un autre côté, la philosophie et la science n'étaient nullement fondées à faire table rase de tous les élémens traditionnels de la France, et de ne faire entrer que des élémens philosophiques et scientifiques dans la constitution de l'avenir; il manquait au siècle dernier une vue religieuse ou sociale assez compréhensive pour donner satisfaction tout à la fois aux faits historiques et aux faits intelligens; pour ne les point forcer, les uns ni les autres, à frapper humblement leurs poitrines et à renoncer platement à eux-mêmes; pour empêcher Voltaire d'avoir besoin d'être marquis, et Mathieu de Montmorency de renier ses ancêtres; il lui manquait une grande vue morale dans laquelle l'ancienne France et les philosophes se donnassent la main, fussent alliés, et non pas ennemis; il lui manquait une idée pour faire l'Encyclopédie; il lui manquait ce que nous avons, ce que nous allons avoir.

Nous entrons aujourd'hui dans l'ère favorable aux encyclopédies, non pas que nous y soyons peut-être tout-à-fait parvenus, mais nous y touchons. Nous serons tout à la fois le Moïse et le Josué de cette terre, nous y avons l'œil, nous y aurons le pied.

Ce qui caractérise en effet l'esprit général de notre époque, c'est le besoin de croire et le désir d'organiser. Le XVIIIe siècle nous a fait tant de ruines, que nous n'avons plus où reposer notre tête et où abriter notre foi. Nous errons d'idée en idée, de doute en doute, comme des vaincus dont on a rasé la ville, et qui ne savent où placer leurs dieux. Nous avons à pleurer sur

toute croyance et sur toute habitude; la famille, qui s'élevait si majestueuse , et qui projetait ses branches à travers les siècles, a été sciée au pied; la vieille patrie française a été toute retournée, toute labourée, tout ensemencée de nouveaux grains; le christianisme, cet aigle de saint Jean qui a pondu, couvé et fait éclore le monde moderne, a été dépouillé, ensanglanté et insulté; et au nom de quoi?

C'est étrange de songer avec quelle inconcevable légèreté nos pères firent le sacrifice de toutes leurs idées morales. Ils se laissèrent prendre presque tout, par des philosophes qui ne leur rendirent presque rien. Pour les anciennes familles historiques, ces piliers des royaumes, ces arbres autour desquels grimpe et s'enroule le lierre des traditions, ils eurent la famille actuelle, ce tronc sans racines et sans branches, qui ne descend pas en terre et qui ne monte pas dans l'air; cette association anarchisée et éphémère, qui se dissout et s'éparpille sans laisser de trace, et qui meurt avec chacun des siens. Pour l'ancienne France, une nation venue peu à peu, un élément après l'autre, bien assise sur ses mœurs, peu logique peut-être à l'envisager du côté de la régularité extérieure, mais très logique du côté de sa formation historique et successive et des causes providentielles, un chêne ferme et dur, comme tous ceux qui sont long-temps à croître, et où il y avait seulement à couper quelques branches nues et pourries, parmi les feuilles de ses verts rameaux, ils eurent la France actuelle, une nation toute neuve, fraîchement sortie de l'atelier, une nation bien réglée, bien compassée, bien géométrique, une nation qui satisfait l'œil, mais où toute chose est artificielle, où nulle idée n'accroche fermement, où nulle conviction ne tient, où toute institution est, hélas! et sans que nous le voulions, à l'état d'essai, tente ouverte aujourd'hui, ployée peut-être demain. Pour la morale de la révélation chrétienne, criterium permanent des actions humaines, livre incessamment ouvert à la même page, et préparant, par l'unité du symbole, l'unité future de la loi supérieure du bien et du mal, ils eurent la morale de la conscience, c'est-à-dire l'individualité absolue, la solution de continuité entre les esprits, l'appréciation locale et personnelle, le caprice, le décousu, le désordre, l'abolition du juste et de l'injuste, le néant. Pour la religion la plus sociale et la plus humaine de toutes, qui se mêle

de ce monde aussi bien que de l'autre, qui détermine et sanctionne tous les actes solennels de la vie, qui reçoit l'enfant, qui conduit l'homme, qui ensevelit le vieillard, qui nous instruit quand nous sommes petits, qui nous nourrit et nous console quand nous sommes grands, ils eurent la religion des déistes, c'est-à-dire une religion qui n'en est pas une, car religion veut dire communion d'idées à l'égard de Dieu, et déisme veut dire interprétation personnelle de la notion de Dieu ; le déisme, c'est-à-dire une doctrine sèche, sans cœur, sans prières, sans espérances ; une doctrine pédante, ergoteuse, chicanière ; une religion qui exige une assez grande culture de l'esprit pour être comprise, c'est-à-dire qui ne peut être enseignée ni aux pauvres, ni aux enfans, ni aux vieillards, ni aux femmes, précisément à ceux qui ont le plus besoin de la religion!

C'est au nom de tous ces mécomptes éprouvés par les prosélytes des philosophes encyclopédistes, que se fait aujourd'hui en France cette grande réaction morale, que quelques-uns, qui n'en voient qu'une partie, appellent trop absolument réaction religieuse; mais qui s'opère également dans tous les ordres d'idées, dans la politique, dans la philosophie, dans la littérature, dans les arts et dans la religion. C'est un mouvement social profond et solennel, qui se fait de lui-même, sourdement, lentement, sûrement. Il n'est le produit et l'effet d'aucun engouement, d'aucun caprice, d'aucune mode ; il n'y a aucun homme de grand renom, aucune gloire influente et populaire, qui aient jeté malgré eux les esprits dans cette voie nouvelle, où ils se précipitent; il est, parce qu'il a en lui-même ses raisons d'être; parce que la pente actuelle des intelligences est inclinée de ce côté ; parce que l'oscillation providentielle des faits historiques les ramène à la ligne d'à-plomb, à la ligne du vrai, qu'ils avaient dépassée.

Dans son caractère général, la réaction morale de ce temps est une protestation, au nom des faits, contre les théories des idéologues, de la réalité trop négligée contre l'hypothèse trop hâtée. On s'aperçoit qu'on s'est long-temps embarrassé dans les mots, qu'on a abusé du syllogisme, et que l'abstraction a fini par nier l'histoire. On montrerait, avec quelques explications, que c'est là le fonds commun du conflit universel qui divise les esprits de notre époque en matière de religion, de beaux-arts, de littérature, de philosophie et de politique.

Dans la religion, on remarque que les écoles protestantes n'ont tenu aucune de leurs grandes promesses; que les pays qui les ont acceptées n'en ont tiré aucun profit ni pour leur union, ni pour leur force, ni pour leur intelligence, ni pour leur gloire, ni pour leur liberté; qu'elles-mêmes se sont égrénées, émiettées, dissoutes; que les seuls noyaux du protestantisme qui se soient conservés un peu importans par le nombre des adhérences et la conformité des idées, y sont parvenus au moyen de confessions et de synodes, c'est-à-dire avec une papauté et des conciles d'une forme nouvelle, ce qui fait qu'on se dit qu'il ne valait pas la peine de brûler la moitié de l'Allemagne, de massacrer la moitié de l'Écosse, de l'Angleterre et de la France, pour rentrer dans le catholicisme, que l'on quittait avec fracas; que du reste, la réforme n'a produit que du tapage sans féconder les idées, et qu'elle a entraîné la raison d'une partie de l'Europe dans une espèce de mauvaise humeur et de boutade, stériles pour la civilisation.

Dans les arts, on remarque que ç'a été une faute, une faute éclatante peut-être, grace au génie des artistes du XVIe siècle, mais toujours une faute, d'interrompre la filiation des notions modernes sur le beau, pour aller reprendre, en rétrogradant de deux mille ans, les théories grecques sur les formes idéales; que les anciens et les modernes, c'est-à-dire les païens et les chrétiens, habitent, sous le rapport des notions d'esthétique, deux mondes absolument séparés, et qu'il n'y a aucune logique, aucun avantage, à les infuser l'un dans l'autre; que, dans ce cas, il n'y aurait pas plus de motifs pour reprendre l'art grec, que pour reprendre l'art égyptien ou l'art indien; qu'une pareille résurrection d'un art mort peut être un objet de curiosité ou d'industrie temporaire; mais que sa renaissance et son maintien systématiques sont une guerre faite au bon sens, et un obstacle suscité gratuitement au progrès des idées indigènes, et qu'en définitive il n'y a pas de milieu entre la nécessité d'abandonner l'art grec comme type, ou de se faire païen.

Dans la littérature, on remarque, dans le fond même des idées qu'il s'est fait, au XVIIIe siècle, un insupportable envahissement de toutes les formes littéraires, de la tragédie, de la comédie, de l'épopée, du roman, de l'ode, par la philosophie athée de l'époque; que tous les livres de ce temps, quels que soient d'ailleurs leur titre et leur objet, portent plus ou moins la livrée de l'Encyclopédie,

dans la langue et dans les styles, on remarque que le mélange de principes grecs et français, qui avait été opéré avec mesure par les critiques placés à l'entrée du XVIIIe siècle, s'est laissé envahir par un excès d'élémens anciens ; que la langue des poètes est toute composée d'une mythologie plate et absurde ; que la langue des prosateurs, avec ses prétentions philosophiques, est devenue sèche, nue, raide, tirée, verbeuse sans abondance, âpre sans fermeté, pressée sans concision, fatiguée sans couleur, caparaçonnée sans éclat ; que tous les styles en général, ceux des versificateurs et ceux des prosateurs, égarés à la recherche des types anciens, ont perdu l'allure libre, aisée, ronde, naïve, que la spontanéité des impressions donnait au XVIe siècle, et l'étude bien entendue au XVIIe ; et qu'en définitive, cet essai d'alliance entre la langue grecque et la langue française a faiblement réussi d'abord, et a avorté tout-à-fait ensuite, et que dans cet accouplement forcé et impie de deux civilisations, le corps mort a gêné et compromis la croissance du corps vivant.

Dans la philosophie, on a remarqué qu'il n'avait servi de rien de sortir de la vue simple, grande et sereine de Descartes sur la coexistence harmonique des deux principes dans l'homme, et que la prétention de les faire absorber l'un par l'autre, pour rendre l'homme unitaire dans son essence, et pour expliquer par les mêmes lois les opérations du corps et les opérations de l'esprit, avait été une curiosité vaine et un amour de la généralité ridicule, plutôt qu'une recherche utile, féconde et ouvrant des voies nouvelles et sûres à la spéculation ; que de passer par le chemin de Leibnitz, pour arriver à faire de l'homme une intelligence pure, ou par le chemin de Spinosa, pour en faire une machine, c'était éviter deux ou trois difficultés pour en rencontrer deux ou trois mille ; qu'après avoir perdu près de deux siècels entiers à ces tentatives, compromis le sort des idées morales par la relation qui s'établit toujours entre la spéculation et la pratique, il n'y avait rien de mieux à faire qu'à reprendre la question philosophique au point précis où Descartes l'a laissée ; qu'au lieu de se vouloir débarrasser ou des faits qui se rattachent directement à l'activité spirituelle, ou de ceux qui s'y rattachent indirectement par l'intermédiaire des organes, il faut les accepter sincèrement les uns et les autres, et les étudier avec ardeur ; attendre pour généraliser que les découvertes spéciales nous y

invitent et nous y forcent, et ne pas déssepérer de la philosophie, parce que les lois supérieures de l'ame et du monde sont tardives à paraître et lentes à se découvrir.

Enfin, dans la politique, on a remarqué qu'autre chose est l'ordre historique d'après lequel les faits sociaux se produisent et se comportent ; autre chose, l'ordre métaphysique d'après lequel les idées se combinent dans le raisonnement, et qu'il peut arriver que le peuple le plus heureux de la terre ne soit pas celui qui a le gouvernement le plus logique et le plus rationnel ; que les théories *à priori* étant par elles-mêmes absolues, c'est-à-dire n'appartenant de préférence à aucune époque et à aucun lieu, s'exposent la plupart du temps à choquer et à contredire les réalités morales et matérielles des nations, qui sont des choses contingentes, locales et personnelles ; que de vouloir ôter à un pays sa constitution ancienne, congéniale, autocthone, sous prétexte qu'elle est faite de pièces mal ajustées ou qu'elle répugne à quelque grand principe social, c'est s'exposer souvent à arracher un bel arbre d'un terrain mal exposé, mais où il est né et où il prospère, pour le replanter en un terrain de situation plus apparente, mais où il mourra ; que le gouvernement le plus monstrueusement despotique n'a jamais fait aux peuples qui le subissent tout le mal qu'on pouvait craindre de son principe ; et que le gouvernement le plus excessivement libre et philosophique n'a jamais fait aux hommes qui se le sont donné tout le bien qu'ils en avaient espéré ; qu'il est beaucoup plus sûr, pour agir fortement sur les peuples et pour les conduire au bien, de s'appuyer sur des faits nationaux anciens, traditionnels, fermes, plantés dans les mœurs, que d'opérer au nom de théories neuves et hasardeuses, que les simples ne comprennent pas, et dont les esprits forts abusent ; surtout qu'il faut bien se garder de vouloir constituer les royaumes idéologiquement, en faisant table rase du passé, ainsi que l'ont pratiqué nos pères, et que de prétendre que l'œuvre sociale du présent ne doit pas avoir pour point d'appui la tradition des faits et des idées, c'est vouloir faire tenir debout et résister au vent un chêne sans racines.

Voilà au nom de quels griefs se fait la réaction morale dont nous sommes aujourd'hui témoins. Dans tous les ordres d'idées où elles se poursuit, on voit que ces griefs sont au font tout-à-

fait identiques, et qu'il y a, ainsi que nous l'avons dit, protestation flagrante au profit des réalités traditionnelles contre les utopies idéologiques. La religion seule n'entre pas dans cette réclamation; la politique, la philosophie, la littérature, les arts y entrent avec elle; l'intelligence tout entière revient sur ses pas, pour reprendre le droit chemin au point où il s'embranche dans l'erreur; c'est une sorte d'expiation que le siècle présent s'impose de lui-même pour les fautes des siècles passés; nous défaisons la toile fautive ourdie avec tant de peine par nos pères, et nous offrons le spectacle singulier et paradoxal d'un peuple qui avance en reculant.

La rectification que tous les ordres d'idées opèrent ainsi sur eux-mêmes se fait d'une manière tout-à-fait spontanée et sans aucun concert prémédité. Le christianisme ne s'est pas mis en quête des motifs de plaintes que pouvait avoir la littérature, ni celle-ci de ceux que pouvait avoir la politique, ni celle-ci de ceux que pouvaient avoir les arts, ni ceux-ci de ceux que pouvait avoir la philosophie; tous ces mouvemens relativement rétrogrades, ou, pour mieux dire, correctifs du siècle passé, s'opèrent isolément, chacun pour son propre compte; ils ne sont l'un par rapport à l'autre ni cause, ni effet; ils ne s'entendent pas, ils ne se connaissent pas, ils s'entr'aident sans le savoir; seulement ils sont contemporains, parce qu'ils ont la même origine, parce qu'ils sortent du même ventre, parce qu'ils sont des redressemens partiels et symétriques des principes de la civilisation moderne, tordus et gauchis par le choc de la même erreur. De ce que ces mouvemens sont séparés, sont parallèles, sont coordonnés par rapport au même but, il suit qu'ils sont puissans; de ce qu'ils se rattachent à tous les ordres d'idées, il suit qu'ils ont un fond d'unité, et que le point où leurs lignes coïncident peut être la base ferme et solide d'une grande coordination des connaissances humaines et la clef d'une encyclopédie.

C'est ainsi que notre époque est, comme nous le disions, l'ère des encyclopédies.

Il s'en fait par douzaines aujourd'hui. L'esprit du temps y porte, et elles font affluence. Cette sorte d'œuvres colossales n'effraie plus même les esprits timides, et l'on dirait que nous revenons au temps des thèses *de omni re scibili*. Chose singu-

lière, mais qui s'explique par la transformation des industries; autrefois c'étaient les philosophes qui faisaient ces grandes entreprises intellectuelles, aujourd'hui ce sont les marchands. Nos pères avaient l'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert; nous autres nous avons l'Encyclopédie de Béthune et celle de Treuttel et Würtz. Les comptoirs se sont faits académies, et la philosophie a pris patente commerciale. Ce serait plaisant, si ce n'était pas triste, de voir le négoce prendre parti pour les doctrines, et faire école avec des écus, comme on en fait avec des idées.

Car c'est là en effet ce qui gâte le mouvement moral de ce temps-ci. Dès qu'une idée prévaut, dès qu'elle attroupe les masses, dès qu'elle attire, dès qu'elle éclate, elle vaut de l'argent. Alors les hommes d'argent s'en emparent, et ils la pressurent, la tirent, la démembrent, la lavent, la délayent, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la fibre élémentaire et au cristal natif. Le premier jour, ils en font de l'or; le second, de l'argent; le troisième, du billon. Ajoutez à cela le retentissement de l'annonce, les mille croisemens des relations d'affaires, les correspondances où un commis explique l'œuvre à un autre commis, l'obsession infatigable du prospectus qui se glisse sous vos yeux à toute heure, dans les rues, au théâtre, partout, à qui tout moment convient, à qui toute forme est bonne, et qui vient chez vous, si vous n'allez pas chez lui; vous verrez qu'il se fait ainsi maintenant autour de toute idée un tel bruit de commerce, un tel fracas de charlatanisme ouvert et de mauvaise foi avérée, que les plus misérables choses réussissent à l'égal des meilleures, que les esprits vulgaires sont abusés, les esprits supérieurs rebutés; qu'un discrédit général s'attache peu à peu aux travaux de l'intelligence, et que le génie, traîné par force en pleine foire, n'obtiendra plus bientôt que la considération des bateleurs.

Nous nous sommes donc abusés de dire qu'il se faisait aujourd'hui beaucoup d'encyclopédies, il fallait dire beaucoup d'affaires. Il y a l'affaire du *Dictionnaire de la Conversation*, l'affaire de l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'affaire de l'*Encyclopédie catholique*, etc., etc. Nous en passons peut-être, et des meilleures, mais ce n'est pas notre faute; et puis, qui est-ce qui peut avoir envie d'un dénombrement complet?

L'affaire du *Dictionnaire de la Conversation* paraît être fort bonne. On assure qu'on y vend beaucoup. C'est une des premières qui se soient faites en ce genre, et on y a écrèmé les confiances vierges et les bourses empressées. De dire comment ce livre a réussi, c'est l'histoire de toute entreprise qui a beaucoup d'annonces. Ajoutons néanmoins que celle-ci a passé un peu la mesure commune, et que les quelques noms illustres dont elle a couvert son prospectus ont dû lui donner une spécialité de vogue. Il est vrai que ces noms ne sont que dans le prospectus, et que beaucoup de personnes dont la collaboration fait la gloire de ce recueil, n'en ont jamais entendu parler; mais qui est-ce qui sait cela? L'acheteur qui a le premier volume est forcé d'avoir le second; celui qui a le second est forcé d'avoir le troisième, et l'ouvrage va ainsi jusqu'au bout. D'ailleurs, il y a de ces effronteries d'annonce que tout le monde n'est pas obligé de comprendre. Ce n'est pas que cette compilation soit entièrement mauvaise et absurde; il y a par-ci, par-là, des articles signés par des hommes de science, ou par des hommes d'esprit; mais le rapiécetage y est hors de toute proportion, et vingt personnes de talent en seraient accablées.

L'Encyclopédie des gens du monde passe également pour avoir assez bien réussi. Par exemple, d'expliquer comment cette compilation est véritablement une encyclopédie, c'est chose fort difficile et que nous ne tenterons pas. C'est une espèce de Babel où chaque article parle sa langue, une langue assez singulière la plupart du temps. Pour ce qui est d'une doctrine quelconque, nous n'avons pas été assez heureux que de l'apercevoir. Il s'y lit de loin en loin quelques bons articles, ceux de M. Schintzler, par exemple; ou ceux de M. Amédée Prévost; mais en général, et à quelques exceptions près, les collaborateurs font leur article, quand ils le font, on le met à sa place, et tout est dit. Voilà un volume. Nous disons quand ils le font, parce qu'il arrive souvent qu'ils ne le font pas, et qu'ils se bornent à donner une traduction de quelque article d'un dictionnaire anglais ou allemand. Il paraîtrait que le tout est destiné aux gens du monde. Nous ne connaissons pas ces lecteurs là, et nous ignorons s'ils existent. Ce qu'on appelle le monde n'est pas et n'a jamais été un milieu spécial, où l'on professât exclusivement certaines idées; il n'y a pas uniquement

des sots, il n'y a pas uniquement des gens d'esprit ; il y a des uns et des autres. Les savans, les érudits, les poètes, les diplomates, les publicistes, vont dans le monde et sont par conséquent des gens du monde ; la fréquentation du monde suppose même une assez grande culture de l'esprit, et une expérience des idées assez longue pour pouvoir suffire aux difficultés d'un enseignement un peu élevé. Ce n'est pas que nous fassions à *l'Encyclopédie des gens du monde* le reproche d'être élémentaire ; ce serait là, dans des circonstances données, une qualité de prix ; nous lui reprochons d'être un fagot d'idées mal assemblées et qui s'échappent dans toutes les directions.

Pour ce qui est de *l'Encyclopédie catholique*, on avait droit de s'attendre à quelque chose de grave et d'élevé, sur un pareil titre. Le christianisme est en effet un merveilleux point de vue pour exposer et pour harmonier les connaissances humaines. Le monde moderne occidental, c'est-à-dire le monde civilisé, est profondément chrétien. L'Évangile, en se produisant, a coupé le fil de toutes les idées anciennes, en religion, en morale, en politique, en philosophie, en littérature, dans les arts ; il a fait une solution de continuité dans l'histoire des peuples auxquels il fut prêché, et il a été comme le tronc d'où sont sortis tous les faits moraux ou matériels, qui constituent la sociabilité actuelle. Le christianisme a donc réellement produit toutes les idées modernes, et, les ayant produites, il en est naturellement le meilleur lien et le meilleur commentaire. Il faut dire qu'il n'y a de cet ouvrage, qu'un demi-volume de paru ; que les auteurs et les directeurs seront probablement mieux inspirés par la suite, et qu'il y aurait peut-être quelque rigueur à juger absolument de ce qu'ils feront par ce qu'ils ont fait ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il serait difficile de rien imaginer de moins imposant que cette première livraison qui vient de paraître.

Nous avons gardé l'*Encyclopédie nouvelle* pour la dernière, parce qu'elle est la seule où l'on trouve un ensemble d'idées. Elle s'appelait *Encyclopédie pittoresque* avant d'avoir le titre qu'elle porte maintenant, et elle était, comme elle est encore, sous l'inspiration particulière de M. Pierre Leroux et de M. J. Reynaud.

En général, l'*Encyclopédie nouvelle* est donc faite sérieusement. C'est tout d'abord ce qui la distingue des autres. Ce qu'elle enseigne, elle a l'intention formelle et réfléchie de l'enseigner. Ce n'est pas que toutes les matières qui y sont traitées soient soumises au même point de vue, et qu'il n'y ait par-ci par-là quelque assez rude accroc à la doctrine générale; mais cet inconvénient n'était guère évitable en livrant l'ouvrage à plusieurs collaborateurs. Ce qu'est la doctrine générale de l'*Encyclopédie nouvelle*, il n'est pas précisément bien facile de le dire, parce qu'elle n'y est nulle part expressément déduite, ou plutôt parce qu'il n'y a qu'un certain ensemble d'idées critiques sur la politique, sur la religion, partant de divers principes et n'arrivant à aucun but commun. Si on lit ce livre en se rappelant que ses principaux auteurs ont été d'ardens saint-simoniens, on se rendra assez bien compte de l'esprit d'ailleurs assez vague dans lequel il est composé. Le saint-simonisme est évidemment la doctrine de ces derniers temps qui a remué le plus d'idées. Il était empreint d'un désir de réédification très précieux en un temps de ruines, et animé d'un esprit de foi très consolant en un temps d'indifférence. Mais il est mort avant d'exister complètement, c'est-à-dire avant de trouver et de formuler toutes les parties de son système; et quelque opinion qu'on en ait eue, sa doctrine inachevée ne pouvait jamais prétendre à servir de lien à une exposition des connaissances humaines.

Nous avons lu attentivement les principaux articles de M. Reynaud et de M. Pierre Leroux. Nous les avons trouvés vifs, originaux, mais embarrassés et peu concluans. La science qui s'y étale n'est pas toujours très franche et très sûre d'elle. En général, on peut leur reprocher de traiter mieux des idées que des faits, et d'être plus forts de métaphysique que d'histoire.

Indépendamment de ces quatre encyclopédies, il y en a une cinquième qui est annoncée sous le titre d'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. Elle n'a pas encore paru, et nous ignorons ce qu'elle sera. Si les titres signifient quelque chose, celui d'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle* est merveilleusement trouvé. Nous verrons bien quand le livre paraîtra. Nous en

parlerons comme des autres, franchement, sévèrement, consciencieusement. Il n'y a que les mauvaises choses qui perdent à être ainsi traitées; et qui est-ce qui voudrait prendre le parti des mauvaises choses ?

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

Salon de 1836.

SCULPTURE.

Il y a deux écoles en sculpture : l'*école païenne* ou l'école d'imitation, et l'*école moderne*, qui ne s'est pas encore fait son nom, parce qu'elle ne s'est pas encore formulée complètement dans un homme ou dans une œuvre.

L'*école païenne* s'est affranchie du temps et de l'espace ; elle opère sur l'absolu, sur des théories fixes, invariables, immobiles, qui n'ont pas subi d'altération depuis deux mille ans ; pour elle, il n'y a plus de soleil, plus de nature, plus de patrie, plus de société, plus de passions, plus d'humanité ; il y en a eu seulement autrefois, et par bonheur, elle est la dépositaire de ces trésors traditionnels du passé ; elle ne tient compte de toute cette magnifique période chrétienne qui a régénéré le monde. Si vous lui demandez de l'intelligence, elle vous répondra que l'intelligence n'a rien à faire dans l'art, que le propre de l'art est la *beauté*. C'est ce malheureux mot de BEAUTÉ qui vicie la langue de l'art. Il y aurait grand besoin d'expliquer, avec nos idées présentes, le sens de cette notion confuse « la beauté », de montrer qu'elle est éter-

nellement variable, mobile, relative, et non point immuable ou absolue. La Grèce avait voué à la beauté un culte éclatant; elle lui décernait des récompenses publiques; les avantages naturels du corps étaient exaltés et divinisés. Pythagore remporta un prix de gymnastique en Élide; Platon même parut parmi les lutteurs aux jeux isthmiques à Corinthe, et aux jeux pythiques à Sycione; Alcibiade dut sa haute renommée autant à sa beauté qu'à sa fortune; les femmes lacédémoniennes gardaient dans leur chambre à coucher les statues de Narcisse, d'Hyacinthe, de Castor et de Pollux, pour avoir de beaux enfans. Certes, l'art d'un peuple aussi amoureux des qualités extérieures, doit avoir merveilleusement traduit la poésie de la forme; et, en effet, il semble qu'il ait atteint la perfection plastique. Mais quels sont donc les caractères de la beauté dans l'art grec? Tous les signes de la matérialité. Cependant l'humanité a changé depuis Jupiter; elle a développé en elle de magnifiques sentimens, révélés par le christianisme. Sa *justice* distributive n'est plus la justice rétrécie de Sparte ou d'Athènes; sa *morale* n'est plus la morale individuelle de l'antiquité. La beauté seule peut-elle être restée immobile? N'a-t-elle pas subi, comme les autres notions de la vérité divine, une transfiguration harmonique à la condition nouvelle des hommes? Est-elle encore, ainsi qu'au temps des païens, l'expression de la force et de la sensualité, ou bien la manifestation visible de la charité et de l'intelligence?

Cloîtrée par des principes absolus dans un cercle d'imitation, l'*école païenne* est étrangère aux mille facettes de la nature et de la vie. Elle se traîne aveuglément au travers d'un champ dont la moisson est finie et qu'elle ne saurait plus féconder. Aussi les types antiques se sont altérés et dégradés en passant entre ses mains; elle a même tout-à-fait perdu certains symboles, comme l'Apollon, qui représentait pour les Grecs la réunion de la beauté des deux sexes, une sorte d'Androgyne resplendissant d'une jeunesse éternelle. L'école païenne s'acharne sur un cadavre. Impuissante à réveiller ces souvenirs éteints, frappée de stérilité dans ses tentatives débiles, elle n'a pas même songé à consulter les enseignemens de la civilisation moderne. Elle n'a pas senti la commotion de ce courant électrique de la pensée qui se précipite vers l'avenir.

L'autre école, en sculpture aussi bien qu'en peinture, au théâtre, en littérature, manifeste deux tendances. Elle se partage en deux branches. La première, qu'on pourrait appeler l'*école intime,* se replie sur elle-même ; elle interroge son ame, elle en sonde les profondeurs ; elle dévoile les mystères de la vie contemporaine ; elle personnifie dans des créations poétiques les sentimens et les vagues désirs qui agitent notre époque. C'est Delacroix, Léopold Robert, Ary Scheffer, en peinture ; Antonin Moyne, en sculpture. La seconde branche étudie la nature, et la reproduit avec les nuances variées de sa physionomie, avec ses lignes et sa couleur propres, avec son allure et son animation. Decamps est, en peinture, le représentant de cette direction, Barye en sculpture. Cette *école descriptive* continue Walter Scott, tandis que l'école intime continue Byron.

Or il se trouve que l'ancienne école est appelée par l'institution du jury académique à juger l'école nouvelle. En bonne logique, elle devait proscrire toutes ces œuvres dont la renommée de plus en plus éclatante l'empêche de dormir. Elle a donc interdit la publicité aux novateurs. M. Tardieu, qui est aveugle, n'a rien vu de supportable dans la gravure de Tavernier, d'après Decamps; M. Blondel a déclaré que *le nommé* Delacroix était trop *romantique;* le sculpteur Nanteuil, que Préault était fou à lier ; M. Bidaud, que Rousseau ne savait pas *ajuster* un paysage. Et les glorieux maîtres de l'art francais, après avoir applaudi la contre-révolution, se sont recouchés sur leurs lauriers.

Cependant l'Institut, fatigué de boules noires, a laissé passer plusieurs ouvrages de la jeune école. Antonin Moyne, auquel on a refusé un *Lutin* en marbre et une petite statuette de bronze, *Bonaparte en Égypte*, Antonin Moyne et Barye ont chacun deux compositions éminentes au salon de sculpture. Le *Lion* en bronze, de Barye, est une de ces rares créations dans lesquelles l'artiste a réalisé ce qu'il a tenté. Il n'y a pas une impuissance à signaler; on ne désire pas autre chose. L'œuvre est complète en ce qu'elle est. On est saisi par une impression subite qui emporte l'admiration de vive force. C'est bien le lion du désert dans l'exercice de sa royauté sauvage : il tient sous sa griffe indomptable son ennemi le serpent; accroupi

comme le sanglier antique, il est calme, car il est sûr de son *droit léonien;* ses pattes de derrière n'ont pas l'air de savoir ce que fait la patte de devant. La colère agace sa tête et ses flancs, mais elle ne circule pas jusqu'aux extrémités de la colonne dorsale. Si l'on regarde en face pendant quelque temps et de très près ce front terrible et cette encolure, on n'ose remuer sous ce regard, comme l'alouette sous l'œil du milan; on a peur d'entendre un rugissement et de sentir tomber sur son épaule une lourde patte. Une seule observation : pourquoi n'a-t-on pas donné au métal un ton rougeâtre, approchant davantage de la cour de l'animal?

Le groupe en pierre est non moins énergique : *Une panthère dévore une gazelle ;* elle palpite d'une jouissance féroce qui fait vibrer tous ses nefs; ses oreilles s'abaissent sur sa tête aplatie. Il y a une souplesse de chat et de serpent dans l'ondulation de son cou. C'est une sculpture franche, vive, décidée : chaque inflexion des lignes, chaque indication des muscles est en rapport avec l'action. Si, dans quelques siècles on retrouvait un tronçon de cette panthère, le moindre morceau du dos ou des pattes, il serait facile de reconstruire tout l'animal, comme faisait Cuvier des fossiles, tant cette pierre est vivante d'harmonie et d'unité.

L'étude de la figure humaine offre sans doute de bien plus grandes difficultés pour l'artiste que celle des animaux. Il n'a plus à reproduire seulement l'activité physique et la vie instinctive; c'est une poésie nouvelle ouverte à ses méditations : l'homme créé à l'image de Dieu, l'homme avec l'infini de son amour qui embrasse toute la nature, avec l'infini de sa pensée qui vole au travers du temps et de l'espace, l'homme qui porte en soi-même la révélation de toutes les passions mystérieuses. Il n'y a pas beaucoup d'artistes qui aient réussi à *faire un homme.* Shakspeare et Molière ont fait des hommes; Holbein, Titien et Van-Dick aussi; Michel-Ange aussi, et quelques autres encore. Après ces poëtes prédestinés, comptez ceux qui se sont élevés au-dessus d'une ébauche incomplète et débile.

Entre les sculpteurs pour lesquels l'art est une vocation sérieuse, ardente, irrésistible, Antonin Moyne occupe la première place. Son organisation calme et contemplative le pousse

de préférence vers les sujets où le sentiment intérieur domine. La nature de son talent se trouve donc merveilleusement propre aux compositions religieuses. Le ministère ne pouvait pas confier à un artiste plus compétent une œuvre qui doit figurer dans une église censée chrétienne. Le modèle en plâtre du *bénitier* destiné à la Madeleine inspire le recueillement et la prière. Si toutes les sculptures dont on ornera cette église étaient aussi profondément empreintes de spiritualité, elles rachèteraient un peu l'architecture païenne de l'édifice.

Deux figures symboliques, enveloppées de longues draperies, sont appuyées de chaque côté de la conque, où sera l'eau bénite. A droite, l'*Église,* portant les clefs de la ville éternelle; à gauche la *Foi,* tenant en main le livre du *Credo ;* elle lève les yeux au ciel, vers lequel elle aspire. L'*Église* est calme et forte comme l'unité, son principe. Ce sont deux nobles et chastes femmes qui expriment bien la grandeur des religions. Les poses ont de la simplicité; les lignes ont du caractère, en et même temps de la souplesse; les têtes reflètent une sensibilité exquise, mais elles semblent trop petites, relativement au torse et à la hauteur des figures. Il sera facile de corriger ces légères imperfection sur le marbre, si, comme nous l'espérons, le ministère commande à l'artiste l'exécution définitive de ce beau groupe.

A l'entente du style, qui se manifeste dans le *Bénitier,* Antonin Moyne joint encore le *sens du fantastique.*

Le propre du fantastique n'est pas l'incroyable et le monstrueux. Peut-être les objets, ainsi aperçus au milieu de ces intutions, existent-ils dans des sphères qui échappent à nos sens extérieurs? Il semble qu'on les reconnaisse, quoiqu'on ne les ait jamais vus avec les yeux du corps. Peut-être est-ce tout simplement une révélation de la vie universelle et des créations infinies qui peuplent l'immensité?

Le christianisme, dont le dogme admettait un monde spirituel intermédiaire entre l'homme et Dieu, se prêtait admirablement aux fantaisies des artistes. C'est dans un sujet chrétien, l'*Ange du Jugement dernier,* qu'Antonin Moyne s'est abandonné à sa verve spontanée. Le messager de la justice divine a embouché la trompette pour convoquer les hommes devant le tribunal redoutable; il rase la terre, et sous ses pieds les morts se réveillent et secouent la poussière du tombeau.

Qu'on approuve ou non la donnée de l'*Ange du Jugement dernier,* on est forcé d'admirer la hardiesse et la pureté du dessin, la justesse du modelé, la science anatomique et l'harmonie de l'ensemble.

Voici encore une composition remarquable, empruntée à l'histoire chrétienne: « Sous l'empereur Néron, une famille proscrite, composée du père, de la mère et d'un enfant à la mamelle, est livrée aux bêtes dans le Cirque. Un lion énorme se jette sur eux; le père le terrasse, après lui avoir déchiré la gueule. Le peuple, admirant le courage de cet homme, se lève avec acclamation, et obtient la grace de l'infortunée famille. » Ce groupe en plâtre, exécuté par M. Maindron en deux mois, est d'un aspect saisissant et dramatique. La mère, renversée et foulée déjà sous la griffe du lion, protége de son corps le corps de son enfant. Il y a une fougue et un élan magnifiques dans le mouvement de cette femme, dans la contorsion de ses flancs, dans la mimique de son visage. Le lion est effrayant de stature; ses membres sont fortement attachés; on sent que cette peau rude recouvre de gros os et des muscles puissans. Cependant le chrétien, animé de la foi, de l'amour et de la paternité, déchire la gueule sauvage du lion. Cette distension violente des mâchoires est rendue avec une grande énergie. L'homme aussi fait bien son action. Sa pose est simple et ferme; mais sa tête nuit singulièrement à l'impression du drame. Cette tête choquante n'indique pas la moindre intelligence de la nature humaine; monstrueusement développée dans la région frontale supérieure, elle ne peut appartenir qu'à un hydrocéphale, et s'il n'y avait pas anomalie, elle conviendrait au métaphysicien le plus abstrait. Puis, tout à coup, la ligne s'incline au sommet de la tête; le vertex est aplati et complètement hypertrophié. M. Maindron n'a j'amais trouvé sur le modèle une conformation si extraordinaire. La nature est toujours harmonique dans ses diverses parties; à bien dire même, elle ne crée pas de monstres. Ce que nous appelons ainsi dans notre infirmité de langage, a sa logique qui nous échappe et sa convenance. Le talent de l'artiste consiste à saisir juste le caractère des êtres auquels il prête une forme. L'homme de M. Maindron doit être sous l'influence de trois mobiles : la foi en Dieu, l'amour de la famille, et la foi en soi-même ou le courage. Il y a une belle tête à refaire avec

ces notes-là. Sans doute M. Maindron a été égaré par une touche hâtive ; il a été obligé de dérober son temps au travail qui lui donne du pain. Cependant M. Maindron est aussi *maître* que messieurs les académiciens, et de meilleure race.

M. Étex qui était passé du *Caïn* à *Léda*, a repris cette année un sujet religieux, une statue de *sainte Genivière*, en marbre de France. Mais son excursion mythologique lui a porté malheur : il a perdu cette sévérité qu'il annonçait dans le *Caïn*. La figure de sainte Geneviève est froide et sans esprit.

M. Louis Chenillion a mieux réussi dans l'expression d'une *sainte Isabelle*, en plâtre : la vierge, sœur de saint Louis, rayonne d'une piété naïve et d'une douce simplicité. Elle rappelle bien ce XIIIe siècle, le plus poétique, le plus ardent, et le plus glorieux du moyen-âge catholique.

M. Eugène Bion poursuit avec beaucoup d'intelligence ses études consciencieuses de l'art gothique. Sa *chaire à prêcher* est un pastiche très élégant et très adroit qui convient parfaitement à sa destination.

Nous ne pouvons nous arrêter sur toutes les œuvres qui dénotent une pratique plus ou moins habile, mais qui n'intéressent pas les questions d'art ; nous sommes donc forcés d'indiquer rapidement le *Chactas* en bronze, par M. Duret, statue modelée avec pureté, mais insignifiante ; une spirituelle et gracieuse petite figure de la *Renaissance* par M. Feuchères ; plusieurs bustes par MM. Dantan ; une tête de *Goethe* fort expressive, par M. Elschoëct ; deux groupes d'animaux pleins de vie, par M. Fratin : *un tigre tenant une gazelle*, et un *lion entraînant une proie ;* un buste de M. *Guizot* très juste de physionomie, par M. Bra ; un *enfant* qui semble moulé sur nature, par M. Suc de Nantes, une gracieuse statuette par M. Desbœufs ; un buste d'une exécution très brillante à la manière de Coysevox, *Philippe V*, roi d'Espagne, par M. Lescorné ; une statue de *Dagobert Ier*, par M. Duseigneur dont le talent s'est endormi depuis deux ans.

Les vases de M. Triqueti méritent une attention particulière : c'est une branche de l'art presque abandonnée depuis le XVIe siècle, et dans laquelle M. Triqueti déploie une rare adresse, une imagination féconde et un goût exquis.

M. Jaley, qui sort de l'école de Rome, a déjà gagné les fa-

veurs administratives; il a exposé deux statues de marbre commandées par le ministère de l'intérieur : *Bailly* et *Mirabeau à la tribune*. L'exécution en est à peu près irréprochable, mais la conception est complètement nulle: Mirabeau est copié sur une gravure du temps; c'est assez bien son habit, sa culotte courte; c'est même son masque assez ressemblant, mais ce n'est pas le Mirabeau que vous savez. La tête de Bailly ne manque pas de calme et de dignité; cependant la statue vous laisse sans émotion. M. Jaley n'arrive jamais à la fibre humaine. L'art ne devrait-il pas électriser tout ce qu'il touche? Le *paria, gymnosophiste indien, méditant sur l'injustice de la réprobation attachée à sa secte*, est absolument denué de toute signification.

Que dire de M. Auguste Dumont, élève, comme M. Jaley, de l'école de Rome? Que M. Dumont a été nouvellement décoré de la légion-d'honneur sans doute pour avoir fait un ridicule *Mercure*, sous prétexte d'un *génie de la liberté;* un petit homme mesquin et rabougri sous prétexte du portrait de notre glorieux peintre, Nicolas Poussin! Nicolas Poussin, l'artiste aux lignes sévères et grandioses, cette puissante figure pleine de gravité, de tristesse et de méditations!

Or, tous ces travaux sont commandés par le gouvernement ainsi que le *bas-relief d'Aboukir destiné à l'arc de triomphe de l'Étoile*, par M. Seurre aîné, et cette misérable *statue équestre de Louis XIV qui sera placée dans la grande cour du château de Versailles*, par M. Petitot fils. Il est impossible d'imaginer rien de plus commun que ces sculptures dont on encombrera nos monumens.

M. Debay père a fait couler en bronze un *homme regardant un champignon*, Castel, auteur du poème *des Plantes*, avec cette épigraphe :

Pour moi, qui le premier sur le mont poétique
A la cour des Neuf Sœurs menai la botanique.

Un beau poème et une belle statue! le statuaire vaut le poète.

M. Debay fils, l'auteur de la *Jeune esclave*, en marbre veut-il retourner en arrière sur les traces de son père? Ou bien a-t-il tout simplement traité une affaire de commerce dans son

Génie de la chasse triomphant d'un cerf dix-cors, pour le riche M. Schikler ?

M. Pradier, l'auteur du *Prométhée* des Tuileries, du *Satyre et la Bacchante*, exposé en 1834, du *Jean-Jacques Rousseau* déguisé en sénateur romain, etc., M. Pradier était tourmenté depuis long-temps d'une vague inquiétude : il portait en ses entrailles de poète une création qui demandait le jour. Il fallait qu'il fît sa *Vénus*, comme, au XVIIe siècle, on était tenu de faire son sonnet ou son madrigal. Il a donc mis au monde le groupe de *Vénus et l'Amour*. La femme est une imitation des *Vénus accroupies* qu'on voit au Musée des antiques (nos 681 et 698). Elle enlace de son bras gauche un enfant coquet et boudeur. La main gauche de Vénus, son épaule droite souplement affaissée, la draperie, et plusieurs autres parties, sont d'une exécution parfaite. Aucun sculpteur de ce temps-ci n'entend mieux que M. Pradier le travail mécanique. Pourquoi faut-il que ces belles qualités pratiques soient dépensées dans une composition aussi nulle? Nous appliquerons à M. Pradier ce que Diderot disait de Lemoyne : « Il a beau se frapper le front, il n'y a personne. »

Auprès de Vénus, nous trouvons un immense bloc de plâtre, *Hercule enlevant Alceste*. Personne ne l'a vu, quoiqu'il soit haut de dix pieds. *Le Centaure Nessus enlevant Déjanire*, par M. Sornet, peut servir de pendant à l'*Hercule* de M. Jacquot. Deux belles choses pour remuer l'esprit et le cœur.

Enfin M. Gatteaux a évoqué devant nous la déesse de la sagesse. *Minerve après le jugement de Pâris.* Que nous fait Minerve, avant ou après le jugement de Pâris, je vous le demande? La *sagesse* d'à présent n'a plus les jambes nues et le casque en tête. Pourquoi perpétuer une lettre morte dont on a perdu le sens? Notre époque n'a-t-elle pas sa poésie et ses palpitations? L'art, n'est-ce donc pas le sentiment des harmonies vivantes? Sa mission n'est-elle pas d'épandre sur le monde les inspirations généreuses et l'amour de l'infini? Il s'agit de faire penser, de faire pleurer le marbre, entendez-vous, messieurs les sculpteurs ! Dieu vous a donné le limon et la pierre, afin que vous renouvelliez éternellement le symbole écrit dans la Genèse, afin que vous soyez créateurs comme Dieu.

T. THORÉ.

ENTRE

LE

MARTEAU ET L'ENCLUME.

Prenez cent touristes. Mettez-les l'un après l'autre sur la route qui conduit de Formerie à Forges-les-Eaux, en traversant la forêt que le directoire offrit *his temporibus* à la veuve de Hoche, comme récompense nationale. Si tous ne flairent pas le monceau de décombres que les massifs de droite laissent entrevoir, par intervalle, au gré du vent qui les balance, je veux qu'on me déporte, et l'engagement n'est pas, certes, trop téméraire. Que de séductions, en effet, dans ce prestigieux débris ! Vingt toises de mur que le temps, ce polyphage étranger aux gastrites, achève de rogner en silence, deux contre-forts surplombant à vide et n'attendant qu'un beau dégel pour crouler avec leur toison de lierre : tout cela encadré par des redans pelés, dont les crêtes se profilent de maigres taillis. N'est-ce pas pas plus qu'il n'en faut pour allécher instinctivement tout dandy nomade, frotté, comme il convient, d'enthousiasme pittoresque, bien seriné de moyen-âge, bien badigeonné de couleur locale, et faisant profession de vénérer l'ogive et le bric-à-brac. Tel qui ferait ainsi trois lieues à quatre pattes, comme les faquhirs de Benarès, pour contempler une fourchette anglo-saxonne ou la molette d'un éperon lombard, ne saurait

résister à l'attrait du silex féodal. L'infortuné mord à l'hameçon archéologique. Pour joindre ces ruines qui fuient dans une insidieuse perspective, il commence pédestrement une espèce de course au clocher qui résume toutes les tribulations du genre. D'abord, pour peu que le temps soit défavorable, il ne tarde pas à reconnaître que cette contrée n'a nullement usurpé le nom de Pays de Bray (pays de boue) qu'il conserve toujours en dépit des classifications départementales. Engagé dans des sentiers qui feraient regretter ceux des *sierras* de l'Espagne, il traverse à gué deux ravins, casse son binocle en sautant une barrière, laisse son chapeau sur une haie et son album au milieu d'un buisson; mais enfin voici la précieuse enceinte. Il approche agité de cette légère émotion commune à l'antiquaire et au chasseur qui font quelque découverte. Un homme se tient là debout, immobile comme le génie des ruines, et le voyageur, ravi de trouver un cicérone, s'empresse de le questionner sur l'origine des débris qui jonchent au loin la terre. Le génie répond en lui déclarant procès-verbal pour avoir illégalement traversé l'hectare de betteraves qui couvrent d'anciens glacis et ce qui fut une cour d'honneur. C'est tout ce qu'il peut tirer de ce fonctionnaire qui n'est autre que le garde-champêtre, et pour qu'on n'accuse celui-ci, ni d'ignorance, ni de mauvais vouloir, je me hâte d'ajouter que personne dans le canton ne serait plus communicatif.

Il y a d'excellentes raisons pour cela.

L'histoire de ce château, comme celle de quelques bourgs voisins, dont le nom même manque, est aujourd'hui complètement effacée des chroniques et des traditions normandes, et les élémens de sa monographie ne se retrouvent que dans quelques-uns de ces chartriers anglais qui, indépendamment des matériaux les plus importans pour les études spéciales, renferment mille précieux papiers de famille et les titres de propriété d'un tiers du sol de l'ancienne France.

Comblons cette lacune, fût-ce au profit de cette école moyen-âge qui nous a valu tant de drames noirs, et de fauteuils incommodes, sans parler de cette foule d'ustensiles disgracieux, ou inharmoniques avec nos habitations et nos usages. Disons, au bénéfice de qui il appartiendra, que ces ruines furent le manoir seigneurial des Montguisard. Chef-lieu d'un de ces fiefs

militaires ou de *haubert* dont le propriétaire empruntait le titre, ce manoir vit de grands coups de lance, de belles « emprises, » de rudes « trépignées »; puis d'autres exploits d'une nature moins héroïque et dont le récit ferait hausser l'éventail au plus intrépide bas-bleu.

Ainsi devait commencer et finir l'histoire locale que je me trouve amené à raconter ici et dont les prolégomènes assez légers eurent, comme on va voir, un dénouement des moins érotiques.

C'était vers le milieu de 1201. Le couvre-feu venait de sonner au prieuré de Saint-Cuthbert. Aux châssis des maisons du bourg les lumières s'effaçaient comme les étoiles au moment d'une tempête ou les vers luisans dans la nuit d'été, et déjà l'on n'entendait plus que les chiens de basse-cour s'appelant et se répondant entre eux, quand le sacristain Marcouf, ayant soigneusement fermé la porte du clocher, traversa le cimetière et se montra dans la salle basse où l'attendaient le prieur et le souper.

Or, le prieur, assis dans une des deux niches pratiquées à droite et à gauche de la cheminée, était plongé dans une si profonde rêverie, que Marcouf, peu habitué à voir son chef spirituel et temporel livré à de telles méditations, le croyait tout simplement endormi, quand celui-ci leva la tête en demandant, du ton d'un homme préoccupé, si tout était prêt pour l'office du lendemain.

— Tout, répondit Marcouf. Les bénitiers sont pleins comme des œufs, la nef est jonchée de ramée verte, et j'ai si bien fourbi la châsse de monseigneur saint Cuthbert, que jamais lame milanaise ne fut plus brillante. Il ne tiendra qu'à Jacqueline, la fille d'Aubriot le chaufournier, de s'y mirer comme en un miroir de Venise, en allant à l'offertoire avec son fiancé, car je pense bien que c'est pour elle la messe de mariage de demain. Il ne me reste plus qu'à savoir à quelle heure nous viendra la compagnie des noces.

— A l'heure qu'il plaira à Dieu, reprit le prieur, car par le temps présent, tant d'hommes d'armes cassés de gages, tant de routiers, mangent et foulent le pays, que les bonnes gens n'osent plus sortir de chez eux à un trait d'arbalète, sans être grevés et mis à rançon par ces va-nu-pieds maudits de Dieu.

Qu'il leur vienne en tête de s'emparer de Jacqueline, et elle ne fera pas vingt pas hors de la maison de son père sans tomber entre leurs griffes.

— Ne craignez rien des routiers, messire. Je les connais comme les grains de mon rosaire. Je les ai vus de près quand je servais sous la bannière du sire d'Auberticourt, qui m'a placé près de vous pour retraite. C'est aux cuisines flamboyantes de ces beaux châteaux, de ces grasses abbayes qu'ils s'attaquent, et non à si chétive besogne... D'ailleurs la compagnie du comte de Saint-Saëns d'une part, les communes du Beauvoisis de l'autre, les pourchassent si lestement, qu'ils ne peuvent guère se réunir à grande troupe.

— Hélas! Marcouf, ils trouveront ici à qui les choiera et assemblera.

— Qui serait-ce donc, messire?

— Eh, qui pourrait-ce être autre que le sire de Montguisard, ce haut-bers dont tu as pu voir les quatre tours grises sur le chemin de Formerie. Nous sommes ici sur sa mouvance, et bien mal m'a pris d'être venu chercher tel voisinage, au lieu de rester à la collégiale d'Aumale où jamais grain d'orge n'entra dans le pain bénit, tandis qu'ici... Toi qui n'es au prieuré que depuis cinq semaines, tu ne peux pas savoir encore comment se comporte et gouverne ce haut-bers, d'autant que depuis pareille époque, il séjourne au Château-Gaillard d'Andely-sur-Seine, avec le duc Jean-sans-Terre qui guerroie de plus fort avec le roi Philippe. Maintenant, que Dieu te garde de faire connaissance avec le frêne de sa lance ou le buffle de son gantelet, car horions sont monnaie dont il n'est pas chiche envers gens de moyen état, et même envers clercs de la sainte Eglise.

— Messire, s'écria Marcouf en se levant brusquement, je ne lui conseille pas de porter sa main de réprouvé sur ma peau de chrétien. Je pourrais lui apprendre que le vieux sacristain de Saint-Cuthbert sait manier autre chose qu'un goupillon. Quand je portais la dague et l'arbalète, nul, soit de haut lignage, soit de grande charge, hors le prévôt, ne m'eût grevé sans recevoir coup pour coup, et croyez-moi, messire, le cœur de l'archer bat toujours sous la dalmatique du sacristain!... Ces bannerets normands, si fiers de leurs girouettes et de leurs pennons, je

les ai vus bien humbles et bien angoisseux, requérir aide et secours du pauvre souldoyer, quand ils étaient en péril, et il n'est pas temps encore, ce me semble, de l'oublier. Au train dont vont les affaires entre le duc Jean et le roi Philippe, plus d'un château pourra bientôt changer de maître, plus d'un pourra se sentir passer une hache entre la tête et les épaules. Alors ils seront tous aises de trouver leurs hommes-liges, pour guerroyer, soit contre les léopards, soit contre les fleurs de lys, suivant que le vent viendra de France ou d'Angleterre, et le haut-bers prend mal son temps pour se faire si dur au populaire.

— En attendant, il est craint comme un vieux loup au mois de janvier. Tout tremble devant lui... un seul excepté pourtant... le sire abbé de Gaillefontaine; mais les choses vont de mal en pis, puisque les archers-cottereaux de l'abbaye, conduits par le vi-dame champion de ladite abbaye, ne combattent les hommes d'armes et forestiers du haut-bers que pour savoir qui pillera seul, si bien qu'il n'est fille à la veillée et jambon à la cheminée, qui ne tremble à leur approche... Sauf charité chrétienne, je te dirai que cet abbé de Gaillefontaine est un vrai démon crossé et mitré, ne sachant que jouer, boire, chasser le faucon au poing, et qui ne traduirait pas en français le *Dominus vobiscum*. Mais c'est chose ordinaire aujourd'hui; les chevaux courent les bénéfices, et les ânes les attrapent. Or, le bourg de Saint-Cuthbert gisant sur les limites des domaines de l'abbaye et de l'apanage du haut-bers, il s'en émeut perpétuellement noise entre les deux, pour droits et redevances, à telle fin que les manans ne savent plus auquel entendre. Ils sont entre le marteau et l'enclume... et j'y suis avec eux, Marcouf. Voici comment. Au temps passé, les sires de Montguisard avaient droit d'assister aux noces de leurs vassaux et de se faire héberger entre deux soleils, avec un page, deux lévriers et six chiens courans, ce qui s'appelle ès-titres et chartes, « droit de noçage »; mais aujourd'hui, le haut-bers entend, prétend que ce droit consiste à passer une heure seul avec l'épousée, avant qu'elle n'entre au lit nuptial. De son côté, le sire abbé prétend faire de même; et ce qu'il y a de pis, c'est que les vassaux rompent leur ban à foison pour aller se marier ailleurs, quand ils n'ont pas les moyens d'acquitter le droit de for-mariage. Or,

avec tout cela le casuel se réduit à rien, si bien que depuis trois semaines il n'a été offert qu'un chat, que la vieille Berthe a inféodé pour manger les souris de la sacristie. Jacqueline elle-même ne se marie ici que pour accomplir un vœu, sans quoi elle serait déjà à Beauvais, avec son bel ami Samuel Robersart, car on sait que le haut-bers convoite la belle fille depuis long-temps... Tout ce que je désire, c'est que la journée de demain se passe sans encombre...

— Amen! dit Marcouf. Aussi bien si le haut-bers revenait, il pourrait couler, à ces noces, plus de sang que de cervoise, car ce Samuel Robersart est de la commune de Beauvais, et ces bourgeois royaux se soucient d'un noble homme, comme les meuniers, d'un âne, quand le moulin ne tourne pas. Ils ont sceau, cloche, armes et bannière, et plus d'un châtelain a déjà requis d'eux grace et merci. De plus, ce Samuel Robersart est, dit-on, gars intrépide, et certes il ne souffrirait pas que le haut-bers demeurât avec sa fiancée, ne fût-ce que le temps de cuire un œuf... Mais comme vous le dites, messire, il n'est guère probable que celui-ci quitte de grandes affaires pour s'occuper d'une fiancée de village. C'est là même, sans doute, l'idée de son père, en choisissant ce moment pour le mariage...

Ici Marthe, la chambrière du prieuré, quitta sa quenouille pour poser sur la table un potage aux mattes et quelques vieux œufs de dîme. On soupa en discourant encore des méfaits du sire de Montguisard, et chacun gagna son gîte après que la prière du soir eut été faite en commun.

Le lendemain, dès l'aube du jour, il se menait de grandes besoignes, à la métairie d'Aubriot le chaufournier. D'abord grand abattis d'oies, de canards, de poulets; puis on donna double ration de grain aux survivans, comme aux hôtes de l'étable et de l'écurie, afin qu'ils prissent part à la fête. Il n'est pas jusqu'aux abeilles dont on s'occupa, en appendant aux ruches quelques lambeaux écarlates: galanterie intéressée qui se pratique encore aujourd'hui dans nos campagnes les plus progressives, où, suivant la circonstance, les abeilles portent des insignes funèbres avec toute la ponctualité d'un deuil de cour. C'est, pense-t-on, le seul moyen de les empêcher de déserter la maison. En même temps, les parens, les amis, les

voisins arrivaient à la file, qui à pied, qui à cheval, et Samuel Robersart sortait d'une maison où il avait passé la nuit, un ancien usage ne permettant pas qu'il « dormît » sous le même toit que sa fiancée : près de lui se tenaient deux bourgeois de Beauvais, venus comme *pléges* et témoins, et chacun admirait sa bonne mine, car il était beau fils et bien tourné, avec son chaperon rouge et vert, ses brodequins de chamois et son surcot de velours tanné ; mais ce dont tous s'ébahissaient, c'était de lui voir ceindre une longue et forte dague française, telle que n'en eût osé porter aucun habitant de la châtellenie, sans une permission du sire de Montguisard, qui n'en donnait jamais.

Les cors et les violes ayant donné l'aubade devant le logis d'Aubriot, Jacqueline parut sur le seuil, avec un *chapel* de roses, les yeux baissés très modestement et tenant le coin d'un linceul blanc, dont le premier garçon d'honneur devait tenir l'autre coin. Mais il y avait ici une grave lacune dans le personnel nuptial. Le jeune Luc Josselin de Forges, cousin germain et frère de lait de Jacqueline, qui devait remplir cet office, n'arrivait point, bien qu'il dût être rendu, dès la veille, à la métairie. Déjà deux vieilles, accroupies devant une étable, en tiraient mauvais présage pour les mariés, en remarquant que, le soir, Samuel s'était assis le dos tourné au croissant de la lune. Pendant qu'elles marmottaient ainsi entre ce qui leur restait de dents, on amena son bon cheval rouan à Samuel, qui le monta de plein saut et reçut en croupe sa belle Jacqueline, en lui disant tout bas de le serrer bien fort, et la chevauchée se mit en route pour le prieuré. On arriva sans encombre. Et quand les sceaux eurent été apposés à l'acte de mariage, la messe se dit ; et l'épousée, conduite devant la statue de la Vierge, offrit l'épine et la quenouille qu'on portait à ses côtés, ainsi qu'un grand fromage et douze poires de Vauvert, suivant le vieil adage :

Poire et fromage,
C'est mariage.

Toute la compagnie, y compris le prieur et le sacristain Marcouf, reprit ensuite le chemin du logis où l'on se ruait mer-

veilleusement en cuisine. La joie n'en était que plus bruyante et plus vive; tous les assistans la partageaient, hors Aubriot, qui déjà inquiet à l'endroit du haut-bers, ne cessait de répéter, en regardant sur le chemin de Forges : « Mon beau-neveu Luc ne vient pas. » Ce n'était pas pour onze écus d'or et six mailles d'argent que Luc apportait de chez un argentier de Forges, pour compléter la dot de sa fille, qu'il était le plus inquiet, mais bien pour le messager lui-même qu'il croyait déjà tué par quelques bandits, dans ces grands bois de Gaillefontaine, ayant alors si mauvais renon que quelques-uns se faisaient donner l'absolution avant de les traverser. On ne s'en mit pourtant pas moins à table. Le cidre circula en abondance, et Aubriot commençait à oublier Luc, et même le sire de Montguisard au milieu des pots, quand on cria de la porte de la métairie : « Luc!... Luc!... C'est lui... le voilà. » Et Luc Josselin parut en effet accompagné d'un homme, qu'à sa viole et à son bonnet chargé de grelots, on reconnaissait pour un jongleur.

— Tard venu, bien venu, beau neveu, s'écria Aubriot; mais, par le chef de saint Cuthbert! vous vous faites bien attendre.

— Vous auriez pu m'attendre long-temps, bel oncle, reprit Josselin, sans ce gentil jongleur que vous voyez près de moi. Vous allez en juger... Parti hier soir de Forges avec ma livrée de noces, je marchais vivement afin de n'être pas surpris par la nuit, et j'avais déjà passé la Pierre-aux-Fées en imitant le chant du coq, afin de mettre en fuite les sorciers qui pouvaient s'y trouver pour jeter des maléfices aux voyageurs, quand un bruit d'armes et de chevaux arrive jusqu'à moi. Je regarde, et aux dernières lueurs du crépuscule, j'aperçois quatre cavaliers enveloppés de surtouts d'armes et marchant à travers les halliers, aussi rapidement que le permettait le terrain. Me fut avis que pour chevaucher de la sorte, ces gens-là devaient avoir mauvais cas ou mauvaise intention, et comme je n'augurais rien de bon de la rencontre, je songeai à les éviter. Je me glissai donc dans un buisson de mûres, et je me croyais là aussi bien en franchise et sûreté qu'au maître-autel Saint-Ouen de Rouen, quand je vis mes quatre hommes venir droit au malheureux buisson. « C'est à coup sûr quelque chevreuil dont les chiens auront perdu la trace, dit un d'eux qui me parut grand comme

un clocher. — Ou bien un marcassin blessé par des braconniers, dit un autre. En tous cas, nous courons chance d'avoir venaison sans chasse, car en battant le buisson nous saurons bientôt si c'est plume ou poil. » Et pour lors écartant les ronces du bois de sa lance, et m'apercevant dans mon gite. « Par le baudrier de saint Ives, dit-il, voici le premier marcassin que je rencontre avec chausses et chaperon... Sus, beau fils, levez-vous, et contez-nous ce que vous faites là, blotti comme un vieux lièvre, car je ne pense pas que vous soyez là couché pour écouter pousser l'herbe... Ne seriez-vous pas braconnier, serf de poursuite, ou bien ?... — Silence, dit un cavalier qui se tenait en arrière et n'avait pas encore parlé. Laissez-moi questionner ce galant. Il importe plus que vous ne pensez de savoir si ce ne serait pas un de ces messagers que le roi Philippe envoie par le pays pour exciter et semondre les partisans de la France... D'un autre côté, vous savez que je veux cacher mon retour jusque demain soir, et que nous n'entrerons au château qu'à nuit close, et par la porte de secours, de peur que, nous sachant si près, le bel oiseau que je veux piper ne prenne sa volée; il faut savoir si ce gars n'irait point, par chance, donner l'alarme... » Il ajouta quelques mots à voix basse; puis se tournant vers moi : « Qui es-tu ? me dit-il rudement. — Luc Josselin, le fils du tanneur du lieu de Forges, au service de Dieu et le vôtre, répondis-je tout tremblant. — Nous allons voir si tu dis vrai... Qui connais-tu à Forges ? — Tout le monde. Simon .. — Tu pourrais avoir appris ces noms... De quelle couleur est la bannière paroissiale ? — Jaune. — Dans l'église, où est la chapelle de saint Exupère ? — A droite. — Où vas-tu ? — A Saint-Cuthbert. — A Saint-Cuthbert ! ! ! Et qu'y vas-tu faire ? — Être garçon d'honneur aux noces de ma sœur de lait, Jacqueline, fille d'Aubriot le chaufournier... — C'est bien s'écria le cavalier, d'une voix terrible... Vous autres, saisissez-le, et qu'il attende que sa sœur de lait vienne le délivrer. »

A ces mots, les trois cavaliers sautent à terre, se jettent sur moi comme des faucons restés deux jours à la perche sans repaître, et tandis qu'un me tient la dague au cou, les autres me lient, étendu sur le dos, à quatre pieds de hêtre, et s'éloignent sans faire attention à mes lamentations. Je n'ai pas besoin de vous dire que je fis tout de suite des efforts incroyables pour

me dépêtrer de mes liens; mais ce fut chose impossible. Il fallait y renoncer et me tenir coi, ruisselant de sueur et trempé de la rosée du soir, avec l'agréable chance que quelque loup viendrait m'étrangler à son aise. J'estime que plusieurs heures se passèrent sans que je visse autre chose que des volées de corbeaux s'abattant à grand bruit dans les futaies, ou quelques renards allant rendre visite aux poulaillers des hameaux voisins. Bref, je demeurai ainsi jusqu'au jour que ce gentil jongleur vint me dégager.

Ici Luc fut fêté derechef par toute la compagnie. On se mit à boire de plus belle, mais Aubriot redevenant soucieux, quoiqu'il eût retrouvé son argent et son neveu, fit signe qu'il voulait parler.

— Beau neveu, dit-il à Luc, votre récit me donne à songer, et je crains que la journée ne se passe pas aussi heureusement que nous l'espérions... Dites-moi, n'avez-vous pu reconnaître ces cavaliers à quelque signe?

— Ils n'avaient rien que d'ordinaire à gens de guerre, répondit Luc... Point d'écusson aux cottes d'armes... Attendez! à la lueur du crépuscule, j'ai cru pourtant distinguer, sur le chanfrein des chevaux, un cormoran d'argent...

— Un cormoran d'argent! s'écria Aubriot en changeant de visage... Les nouvelles armoiries que le duc Jean a octroyées au sir de Montguisard, comme emblème des chances qu'il a de butiner dans les affaires du temps... Dieu nous garde, car il est bien sûr au château.

A peine Aubriot achevait-il, qu'un grand bruit se fit entendre dans la cour de la métairie. La porte de la vaste grange où se tenait le festin s'ouvrit brusquement, et l'on vit paraître Robert de Maltaverne, l'écuyer du haut-bers, suivi d'une foule d'hommes d'armes, de pages, de valets et de forestiers, portant des jaques verts, écussonnés d'un cormoran. Promenant ses regards impudens sur l'assemblée, l'écuyer dit:

— De par mon très redouté seigneur et le tien, Roch de Montguisard, je te semonds toi, Pierre Aubriot, son homme-lige, de me bailler et livrer Jacqueline, ta fille, qui sera conduite au château pour être par elle acquitté le droit de noçage. J'ai dit.

Une sourde rumeur courut parmi la compagnie, déjà large-

ment abreuvée. Aubriot voulut parler, mais Samuel Robersart, qui, avec ses deux bourgeois, s'était bien réservé de boire, se leva, et posant la main sur la tête de Jacqueline : Elle est femme libre, dit-il, car elle est mienne, publiquement conjointe avec congé du sénéchal. Je ne reconnais de nul titre au seigneur du fief le droit de noçage, et je m'oppose à ce qu'il soit acquitté.

— Ce galant parle en vérité comme un clerc de Saint-Benoit-sur-Loire, dit en ricanant l'écuyer Maltaverne ; mais avant tout, je voudrais bien savoir de quel droit vilain comme lui est assez osé de porter dague au côté dans les domaines de monseigneur.

— Je la porterais au Louvre de Paris, comme toutes autres armes courtoises, dit fièrement Samuel, car je suis bourgeois de la ville de Beauvais et je connais nos franchises. Je ne conseille même à personne d'y regarder de trop près et de chercher à compter les poils du chat, car si j'aide pour tous cas et querelles à l'échevinage, pour tous cas et querelles l'échevinage aide à moi. Puis le roi Philippe aide à nous contre ces bannerets félons qui le voudraient raser et mettre en un mortier.

— C'est merveille, reprit l'écuyer, que la surprise avait jusque-là rendu muet ; c'est merveille que ces belles inventions de commune et de bourgeois royaux. Les pourceaux deviennent sangliers, les vilains nobles, et les valets maîtres. Ceux qui étaient debout sont assis ; ceux qui obéissaient commandent ; les mesures des boutiques sont changées en lances, les casaques en cottes d'armes, et les licols en chanfreins. Nous verrons ce qui résultera de tout ce pêle-mêle, et si Philippe-le-Valois trouvera toujours ses bourgeois si féaux ; et toi-même qu'on nomme Samuel, tu crois donc être sûr que tes *gentilshommes de cloche* viendront te soutenir contre le seigneur du fief ?

— Sûr comme de la mort.

— Eh bien ! que la mort te soit donc en aide, car, soit force ou gré, Jacqueline va nous suivre au château... Trencavel, Saudrupt, Malivoir, saisissez au corps cette vassale.

— Non, pas moi vivant, s'écria Samuel en se jetant au-devant de la pâle jeune fille qui le retenait par le pan de son surcot.

— Et nous vous serons bons compagnons ! dirent les deux bourgeois en tirant la dague et se rangeant près de lui.

— Oui, s'écria du bout de la table Marcouf, dont les yeux brillaient comme ceux d'un vieux limier qu'on met en voie; oui, nous vous serons bons compagnons. Et il saisissait une vieille hache pendue à la paroi de la grange.

— Sacristain Marcouf, dit sérieusement le prieur, n'oubliez pas que vous êtes clerc de la sainte église, et qu'au lieu de souffler le feu, vous devez tenter appointement pour que la paix de Dieu ne soit pas troublée.

— Messire, dit Marcouf, j'aimerais mieux me faire juif que de laisser ces braves bourgeois en péril.

— Sire écuyer, reprit le prieur en se tournant vers Maltaverne, considérez que l'écriture...

— Pour la troisième fois, dit celui-ci, nous livrez-vous cette pimprenelle?

— Non!

— Eh bien! sus à cette ribaudaille, dit d'une voix tonnante l'écuyer en poussant le cri d'armes du haut-bers. *Cormoran!... Cormoran.... bonne pêche au Cormoran!*

— *Commune! commune!* crient les bourgeois sans s'effrayer du nombre de leurs adversaires.

— *Comm...* répéta Marcouf, et il ne put achever, le prieur, qui s'était glissé et retranché derrière lui, ayant mis la main sur la bouche du belliqueux sacristain.

Mais à ce cri de *commune* qui vibrait à leur oreille comme symbole d'affranchissement, on vit tout à coup les nombreux convives changer d'attitude et de visage. Ces faces colorées par la cervoise et la gaieté prirent une singulière expression d'enthousiasme sombre et solennel, tandis que quelques serfs, accroupis en un coin, regardaient tout d'un air insouciant en jouant avec le collier de fer empris à leur cou. De farouches regards s'échangèrent avec la troupe verte. Les fléaux, les fourches, les faux, les bâtons, furent vivement saisis, et les coups allaient pleuvoir quand un grand homme vêtu d'un jaque noir écussonné d'une crosse et d'une mitre blanche en sautoir, fendit la presse et vint se poser entre Maltaverne et Samuel. Tout s'arrêta.

— Par mon missel, dit à mi-voix le prieur en passant la tête sur l'épaule du sacristain qui lui servait de cheval de frise, voici bien une autre affaire... le vidame de l'abbaye avec ses coupe-

jarret d'archers-cottereaux.... Ils viennent, en vérité, tous ici comme des voleurs à un incendie.

— La paix de Dieu soit avec vous, mes frères, dit le vidame d'un air moitié casque et moitié froc, et comme sans s'apercevoir qu'il y eût noise avant son arrivée.

Or, l'écuyer le regardait de travers en grondant sourdement comme ces mâtins auxquels on ôte un os, et les convives restaient immobiles, ne sachant encore s'il leur arrivait aide ou dommage. Enfin Aubriot, posant sa fourche, dit au nouveau venu :

— Que requiert de nous le sire vidame?

— Tu vas le savoir... De par le sire abbé de Gaillefontaine, je te semonds, toi, Pierre Aubriot, homme-lige de l'abbaye, de me livrer Jacqueline, ta fille, qui sera conduite au monastère pour y être par elle acquitté le droit de noçage. J'ai dit.

— Bien, murmura le prieur, à eux le débat, mais c'est pour le coup que nous sommes entre le marteau et l'enclume.

— Sire vidame, dit ici l'écuyer, Jacqueline est femme-lige de la châtellenie de Montguisard. Vous saurez que monseigneur réclame d'elle le droit de noçage, et je ne pense pas que vous vouliez le lui contester et disputer.

— Dieu nous garde de porter la faux dans une moisson étrangère, sire écuyer, répondit le vidame avec une humilité fière, mais Jacqueline est femme-lige de l'abbaye. Sa Dignité réclame le droit de noçage, par pure forme et comme maintien de priviléges, et je ne pense pas que vous vouliez lui contester et disputer.

— Sire vidame, je ne suis pas grand clerc en matière de fief. C'est le fait du sénéchal et non le mien d'argumenter sur tel sujet; tout ce que je pourrais faire, ce serait de jeter mon gage de bataille; mais ce que je sais très bien, c'est que j'ai mission de conduire cette vassale au château, et, morte ou vive, elle y viendra.

— Vous voulez dire au monastère, sire écuyer, car ne croyez pas que Sa Dignité passe sur cette nouvelle usurpation. C'est bien assez de forcer tout le gibier de nos bois, et de pêcher le poisson de nos rivières, bien que moine sans poisson soit comme poisson sans eau. Non, sire écuyer, ne croyez pas que nous

laissions plus long-temps les renards de Satan manger les raisins de la vigne du Seigneur...

— Champion d'abbaye, interrompit l'écuyer qui s'animait visiblement, songez qu'il n'y a dans tout cela d'autres renards que ces moines qui fourrent leur froc de malice et ceux qui....

— Chevalier d'étrier, reprit le vidame avec une colère concentrée, voudriez-vous par hasard vilipender l'Église? Par Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, on pêchera des marsouins dans l'Andelle avant que Sa Dignité cède à ce haut-bers qui a toujours le bras levé comme Ismaël, et elle a double moyen de le mettre à la raison.

— Ah! ah! don Kiryéléison , tu le prends sur ce ton. Crois-tu nous effrayer avec tes armes spirituelles et nous faire passer pour gens abandonnés de Dieu ? Mais nous serions deux fois morts que nos os résisteraient encore à tels gens d'église.... Comme si nous ne savions pas quelle vie vous menez dans ce moutier de Gaillefontaine que vous avez crénelé et fortifié comme une citadelle. On y entend plus souvent la cloche du réfectoire que celle des matines, et si par hasard on y dit le bréviaire, c'est celui de Fécamp : trois psaumes et trois leçons, et si l'on veut, rien du tout. En revanche, les moines boivent du meilleur, chassent et jouent comme des hommes d'armes; à telle enseigne que dernièrement un des pères, tirant son chapelet pour exorciser un possédé, fis rouler trois beaux dés sur le parvis. Je ne parle pas de ces ribaudes qui, le soir...

— Anathème sur ce mécréant, s'écria le vidame hors de lui-même. Il répète les méchantes calomnies portées par des gens qu'on ne croirait pas, s'ils disaient que Pâques vient avant la Quasimodo, mais telle outrecuidance sera châtiée. Son maître sera excommunié comme les rats qui mangeaient la paille de l'évêque d'Avranches, et lui viendra me répondre en champclos.

— Je ne manquerai pas de m'y trouver, beau chevalier du scapulaire, et tes os pourront s'en ressentir; mais en attendant, comme, s'il y a procès, monseigneur doit plaider mains garnies, Jacqueline va marcher au château.

— A l'abbaye!

— Au château!

— A l'abbaye!

— Eh bien! il sera joué des mains, s'écria l'écuyer en mettant l'épée à la main... A moi les hommes de Montguisard... *Cormoran... Cormoran... bonne pêche au Cormoran!*

— Oui, malandrins, reprit le vidame, et nous allons vous faire danser depuis *Miserere* jusqu'à *vitulos*... A moi mes archers-cottereaux... *Gaillefontaine à l'abbé!... Gaillefontaine à l'abbé!*

A ce double cri d'armes, un flot d'hommes noirs et d'hommes verts se poussa dans la grange, où commença un furieux combat entre les deux bandes, qui profitaient de l'occasion pour régler d'anciens comptes. D'abord, Samuel et ses amis voulaient se ruer dans la mêlée pour frapper sur tout, mais Marcouf les poussa dehors, en leur disant à mi-voix, « Au large! au large! au large! ce n'est pas là votre affaire. C'est pendant que l'autour et le gerfaut se battent, qu'on déniche leurs œufs. »

Cependant on frappait dru dans la grange. Dès le début, Maltaverne avait culbuté la table pour joindre le vidame; mais comme il glissa dans les mets répandus à terre et faillit tomber, celui-ci lui porta un furieux coup de dague. Sans sa chemise de mailles c'en était fait de l'écuyer. Le vidame voulut redoubler, mais la presse devint telle, qu'on avait peine à se mouvoir, et qu'on blasphémait plus qu'on ne combattait, les gens de l'église jurant aussi doctement que ceux du haut-bers. Quelques-uns ayant été renversés, la foule s'éclaircit, et l'on recommença à s'alonger de bons coups de dague, si bien que le sang ne tarda pas à jaillir. Les archers du vidame avaient d'abord bravement soutenu le choc, mais bien moins nombreux que leurs adversaires, ils finirent par se trouver tellement pressés qu'il leur fallut lâcher pied. Leur chef lui-même, retranché derrière un vieux bahut, d'où il lançait de terribles estocades, s'aperçut qu'il était temps de quitter la partie. Renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, il gagna les champs avec les débris de sa troupe, et tira au large, vertement poursuivi par Maltaverne, qui calculait déjà la rançon qu'il aurait de lui, par le moyen du trésor de l'abbaye. L'écuyer s'acharna tellement à cette poursuite, qu'il s'enfonça dans les détours de la forêt, croyant toujours tenir son homme, qui toujours lui échappant, finit par disparaître dans des passages inconnus. Confus et pantois, Maltaverne se décida à tourner bride, et ce fut seulement alors

qu'il reconnut tout le chemin qu'il avait si follement fait. Son cheval ruisselait de sueur. Il lui fallut s'en revenir au pas à la métairie, comptant y saisir la vassale conquise, bien qu'il pensât qu'il pourrait y avoir nouveau débat avec les bourgeois ; mais en approchant, il fut tout surpris d'entendre de grands éclats de rire partir de cette maison où il ne s'attendait à ne rencontrer que des visages consternés ou menaçans. Impatient de savoir ce qui en était, il sauta de cheval, poussa la porte de la grange, récent théâtre du combat, et resta immobile de surprise du spectacle qui s'offrit à ses regards.

Autour de la table, relevée, étayée tant bien que mal, et surchargée des débris du festin, étaient assis vingt serfs ivres, mangeant, et chantant à pleine tête. Le siége de la mariée, si blanchement, si fraîchement orné le matin, maintenant souillé de fange et de sang, était occupé par une horrible vieille, plus ivre qu'aucuns, et affublée du chapel de roses qui rendait plus effroyable sa figure osseuse et livide. De toute cette étrange et nouvelle compagnie, personne, du reste, ne fit attention à l'écuyer, qui eut toutes les peines du monde à se faire entendre au milieu de cet incroyable vacarme.

— Ah! c'est toi, Maltaverne, bégaya enfin un des serfs. Par-Dieu! tu boiras à la santé de l'épousée.

Et il se leva, en chancelant, pour lui présenter un tesson rempli de cervoise.

— Pourceaux de serfs, s'écria l'écuyer, m'apprendrez-vous ce que signifie telle orgie, et m'expliquerez-vous ce qui se passe ici ?

— Il se passe qu'Aubriot nous a donné licence de vider son cellier, et nous le vidons.

— Vider son cellier ? Mais est-il devenu fou ? Enfin, où est-il ? Où sont Jacqueline, Samuel, les bourgeois ?

— Ma foi, s'ils ne se sont pas arrêtés depuis qu'ils sont partis, ils doivent être loin sur la route de Beauvais, et nous ne sommes pas près de les revoir; car Aubriot a dit, en distribuant son bétail à ses parens et amis, qu'il délaissait à toujours le fief, pour demeurer en Beauvoisis...

— Malédiction! s'écria l'écuyer... Le vassal a rompu son ban, et je ne peux pas songer à le poursuivre, car nos chevaux en ont déjà assez d'avoir lancé ce rhinocéros de vidame. Et

puis, allez le chercher en cette commune. Malédiction ! Tous ceux de la châtellenie qui assistaient à ces noces, le paieront cher... Avant trois jours... Et il s'éloigna.

Mais avant que les trois jours ne fussent expirés, la bannière au cormoran ne flottait plus sur les tours grises de Montguisard. Rouen avait ouvert ses portes au roi Philippe, ainsi devenu suzerain de toute la Normandie, et le haut-bers, poursuivi comme un des meurtriers d'Arthur, n'échappait à l'échafaud qu'en suivant Jean-sans-Terre à Londres. Il erra ensuite quelque temps à l'étranger, s'effaçant dans des services obscurs, qu'il disputait à des aventuriers mercenaires ; et personne ne savait plus dire où végétait ce banneret, naguère si brillant et si redouté, lorsque, sur le champ de bataille de Bovines on trouva parmi les morts des compagnies wallones, un homme d'armes qui, sous sa chemise de mailles, portait un cormoran d'argent.

ÉMILE MORICE.

Le Chemin de traverse.

Oh! le beau rêve que vient de faire Jules Janin! La famille des rêveurs que nous aimons; la vieille race somnambule des Diderot, des Sterne, des Apulée, des Pétrone; toute cette race qui croit voir ce qu'elle imagine, qui croit observer ce qu'elle invente, qui établit une radieuse et perpétuelle lanterne magique dans son esprit, et se joue, heureuse, avec les fantômes colorés de son intelligence; cette famille charmante et poétique, si bien douée par Dieu, douée de la plus grande capacité de bonheur, et qui nous donne tant de bonheur; cette race, à laquelle appartient J. J., comme héritier légitime, direct, et point bâtard; n'a jamais rien rêvé de plus beau, de plus drôle, de plus paradoxal.

Jules Janin a rêvé que la vertu était toujours récompensée en ce monde.

Vous ne lui reprocherez pas ce qu'on reproche à la plupart des hommes illustres de ce temps-ci; vous ne direz pas qu'il a jeté sur un fonds immoral son magnifique manteau de broderies, et semé ses perles sur la boue. Oh! non; son livre est moral, trop moral : c'est le seul crime qu'on puisse lui imputer. Suivez le rêveur, écoutez son rêve; marchez avec le somnambule; laissez-vous magnétiser; allez, vous vous amuserez beaucoup; vous pleurerez en route; et quelques douces larmes sont si bonnes! Vous vous étonnerez de ce qu'avec tant d'esprit, de malice, de verve et de finesse, notre poète ait re-

trouvé des émotions à la Florian. Vous aurez d'abord, avec lui, une bonne mère, un bon précepteur, une simple vie; puis vous aurez des chevaux, des maîtresses, des adulateurs, une vie brillante, des angoisses, des dettes, du bonheur enfin; vous nagerez dans le tourbillon du luxe étourdissant et dans la poussière éclatante de la mode; tout cela vous apprendra en résumé que les joies du monde sont folles; qu'il faut être sage, mes enfans, et qu'on est nécessairement puni lorsqu'on est vicieux. Puis, le magicien donnant un coup de plume, vous naviguerez sur le Rhône, vous vous arrêterez sous les belles tonnelles *pamprées* qui festonnent les bords du fleuve; vous vous glisserez dans le séminaire sombre, parmi la foule des ambitions qui jaunissent dans le silence, et qui se mûrissent pour l'hypocrisie; vous serez dandy; vous pénétrerez dans le Cabinet Noir; vous aurez de merveilleux changemens à vue, des scènes de la nature qui se dérouleront sous le soleil de Janin et sous la pluie de Jules Janin; et vous entendrez des accens intimes, des accens élégiaques, émanés de l'ame, qui annoncent que ce grand enfant, ce coloriste naïf et éclatant a connu la souffrance comme nous, et comme nous subi la grande expérience de la vie, la *douleur*. Tout cela, ces tableaux, cette féerie d'idées et d'images; c'est beau, varié, entraînant. Il y a dans chaque page une puissance de style, une domination de la forme et un empire sur la couleur et sur toutes les nuances de la couleur, que les plus austères critiques reconnaîtront. Nous vous étonnez pas! c'est encore et toujours Jules Janin; le créateur de son style, l'enfant prodigue du coloris. Je ne veux pas que l'on prenne ces éloges pour de vulgaires panégyriques, pour l'encens trivial de la camaraderie servile. Rien n'est plus commun, plus facile ni plus perfide. Je ne l'appellerai point *cet ingénieux et élégant écrivain*, ni ce *brillant et spirituel feuilletoniste*; éloges qui tuent, complimens qui massacrent, et dont on écrase ses amis. Non, ces éloges sont d'autant plus sincères, que je ne pense pas une des consolantes choses que Jules Janin a si bien écrites.

Poète, créateur d'illusions, où avez-vous vu les affaires s'arranger ainsi? Un bon et naïf Christophe être présenté dans le monde par les filles des ducs, épouser les filles des ducs, aller de pair avec les ducs, parce qu'il est naïf et bon? Un honnête

séminariste marcher sur le corps des vicieux et des habiles, uniquement parce qu'il n'est ni habile, ni vicieux! parce qu'il a le regard candide, les cheveux plats, l'ame droite, le costume simple, le chapeau troué, la démarche ingénue comme la pensée? ô poète! ou avez-vous vu cela? J'aimerais assez ce monde que vous me faites; et votre livre me plaît, parce qu'il me fait oublier le monde comme il est. C'est un songe plein de charmes, un paradis que vous vous ouvrez: il n'y a donc plus de bassesses qui parviennent, ni de dévorantes ambitions qui écrasent le mérite modeste, ni de détours souterrains qui conduisent au succès, ni de rivalités gangrenées qui jettent leur venin sur le mérite obscur, ni de cupidités absorbantes, ni de médiocrités triomphales, ni d'égoïsmes qui s'engraissent de la honte et s'arrondissent par le scandale! Il n'est donc plus vrai qu'une sottise et une infamie, assises sur un coffre-fort, soient souveraines! Il n'est plus vrai qu'on puisse arriver à la fortune par tous les moyens, et que sous un diadème de billets de banque, ramassés en tous lieux, on ait conquis le royaume du monde, l'estime publique et même le silence prudent des gens de bien! O merveilleux coloriste! soyez béni, car vous avez fait ce prodige; vous nous apportez l'oubli du monde réel comme tous les vrais poètes, ces endormeurs de notre expérience!

Divinisez le succès; associez-le à la vertu; vous en avez le droit; votre plume a le droit de tout faire; et c'est un beau mensonge, mon ami. Mais quand les nuages enivrans de votre style se seront envolés, quand les accords de cette mélodie heureuse se seront évanouis, quand nous nous éveillerons; laissez-nous dire que le succès n'est ni *vertu*, ni *vice;* il est tout simplement le *succès.* Il se compose d'habileté d'abord, et ensuite de bonheur. On peut réussir en conservant des scrupules; c'est mille fois plus difficile; les scrupules sont un fardeau dans la route de la vie; et qui se débarrasse d'un fardeau marche plus vite. On peut même ne pas réussir, malgré ses vices; il faut être bien maladroit pour cela: l'habileté dans le monde, qu'est-ce? l'adresse d'un joueur de billard. Ayez le coup d'œil juste, un grand sang-froid, de l'aplomb, de l'habitude; fussiez-vous le plus ignoble des mortels, vous parviendrez. Trichez adroitement, la route s'aplanit encore; prenez

vos avantages, vous aurez très beau jeu. O merveilleux coloriste, en vain auriez-vous jeté sur cette idole *le succès*, tous les rayons du prisme, tous les trésors du soleil; ce ne serait jamais que le *succès*, la chose du monde la plus enviée, la plus désirée sans doute, la plus théâtrale, la plus incontestée, mais aussi la plus brutale et la moins concluante et la plus fragile; un résultat qui ne prouve rien; une chose « *bête comme un fait.* »

Cette création de Jules Janin est généreuse: il y a dans sa crédulité une naïveté qui enchante: *Soyez sages, mes enfans, et vous épouserez des duchesses! Soyez sage, et vous serez duc et pair.* Chose étrange et amusante qu'un livre optimiste et spirituel dans ce temps-ci! O le beau rêve! le beau rêve!

Prenez garde cependant! Ce thème moral et naïf est une douce consolation que Jules Janin s'est réservée. Il a reculé devant des conclusions trop pénibles. Il vous parle du bonheur de la vertu, comme Lafontaine parlait de l'amour platonique; il veut y croire; et tout ce que ces hommes d'imagination veulent, ils le croient. Laissez-lui sa fiction. N'allez pas le prendre au mot. Écoutez-le plutôt, quand il se livre au mouvement ingénu de sa propre sagacité, à cette observation qui s'ignore elle-même; instinct charmant plutôt que travail pénible, et qui n'en vaut que mieux. Oh! la scène change bien alors! Entrez avec lui dans ce salon où apparaît un pauvre jeune homme sans fortune; qu'il vous montre tous ces demi-sourires qui accablent la pauvreté; qu'il vous ouvre le cabinet d'un directeur de séminaire; qu'il vous dise ce que le monde fait pour l'homme qui achète une jolie femme, et qui met en avant sa jolie femme, premier bastion de sa fortune; qu'il vous raconte, avec son air d'étourderie, la nécessité d'un état, la nécessité d'un nom, la nécessité d'un *vice;* qu'il vous initie à l'existence équivoque du baron de la Bertenache, homme reçu partout, partout méprisé, odieux à tous, redouté de tous, salué de tous, et que l'on écrasera quelque jour, quand il cessera de se faire craindre; que Jules Janin jette, à son insu, mille lueurs sur cette société incertaine et fausse, haletante et détruite, soumise à l'or, c'est-à-dire à la jouissance brutale et au succès qui donne l'or. Alors, alors, croyez-le, écoutez-le, suivez-le; c'est la vérité qu'il dit, c'est la société qu'il raconte; et toujours avec son style de luxe, mais

limpide, son style d'éclat, mais sans emphase, avec ce style qui a fait son chemin tout seul, et qui n'a perdu que ses copistes.

Vrai, je crois que J. J., en parlant si glorieusement de la légitimité du succès et de l'indispensable bonheur qui suit la probité, la vertu et la candeur, a parlé au Monde comme on s'adresse à une coquette vaniteuse et tarée: *Madame, vous êtes délicieuse!* Ensuite on lui dit toutes ses vérités.

Il en est bien capable.

Les plus charmantes pages du roman sont ces pages tristes et douloureuses, où la conclusion et la morale du livre sont démenties d'avance ; où l'auteur n'est pas seulement un homme d'esprit qu'il est et un moraliste qu'il veut être ; et où son ame s'émeut profondément et nous émeut ! Par exemple, un hymne admirable sur la fuite de l'âge, vrai chef-d'œuvre de sensibilité; puis une certaine scène, que je copierai tout entière, où Christophe, l'honnête séminariste, est honnêtement sublime, où la vertu ne triomphe que dans la conscience et par la conscience; où elle n'a ni manchettes brodées, ni équipage, ni armoiries; où elle est ce qu'elle est ordinairement, bien simple, bien méconnue, bien innocente, et consolée par Dieu seul des outrages du vulgaire; une scène que j'ai relue trois fois avec larmes, que vous lirez avec bonheur, et qui est un des beaux fleurons de Jules Janin.

Christophe est à Lyon.

. . . .

« Quand ces jeunes gens de Lyon, espèce de Méridionaux goguenards et mal élevés, qui savaient toutes les chansons de Béranger par cœur, et qui avaient fait leurs études dans les livres de Benjamin Constant, découvrirent, au milieu de cette place de joies et de fêtes, en ce lieu, à cette heure, un panier sous le bras (de ce panier sortait la bienveillante bouteille qui n'eût pas mieux demandé que d'aller se reposer aux lèvres d'un pauvre homme), quand donc ces jeunes gens aperçurent notre frère Christophe, en longue soutane noire, en long rabat, la tête couverte du chapeau déshonoré de Bazile, ces jeunes gens ne surent d'abord que penser. D'ailleurs, il faut leur pardonner, ce pauvre Christophe s'offrit à eux dans la nuit sombre; ils ne voyaient ni sa figure ni son regard, ils ne virent que son habit

et son ombre. Ainsi ils pensèrent entre eux qu'ils allaient être les témoins acharnés, impitoyables et bienheureux de quelques-unes de ces grandes erreurs ecclésiastiques dont le journal d'opposition fait ses délices chaque matin, et qui étaient son orgueil le plus littéraire et le plus philantropique. Ils s'apprêtaient donc à aborder M. l'abbé, ne sachant pas encore quelle vengeance ils allaient en tirer, quand le frère Christophe, dans toute sa naïveté et dans toute l'innocence de son cœur, alla le premier au-devant de ce piége cruel.

« Pardonnez-moi mon indiscrétion, leur dit-il; j'arrive de bien loin, et je suis fatigué. Je suis un pauvre frère ignorantin, comme vous voyez, Messieurs, et je viens du village d'Ampuy rendre compte de ma conduite à mes supérieurs. La nuit est venue, et j'ai été surpris sous ces ombrages, sans savoir où j'irai coucher. De grace, indiquez-moi la maison des frères de l'école chrétienne, que j'aille leur demander asile pour la nuit. »

. . . .

Ces honnêtes messieurs conduisent Christophe dans un mauvais lieu qu'ils lui donnent pour une auberge; il s'y trompe aisément et s'endort.

. . . .

« Il dormait à peine depuis un quart d'heure, le noble et chaste jeune homme, quand il fut réveillé en sursaut par une étrange vision. Il lui sembla que, dans sa chambre, était entrée une femme! oui, par Satan! une impudique femme toute nue, les cheveux épars sur son corps, excepté sur sa gorge; elle tenait à la main un flambeau, qui jetait sur son visage, tout rouge, le nuage d'une fumée infecte. Cette créature de l'autre monde essayait en vain de sourire, le sommeil fermait ses yeux. Je ne sais quoi de blanc et d'huileux lui servait de robe entr'ouverte! C'était un démon, à coup sûr; c'était un fantôme pour le moins. Jamais Christophe, le simple et naïf Christophe, n'avait vu, même dans les plus obscènes scènes de l'antiquité, qu'il avait lues avec tant d'innocence, quelque chose de plus affreux et de plus immonde. Cette masse horrible n'était d'aucun sexe et d'aucun pays et d'aucun âge; c'étaient des chairs mal nourries et pantelantes; c'était sur son visage un fard crasseux et sans éclat; c'était, sur toute cette créature anéantie, une misère si profonde, qu'il eût fallu un œil beaucoup plus exercé que l'œil

du bon Christophe pour aller chercher le vice primitif que recouvrait ce tas de hideuse et crasseuse pauvreté. Que devint Christophe à cette vue? Je vous ai dit qu'il n'avait jamais eu peur de sa vie. Mais que pensa-t-il? Il était là ébahi, étonné, stupéfait; il regardait; il s'était dressé debout sur son grabat de velours il attendait.

« Quand il fut bien réveillé, il entendit ce fantôme livide qui lui adressait la parole. Mais c'étaient là des paroles aussi étranges que la bouche qui les proférait. Évidemment, ces paroles et cette bouche étaient faites l'une pour l'autre; car, à coup sûr, toute autre bouche qui les eût prononcées se fût flétrie à l'instant même. Alors, le pauvre frère, ne pouvant pas regarder et écouter à la fois, ferma les yeux; et, quand il eut fermé les yeux, il s'aperçut qu'on lui tenait un langage intelligible, et il cherchait en lui-même à quelle langue d'enfer pouvait appartenir ce dialecte; et il se disait confusément qu'il avait lu autrefois quelques pages qui ressemblaient quelque peu à ce qu'il s'entendait raconter en ce moment. Mais où donc les avait-il lues ces horribles pages? n'était-ce pas dans le *Festin de Trimalcion?* Et alors, voyant se dresser devant lui une de ces figures vineuses et fangeuses de Pétrone, qu'il avait entrevues à travers les orgies latines, le frère Christophe commença à se demander dans quelle caverne il était tombé.

« Cependant une certaine rumeur se faisait entendre au dehors de cette horrible maison. Les jeunes gens de la ville, très heureux du succès présumé de leur bonne plaisanterie, avaient été en faire part à leurs amis de café et d'estaminet. Leur nouvelle avait bientôt volé de bouche en bouche: Un prêtre! un prêtre! Un prêtre à surprendre en flagrant délit! Un prêtre à calomnier! Un prêtre à charger de boue! Un prêtre à dévorer! Chacun sortait de son lit, chacun s'habillait à la hate.... Oh les lâches! Le glas de la cloche aurait annoncé pour l'incendie, que chacun d'eux se fût renfermé dans son lit et dans son sommeil!

« Christophe entendit confusément ce bruit; il comprit confusément ce que lui disait ce monstre nu, qui avait fini par se taire et par s'asseoir sur le bord de ce pauvre misérable et royal manteau de vertu et d'innocence. Au même instant, le bon frère entendit dans la chambre voisine des cris lamentables, qui lui firent oublier tout-à-fait la rumeur de la rue et le

monstre féminin qui était là et qui s'endormait nonchalamment, n'en pouvant plus ; car, cette fois, c'était le cri redoutable et solennel d'une agonisante; c'était le sanglot d'une femme qui va mourir, et qui meurt sans espoir. Horrible cri, qui ressemble à une menace! Horrible moment celui-là, quand on voit une main avilie et jeune encore qui soulève à grand'peine le fatal rideau de crêpe, derrière lequel est caché, à tout regard mortel, le fatal *Peut-être!* d'Hamlet! Et cette mourante était là qui hurlait, qui se démenait dans la mort; son dernier instant descendait sombre et menaçant de ces lambris de débauche sur ce grabat de débauche, qui allait devenir un linceul cette nuit, pour reprendre son infame métier le lendemain. Et cependant dans cette maison, quand le dernier râle de cette femme perdue secouait les murailles lézardées, tout dormait, le vice repu et le vice à repaître ! Le vice avait étendu ses vieux menbres dans ses vieux draps, et il laissait mourir à côté de lui ce vice plus jeune, sauf à faire jeter demain son cadavre à la voirie ! Par quelle puissance du cœur Christophe, cet enfant, cet ignorant de toutes choses, comprit-il tout d'un coup toutes ces choses ? Toujours est-il qu'il les comprit. Et alors, laissant à son sommeil et à son repos la prostituée qu'on lui avait adressée, immonde complément de cette honteuse hospitalité, il ouvrit violemment la porte de ce boudoir infect; et quel spectacle, le boudoir devint hôpital ! Une odeur nauséabonde de fièvre et de mort, long-temps comprimée dans ces murailles, s'éleva de partout; et alors, à la lueur d'une misérable chandelle qui se mourait aussi, que vit Christophe? Il aperçut une malheureuse femme sur laquelle la mort jetait lentement son linceul. Cette femme, que la mort et la souffrance avaient arrachée au vice, purification d'une heure, était redevenue, à son heure dernière, une femme comme toutes les autres. La mort avait ouvert ses yeux, fermés par la débauche ; la mort déliait cette langue liée par la débauche ; la mort faisait battre, sous sa main de fer, ce cœur de pervertie, qui n'avait battu que pour la débauche; la mort avait touché de son doigt ces oreilles souillées, ces lèvres infames, ce sein prostitué, ces mains tendues à l'aumône de la borne, ces pieds fangeux, cette tête couronnée de roses ; la mort avait lavé tout ce cadavre, elle en avait ôté le vice et les cicatrices, les soufflets et les baisers, les

guenilles et les dentelles, la boue et le musc; elle en avait fait purement et simplement un cadavre, c'est-à-dire quelque chose que la main la plus pure peut toucher sans se souiller; quelque chose dont on peut fermer les yeux sans remords, dont on peut entendre la voix sans rougir, dont on peut prendre la main sans imfamie; quelque chose pour lequel on doit prier; quelque chose que va défendre la douleur, c'est-à-dire, quelque chose de sacré et de solennel. Car ce sont là des caprices de la mort; elle jette sous son joug, qui est sa terrible faux, tout ce qui est grand et tout ce qui est petit, tout ce qui est vice et tout ce qui est vertu, tout ce qui est laideur et tout ce qui est beauté; et quand elle pèse dans ses mains toutes ces poussières, il se trouve qu'il y a bien peu de différence entre elles. La mort était donc la seule garde-malade qui veillait au chevet de cette malheureuse fille de joie, quand le frère Christophe s'avança près de son lit.

« Hélas! depuis bientôt vingt-quatre heures que le froid mortel avait saisi cette femme, pas une voix humaine, pas même la voix de ses compagnes, ne s'était fait entendre à son chevet! Cette mort dérangeait toutes les horribles habitudes du vice, habitant de ces demeures; elle embarrassait cette débauche réglée; ce cadavre immobile gênait les autres cadavres mobiles dont il faisait partie; on l'avait donc laissée là sans lui dire : Meurs! Et en effet, obéissant jusqu'à la fin à ces voluptés de la foule qu'elle avait subies jusqu'à la fin, la patiente était morte en silence. Elle avait contenu ses cris d'angoisse pour ne pas troubler les cris de joie; elle avait contenu sa prière pour ne pas divulguer ses soupirs; elle s'était faite morte avant le temps, pour ne pas troubler le hasard de ces demeures dont elle savait la fragilité et le caprice; elle expirait ainsi sans se plaindre, au milieu des joies, au milieu des fêtes, au milieu des fleurs. Pendant qu'elle appelait en vain sur sa lèvre livide, la goutte d'eau que demande Lazare dans son enfer, elle entendait l'orgie qui hurlait au dessus et au-dessous de sa tête! Et à sa voix brûlante répondait l'ivresse hurlante..... et à ses plaintes étouffées répondaient les éclats de rire! Et si elle venait à penser que pas une main amie ne serait là pour lui fermer les yeux ou pour recueillir son dernier soupir, elle entendait le bruit des baisers qui se donnaient presque sous son chevet, baisers vendus et achetés; et elle, qui en avait tant vendu, voici qu'à son lit

de mort elle ne pouvait pas en acheter un seul ! Quelle fin et quelle vie ! quelle mort digne d'une telle vie ! et la malheureuse mourait ainsi ; [et ce grand cri qu'elle venait de jeter, elle l'avait contenu tout le jour dans sa poitrine ; et ce fut la mort qui l'arracha de cette poitrine de feu, ce cri profond du désespoir ! Et quand la mourante l'eut jeté, il lui sembla qu'elle était morte et que ses propriétaires allaient venir la prendre pour la précipiter par la fenêtre sur les immondices de la borne funeste où elle s'étalait le soir, dans ses jours de jeunesse et de beauté.

« Mais quand, en ouvrant les yeux, la malheureuse vit à son chevet le bienveillant regard tout plein de pitié qui se posait sur elle ; quand elle se vit à l'abri de ce chaste jeune homme dont elle n'avait jamais vu le pareil, même dans ses rêves de quinze ans ; quand elle sentit battre pour la première fois à côté d'elle un cœur qui ne battait que pour la vertu ; quand elle comprit confusément qu'elle était là sous un regard chrétien, sous une pitié chrétienne, et aussi sous un pardon chrétien, la fièvre la quitta tout-à-coup, le calme revint à sa tête et à son cœur, ce calme inconnu depuis vingt ans ; elle se montra, en un mot, telle que l'avait faite la mort, une femme qui voit l'éternité qui va s'ouvrir.

— Mon père, dit-elle, je crois en Dieu ! Bénissez-moi ! pardon ! Je n'ai pas besoin de confession ; vous voyez où je meurs, vous voyez qui je suis ! Heureuses celles qui ont quelque chose à apprendre au prêtre qui vient les voir à leur lit de mort ! Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

« Et de son côté Christophe, prenant les deux mains de cette misérable, lui parlait du Dieu de l'Évangile, de ce Dieu qui pardonne ; et, en récompense de toutes les souillures, de toutes les hontes, de tous les mépris que cette pauvre créature humaine tirait de sa fange pour les déposer aux pieds du Christ, le frère Christophe lui promettait le ciel.

« En même temps ce pauvre homme si bon, et qui ne songeait guère aux dangers qui l'attendaient, s'acquittait envers cette malheureuse de toutes les fonctions d'une garde-malade attentive, ou plutôt d'une véritable sœur de charité. Il humectait d'une eau fraîche ces lèvres brûlantes ; il relevait ce lit défait ; il donnait de l'air à cette chambre infecte, et même ce fut en ouvrant la fenêtre étroite et basse de ce triste réduit que le

frère Christophe aperçut dans l'ombre de la rue cette foule bourdonnante qui s'assemblait autour de la maison. Or, voici ce que disait cette foule :

« — Monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé ! dormez-vous, monsieur l'abbé ?

« Et partout, dans la rue, on n'entendait que ces mots : — L'abbé ! l'abbé ! l'abbé !

« — Mon père, disait la mourante, croyez-vous que le ciel me pardonne ? et croyez-vous qu'au sortir de cet enfer mon ame passe dans un autre enfer ?

« — Ma fille, disait Christophe, la miséricorde de Dieu est infinie ! Il a bien pardonné à la Madelaine, qui n'a pas tant souffert que vous !

« Et toujours la foule dans la rue répétait en chœur :

« — Monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé ! dormez-vous, monsieur l'abbé ?

« Mais lui, tout entier à son œuvre, préparait à la mort cette pauvre femme, qui tremblait et qui le bénissait. Tout-à-coup cependant la porte de cette maison est enfoncée ; la foule se précipite pour chercher le prêtre qu'on lui a dénoncé. A ce bruit affreux toute la maison sort de son sommeil de fange ; on arrive, on accourt, on entre. — Et l'on voit Christophe, aux genoux de douleur, qui répétait, les mains jointes, les prières des agonisans.

« A ce spectacle inattendu la foule s'arrête ; tous les jeunes gens qui étaient là, et toutes ces malheureuses femmes qui étaient accourues dans le désordre de la nuit, font silence. Alors cette femme mourante, qu'avaient ranimée la prière et l'air du soir, s'appuyant sur l'épaule de Christophe, se releva à demi sur son séant ; son œil, creusé par le désespoir, jetait un sombre éclat ; ses deux mains amaigries se croisaient sur son sein flétri ; ses cheveux flottaient sur son front. Ainsi animée, elle était belle encore !

« — Respect, dit-elle, à l'homme qui prie à genoux pour celle que vous avez perdue ! Respect à celui qui ferme les yeux à celle que vous avez souillée ! Respect à celui qui a pris en pitié la mourante dont vous avez dévoré la jeunesse et la vie ! Respect à celui qui vient vous délivrer, à votre heure dernière, du

remords d'avoir perdu une ame immortelle ! Respect pour lui ! priez pour moi !

« A ces mots elle retomba sur sa couche.

« — Un prêtre ! un prêtre ! s'écria Christophe ; un prêtre ! mes frères, par pitié !

« La mourante regarda son sauveur pour la dernière fois :

« — Vous êtes mon prêtre, dit-elle, vous êtes mon confesseur ! Adieu donc, et que votre main me ferme les yeux !

« Elle expira. Ses compagnes se mirent à genoux ; les jeunes gens de la ville se retirèrent en silence, honteux de ce guet-apens dont l'infamie retombait sur eux. Christophe ferma les yeux de cette malheureuse créature de Dieu qui n'était plus ; après quoi il acheva les paroles des agonisans.

« L'aurore le surprit encore à genoux.

. . . .

N'êtes-vous pas charmés que ce talent vivace, que vous voyez manier toutes les semaines l'épée du feuilleton, ne se soit pas usé dans la mêlée ? que ce soit encore un grand écrivain et toujours en progrès, signe certain du talent ? que cette main légère ne se soit pas glacée ou alourdie ? que cette belle scène élégiaque, profonde, parfaite, soit sortie de cette plume vive et acérée qui n'a rien perdu, qui ne s'est pas émoussée dans le combat ?

Ph. Ch.

Revue du Monde Musical.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LA FOLLE.

Depuis long-temps la direction de l'Opéra-Comique a fait divorce avec la musique; c'est vers le drame qu'elle pointe son lorgnon, c'est sur le drame qu'elle fonde ses espérances de fortune. Le livret, d'abord, c'est l'objet principal dans un opéra-comique; les livrets que l'on nous a fait connaître depuis quelque temps, ne sont pourtant pas de force et de taille à pouvoir se passer du secours de la mélodie, accessoire précieux qui devrait être employé pour protéger leur extrême faiblesse. Quand on a ses cartons remplis de semblables pièces, on doit être bien sûr de son avenir. Le parolier qui vient proposer une œuvre nouvelle s'expose à des refus certains; toutes les probabilités sont contre lui. Comment espérer de séduire un directeur assez heureux pour tenir en sa possession, pour compter parmi ses effets, des drames tels que *Gasparone, les Chaperons blancs, Sarah*, et vingt autres de même fabrique, dont l'exhibition a été offerte aux amateurs qui n'ont pas encore abandonné ce théâtre. J'ai dit, j'ai même écrit d'imprudentes phrases au sujet des livrets de l'Opéra-Comique; je les trouvais indignes de figurer au Vaudeville, au Gymnase, à l'Ambigu. Je reçois tous les jours quelque démenti; l'Opéra-Comique est malin de sa nature et se fait un plaisir de me prouver que j'ai tort. Voici comme il répond victorieusement à mes attaques,

ruine mes conclusions, et me met dans l'impuissance de les reproduire.

« On ose dire que mes pièces sont indignes des théâtres de vaudeville, des théâtres du boulevard ; on affirme que, si elles y étaient offertes, on n'en voudrait pas. Erreur profonde et grossière! La preuve qu'elles y seraient admises, c'est qu'on les a déjà jouées au Vaudeville, au boulevart, avant qu'il m'ait pris fantaisie de les représenter à mon tour. Je change les titres et mets les pièces en variations. Je fais beaucoup plus mal, j'en conviens; mais il faut bien que j'arrange ces drames pour mon théâtre et les abaisse à son niveau. *Sarah* n'est autre que *la Mère de la Fiancée*, du Gymnase, comme *le Portefaix* était le *Peblo* de l'Ambigu. Je vous prépare *le Chevalier de Canolle*, de l'Odéon; c'est encore une nouveauté du même genre que je veux offrir à mes fidèles. Ce drame ne sera peut-être pas chanté; peu importe, la musique est une denrée dont je me soucie fort peu. *Le Chevalier de Canolle* sera joué du moins par mes acteurs. »

Notez bien, s'il vous plaît, que ces acteurs parlent plus faux encore qu'ils ne chantent.

Devenue orpheline après le massacre des habitans de Glencoë, Sarah fut élevée par Evans, qu'elle aime comme un frère. Sarah porte à son cou un joyau d'or au blason des seigneurs du lieu. Un colonel anglais, qui est dans le village avec son régiment, fait des promenades champêtres afin de trouver les propriétaires légitimes du comté de Glencoë, s'il en existe encore. Ce comté, confisqué par le gouvernement, a été donné au père du colonel, et ce père, en mourant, en a recommandé la restitution. Le colonel est sauvé par Sarah au moment où il allait se laisser tomber dans le lac voisin. Il vient faire sa cour à la jeune fille qu'il trouve charmante, et lui demande un rendez-vous pour la nuit. Evans est très pauvre; il se fait soldat, et doit partir à deux heures du matin avec le régiment dans lequel il s'est engagé. Sarah, sa bonne amie, l'en empêche en lui faisant boire un narcotique. Le régiment a défilé depuis trois heures quand il s'éveille; la trompette sonne, et l'on proclame la condamnation du conscrit retardataire. Evans se cache, lorsque le colonel vient au rendez-vous. L'entretien de l'officier avec Sarah est assez vif pour que la belle perde son joyau en se défendant. Ce

talisman tombe aux mains de l'honnête lord, qui reconnaît enfin l'héritière des riches domaines de Glencoë, lui rend ses biens, et la marie avec Evans.

La fable de ce livret est tirée des *Chroniques de la Canongate,* de Walter Scott. Resserrée en un acte, elle aurait pu remplir ce petit cadre; mais comme il fallait que l'endormi fît un somme d'une longueur suffisante, l'auteur du livret a été obligé de faire baisser le rideau pour avoir un entr'acte. Comme il fallait encore donner à chacun de ces actes une durée convenable, il a temporisé, aux dépens de l'action qui languit. La scène du sommeil, déjà trop longue dans le premier acte, continue dans le second et finit par endormir tout le monde. Les claqueurs mêmes goûtaient les douceurs du repos; s'ils ont faibli vers la fin du premier acte, ils se sont réveillés comme des lions au commencement du second. Leur chef les a guéris du péché de paresse. Pendant l'entr'acte ils auront reçu quelque vive mercuriale; un chef de claqueurs a toujours la parole en mains. La valse, chantée par Mlle Jenny Colon, a été applaudie avec une fureur peu commune, et la troupe du lustre a dû reconquérir l'estime de son commandant.

M. Grisar, auteur de la musique de *Sarah,* s'est fait connaître dans les salons par *la Folle,* romance très bien faite, dans laquelle je ne voudrais pas rencontrer une phrase déjà employée par Boïeldieu dans les couplets de la vieille fileuse de *la Dame Blanche.* Les femmes sensibles se plaisent à chanter *la Folle,* elles déploient dans son exécution toute la puissance de sentiment qui fermente dans un cœur éminemment passionné. Leurs poses dramatiques, leurs regards effarés, leur pantomime souvent grotesque, ne manquent jamais leur effet devant certains amateurs. Aussi *la Folle* a-t-elle joui d'une faveur prodigieuse. Le succès de *Ma Normandie* n'est pas encore arrivé à ce point culminant, et pourtant les orgues barbares l'ont depuis long-temps pointée sur leur répertoire. Chez nous, les faiseurs de livrets tiennent en leurs mains les destinées des musiciens qui veulent travailler pour le théâtre. — Avez-vous un livret? — telle est la question qu'un directeur de l'Opéra-Comique fait au compositeur qui se présente. Si ce même compositeur est assez heureux pour avoir une réponse dans sa poche il dit à l'instant : — Oui, j'ai un livret. — Et l'affaire est terminée.

Maintenant je dois vous faire connaître comment nos paroliers, ces maîtres absolus de la scène lyrique, jugent un musicien et l'estiment capable d'écrire une partition. — Il a fait une romance, donc il peut faire un opéra. Telle est leur décision, aussi concluante que s'ils disaient : Il a fait une charade, donc il est capable de faire un tragédie. Mais tout le monde écrit des charades, comme tout le monde compose des romances, il n'est pas difficile de réussir en faisant des bagatelles qui n'exigent aucune étude de la part de ceux qui s'y montrent fort habiles. Le marquis de Lignolle, tous ses parens, amis, alliés, s'escrimaient à composer des charades, et dans tous les pensionnats vous trouverez des petites filles qui chantent des romances de leur composition.

Sarah ou la Folle de Glencoë est une romance en deux actes, ou si l'on aime mieux, un album très complet qui défile depuis le galop en l'ouverture, jusqu'à la valse du second acte. Les romances, ballades, valses, y figurent isolément; elles s'y montrent encore dans les morceaux de longue haleine; les préludes, les péroraisons, les queues, au milieu desquels elles sont encadrées, n'empêchent pas de les reconnaître au passage. Cette musique à compartimens présente quelquefois d'agréables mélodies, mais elle manque de plan et de dessin. L'auteur n'a pas encore l'expérience des résultats que l'on doit obtenir de l'orchestre; ses accompagnemens sous la voix sont trop lourds; ses effets éclatans n'ont point assez de vigueur. Dans le premier acte il abuse de la transtion en *ré bémol,* la modulation offre pourtant beaucoup d'autres routes. L'ouverture surtout est bâtie d'une singulière façon.

Quoique la romance soit l'œuvre la plus minime d'un musicien, et que les moins exprimentés puissent faire leurs six douzaines de romances par an, il y a pourtant du mérite à écrire une bonne romance. Chose étonnante, lorsque des *romanciers* veulent tenter les chances de la scène lyrique, bien entendu que ces *romanciers* ont déjà produit de jolies pièces, leurs romances d'opéra n'ont rien de remarquable et qui soit digne d'être comparé aux mélodies qu'ils ont versées dans les albums. Je citerai pourtant la valse chantée par Mlle Colon, le pas accéléré que j'ai déjà désigné sous le nom de galop; il figure dans l'ouverture et ramène les soldats à la fin de la pièce.

Le chœur de soldats du second acte, quoique construit avec des élémens un peu vulgaires, a de la vigueur et produit un bon effet. La romance d'Évans mérite aussi une mention honorable.

La pièce est bien jouée et chantée très convenablement par Jansenne, Couderc, Deslandes et Mlle Colon, qui représentent le Colonel, Évans, Dougal, Sarah. Ce Dougal, dont j'avais oublié de parler, est le comique de la pièce ; c'est un chirurgien qui traite ses malades en jouant de la cornemuse ; ses plaisanteries sur la coqueluche reviennent trop souvent. Un soprane et trois ténors, tel est le corps d'harmonie vocale mis à la disposition du compositeur. Ces associations bizarres sont assez fréquentes à l'Opéra Comique, et leur résultat pauvre, maigre, criard, ne cause aucune surprise. Les *dilettanti* de l'endroit y sont accoutumés.

Mlle Jenny-Colon, virtuose de nos premiers théâtres de vaudeville, débutait à l'Opéra-Comique par le rôle de Sarah, rôle peu favorable à son genre d'exécution, bien qu'il ait été écrit pour elle. Mlle Colon s'est tirée avec honneur d'une entreprise qui eût été périlleuse dans un temps où l'Opéra-Comique n'était pas encore tout-à-fait vaudevillisé. On connaît le talent de comédienne de Mlle Colon, je ne parlerai que de son début comme cantatrice. Sa voix de soprane est fort étendue, elle sonne bien, son attaque est ferme et juste ; elle ne manque pas d'agilité, mais elle exécute les passages rapides à demi-voix, peut-être même avec le tiers de sa voix. Ce changement de timbre est d'autant plus remarquable que sa voix pleine est vibrante, incisive, tandis que les roulades, les trilles sont pris avec des sons flûtés et tout-à-fait en sourdine. Mlle Colon est une actrice agréable qui chante mieux qu'on ne le fait généralement à l'Opéra-Comique. Ce double talent est précieux et lui donne la faculté de remplir avec succès tous les emplois ; ils sont nombreux à ce théâtre, elle ne gâtera rien et peut rendre de grands services à l'administration.

Sarah ou la Folle de Glencoë a été applaudie, reçue avec un enthousiasme frénétique par les citoyens du parterre ; le vote proclamé par leurs mains actives était d'une merveilleuse unanimité. Succès complet, succès enlevé (style d'Opéra-Comique).

Le thermomètre est encore à dix degrés, et pourtant on nous donne déjà des opéras d'été.

CASTIL-BLAZE.

— Mme Crescini annonce pour mercredi un concert, où elle doit se faire entendre. Mme Crescini est tout simplement un admirable contralto, la voix la plus expressive que nous ayons entendue depuis long-temps, une belle Vénitienne qui chante avec toute son ame, et qui émeut profondément, même lorsqu'elle est seule devant un piano, privée des ressources et des prestiges du théâtre. Nous prédisons un beau succès à Mme Crescini dans son concert, et un plus beau succès encore, si elle se décide à paraître sur un de nos théâtres.

Plusieurs concerts particuliers l'ont disputé cet hiver aux plus beaux concerts publics. Dimanche dernier, nos artistes d'élite se trouvaient confondus avec les amateurs les plus distingués dans les magnifiques salons de Mme la comtesse de l'Esp..., rue de Lille. Artistes et amateurs s'étaient partagé le programme de cette soirée presque improvisée : aux uns la musique instrumentale, aux autres le chant. M. Lewy, le célèbre corniste, directeur de la musique du prince de Suède et de Norwége, a, dans deux morceaux différens, mêlé habilement les mélodies favorites de nos plus beaux opéras à de suaves cantilènes, populaires dans d'autres contrées. Les accens tour à tour sauvages et gracieux du cor chromatique ont étonné et ravi l'auditoire, et l'on peut dire que M. Lewy possède le talent de charmer l'oreille même avec les difficultés les plus inouies. M. Panofka a enlevé tous les suffrages par la grace et la délicatesse avec lesquelles il a joué, sur le violon, des variations sur un air tyrolien. Un trio de Mayseder, pour piano, violon

et violoncelle, a été admirablement rendu par MM. Alkan, Urhan et Batta. Ce dernier virtuose, qui chante si bien sur le violoncelle, a joué deux autres morceaux avec cette candeur d'exécution, cette franchise d'intonation, cette méthode large et pure, qui, si jeune, l'ont placé au premier rang des instrumentistes. Tous ces talens de premier ordre étaient visiblement animés par les symphathies de ce public intelligent, et surtout par ce sentiment exquis, ce goût fin et élevé, qui, pour ainsi dire, veillait autour d'eux. Si nous ne craignions le reproche d'indiscrétion, nous nommerions aussi les amateurs, et nous remercierions surtout Mme de J........... des émotions profondes que sa magnifique voix de contralto et l'expression de son chant nous ont fait éprouver.— Le piano était alternativement tenu par MM. Burgmüller et Benderalli.

—Le mariage de Mme Malibran et de M. Bériot a été célébré cette semaine. Mercredi la célèbre cantatrice assistait à la représentation des *Huguenots;* elle a donné les marques du plus vif enthousiasme à l'audition du chef-d'œuvre de Meyerbeer. M. et Mme Bériot partent pour Londres avec M. Thalberg. Nous ne savons si l'indisposition du célèbre pianiste ne viendra pas apporter quelque retard à cette résolution.

BULLETIN.

COURSES DE CHANTILLY.

Les courses de Chantilly, fondées depuis trois ans, offrent un attrait qui manque aux plus belles solennités équestres du Champ-de-Mars. Ce n'est pas seulement le voisinage de la grande forêt, la vue des écuries gigantesques, le parfum des tilleuls et le feuillage des chênes séculaires, ou bien le souvenir de la grande famille des Condés et des eaux *qui ne se taisaient ni jour ni nuit*, qui préoccupent les Parisiens, heureux oisifs conviés à ces fêtes de trois jours : toute cette poésie évoquée par Léon Gozlan et richement restaurée par sa plume aux mille couleurs, touche assez peu des gens fatigués d'une route de dix lieues, forcés en arrivant de résoudre ces deux questions de l'homme à l'état de nature, ces deux problèmes de la vie primitive, *manger et dormir*. Or, ces difficultés du voyage, la rareté des chevaux de poste, le talent d'intrigue qu'il faut déployer pour payer très cher une chambre et un lit, les combats qu'il faut livrer aux fournisseurs pour obtenir du pain et un poulet; en un mot, cette masse d'obstacles, d'ennuis, de dépenses, qui doublent le prix d'un plaisir inaccessible à tant d'autres, composent précisément les élémens solides et durables de cette fête annuelle. D'ailleurs, à Paris, au Champ-de-Mars, aux

portes d'une grande ville qui s'endort et s'éveille toujours lourde de grosses pensées, émue par de grandes misères ou de grands intérêts, étourdie par de bruyans spectacles, qu'est-ce qu'une course, si ce n'est une cavalcade, une lutte de quadrupèdes que personne ne reconnaît quand ils ont franchi la grille de l'École-Militaire? Les spectateurs viennent là, avec toutes leurs idées de la ville, dans des équipages de ville, dans des cabriolets de place, à pied; puis s'en retournent pensant à autre chose, regardant couler la rivière, comptant les statues du pont de la Concorde, et terminant leur court pèlerinage par une *flânerie* prolongée devant l'obélisque de Louqsor. Le soir seulement, au Rocher de Cancale, une table riche et bien servie, réunit une vingtaine d'amateurs qui parlent de chevaux au premier service, de femmes au second, et de tout au dessert.

Mais dans cette fraîche résidence de Chantilly, dans ce village méditatif comme les grandes demeures royales dépossédées de leur splendeur, il y a une place pour le moindre intérêt, pour le moindre spectacle, une émotion pour la moindre poésie, une admiration pour la plus mince célébrité. Que *Volante* et *Miss Annette* traversent nos boulevarts, quel passant dira: Voilà *Miss Annette*. Qui reconnaîtra *Volante* au milieu de tous ces chevaux pur sang, demi-sang, quart de sang, qui peuplent nos promenades? A Chantilly, *Miss Annette*, *Brise-l'air*, *Albion*, *Franck*, sont les héros de l'endroit. Les habitans, qui, pendant l'année, ne voient que des bidets et des chevaux de charrue, proclament à haute voix le nom anglais et les hauts faits de leurs hôtes illustres. A Paris, une course est un épisode qui s'accomplit obscurément et dont il n'est pas question à deux pas de l'hippodrome. Il est impossible d'entrer dans Chantilly sans voir tout de suite de quoi il s'agit; les rues appartiennent aux chevaux, aux grooms, aux chiens, aux voitures poudreuses et dételées. La course est le fait du jour, le but de tous. Sur la route, des carrioles, des charrettes, amènent des fermiers, des femmes, des enfans. On a appelé une conscription générale de tous les chevaux, bidets, ânons, mulets, depuis trois ans jusqu'à vingt-cinq ans. Tout ce qui a quatre pattes, et même trois le plus souvent, est mis en réquisition; c'est la levée en masse des quadrupèdes. Tout et bon pour venir à Chantilly, pourvu qu'on arrive. C'est donc là ce qui donne à ces fêtes une animation, une physionomie de

plaisir particulière; c'est cette prédomination d'une seule idée, d'un seul but, cette variété de moyens pour l'atteindre, cette joie de l'avoir atteint.

Le premier jour, c'est-à-dire le vendredi 22 avril, le populaire était nombreux à Chantilly; les cordes de l'enceinte pliaient sous le poids des curieux rustiques, arrivés dès le matin de tous les bourgs environnans. En revanche, il y avait assez peu de personnes de ce monde élégant que les journaux de coiffeurs appellent la *fashion*. A ce propos, il faut noter que les mots *fashion* et *fashionable* ont tellement empoisonné les annonces des marchands de modes et des giletiers du duc de Brunswick, du prince de Salm, et autres potentats allemands, consommateurs de gilets, que la bonne compagnie les a proscrits. Cette rareté de fashionables (qu'on nous passe le mot une dernière fois) s'explique ainsi : à Paris les oisifs deviennent rares; et souvent, dans une belle voiture, habillé dans le meilleur goût, vous voyez passer un homme qui, le matin, a fait des reports à la Bourse, et ne pourrait, sans péril, quitter Paris pendant trois jours. Depuis que la grande aristocratie s'est effacée ou ruinée, ou tenue à l'écart, le monde élégant s'est recruté où il a pu, souvent même à la Bourse. Il en résulte que la majorité des amateurs se composait, vendredi, des personnes qui accompagnaient M. le duc d'Orléans, des membres du *Jockei-club* et des propriétaires de chevaux engagés.

Les courses ont été fort belles et favorisées par un temps superbe. Hâtons-nous d'en inscrire le résultat. Le prix de Chantilly (1,200 fr.) a été gagné par *Humbug*, appartenant à M. Lecoulteux. Ce cheval a battu *lady Jane*, à M. Turner, et *Redinha*, au prince de la Moskowa. Trois chevaux avaient été retirés, *Clitande*, à M. Fasquels *Albion*, à lord Seymour; *Victoire*, à M. Sanegon.

C'était la première fois que lord Seymour faisait courir à Chantilly, il n'aura pas lieu de s'en repentir.

Dans une première course particulière, son cheval *Robert* à battu *Yung Carbone*, au Comte Henry Greffulhe; il s'agissait d'un pari de 1,000 fr. Puis, dans une poule de 300 fr. et de 500 fr. d'entrée, sa jument *Indiana* a remporté l'avantage sur *Véronaise*, à M. Greffulhe, et sur *Citadelle*, jument de M. de Cambis, qui a été distancée.

Le prix d'Aumale (2,000 fr.) a été gagné par *Miss Annette*, qui avait pour concurrens *Sylvino*, à M. Legigan, et *Brise-l'Air*, à M, de Cambis. *Volante*, *Agélie*, avaient été retirées par M. de Cambis, et *Arlette*, par M. Fasquel.

Là s'est terminée la première journée, et l'on ne saurait croire quel ordre a régné dans tous les préparatifs, dans toutes les mesures de cette fête. Avec un piquet de dragons, de ligne et quelques gardes nationaux à la tenue tant soit peu rurale, M. Royer, maire de Chantilly, s'est chargé de maintenir une population campagnarde passablement bruyante, légèrement excitée par les libations des relais, et disséminée sur une étendue égale à celle du Champ-de-Mars. Heureuse province où le prestige de l'écharpe municipale est encore dans sa splendeur! M. Royer comprend trop bien ses devoirs envers sa commune, qui gagne tous les ans une cinquantaine de mille francs à l'innovation des courses, pour ne pas écarter les chances de désordre qui pourraient les troubler.

On sait que la chasse à courre est descendue au tombeau avec le dernier Condé. L'éducation sérieuse des jeunes altesses de la famille royale ne nous promet pas de prince veneur; il reste pourtant en France quelques équipages peu nombreux, il est vrai, mais bien menés, bien tenus, parmi lesquels on cite en première ligne celui de M. le prince de Wagram: donc, M. le duc d'Orléans, quand il veut chasser, a recours aux chiens et aux piqueurs de cet amateur distingué : pour employer la journée du samedi, le prince royal avait annoncé une grande chasse, rendez-vous pris à *la table* à midi : les cavaliers étaient nombreux, les habits rouges en majorité. On part : quatre cents cavaliers ont formé le projet de suivre la chasse. Mais le chasseur propose, et le cheval dispose. Cinquante personnes seulement sont arrivées à la mort : qui peut dire les tours de reins, les manques d'haleine, les pertes d'étriers, les culbutes, les ruades, les cabrades, les entêtemens de chevaux, les erreurs de chemins, les actes ignorés de couardise, les violations des règles de l'équitation qui ont rayé trois cent cinquante hommes de la liste des cavaliers, si non des humains, car on n'a pas eu un mort à relever; et en pareil cas les blessés sont comme les morts de Sganarelle, ils ne se plaignent pas : de deux cerfs, dont l'un à *sa deuxième tête*, et l'autre à *sa quatrième*, avaient

été détournés par les veneurs ; l'un a été abandonné près du lac de Mortfontaine ; l'autre épuisé de fatigue par une course des plus rapides est tombé raide contre le mur de la ferme Saint-Laurent, au moment de rentrer dans la forêt de Mortfontaine. Il était quatre heures et demie. Parmi les cavaliers arrivés à la mort on remarquait MM. de Wagram, de Plaisance, de la Moskowa, d'Eckmulh, de Champlâtreux, de Chabaud-Latour, officier d'ordonnance du prince royal : les chasseurs ont eu à faire une retraite de cinq lieues.

C'est à tort que plusieurs journaux ont annoncé que la mort du cerf avait eu lieu à minuit : nous avons le regret de démentir le récit poétique de cette chasse aux flambeaux ; mais la vérité est que la curée seule a eu lieu à cette heure dans la cour du château.

Dimanche, 24, Chantilly était bouleversé : on ne savait auquel entendre ; par tous les côtés, des voitures débouchaient chargées de voyageurs, qui mangeaient, sous le pouce, des volailles froides et enfarinées de poussière. La sueur ruisselait sur la croupe pommelée des chevaux de poste qui traversaient la pelouse. Paris tout entier arrivait ; ce Paris, qui ne manque pas d'argent, mais de temps pour le dépenser, qui travaille toute une semaine et ne s'amuse qu'un jour : gens d'affaires, notaires, avocats, avoués, marchands. Or, vous savez ce qui arrive régulièrement à tout ce pauvre monde, qui, par observation de la loi religieuse, s'abstient de travailler le dimanche : pour eux, le jour du Seigneur est le jour de la pluie. Il est établi qu'à Paris et aux environs, il pleut quotidiennement neuf mois de l'année ; mais dans les autres mois, où il ne pleut que trois fois par semaine, si un jour doit être trempé de préférence, en vertu des lois de la nature c'est toujours le dimanche C'est ce qui ne pouvait manquer d'arriver à Chantilly. Le soleil s'est caché vers une heure, en disant aux nuages, qui ne demandent jamais mieux ; « Allez, trempez-moi ces Parisiens ! »

Des chapeaux ramollis, des robes crottées, des cheveux défrisés, puis un terrain de course devenu plus dangereux pour les chevaux, le soleil n'en voulait pas davantage. Quand il eut assez ri dans sa barbe d'or, il reparut. Du reste, les Parisiens ont un côté philosophique commun avec les canards : en sortant de l'eau, ils se secouent, et tout est dit. La physionomie des

courses n'a donc pas été assombrie par les miliers de pieds cubes d'eau, méchamment versés d'en haut pour les troubler.

Volante, superbe jument grise à M. le comte de Cambis, a gagné le prix d'Orléans (3,500 fr.), disputé par *Arlette*, *Albion*, *Sylvino*.

Une course fort intéressante par l'importance du prix (5,000 fr. et 500 fr. d'entrée), autant que par le début d'un jeune cheval appartenant à lord Seymour, a donné lieu à de nombreux paris : c'est la course pour le prix du *Jockei-club*. *Franck*, le débutant en question, a battu *Brougham*, *Belida* une des plus jolies jumens qui aient existé, *Icare* et *Naïr*. *Franck*, dont la robe baie est légèrement mélangée de poils gris sur la croupe, possède d'immenses qualités de vitesse.

S'il est prouvé que la beauté s'allie nécessairement à la force, et que l'aptitude aux exercices physiques soit le résultat d'une perfection de formes, comment expliquer la supériorité de *Miss Annette* sur tous les chevaux qui luttent avec elle? Cette bête est construite comme un lièvre; elle semble gauche, déhanchée, son poil est fauve, ses oreilles longues et molles. Quand elle court, elle agite la queue comme un cheval de coucou, elle tourne la tête pour narguer les chevaux qui la suivent, puis elle arrive au but avec une aisance désespérante : telle est la reine des courses. *Miss Annette*, le vilain et excellent cheval, a gagné la coupe d'or offerte par M. de Rothschild. Cette course était magnifique. Y ont pris part, *Volante*, *Franck* et *Moloch*, à M. Fasquel.

Une course des haies a terminé cette journée : *Cleveland*, autre Quasimodo de l'espèce chevaline, a gagné le prix : ce vieux cheval trouve dans ses membres athlétiques mais disproportionnés, assez de vigueur pour sauter, mieux que tout autre cheval, les haies placées sur son passage; vainement se rivaux cherchent-ils à l'anéantir par leur vitesse, quand le terrain est dégarni d'obstacles : *Cleveland* les laisse aller, et reprend son avantage aux barrières qu'il saute sans s'arrêter, quand il s'élève et quand il retombe. Du reste, M. Allouard a bien monté ce quadrupède étonnant ; M. Edgard Ney, montant *Redinha*, suivait de très près : puis venaient *Sackel* à M. de Perigord, monté par lui, et *Lady Jane* montée par M. Turner, son propriétaire.

L'époque des courses de Chantilly est régulièrement fixée au mois de mai. L'époque a été devancée, cette fois, à cause du départ prochain de MM. les ducs d'Orléans et de Nemours, qui doivent voyager en Allemagne : quelques personnes *de la haute* ont protesté par leur absence contre cet acte de déférence pour des princes qui prennent part si volontiers aux plaisirs de notre jeunesse; mais cette bouderie n'avait pas été si bien concertée qu'elle pût nuire à l'éclat des courses. Il y avait force beau monde, force jolies femmes, et pas un seul accident, pas une chûte grave ne sont venus attrister ces trois jours : on n'a même pas eu à déplorer, comme à Paris, ce spectacle de chiens qu'on poursuit à grands coups de fouet pour débarrasser l'arène, en vertu d'une ordonnance de police. Les chiens de province sont trop fiers pour s'exposer à de telles avanies.

THÉATRES.

Palais-Royal. — *La Marquise de Pretintaille*, vaudeville joué par M. Achard, Mlle Déjazet et M. Levassgor. Voici de compte fait le troisième ou quatrième vaudeville que le théâtre du Palais-Royal emprunte pour sa part aux chansons de Béranger, et il en empruntera encore bien d'autres, s'il m'en croit, car la mine est riche, et jusqu'à présent n'a pas mis en défaut les spéculateurs; c'est que Béranger est un de ces hommes auxquels il a été donné de créer des types, des originaux, qui n'existaient pas avant lui, mais qui vivront éternellement après lui : *le roi d'Yvelot, Frétillon, Madame Grégoire, la Marquise de Pretintaille*, ce sont là des personnages réels, que tout le monde connaît, dont le premier commis voyageur venu vous dira au juste le costume et la physionomie. Quand donc on lit sur l'affiche *Frétillon*, *la Marquise de Pretintaille*, on sait que l'on va se trouver en pays de connaissance; on ne s'inquiète plus que de la similitude des portraits. La postérité a commencé pour Béranger de son vivant, son recueil est devenu propriété publique; chacun y va cueillir son épi ou tresser sa couronne de bleuets; chacun y fait sa vendange et sa moisson. Mais il est surtout un lieu où retentit incessamment le nom de Béranger; ce n'est point le théâtre du Palais-Royal qui lui doit le succès de *la Marquise de Pretintaille*, ni le Vaude-

ville qui a taillé dans *les deux sœurs de charité* l'étoffe d'une charmante comédie; ce n'est ni à Passy, ni à Fontainebleau. Non ; c'est sur un théâtre bien autrement pourvu de comparses et de figurans que le théâtre de la rue de Chartres et le Palais-Royal, c'est à l'Académie. M. Scribe joue-t-il son vaudeville de réception, le nom de Béranger erre sur ses lèvres. M. Lebrun a-t-il à répondre à M. de Salvandy, il s'écrie : La Fontaine aujourd'hui s'appelle Béranger. Ah ! messieurs, ne le nommez pas si souvent et nommez-le une fois pour toutes. Quel homme en effet est jamais né plus académicien que Béranger, écrivain correct, châtié, élégant; point trop romantique : « Je l'avoue, dit-il, je n'aurais pas voulu voir recourir à la langue de Ronsard ; » point trop moyen-âge : « Je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen-âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aieux. » A qui ce langage déplairait-il à l'Académie? Ce n'est ni à MM. Tissot, Jouy, Jay, Étienne; quant à Châteaubriand, *le Pèlerin de Grèce et d'Ionie* ; quant à Lamartine et à M. Casimir Delavigne, ces voix illustres ne sont-elles pas conquises à l'illustre chansonnier, et les hommes politiques, MM. Thiers, Dupin, Royer-Collard, est-ce qu'ils repousseraient le plus fidèle champion du libéralisme ? Enfin, si Béranger se présentait à l'Académie, il verrait devant lui se retirer tous les concurrens. Cela s'est vu hier; ce nouvel élu à l'unanimité, moins la voix de M. Lemercier, c'est M. Guizot.

Mais en parlant de la grande comédie, nous voici bien loin du vaudeville joué au théâtre du Palais-Royal; il faut descendre du discours de M. Villemain à celui de M. Scribe, de la réponse de M. Lebrun à l'épopée de M. de Savandy. L'Hélène de l'épopée du Palais-Royal, c'est Mlle Déjazet, marquise blasée, qui a des maux de nerf et se sert du remède conseillé par Turpin à Charlemagne (encore une chanson de Béranger). Cependant Jean Grivet devra, en attendant, se contenter d'épouser Louison, et le chevalier, grand ami de M. de Bièvre, ira reprendre au vert une partie de son embonpoint, perdu dans les ruelles de la capitale, ou peut-être à trouver des calembours. Il y a des gens qui prétendent que c'est tout un art.

Cette petite pièce, fort bien jouée, surtout par Achart, a obtenu un plein succès. Un contemporain de Mlle Montpensier voulait à toute force la reconnaître sous les traits de la marquise de Pretintaille : si elle n'était sur la scène, elle se cachait bien certainement dans quelque coin de la salle pour applaudir tout à son aise M. Dormeuil.

Variétés. — *Sur le Pavé.* Cette première représentation me rappelle que la vogue du *Marquis de Brunoy* n'est point épuisée, et que Vernet, enfin rétabli de sa longue maladie, a reparu dans un de ses meilleurs rôles, celui de *Tranquille,* dans *Madelon Friquet.* Il ne faut cependant pas oublier dans *Sur le Pavé* ou *Sous le Pavé,* selon que l'on voudra chercher dans le titre une allusion au succès de la pièce, un jeune acteur, nommé Adrien, Parisien de Paris celui-là, et, en cette qualité, plus fin que dix Normands, trente Provençaux et cinquante Bretons réunis, enfant du boulevard du Temple, bâtard de père et de mère, point *floueur* (c'est un mot de Paris), mais aimant les pièces de cinq francs, peut-être pour les faire rouler, espiègle qu'il est, Parisien de Paris, va! Il est à remarquer que, tandis que *la Marquise de Pretintaille* ne passait point sans quelque opposition, *Sur le Pavé* réussissait de prime-abord; tant pis pour *Sur le Pavé*, je ne dis pas tant pis pour le Parisien de Paris, qui est toujours l'enfant tant mieux!

Vaudeville. — *La Jeunesse d'un cardinal.* Une comédie en trois actes, et de deux hommes de goût, M. Mennechet et Sigismond Nugent; une comédie en pourpoints de velours, la grande épée des raffinés au côté et le feutre sur l'oreille. Tudieu! mordieu! ventrebleu! Cette comédie, écrite avec soin, jouée avec ensemble, a été prise au sérieux par le public, qui s'est retiré fort satisfait. Nous reviendrons en détail sur cet ouvrage qui sort, par sa forme, du cadre ordinaire des vaudevilles, et qui pourrait bien rappeler à ce théâtre la vogue de *Marie Mignot* et d'*un Duel sous Richelieu*, deux comédies historiques aussi.

— SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE, PAR TOUCHART-LAFOSSE.

C'est là un receuil d'anecdotes historiques, de bons mots, plus ou moins connus, assez bien enchaînés, une suite d'histo-

riettes contées non sans esprit, quoique le style soit commun; mais on a sous les yeux tant de noms historiques, qui se pressent, qui se heurtent, vous éblouissent, que l'un fait oublier l'autre, et que l'on arrive à la dernière page du volume sans s'en apercevoir. Les livres de cette espèce sont peu du ressort de la critique, à laquelle ils n'offrent aucun côté saisissable; mais c'est pour l'éditeur un succès de vente assuré. A tout prendre, on retire de cette lecture plus de profit que de celle d'un roman. Nous engageons l'auteur à éviter les digressions politiques, précisément parce que l'époque qu'il retrace est toute politique. Ce sera une preuve de bon goût. Ces deux volumes comprennent les années 89, 90 et 91, et l'on peut se figurer tout l'intérêt qu'excitent ces beaux noms de Barnave, de Mirabeau, de Marie-Antoinette et dans le lointain Camille, Danton, Robespierre, beaux d'horrible ceux-là !...

— *Paris pittoresque et monumental*, tel est le titre d'une publication dirigée par MM. B. Saint-Edme et G. Sarrut, et paraissant tous les dix jours par livraison. C'est le travail de Félibien, de Saint-Foix, de Mercier, de Dulaure, des Cent et un, recommencé sur de nouvelles bases, avec plus de variété et non moins d'érudition. De longs et importans articles ont déjà été publiés sur les *Tuileries*, la *Police*, l'*Hôtel de Sens*, les *Champs-Élysées*. Les gravures sont fort soignées.

— Le *Panorama historique*, de M. Scipion Marin, est un recueil de nouvelles qui commencent bien avant le déluge et ne s'arrêtent qu'avec le XIXe siècle. Ces esquisses sont fortement empreintes de ce que l'on appelait autrefois la couleur locale, mais les limites trop restreintes de leur cadre leur ôtent toute valeur d'art.

—*Les Nuits d'un chartreux*, par Édouard Primard, offrent un singulier mélange de monotonie, d'inexpérience et de médiocrité d'une part; d'un autre côté de belles inspirations et quelques pensées mélancoliques et profondes viennent vous surprendre d'une façon inattendue. Cet ouvrage pèche surtout par défaut de composition; point de commencement; point de fin; des blocs sans liaison.

LES
CHATEAUX DE FRANCE.

MUSÉE NOUVEAU.

A M. DE MONTALIVET, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

(SUITE.)

Il n'y avait pas de tours sans châteaux. Toutefois, qu'on ne croie pas que tous les châteaux avaient pareillement une tour. Le droit d'en élever était un privilége; la localité déterminait leur hauteur. Plus le sol était uni, plus la tour s'alongeait sur de nombreux horizons, afin d'en dominer, autant que la vue, sans l'aide d'aucun instrument, pouvait le permettre. Si, au contraire, la fortification portait sur la crête d'une montagne, la tour cessant d'être un observatoire pour devenir un objet de défense, se réduisait à des proportions analogues à son utilité. Beaucoup de causes modifiaient encore ces dispositions des tours

par rapport aux accidens du terrain. Quand elles étaient en surplomb sur quelque rivière pour en défendre ou pour en protéger le passage, ou sur quelque gorge de montagnes, détroit de pierre, ouvrant une communication entre deux pays, alors, comme celle du château de Sainte-Marie, à l'entrée de la vallée de Bastan, dans les Pyrénées, elles s'exhaussaient indéfiniment, malgré la base culminante de leurs fondations. Si je répète que l'avantage d'avoir une ou plusieurs tours était subordonné au privilége préalable d'en élever, c'est pour ajouter que ce privilége fut de règne en règne moins facilement concédé par les rois. Avant Louis XI, ils avaient appris, à la sueur d'une rude expérience, combien, en général, il était plus aisé d'emprisonner un dauphin que de se rendre maître d'un baron révolté dans sa tour. Après s'être emparé de celle de Montlhéry, Philippe Ier disait à son fils, auquel il en donna la garde : « Mon fils, garde bien cette tour, qui tant de fois m'a travaillé, et que je me suis presque tant envieilli à combattre et assaillir. »

Montlhéry marquerait dans notre galerie le commencement du XIe siècle, en attestant une illustration de plus de quatorze règnes. C'est au pied de cette tour, si belle encore aujourd'hui dans sa décrépitude, que se dénoua cette ligue de princes du sang, formée contre Louis XI, et dont les collisions, si peu provoquées dans l'intérêt du peuple, n'en reçurent pas moins la dénomination mensongère de guerre *du bien public.*

Cette bataille, livrée sous le regard de la tour de Montlhéry, fut pour Louis XI l'occasion de montrer que sa haine n'était pas sans courage. Il combattit, triompha, tomba de son cheval tué entre ses jambes, et fut porté, tout sanglant et tout victorieux, dans un appartement de la tour. Ce jour-là, il est sûr qu'il ne fit mourir personne de la main du bourreau. Trois mille hommes étaient restés sur le champ de bataille de Montlhéry. Le traité de Conflans termina cette dispute de bonne maison, prélude sans importance de la lutte autrement formidable dans laquelle entrèrent contre Richelieu les descendans de ces ducs révoltés. Il fallut s'y prendre à deux fois pour tuer messieurs les grands vassaux. Sous la Ligue, le château de Montlhéry fut détruit; mais la tour fut respectée. Elle resta debout pour être mentionnée par Boileau, dans le poème du

Lutrin. Boileau l'appelle *ennuyeuse!* il ne la voit ni haute, ni vieille, ni respectable, ni tachée de sang royal, ni superbe sous son beau ciel; le grand poète par la raison, mais si peu par l'imagination, ne la considère que comme *ennuyeuse*. Au reste, Boileau, Racine et Molière, en dehors de la poésie, n'ont pas le moidre sentiment des arts de leur époque. Perrault et Lafontaine sont en cela à mille pieds au dessus d'eux. Molière, Corneille et Racine, ne distinguent pas plus un beau tableau de Lesueur de la gravure de leur cuisinière, qu'ils ne sentent la différence qu'il y a entre l'architecture de l'hôtel de Cluny et l'architecture du Palais-Cardinal; c'est bien en pure perte de temps que vous chercheriez dans leurs vers, sous leurs pensées, dans leurs allures d'écrivains, à travers leurs lettres familières même, là où les esprits les plus détachés du mouvement contemporain trahissent leur communauté de vie avec le reste des hommes, quelque indice de leur goût ou de leur connaissance soit en peinture, soit en musique, soit en architecture. Ils ne se doutent seulement pas de l'existence de ces arts. Boileau résume avec la précision accoutumée de ses vers, par cette épithète *d'ennuyeuse*, donnée à la tour de Montlhéry, le penchant de son propre esprit et celui de ses confrères. En général, ce qu'ils ont écrit, sauf la forme, appartient aussi bien à la civilisation chinoise qu'à la civilisation française.

En 1605, le sieur de *Bellejambe* demanda à être autorisé à démolir les derniers murs d'enceinte du château de Montlhéry, pour construire, avec les pierres arrachées, sa maison de *Bellejambe;* une petite coquette de maison où loger tous les *Bellejambe* entre cour et jardin : ce qui fut permis à M. de *Bellejambe*. Cependant, comme les *Bellejambe* eussent été fort embarrassés de tant de pierres monstrueuses, on pria les *Bellejambe* de ne pas faire un tuyau de cheminée de salon avec la tour de Montlhéry. Ils eurent tout, excepté la tour.

La famille de Noailles possède aujourd'hui ce que le temps, les *Bellejambe* et les guerres ont laissé de la forteresse de Montlhéry.

Parmi les monumens qui nous restent de la première époque capétienne, c'est-à-dire de l'an 987, date de l'avénement de Hugues-Capet, à l'an 1328, que s'éteignit cette branche et

advint au trône celle des Valois; nous n'indiquerons que les châteaux de *la Roche-Guyon* (Seine-et-Oise), de *Boissy-le-Châtel* (Seine-et-Marne), de *Bruyères-le-Châtel* (Seine-et-Oise), de *Clisson* (Loire-Inférieure), de *Chinon*, d'*Ussé* et de *Langeais* (Indre-et-Loire), et de *Savigny* (Seine-et-Oise).

Le xe siècle aurait pour représentant le château de la Roche-Guyon, *Rupes Widonis*, appelé d'abord tout simplement la Roche. Sa tour menace encore sous elle les plaines des deux Vexins ; tour qui grandit avec les siècles, car plus les vallées qu'elle domine se creusent sous la bêche, et plus elle plane sur les vallées. Cinq siècles voient alternativement les Anglais et les Français occuper ce château, entrer et sortir par ses portes, toujours après des siéges meurtriers. A la fatale époque pour la France, où Charles VI achevait de régner et de mourir, en proie à sa sombre folie, à cette époque où le dauphin de France, après avoir juré une amitié éternelle dans la plaine de Montiel au duc de Bourgogne, méditait de le faire assassiner par Duchâtel, à un mois de là, sur le pont de Montereau; — le roi d'Angleterre, Henri V, envahissait pied à pied la France, s'étalait sur ses provinces, et, s'approchant de Paris par Gisors, Aumale, Gournay, Poissy, Saint-Germain et Chaumont, il plaçait les comtes de Kent et de Hutington à la Roche-Guyon et au château Gaillard. La masse colossale de la Roche-Guyon s'encadre à merveille dans ces temps de déchiremens politiques, où les feudataires de la couronne en étaient les plus mortels ennemis, où les ducs de Bretagne, de Bourgogne et de Bourbon, désunis entre eux, étaient tantôt pour les Anglais contre le roi, tantôt pour le roi contre les Anglais, et jamais pour la France. L'histoire de la Roche-Guyon est aussi celle d'un puissant feudataire ; taillée dans le roc, sa tour est sous l'hommage, et ne veut pas relever.

Quelle époque! quelle époque! celle que cette tour rappelle à notre honte et pour la gloire de cette vierge immortelle qui chassa l'Anglais, par un de ces efforts qu'on ne peut naturellement expliquer que par un miracle.

Deux femmes sauvent la France, quand des ducs plus puissans que des rois la déchirent, quand les plus braves épées se brisent ou se faussent, par la trahison, dans la main des La Hire, des Xaintrailles, des La Trémouille; quand le roi de France,

Charles VII, ne s'appelle plus que *le roi de Bourges*, ou plus méprisablement encore, le comte de Ponthieu. Oui, le roi de France, exilé de Paris, où règne Henri V dans la personne du duc de Bedfort, ne possède plus de ce beau royaume, laissé par Philippe-Auguste, que le Languedoc, le Dauphiné et le Lyonnais, et il dîne avec une queue de mouton dans la petite ville de Bourges. Ces deux femmes libératrices, sont l'une la courtisane Agnès Sorel, l'autre la vierge de Domremi, Jeanne d'Arc, un des plus vaillans hommes de guerre que nous ayons eus. « Sire, dit la courtisane Agnès Sorel à Charles VII, il m'a été prédit que je deviendrai la maîtresse du plus grand roi de l'Europe : permettez que je vous quitte, pour me rendre auprès du roi Henri d'Angleterre. » Et le roi de France se lève et s'arme. « Sire, vient lui dire une autre jeune fille de dix-huit ans, suivez-moi : je prendrai avec vous Orléans, et vous ferai sacrer roi de France à Reims. » Et s'appuyant sur ces deux femmes, Charles VII, ou plutôt la France, combat, triomphe et règne. Noble femme, cette Jeanne d'Arc, récompensée par deux supplices, par le feu des Anglais et par le poëme de Voltaire.

Cette vigoureuse participation des femmes aux luttes du XVe siècle se lie à l'histoire de beaucoup de châteaux. Éloignées du champ des combats, les femmes avaient à défendre, en l'absence de leurs maris, leurs droits et leurs possessions contre des ennemis vigilans, toujours prêts à s'élancer sur le nid, veuf du vautour. Pendant la guerre, elles faisaient bonne garde au haut de la tour crénelée, et portaient les clefs à la ceinture. Cette mission leur imprimait un caractère particulier d'énergie et de patriotisme qui doublait la force du pays. C'est ainsi que La Roche-Guyon a conservé le nom de trois femmes, célèbres à différens titres. La première se signala par son attachement à son mari, seigneur de La Roche, Guy Ier du nom. Dans son style nerveux et naïf, Montfaucon rapporte, dans ses *Monumens de la monarchie française,* l'horrible assassinat de ce seigneur par son beau-père, et les marques de douleur que lui donna sa femme. Quand l'ordre de notre collection amènera l'histoire de ce château, nous extrairons plus amplement de l'ouvrage de Montfaucon les détails de cette émouvante scène de famille, tableau des plus fidèles de la sociabilité française de

l'époque, sociabilité qui puisait sa férocité de mœurs dans l'indécision des droits de chacun. Partout où les lois laissent des lacunes, il est rare que ce ne soit pas le crime qui se charge de les combler. « Le sire du châtel de la Roche-Guyon avait « nom Guy. Il avait un serouge (beau-père) qui Guillaume « avait nom. Il advint qu'il entra à grand complot, et le traî- « tre regardait par où il pust entrer à celui Guyon. Sitôt, « comme ils furent ens, si cachèrent leurs épées, et courut celui « Guillaume sur celui Guyon, et l'occit; et quand sa femme, « qui était tant prude femme et vaillante, veist ceci, se prit « par les cheveux comme esbaye, après courut à son mari, « sans paour de mort, sur lui se laissa choir, et le couvrit de « soi-même contre les coups d'épée, et commença en crier en « telle sorte et manière : — *Occis-moi,* dit-elle, *très déloyal « et meurtrier qui t'ai desservi, et laisse mon seigneur.* « Et les traîteurs la prindrent par les cheveux et l'arrachèrent « de dessus son mari, toute despiécée et déglaivée, et presque « toute détranchée. Et quand ils eurent ce fait, si cherchèrent « partout céans s'ils trouveraient plus nulli; lors leva la tête « la pauvre dame, qui à une part gisait toute étendue; et « quand elle connut son seigneur, qui jà était mort et gisait « tout dépiécé parmi la salle, si efforça tant par son amour « qu'elle vint à lui, et dépiécée comme elle était, toute ram- « pante à guise de serpent, et si sanglant comme il était, le « commença à baiser aussi, comme s'il fût tout vif, et, à plou- « reuse chanson, lui commença à rendre son obsèque en telle « manière : ...... Tant en dit seulement, et puis chet pâmée « comme morte. »

La seconde femme dont le nom a mérité de durer autant que les éternelles fondations de La Roche-Guyon, est la fille de Jean Bureau, chambellan du roi de France, veuve de Guy VI, tué à la bataille d'Azincourt. Tandis que Charles VI se laissait mépriser même au milieu de sa cour par les princes du sang, les Anglais s'emparaient du royaume par la force, par la ruse ou par la trahison. Le comte de Warwick assiégea la fille de Jean Bureau dans le château de La Roche-Guyon; c'était en 1418. Sommée de se rendre au roi Henri V, qui lui dit : « Prêtez-moi serment et je vous laisserai vos terres, seigneuries et meubles. — Non, répondit la veuve de Guy VI, non, j'aime

mieux tout perdre, et m'en aller dénuée de tous biens, moi et mes enfans, que moi mettre et mes enfans ès-mains des anciens ennemis de ce royaume, et délaisser ainsi mon souverain, seigneur et roi. »

Comme un doux contraste à ces nobles fiertés de femme, il faut encore rapporter la délicate conduite de la duchesse de Guercheville, belle châtelaine de La Roche-Guyon, où Henri IV allait souvent se délasser du poids des affaires. Un jour que le galant monarque insistait avec beaucoup de chaleur auprès de la duchesse pour en obtenir une faveur qu'on lui faisait moins soupirer à quelques lieues de là, à Mantes, où furent tour-à-tour Gabrielle et Claudine de Beauvilliers, il reçut pour réponse ces paroles bien sensées et bien dites : — « Non, sire, jamais ; je ne suis pas d'assez bonne maison pour être votre femme, mais je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse. » A quoi on assure que le roi répondit : « Eh bien ! madame, puisque vous êtes véritablement femme d'honneur, vous le serez de la reine. » Le roi tint parole à la duchesse, qui allait coucher de l'autre côté de l'eau quand Henri IV venait passer la nuit à La Roche-Guyon.

Est-ce que tout cela n'est pas de l'histoire, et de l'histoire grandement nationale, prise au cœur du pays, intéressante pour ceux à qui nos vieilles mœurs ont un charme incomparable, et pour ceux qui veulent savoir par quels efforts chaque pouce de terre de la France a été conquis, possédé, fertilisé, agrandi, défendu, régi, civilisé ? Les châteaux sont la seule borne milliaire de cette route perdue des événemens.

Une grosse tour, de profonds et larges fossés, deux anciens bâtimens autrefois liés à l'habitation principale, des ruines, des débris de chapelle, tels sont les morceaux précieux de Boissy-le-Châtel, château-fort du XIe siècle. Boissy-le-Châtel offre quelque chose de plus remarquable encore que l'ogive de ses ouvertures, preuve incontestable de son âge, et que sa tour, sa chapelle et ses débris ; c'est un propriétaire qui n'a pas scié son château en trois traits, pour vendre le XIe siècle au poids du plomb de gouttières. Homme de goût, il a fait relever les parties de Boissy susceptibles d'être réparées, et il a entouré d'un riant paysage ce grand aïeul de pierre.

Nous n'aurons pas de lacune entre le XIe et le XIIe siècle, si

nous faisons succéder à *Boissy-le-Châtel*, *Bruyères-le-Châtel*, élevé vers la fin du XIIe siècle dans le voisinage d'Arpajon. Comme un chevalier qui n'a pas perdu la vie dans un combat inégal, mais ses armes, Bruyères-le-Châtel n'a plus autour de lui les fortifications dont il était bardé jadis. Le château est resté debout sans sa cotte de mailles, sa cuirasse et son casque : il est tout nu. Du haut d'un tertre il regarde le village auquel il a donné son nom, et que Louis IX érigea en baronie en faveur de Jean de Poissy, vers 1260. Jusqu'à la révolution, l'ameublement austère de la pièce occupée par le saint roi avait été conservé avec une piété héréditaire par les divers possesseurs du château. On y voyait quelques-unes des saintes reliques par lui rapportées de la Palestine, cette terre si mortelle à sa croisade et à son dévouement, des siéges de bois et la couchette au bord de laquelle il avait l'habitude de s'asseoir après son repas, selon son candide chroniqueur, le sire de Joinville. Quoique ces souvenirs aient disparu dans la commotion révolutionnaire, on a encore quelque joie à visiter cet appartement, dont les ornemens et le chiffre du saint roi n'ont pas été grattés par les griffes du tigre.

Voici encore une large assise historique à étayer pour s'élever à l'intelligence exacte du XIIIe et du XIVe siècle. L'herbe et le sable la cachent ; mais ôtez le sable et l'herbe, et le formidable château de Clisson montera dans la nue. Clisson a vu les croisades ; les murailles, les tours et les fortifications sarrasines de Saint-Jean-d'Acre et de Damiette ont servi de modèle à ses tours et à ses murailles. L'architecture orientale transportée en France à la suite des croisades est la conquête la moins contestée de ces inexplicables migrations.

Derrière ces murs de seize pieds d'épaisseur, il y eut bien des trahisons tressées à des douleurs et à des fêtes. Là vinrent, pensèrent et agirent, Philippe-Auguste, Louis IX, Blanche de Castille sa mère, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, la reine Éléonore et Charles IX. -- Que de siéges expirèrent de découragement au pied de ces murs de granit aiguisés comme des tranchans de hache, s'offrant de profil à l'attaque, s'effaçant aux flèches comme aux boulets, sabrant l'air à angles droits !

Olivier Ier, sire de Clisson, le fit bâtir sur l'emplacement de

celui qu'avaient occupé ses ancêtres ; lequel n'avait été que la réédification d'un autre château-fort, érigé dans le Bas-Empire, et dévasté par les invasions normandes entre le IXe et le Xe siècle.

Clisson, c'est un labyrinthe dans un autre labyrinthe, dans un pays de forêts, de rivières et de marais ; c'est un serpent qui se replie trois ou quatre fois sur lui-même, et dont la tête finit par ne plus trouver la queue. Il n'avait qu'une porte, comme l'enfer ; mais des souterrains sans nombre, double enceinte de murailles, cuirasse de pierre sur cuirasse de pierre, triple fossé ; après un pont un autre pont, après un second un troisième ; des voûtes sombres et des passages éclairés suspendus entre deux précipices ; et après ces noirs fossés, ces poternes béantes, ces herses, ces ponts-levis, après ce fer et ce granit, il étreignait un duc de Bretagne incrusté au cœur de ce noyau.

Par la fatale intervention des Anglais dans les guerres des ducs de Bretagne avec les familles puissantes de cette contrée, on s'explique l'influence qu'ils eurent plus tard en France. Quand ce n'étaient pas les uns qui appelaient les Anglais à trancher le nœud de quelque sanglante prétention, c'étaient les autres, et les uns et les autres ne prévoyaient pas le mal qu'ils préparaient à Charles VII et à ses successeurs, par ces alliances funestes. Jean IV, duc de Bretagne, introduit les Anglais en France pour combattre Clisson et lui prendre son château ; Clisson, de son côté, se met au service du roi de France, Charles V, qui le nomme connétable et l'aide à repousser Jean IV et les Anglais. Et voilà deux grands rois, deux grands peuples, acharnés l'un contre l'autre pour une mauvaise querelle de fief, pour un tas de pierres arrondi en baronie. Naisse vite Anne ! Anne, la noble Bretonne, qui mit la Bretagne dans le lit de la France !

Confisqué par Jean V, duc de Bretagne, le château de Clisson fut détaché de la famille de ce nom pour être donné soixante ans après par le duc François II à François d'Avaugour, son fils naturel. Il passa par extinction de race, au prince Rohan de Soubise, puis au domaine de l'état en 1791, enfin à la caisse d'amortissement, qui le vendit en 1807. — La caisse d'amortissement c'est le ministère de la bande noire.

Chinon est en ruines! La première mention historique qu'on en trouve date du siége que soutint ce château, en 462, contre Agidius Afranius, général romain. Chinon résista : jusqu'à la défaite d'Alaric, il demeura en la possession des Visigoths ; Clovis le recueillit comme un butin de la victoire. Charles-le-Simple mort, il passa à Thibault-le-Vieux, comte de Blois et de Tours, regardé comme le véritable fondateur du château de Chinon, par les additions considérables qu'il y fit. Les ruines actuelles sont celles du Chinon rebâti par le comte de Blois ; l'archéologie et l'histoire étant d'accord sur l'authenticité de cette date de reconstruction du château, plus certaine de beaucoup que toutes les dates antérieures, nous avons dû nous en servir comme d'un point de départ incontestable, et placer Chinon sous la race capétienne. En 1096, le pape Urbain II y rendit la liberté à Godefroy-le-Barbu, que son frère Foulques-le-Rechin y retenait prisonnier depuis vingt ans ; car il n'était de si beau château qui n'eût sa prison, ses chaînes de fer, ses souterrains pavés de pointes, et ses oubliettes. Ceci désenchante l'imagination ; pourtant, on admettra la funeste opportunité de ces destinations, si on n'a pas oublié, comme je l'ai dit plus haut, que le château enfermait tout le système social rémunérateur et pénitentiaire. Quand il n'y avait ni maisons de détention, ni bagnes, il fallait bien que la justice eût ses lieux de punition : les prisons étaient dans les souterrains des châteaux.

Chinon fut le tombeau d'Henri II, roi d'Angleterre, qui en avait hérité des comtes d'Anjou, ses ancêtres. Il y mourut de tristesse. Mourir de tristesse dans un château sur la Loire! il faut être roi.

Mais la plus grave illustration du château de Chinon est sans contredit celle qu'il a reçue du séjour du grand-maître du Temple, Jacques Molay, et des chevaliers de cet ordre. Ils y furent interrogés sur les prétendus crimes dont on les accusait, par les cardinaux Béranger, Étienne et Landulphe, d'après le commandement de Philippe-le-Bel et le consentement un peu forcé du pape Clément V. — On voit encore les voûtes où s'entama ce procès mystérieux qui eut pour accusateur un roi, pour témoin un roi, pour juge un roi. Et toujours le même roi : Philippe-le-Bel !

A Chinon reviendrait la solennelle élégie des templiers, de ces hommes dans l'ame desquels l'esprit d'association s'était divinisé ; dont le génie, tout de zèle, d'activité, de piété tolérante, de courage et d'ambition, tempérée par le sage emploi des richesses, aurait conçu, à diverses époques de la société, et selon ses besoins, la Ligue Anséatique ou la compagnie des Indes. Neuf gentilshommes fondent cet ordre au milieu de la poussière d'un grand chemin; nobles, braves, pieux, ils défendent les avenues de la cité sainte; ils en écartent les pierres au pied des pélerins, et les Arabes aux convois des Croisés. Soldats le jour, garde-malades la nuit, ils se servent de la même main pour brandir la lance et pour porter le breuvage au blessé. Un pape remarque leur piété, et aussitôt il leur jette un manteau blanc sur les épaules et leur peint une croix rouge à l'endroit du cœur. Désormais les Turcomans les verront de plus loin; leur dévouement sera plus en péril. Que leur importe? la jeune et meilleure noblesse d'Europe se rallie à leur discipline; un premier baron d'Aragon leur donne la cité de Borgia, avec ses tours crénelées et ses fossés pleins d'eau; et saint Bernard dit d'eux : *A l'approche du combat, ils s'arment de foi au dedans et de fer au dehors.* Quand Saladin chasse de Jérusalem les premiers croisés, dont la ville sainte était la conquête, les templiers retournent en Europe sur des chameaux chargés d'or, fruit de quatre-vingt-huit ans de legs pieux, de donations et de bénéfices de leurs commanderies. Ces richesses, immenses à la vérité pour l'époque, paraissent si légitimement acquises au grand-maître qu'il court les déposer à Paris, dans leur maison du Temple. L'œil louche de Philippe-le-Bel suit le convoi à travers les rues. Qui tuerait les possesseurs, pense le roi, aurait le trésor: pour les tuer il faut leur trouver des crimes. D'abord on les dépopularisera en publiant partout que la gloire du siége de Rhodes appartient aux chevaliers de Saint-Jean, où du reste les chevaliers du Temple n'ont pas été appelés à combattre. Ensuite on dira qu'ils *boivent beaucoup!* Comme si l'ivrognerie pouvait être un des statuts d'un ordre quelconque. Enfin on les torturera; le crime se trouvera de lui-même, dans les souffrances.

« Le pape ordonna qu'on lui amenât le grand-maître, les

grands prieurs, et les principaux commandeurs de France, d'outre-mer, de Normandie, d'Aquitaine et de Poitou. Nous avons ordonné, dit-il dans une autre de ses bulles, qu'on les traduisît à Poitiers; mais quelques-uns d'eux étant demeurés à Chinon en Touraine, en sorte qu'ils ne pouvaient aller à cheval, ni être amenés en quelque manière que ce fût, nous avons commis pour cette information les cardinaux, etc. »

Ce bon pape ignorait que lorsqu'on broie les genoux aux hommes, ils ne marchent plus d'ordinaire. Torturés à Chinon, le grand-maître et les commandeurs n'avaient guère la force d'aller à Poitiers pour y être condamnés, et de Poitiers à Paris pour y être brûlés.

Ce bon Clément V était presque aussi simple que Philippe-le-Bel, qui se laissa mourir quarante jours après le supplice de Jaques Molay. A quoi pensait-il donc!

Chinon est la vaste toile du XIV[e] siècle, que j'engage à conserver pour le Musée nouveau. On laisserait pourtant, dans le but de ne pas mécontenter la bourgeoisie méthodique de Chinon, l'horloge placée dans le donjon du château.

Il existe en France une province qu'on n'admirera jamais assez : parfumée comme l'Italie, fleurie comme les rives du Guadalquivir, et belle en outre de sa physionomie particulière; toute française, ayant toujours été française, contrairement à nos provinces du nord, abâtardies par le contact allemand, et à nos provinces du midi qui ont vécu en concubinage avec les Maures, les Espagnols et tous les peuples qui en ont voulu. Cette province, pure, chaste, brave et loyale, c'est la Touraine. La France historique est là. L'Auvergne est l'Auvergne; le Languedoc n'est que le Languedoc, mais la Touraine est la France; et le fleuve le plus national pour nous, c'est la Loire qui arrose la Touraine.

Dès-lors on doit moins s'étonner de la quantité de monumens enfermés dans les départemens qui ont pris le nom et les dérivations du nom de la Loire. A chaque pas qu'on fait dans ce pays d'enchantement on découvre un tableau dont une rivière est la bordure, ou un ovale tranquille qui réfléchit dans ses profondeurs liquides un château, ses tourelles, ses bois ou ses eaux jaillissantes. Il était naturel que là où vivait de préférence

la royauté, où elle établit si long-temps sa cour, vinssent se grouper les hautes fortunes, les distinctions de race et de mérite, et qu'elles y élevassent des palais grands comme elles.

Penché sur un coteau qui descend vers la Loire, le château d'Ussé prolonge l'ombre de ses gigantesques murailles sur les claires eaux de l'Indre. Il regarde Tours et Saumur à travers le rideau sombre de forêts dont il est entouré. Mais le murmure des fontaines qui écument à ses pieds, les mille voix harmonieuses des oiseaux et du vent, concert éternel suspendu sur deux rives jalouses de le balancer, n'ont retenu aucun souvenir de ses premiers jours de splendeur. Si l'architecture d'Ussé remonte au xe siècle, aucun fait ne colore cette date sans relief et n'autorise à placer ce château sur une ligne historique aussi haute. Grace au nom que porte la plus grosse tour, la tour Gauville, il est permis à la tradition de croire que ce nom était celui d'un ancien seigneur, maître de cette superbe résidence. Ussé d'ailleurs embarrasserait beaucoup le collecteur de monumens, obligé de le classer dans le musée archéologique où il mériterait d'obtenir une place, et une des premières par ses dimensions, encore plus que par les événemens dont il fut témoin. Tous les Gelduin de Saumur, premier et deuxième du nom, seigneurs d'Ussé, tous les Jacques, d'Espinay, possesseurs du château, depuis la fin du xve siècle jusqu'à la fin du xvie, fondateurs de chapelle et de collégiale, tous les sires de Rieux seigneurs de Rochefort et d'Ancenis, tous les Bernin de Valentinay, sauf celui qui s'anoblit une seconde fois en épousant Jeanne-Françoise, fille aînée du maréchal de Vauban, n'excitent, ni ensemble ni isolément, le moindre intérêt historique. Jusqu'à Vauban, Ussé n'est qu'un berceau d'inestimable prix, destiné à reposer quelque royal héritier, toujours mort en naissant. Sans Vauban, qui dans ses rudes loisirs le nuança d'une teinte militaire assez peu en rapport du reste avec les travaux primitifs, le château d'Ussé désespérerait par sa nullité. C'est le roi fainéant des châteaux; et un roi fainéant, sans maire du palais. Heureux les peuples, s'écrie Montesquieu dont l'histoire se réduit à quelques pages. Heureux les peuples sans doute; mais les historiens?

Désespérés comme nous et avant nous, ce qui nous console un peu, de n'avoir rien à remarquer dans le château d'Ussé, quel-

ques chroniqueurs ont imaginé, après des recherches louables, de faire passer dans ces murs si vides d'intérêt les aventures de la *dame aux belles cousines* et du *petit Jehan de Saintré.* Nous souhaiterions bien, pour notre part, que l'enfant d'honneur du roi Jean de France, et fils aîné au seigneur de Saintré en Touraine, très gracieux jouvencel, sur qui à la parfin s'arrêta l'amour de la dame aux belles cousines, un jour où il regardait bas en la cour, les joueux de paulmes jouer; nous souhaiterions bien que cet enfant, piteusement empêché durant quatre jours pour dire à la dame des belles cousines, qu'il aimait, eût vécu dans le château d'Ussé ; car nous rappellerions, pour animer un peu ces pierres mortes, comment le gracieux Jehan de Saintré, devenu le chevalier de la dame, en reçut pour première et gentille instruction, ces commandemens-ci : « Je veuil et commande, que tous les matins quant vous leverez, et tousles soirs quant vous coucherez, vous vous seigniez en faisant le signe de la croix bien parfaitement. » Ajoutant : « Mon amy, je vous donne cette bourse telle qu'elle est, et douze escuz qui sont dedans. Si veuil que les couleurs dont elle est faite et les lettres entrelacées, doresnavant pour l'amour de moy, vous portez et les douze escuz vous les employez en pourpoint de damas ou de satin cramoysi et deux paires de fines chausses, les unes de fine écarlate et les autres de fine brunette de Sainct-Lo. » Et chacun sait, sans qu'il soit besoin de le dire, comment de cadeaux brodés en sages conseils, de chausses d'écarlate en tendres soupirs, cet amour de velours et de satin, entre le mignon Saintré et la blanche dame aux belles cousines, dura d'abord trois ans. Après quoi il fut dit à Jehan : « Ores quant je voudray parler à vous ou vous à moy, nous ferons nos deux seignaulx ainsi que est dit ; et lors viendrez, et ouvrerez l'huys de mon préau, quant vous verrez que je m'en seray par nuict retournée en ma chambre, et veez cy la clef. Et là parlerons et deviserons ensemble à nos plaisirs et lyesses. » Et l'enfant et la dame devisèrent tant dans cette chambre, « qu'elle en le baisant très doulcement, lui dit : Je vous ai fait nommer escuyer tranchant du Roy, et vous baille cent soixante escuz pour avoir un cheval et autres choses nécessaires. Puis lui et elles se dirent : Adieu, mon espoir ! et adieu, ma Dame ! »

Que le château d'Ussé jaillirait plein de jeunesse et de fraîcheur

du fond de ses ténèbres, si nous retrouvions la chambre où la dame aux belles cousines, ayant à ses pieds le joli Saintré, lui parla ainsi en plorant sur ses beaux cheveux : « Vous allez combattre, mais, mon amy, vous estes jeune d'aage, et n'êtes pas des plus grands ne puissans de corps ; pour ce ne devez nuls douter ; car il est advenu que souvent le plus faible a desconfit le plus fort ; à ce métier les gens combattent et Dieu donne la victoire à qui luy playt. Lors print congé d'elle et pour ung amoureux baiser, dix, quinze ou vingt rendus et à Dieu soyez ! »

Ensuite, du haut des tourelles, debout auprès de la dame aux belles cousines, nous poursuivrions notre jouvencel aux passes d'armes de Perpignan, où il parut en présence de toute la cour, « sur un très bel et fringant destrier, qui à son chief portait ung chauffrain d'acier à trois grands plumes à façon d'austrusse, et à ses trois couleurs très richement brodées. » Vainqueur à la lance, Saintré soupe avec le roi et quitte l'Espagne pour rentrer en France chargé d'honneurs et de présens. « Le roi lui envoya deux beaulx genetz de l'Andeloisie, une très belle coupe et une aiguière d'or, trente mars de tasses bien dorées et cinquante mars de vaisselle de cuisine bien belle. Don Frederich de Lune lui envoya douze très belles et grosses arbalettes d'acier et douze brigandines ; et messire Arnault de Pareilles lui envoya ung More noir très richement habillé, armé tout à la morisque ; et messire François de Moncade une très belle espée garnie d'or toute esmaillée de blanc, et encore ung Turcq, sa femme et ses enfans, très grands ouvriers de fil d'or et de soye. Des aultres dames et damoyselles de la court ny eut celle qui ne luy donnast chemises brodées d'or et de soye, arcandolle à gants brodez ; mist oyselletz de Chippre, et tant d'autres odorifiques odeurs. »

Qui ne connaît la triste mésaventure amoureuse du pauvre et valeureux Saintré, à son retour en France, et comment il fut supplanté pendant son absence, dans le cœur de la dame aux belles cousines, par Damp Abbez ? Saintré se vengea. Il prit la dame par le toupet de son atour et haulsa la paulme pour lui donner une couple de soufflets ; mais à coup se retint, se contentant de perser de sa dague la langue et les deux joues de Damp Abbez (de monsieur l'abbé).

Il ne manque à cette histoire que le degré d'authenticité

nécessaire, pour faire sortir de l'insignifiance de sa première époque le magnifique château d'Ussé, histoire ravissante de détails de mœurs, délicate et nette, comme les dessins gravés autour d'un beau verre de cristal, et jugée trop sévèrement, selon nous. par le chroniqueur de la Touraine J. L. Chalmel. « Quoique Saintré, écrit-il, fût effectivement né sur la rive opposée de la Loire, nous ignorons comment on prétendrait chercher quelque air de vérité dans des faits entièrement fabuleux. » Un peintre, M. Noël, répond au *comment* inflexible de l'historien, en faisant observer qu'Ussé pourrait bien avoir été le château des seigneurs de Saintré, et Turpenay, abbaye voisine, celle où s'était retirée, après sa si grave infidélité, la dame des belles cousines, à cause du rôle que la famille des Saintré avait joué en Touraine, et des exploits bien réels de Jean de Saintré, accomplis à côté du maréchal de Boucicaut.

Nous ne déciderons pas entre tous ces témoignagos, et nous ne verrons d'historiquement vrai à rattacher à ce château, que le séjour de Vauban, dont la fille, nous l'avons déjà dit plus haut, épousa Bernin de Valentinay, contrôleur-général des finances.

Le nom de Vauban est si sonore à nommer, même après celui de Louis XIV, il arme si soudainement l'esprit de fortifications, de redoutes, de ponts, de créneaux, que l'imagination la moins prompte admet sans peine pour Ussé l'analogie d'un ameublement tiré du caractère de l'homme qui l'habita. Les suberbes terrasses aplanies par lui, attendent des canons. A défaut d'une place chronologique précise, Ussé recevrait une destination toute militaire; l'armure serait complète. Dehors les bastions, les piéces de siége, les redoutes; dedans, les armes portatives de toutes les époques; les cottes de mailles de chevalier seraient appendues au mur, à côté des épées de Fontenoy et des carabines de Friedland. Ce serait un modèle de la France telle qu'elle s'est trouvée armée au dedans et au dehors, depuis le roi Jean jusqu'au roi Louis-Philippe. Nous avons blâmé l'entassement; mais on ferait une exception en faveur d'Ussé, dont la destination nouvelle répondrait à ce qu'il a tout à la fois d'incertain, de redoutable, d'antique et de moderne.

Le château d'Ussé est aujourd'hui la propriété de M. le duc de *Duras*, qui le laisse tomber en ruine.

De tout travail un peu creusé naissent de petits bénéfices de hasard dont la propriété n'est à personne; ils appartiennent à la bêche au bout de laquelle il se sont rencontrés. A force d'assister par la pensée aux transmigrations des châteaux, une observation est née pour nous. C'est que bien avant la fin du règne de Louis XIV les grandes propriétés seigneuriales étaient passées sans secousse, par l'unique effet de l'oscillation des fortunes privées, des familles titrées aux familles d'argent. Law, l'agiotage, la dépravation de la régence, ont pu être surabondamment des causes auxiliaires de ce déplacement; mais évidemment pour nous la vraie cause est plus haut. J'ai remarqué, ou peut-être me suis-je souvenu d'une remarque faite par d'autres, que, depuis plus de six cents ans, les châteaux avaient été acquis, dans une proportion d'un sur trois, par des contrôleurs généraux, des financiers et des banquiers, titres de professions ou de charges analogues selon les temps. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples entre de fort nombreux, le château de Semblançay, bâti en 995, par Foulques Nerra, pour tenir la ville de Tours en respect, devint, sous François Ier, la propriété de Jacques Fournier de Beaume, surintendant des finances de ce monarque. On n'apprendra à personne que Fournier de Beaune fut ce seigneur de Semblançay, moins connu par les crimes de malversation dont il fut accusé et puni, que par les vers si spirituels de Marot sur le lieutenant Maillart menant Semblançay à Montfaucon.

Chenonceaux fut aussi vendu par Jean de Marques, vers la fin du XVe siècle, à Thomas Boyer, maire de Tours *et général des finances* de Normandie. Si un fils de ce général des finances eut le bon goût de faire hommage de ce château à la duchesse de Valentinois, un Condé fut dans la nécessité moins délicate de le céder de nouveau à prix d'argent à M. Dupin, ancien fermier-général. Voilà deux financiers possesseurs de Chenonceaux. Ussé, comme on l'a vu, passa pareillement, à la fin du XVIIe siècle, à Louis Bertin de Valentinay, contrôleur-général de la maison du roi. Bouret, on le sait, fut le délicieux pavillon qu'avait bâti le financier de ce nom au bord

de la Seine; Maintenon eut pour fondateur Jean Cottereau, intendant des finances sous Charles VIII; Brunoy revint aux Montmartel, famille de financiers; et Vaux à Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV.

De nos jours, deux des plus remarquables châteaux historiques, Petit-Bourg et Maison, appartiennent à deux banquiers, MM. Aguado et Laffite; et le plus remarquable de tous, le château de Mello, celui où naquit la Jacquerie, appartient également à un banquier, M. Sellière.

Il me sera facile d'assigner quelque jour, lorsque j'aurai obtenu des relevés plus généraux, le petit nombre d'années qui doit s'écouler pour que tous les châteaux historiques de la France soient exclusivement possédés par des banquiers. Je répète que cette substitution des familles d'argent aux familles de race date depuis plus de six siècles.

Ne voulant ni restreindre dans des limites forcées, ni trop distendre le cercle de nos excursions archéologiques, afin de rester le plus possible dans les conditions de notre musée qui doit toujours avoir Paris à son centre, nous nous sommes avancés jusques aux bords de la Loire, points extrêmes de nos plus longs rayonnemens. Entre le château de Versailles et le château de Clisson, il n'y a guère plus d'un jour de distance; et dans deux ans, si les chemins de fer existent, on ne mettra pas plus de huit heures (qui osera se plaindre d'un tel sacrifice de temps?) pour aller de la demeure de Louis XIV au manoir crénelé des ducs de Bretagne.

A six lieues de Tours, sur la grande route d'Angers, le x[e] siècle bâtit, sous les ordres de Foulques de Nerra, un château de Langeais, uniquement destiné à couper toute communication entre Tours et les localités circonvoisines. Sur les ruines de ce château, Pierre de Brosse, fils d'un sergent à masse de saint Louis, ministre et favori de Philippe-le-Hardi, en éleva un autre du même nom; et c'est celui qui existe encore aujourd'hui. Ces réédifications, pour le dire en passant, ont plus souvent eu lieu pour les constructions militaires, que pour les simples résidences seigneuriales. La raison de cette différence est facile à fournir. D'une utilité reconnue, l'existence des châteaux forts se perpétuait à force de soins durant les guerres et comme les guerres étaient continuelles,

ils étaient toujours entretenus. Tel château fort a été reconstruit jusqu'à six fois.

Il importerait peu de restituer au château de Langeais l'antique splendeur de ses premiers âges, si l'on n'avait à le peupler que du stérile souvenir de la fatale prospérité de ce Pierre de Brosse, pendu à Montfaucon, comme le furent plus tard, revêtus du même emploi que lui, Enguerrand de Marigny et Semblançay ; sa disgrace est des plus communes. Jusqu'à Louis XIV, presque tous les contrôleurs de finances ont été pendus. Sous Louis XIV, les mœurs s'améliorant, ils ne furent plus qu'exilés. Personne n'ignore que Pierre de Brosse fut condamné au gibet, pour avoir inspiré au roi Philippe-le-Hardi l'idée que la reine Marie de Brabant pouvait avoir empoisonné le jeune prince Louis, né d'un autre lit. Un homme sans naissance, qui avait eu le génie de devenir ministre, de barbier qu'il était auparavant, n'aurait pas imaginé une intrigue aussi périlleuse, dans le but assez mesquin de se venger de la fade Marie de Brabant, qui lui avait, dit-on, résisté. Je crois peu aux ministres amoureux des reines ; mais, en revanche, je crois beaucoup au danger des ministres, accusés et jugés par des évêques, des béguines, et des rois qui croient aux béguines. Au reste, l'amour pour les reines a toujours été l'accusation de commande sous laquelle la plupart des ministres des trois races ont succombé. Avant de les pendre haut et court, on les disait amoureux. Les Français sont toujours galans.

Langeais aurait des faits plus nationaux à nous rappeler. Représentant la magnifique fin du xve siècle, il nous dirait le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne ou plutôt le mariage de la Bretagne et de la France ; superbe alliance qui n'assura pas d'abord à cette dernière la possession d'un duché irrévocablement soumis, mais qui lui permit de le considérer desormais comme une propriété légitime à défendre et non comme une usurpation à soutenir par l'épée. On introduirait au château de Langeais le luxe massif de la maison d'Anne de Bretagne ; cette duchesse deux fois reine de France, dont la cour passait pour la plus somptueuse d'Europe. Langeais préciserait alors l'époque commémorative de l'union la plus avantageuse qu'ait contractée la France pour s'agrandir et pour

terminer les agressions de ces ducs de Bretagne dont le château de Clisson, que nous avons déjà rappelé, attesterait les prétentions violentes et les cruautés sans nombre; sauvages ducs! chiens hargneux dont l'Anglais se faisait précéder quand il voulait entrer en France par la porte de la trahison; espèces de rois de France, plus la férocité, moins la couronne.

Au XVII[e] siècle le château de Langeais passa au marquis d'Effiat, père de ce Cinq-Mars, aussi mauvais favori que mauvais conspirateur, mais à qui la postérité fera grace en faveur du livre moderne qu'il a inspiré et qui vaut mieux que toute sa vie, quoique couronnée par une belle mort.

Quoique les rois de France aient bien moins de combats à livrer depuis la réunion des provinces de l'ouest à la couronne, le royaume n'est pas encore aussi tranquille qu'il le sera dans deux siècles, vienne Richelieu. Les châteaux sont soumis, mais les châtelains, non; c'est la conquête, mais ce n'est pas encore la paix. Une espèce de compromis tacite se fait entre la féodalité encore menaçante et la royauté toute gênée dans sa victoire. S'il ne s'élève plus autant de ces châteaux, qui enserraient des bourgs dans leurs vastes ailes déployées, ceux qui avaient vomi la rébellion du haut de leur tour ne sont pas encore tombés. Les nouveaux qui seront bâtis, pendant cette trêve transitoire, participeront de cette double circonspection. Rien n'y manque : ni les triples fossés, ni les ponts-levis, ni les tours; rien, si ce n'est une taille proportionnée à leurs prétentions. On dirait que la peur les a rabougris en leur laissant leurs formes offensives; petits bastions, petites oubliettes, petits fossés. Ce sont des géans nains.

Savigny annonce déjà cet amaigrissement étrange. C'est une miniature du terrible, un abrégé de l'imposant. Qui connaît Savigny? Personne. Savigny n'est pourtant, ni en Bretagne ni en Auvergne, il est à quatre lieues de Paris, entre les deux grands chemins de Lyon et d'Orléans. On l'appelle *Savigny-sur-Orge*, pour le distinguer de dix ou douze autres Savigny, aussi peu connus.

Restauré à la fin du XV[e] siècle, et peut-être un peu trop restauré depuis, Savigny est un arrière-petit-fils d'un château qui était sur le même emplacement, trois siècles auparavant. L'époque qu'il symboliserait le mieux, parmi d'autres, avec le

caractère desquelles il ne serait pas en désaccord d'harmonie, serait la Ligue, temps de guerre civile, dont le foyer, on a beau l'étendre avec complaisance, fut Paris et exclusivement ses environs. La Ligue et la Fronde sont deux émeutes parisiennes; si la première fut un peut moins locale, parce qu'elle touchait à la successibilité de la couronne, la seconde n'eut pas une ondulation sensible, je ne dis pas jusqu'à Lyon, mais même jusqu'à Orléans.

Nons raconterons un jour la retraite d'Agnès Sorel et de Charles VII dans le château de Savigny, doux pélerinage dont le souvenir est constaté par le nom de *Beauté* que légua la dame, de ce gracieux surnom, à une commune voisine. La Balue et Louis XI l'ont habité; l'un y rêva ces évêchés qui lui furent si funestes et dont *il perdit la vue,* selon la chanson; l'autre la cage de fer où il logerait un jour monseigneur le cardinal. Les royalistes l'enlevèrent aux ligueurs en 1592. Quatre royalistes le prirent pendant que le chef des ligueurs passait ses chausses. Nous tenons en réserve, pour le présenter ailleurs sous des proportions moins raccourcies, un autre événement dont Savigny fut témoin, et non moins propre à prouver la justesse de cette observation plus haut émise, que les châteaux devenaient de plus en plus, la monarchie se raffermissant, la parodie de ce qu'ils avaient été jadis, malgré les menaces de leurs fortifications matamores.

Savigny est aujourd'hui à l'héritière d'un des plus beaux noms de l'empire, à Mme la maréchale Davoust, princesse d'Eckmülh.

Avant de terminer notre course, nommons quelques-uns des principaux châteaux, fine fleur de la renaissance, élevés pendant les trois siècles féconds dont se compose la durée du cycle dynastique des Valois. Les mieux conservés, les plus propres à être classés dans notre musée comme type d'un âge écoulé, sont *Pierrefonds* (Oise); *Villebon* et *Maintenon* (Eure-et-Loir); *Vigny* et *Rambouillet* (1) (Seine-et-Oise); *Chambord*

(1) Si cette ancienne résidence royale figure dans cette notice, contre notre système établi plus haut, que les châteaux de la couronne n'ont aucune physionomie arrêtée, parce qu'ils les ont toutes, c'est que Rambouillet, par une loi récente, a été distrait de l'apanage royal.

(Loire-et-Cher); *Valençay* (Indre); *Cehnonceaux* (Indre-et-Loire); *Mesnières* (Seine-Inférieure); enfin *Dampierre*, *Ecouen* et *Nantouillet* (Seine-et-Oise).

Des ruines au milieu d'une forêt, de la solitude, des vieux chênes, des démolitions abandonnées de découragement, 1390 pour date, c'est-à-dire un souvenir de malheur pour la France, et de beaucoup de malheurs, car avec Charles VI régnaient le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne, deux assassins tués, l'un par le parti de l'autre; tel est Pierrefonds bâti par le duc d'Orléans frère de Charles VI, sur un des points élevés de la forêt de Compiègne.

Les Anglais s'emparèrent de Compiègne comme ils s'emparèrent dix fois de la France, à la faveur des querelles des ducs avec les barons, et des comtes avec les rois.

Les règnes suivans, jusqu'à Henri III, n'offrent rien pour l'histoire de cette forteresse. François Ier la fit réparer avant qu'elle ne tombât, vers la fin du XVIe siècle, aux mains des ligueurs, qui en donnèrent le commandement à Rieux, ce capitaine si célèbre par les brigandages dont il épouvanta la contrée.

Si le goût de François Ier éclate quelque part avec cette prodigalité dont on s'étonne, c'est assurément dans les châteaux tout pleins de ses amours, de ses intrigues, de ses magnificences, de ses chiffres, et des travaux de ses artistes. François Ier justifie sa haute renommée par là, bien plus encore que par ses prétendus encouragemens donnés aux lettres. Trop souvent confondu avec Léon X, François Ier fut le père des châteaux et non le père des lettres.

Rieux fut pendu devant l'Hôtel-de-Ville de Compiègne; mais le château de Pierrefonds ne se rendit que sous Louis XIII, cédant enfin à l'attaque d'une armée de quatorze mille hommes d'infanterie, commandés par Charles de Valois, qui s'en rendit maître après six jours de tranchée. On essaya de le démanteler l'année suivante; on ne le put; ses murailles furent trouvées si dures, qu'on se contenta de les entailler et de les réduire à l'état où elles sont aujourd'hui. Ces fortifications de révolte sont les plus complètes que nous possédions de ce temps-là. Elles appartiennent à la famille régnante d'Orléans.

Après tant de demeures martelées par la sape, noircies par

l'incendie, crevassées par les boulets, il est consolant de reposer le regard sur le paisible *Villebon*, retraite de Sully. Nous n'avons pas besoin de recommander le château de l'ami d'Henri IV à un ministre du roi Louis-Philippe.

Jean Cottereau, intendant des finances sous Charles VIII, jeta les fondemens du joli château de Maintenon; ses successeurs le vendirent à cette Françoise d'Aubigné, dont la destinée fut plus merveilleuse encore que celle de Louis XIV. Après la mort de Mme de Maintenon, la terre passa à sa nièce, qui la transmit, par alliance, à la famille de Noailles, dans laquelle elle se trouve encore de nos jours.

On rattacherait à ce groupe de pierres inoffensives, dont les échos dorés n'éveillent que des noms de rois amoureux, de maîtresses de rois et de ministres pacifiques, Vigny, beau château bâti par le cardinal d'Amboise. Avant la révolution, il appartenait au prince de Soubise, qui l'avait cédé à Mme de Guéménée. Il passa à la famille de Rohan en 1822; il est aujourd'hui à MM. Decher et Lefèvre, qui l'ont fait réparer avec beaucoup de goût.

Rambouillet n'était au XIVe siècle qu'une seigneurie possédée par la famille d'Argennes, dont les membrent prirent, sous Louis XIII, le titre de marquis de Rambouillet. En 1706, cette famille le céda au comte de Toulouse, prince légitimé, pour qui cette terre fut érigée en duché-pairie. On montre encore dans la grosse tour la chambre où mourut François Ier, en 1547, à l'âge de cinquante-deux ans.

Si nous passons plus rapidement sur ces résidences que sur celles d'un âge plus éloigné, dont il a été fait mention au commencement de cet article, c'est que nous supposons le lecteur assez versé dans notre histoire pour les apprécier comme nous; et c'est aussi parce que leur état de conservation n'imposerait pas de grands sacrifices à l'état, s'il en devenait possesseur, que nous nous bornerons à les classer, plutôt qu'à en détailler le mérite incontesté.

Ne suffit-il pas de nommer Chambord, Valençay et Chenonceaux pour présenter à l'esprit trois palais connus de tout le monde, et que toute nation s'honorerait de posséder, quand même elle aurait déjà Saint-Cloud, Fontainebleau et Versailles?

Mesnières soutient le parallèle avec Chenonceaux; même or-

donnance, même grand goût. Le propriétaire de Mesnières, le marquis de Biancourt, est mort dernièrement; c'était un homme épris d'un véritable amour de l'art, et qui avait restauré, pierre à pierre, dans son vieux style et sa naïveté première, ce château, perle inestimable de la renaissance.

Dans le voisinage de Chevreuse est Dampierre, château possédé autrefois par le cardinal de Lorraine, et embelli par le duc de Luynes, dans la famille duquel il passa pour ne plus en sortir. Mansard l'a caractérisé par la forme particulière de quelques additions de maçonnerie assez estimées.

Nous n'osons renvoyer le lecteur à notre article sur le château d'Écouen, pour lui rappeler les principales scènes dont cette demeure de Montmorency fut le théâtre. D'ailleurs Écouen sort de notre cadre, puisqu'il fait partie des domaines royaux, à la physionomie insaisissable et sans type, et n'a besoin au surplus, pour être à l'abri de la démolition, que de rester sous la protection conservatrice du jeune prince, héritier des Condé.

Quoique aussi dégradé et vermoulu que le cardinal Duprat, qui y finit ses jours détestés, le château de Nantouillet mérite une place dans notre musée à côté des plus gracieux monumens conçus sous le règne de François Ier.

Si le goût admettait comme type l'architecture qui ne se recommande que par l'excès des proportions ou que par le mélange de toutes les architectures, sans avoir le charme sérieux d'aucune, s'il acceptait cette architecture, ni brune et musculeuse comme celle des temps moyens, ni blonde comme celle de la renaissance, architecture sans nom, née entre Louis XIII et Louis XIV, comme une fronde, comme une guerre civile, il faudrait ne pas omettre ici, avant de fermer les portes de notre musée : *Grosbois*, *Ormesson*, *Maisons-sur-Seine*, *Vaux-le-Praslin*, et quelques autres châteaux d'une illustration plus digne de l'indiscrétion des *mémoires* que de la gravité de l'histoire.

Un duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, construisit *Grosbois*, vers la fin du XVIe siècle : c'était magnifiquement loger une disgrace. Achille de Harlay donna à cette propriété, qui ressemble à une maison royale, autant qu'un fils naturel ressemble à un fils légitime, des développemens considérables. L'étendue du parc de Grosbois égale celle du bois de Boulogne.

On prétend que Henri IV fit bâtir, à Amboïle, le château d'*Ormesson*, pour Mlle de Senteny, dont il était amoureux. La tradition s'appuie sur ce qu'on y vit long-temps le portrait de cette favorite. Pour l'honneur de la demoiselle, je trouve la tradition fort peu fondée, si elle n'a pas d'autre base. Quoi qu'il en soit, la construction d'Ormesson ne peut remonter beaucoup au-delà du règne de ce prince, car la brique y domine. Amboïle, voisin de la capitale, a pris depuis près de deux siècles le nom de la famille d'Ormesson, à qui cette terre appartient encore de nos jours.

Maisons-sur-Seine est à M. Laffitte. Ce fut le surintendant des finances René de Longueil, qui fut chargé de sa construction; il fut acheté je ne sais plus à quelle époque, par M. Laffitte, banquier, qui l'a loué, depuis plusieurs années, à un autre banquier, qui ne laisse voir ce château à personne. Il y aurait une puérile affectation à insister sur cette triple occupation de Maisons-sur-Seine par trois banquiers, si notre opinion, que tous les châteaux vont tôt ou tard aux gens de finance, n'était raffermie par le poids de cette observation même.

Bâti au sortir de la minorité turbulente de Louis XIV, au moment de la splendeur naissante de la monarchie, le château de Vaux marque le dernier passage de la construction militaire et défensive à la construction pleinement courtisane et soumise. Les quatre tourelles qui faisaient jadis la garde de toute propriété ont disparu. A quoi bon voir de haut et au loin? Toute terre appartient au roi: au roi seul la consigne générale du pays. La défense et l'attaque sont son affaire. Il n'y a plus qu'un château en France, dont l'existence soit souveraine, c'est le Louvre. Vaux accepte cette domination, et déguise son abaissement sous un luxe qui en adoucit l'humiliation; en échange de sa soumission, l'indulgence royale lui permet d'inutiles fossés, un pont-levis de quelques pouces, un gouvernement avec droit de haute et basse justice, pourvu que ce droit ne soit jamais exercé, et une pièce de canon, à la condition expresse de ne jamais érailler son beau cylindre de fer par l'intromission du boulet. Au seigneur le canon, au roi les boulets, empilés sous la sauvegarde du grand-maître de l'artillerie de France. Soyez seigneur de Vaux, vicomte de Belle-Isle, Nicolas Fouquet, prodigue sur intendant sur qui j'ai fait peut-être verser quelques larmes après

Lafontaine, mais que votre seigneurie soit un pied à terre de cour et non un titre de puissance. Mettez toute votre gloire, réduisez toute votre autorité, appliquez tout votre or, à n'être qu'un rayon du soleil qui vous a fécondé. Que tout soit fait en vue de la majesté royale; effacez-vous derrière son éclat.

Et c'est ce que comprit admirablement Fouquet. Son château n'est qu'une étape royale. Si tout y est vraiment trop réduit pour un roi, tout, en réalité, y est trop brillant pour un vicomte. Vaux attend toujours Louis XIV, mais il n'est préparé que pour le recevoir un jour et une nuit. C'est là le caractère de cette résidence, modèle assez fidèlement conservé, en tous cas très facile à rétablir, de toutes les résidences limitrophes de la période de Louis XIII et de celle de Louis XIV.

Il ne faut plus voir maintenant qu'un palais en ruines dans Vaux. Ne demandez à ses solitudes que les soupirs de Lafontaine et de Pélisson, et que l'écho des fêtes qui amenèrent ces soupirs.

Vaux qui fut le rêve le plus brillant de l'homme le plus brillant du grand siècle, Vaux où se trouvèrent un jour, la mère de Louis XIV, Louis XIV, Henriette d'Angleterre, et Mlle de La Vallière, création si belle et si pure, que les siècles lui laisseront son nom de demoiselle, comme une éternelle couronne; Vaux qui rendit Louis XIV jaloux; jalousie terrible qui tarit, en une nuit, les eaux de ce palais, éteignit les mille lampes de sa fête, fit jaunir les feuilles des bosquets, et blanchir les cheveux de Fouquet; Vaux est aujourd'hui gardé par un chien de Terre-Neuve.

Sans croire notre tâche finie, car il sera douteux pour beaucoup que nous l'ayons même commencée, nous nous arrêtons ici. Jamais peut-être on n'a lancé la flèche de la volonté sur un sujet plus indécis, plus mobile, plus difficile à frapper. Indépendamment des raisons que nous avons réunies avant tout le monde contre la possibilité de réaliser rigoureusement le projet de notre Musée, et dont chaque esprit se fera l'écho avec nous, qui les avons débattues; raisons d'économie, raisons d'espace, raisons de temps; indépendamment du découragement dont nous avons été incessamment poursuivi, en songeant que nous n'avions aucune mission pour nous arroger l'initiative d'une proposition tout-à-fait en dehors de nos attributions, puisqu'elle

est restée jusqu'ici enchaînée dans la bouche et sous la plume de ceux qui seuls sont légalement placés pour l'émettre ; nous avouons qu'il n'est pas un des châteaux mentionnés et classés par nous, qui ne pût être remplacé par un autre et figurer tout aussi convenablement dans notre plan. En un mot, nous reconnaissons que les matériaux dont nous avons disposé étaient trop à notre choix dans un sujet exclusivement personnel. De toutes ces causes est résulté pour nous ce manque absolu de confiance qui ne nous abandonne ici qu'en déposant la plume, malgré la haute invocation sous laquelle nous nous sommes mis.

LÉON GOZLAN.

LE CURÉ

DE

S[TE]-GENEVIÈVE-DES-BOIS.

ANECDOTE DU XVIIIe SIÈCLE.

Ce n'était pas un jour férié dans le calendrier, ni solennisé par l'obituaire de la paroisse, ni destiné à quelque cérémonie d'église, baptême, mariage ou enterrement; M. Jornand, curé du village de Sainte-Geneviève-des-Bois, avait donc pu dire sa messe au point du jour et sortir de son presbytère, un livre à la main, pour respirer les fraîches exhalaisons d'une matinée de printemps, en se promenant seul dans la forêt de Sequigny qui couvrait alors le territoire de ce village et de plusieurs petits hameaux.

Cette forêt, dont le gruyer était à la nomination du roi, appartenait à diverses communautés religieuses et à des particuliers, propriétaires, la plupart, des anciens fiefs que la munificence des rois de France avait multipliés à l'infini dans le

doyenné de Montlhéry. M. Barbot de Moranges, seigneur de Launay-Saint-Michel, possédait une portion considérable de ces bois pour lesquels il se sentait touché d'une si grande vénération, qu'il ne voulait pas en faire couper un arbre; un tel respect prenait sa source dans les traditions historiques qui représentaient ces bois comme le temple des Druides, la retraite de sainte Geneviève et le théâtre des chasses de Hugues Capet: celui-ci en avait, disait-on, percé les routes; la sainte y avait laissé une fontaine miraculeuse, et les prêtres de Teutatès y avaient marqué leur passage par des pierres levées. M. de Moranges eût consacré toute sa fortune à sauver de la cognée les chênes séculaires qui ombrageaient les domaines de ses voisins, mais son fils, moins enthousiaste des souvenirs mérovingiens, s'opposait à des marchés onéreux auxquels les revenus du fief de Launay n'auraient jamais suffi: le religieux gardien de la forêt de Sequigny passait sa vie à compter ses arbres, à les mesurer, et à interrroger ces silencieux contemporains des temps d'autrefois.

M. Jornand s'achemina lentement, appuyé sur un gros jonc à pomme d'argent, vers un endroit solitaire de la propriété de M. de Moranges qui avait intitulé pompeusement *Rendez-vous de la chasse de Hugues Capet* un bocage naturel formé de vieilles souches à demi pourries entre lesquelles s'élancaient des bouleaux remarquables par leurs troncs droits et arrondis comme des colonnes de marbre: deux grands chênes noueux et moussus étendaient leurs immenses ramures au-dessus d'une roche de figure singulière, au centre de laquelle la main de l'homme semblait avoir creusé un siége rustique. C'était là que M. de Moranges, aimait à s'asseoir en rêvant que le chef de la troisième race des rois de France s'était peut-être reposé à la même place.

Ce fut là aussi que le curé s'arrêta pour continuer sa lecture ou plutôt sa méditation, tout en écoutant le rossignol et en s'enivrant des parfums de la végétation nouvelle. M. Jornand était un jeune ecclésiastique de mœurs douces et honnêtes, d'une éducation soignée, d'une conduite modeste autant que régulière: son caractère timide et probe, simple et indulgent, se peignait dans ses traits où respiraient la candeur et la bonté évangéliques; sa figure pâle ne perdait son immobilité que pour

sourire avec une expression de béatitude céleste; mais on voyait sur sa physionomie calme et uniforme, qu'aucune passion ne se cachait dans son ame aussi pure, aussi muette que celle d'un enfant. Il mettait dans l'exercice de la charité et des vertus chrétiennes tout ce qu'il avait de chaleur au cœur; car il aimait la religion comme il eût voulu la faire aimer à ses paroissiens; il la pratiquait sans ostentation et sans fanatisme; il ne s'attachait pas exclusivement aux rites, aux formules, en un mot à la *lettre morte* de cette religion qui trouve son plus beau rôle dans le soulagement des misères humaines: aussi sa piété était-elle moins apparente aux yeux des gens dévots, qui sacrifient volontiers une bonne action pour une messe, et qui estiment le mérite d'un catholique en raison de ses jeûnes et de ses oraisons.

M. Jornand avait une tendance vers le déisme pur, et comme il prêchait toujours la morale de préférence au dogme, il était en odeur de *philosophie* dans sa cure et à six lieues à la ronde: ses ennemis (un curé de village a plus d'ennemis qu'un procureur du roi), le dénoncèrent même à l'archevêque en l'accusant de *dépêcher* la grand'messe du dimanche, et de sauter une ou deux antiennes aux offices carillonnés! Ce digne curé qui devait une partie de ses qualités ecclésiastiques à la faiblesse de sa santé et à la froideur de son tempérament, n'était pourtant pas indifférent aux jouissances suaves et paisibles que donnent l'étude et la contemplation de la nature; il s'occupait de botanique et de minéralogie, il admirait le créateur dans la création, il reconnaissait la main de Dieu aux veines d'un silex et aux étamines d'une plante, il cherchait la solitude des bois pour s'entretenir avec l'auteur de ces merveilles incompréhensibles. Personne, dans le pays, n'était capable d'apprécier l'objet louable des promenades journalières du *philosophe* que les paysans regardaient avec défiance, et les bourgeois campagnards, avec haine et mépris: quelle apparence pour ces esprits mesquins ou grossiers qu'un curé allât le matin par la plaine pour herboriser, et le soir dans les bois pour entendre chanter le rossignol!

Les maisons et les châteaux des environs étaient fermés au digne pasteur, qui souffrait patiemment ces injustices et ne fréquentait que M. de Moranges, parce que ce dernier, très

ignorant malgré ses prétentions d'antiquaire, était bien aise de fortifier ses opinions et ses systèmes en attirant à soi quelques lambeaux de l'instruction de M. Jornand. Le curé visitait donc souvent la forêt de Sequigny, en compagnie de M. de Moranges qui ne lui faisait pas grace d'une racine ni d'un caillou : sa complaisance et sa douceur l'aidaient à supporter l'ennui d'un bavardage creux et même ridicule, débité d'un ton d'empereur romain; il était encore contraint de dîner et de déjeûner à Launay-Saint Michel, toutes les fois qu'il ne pouvait prétexter quelque devoir de son état pour se dispenser d'accepter une politesse que lui rendait pénible la présence du fils de M. de Moranges, jeune homme rempli de malveillance pour les prêtres en général, espèce d'esprit fort sans critique et sans jugement, sans égard et sans usage du monde. Mme de Moranges, au contraire, était une dévote crédule et rigoriste, qui eût avec une grandejoie reçu à sa table un ministre des autels, s'il avait montré plus de superstition dans ses idées, et plus de sévérité dans son extérieur : elle ne concevait pas un prêtre botaniste, qui lisait l'Évangile plus volontiers que son bréviaire.

Quand M. Jornand eut déposé la canne dont il aidait sa marche, et se fut assis sur un tapis de mousse semée de liserons, il resta pensif et distrait, les yeux baissés vers une fourmilière en activité qu'il rencontra sous ses pieds; il leva ses regards en haut pour bénir l'intelligence suprême qui dirige les travaux des fourmis de même que ceux des hommes. Il ne prit pas garde à un tas de feuilles et de branches fraîches provenant de l'abattage de plusieurs arbres, sciés à ras-terre, qu'on avait emportés en les traînant à travers les halliers, où l'on apercevait les traces de ce passage aux ouvertures des fourrés et au désordre des lierres arrachés sur le sol. Il avait dans l'ame une disposition involontaire à la tristesse, produite par la lecture de la Passion de Jésus-Christ; néanmoins il reprit sa lecture à haute voix, en l'interrompant pour jeter un coup d'œil d'intérêt et d'admiration sur les bataillons de fourmis occupées à voiturer leurs œufs et leur butin.

« Jésus s'en alla prier une seconde fois en disant : « Mon » père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que » votre volonté soit faite! »

— O mon Dieu! s'écria-t-il avec émotion, tu nous enseignes par l'exemple du Jardin des Olives à souffrir ici-bas! mais pourquoi le cœur de l'homme est-il gâté d'imperfections et de vices, lorsque la nature est si belle et si parfaite? L'homme fut créé à ton image avant que le péché lui eût ôté cette ressemblance qu'il ne retrouvera qu'en rentrant dans ton sein; l'homme a besoin de souffrir pour s'épurer, pour se rapprocher de toi : chacun doit faire aussi sa Passion et subir l'épreuve des larmes. Et moi, je n'ai encore senti que des joies en t'adorant dans tes ouvrages!

— Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le curé? cria de loin, avec un accent inquiet, M. de Moranges, qui errait comme un loup dans les broussailles.

— Je vous salue, monsieur, dit le prêtre en se levant et allant au-devant de son interrupteur : je suis heureux de vous voir mieux portant.

— Mais avec qui parliez-vous, s'il vous plaît? demanda M. de Moranges, en cherchant qnelqu'un autour de M. Jornand qu'il s'étonna de voir seul.

— Je lisais ce livre sublime, répondit le curé qui avait rejoint le vieillard.

— Ah! le coquin! reprit vivement M. de Moranges revenant à l'idée qui l'obsédait. L'infâme! si je l'avais surpris en flagrant délit, je l'aurais tué! oui, monsieur, je l'aurais tué! Il y a des scélérats qui se font un jeu des choses les plus saintes, et qui sont sans pitié. Avouez qu'il faut être sans pitié?

— Vous êtes bien échauffé, monsieur; mais j'ignore absolument ce qui vous fâche.

— Ce qui me fâche? répliqua M. de Moranges avec emportement : dites ce qui me désole, ce qui m'indigne! Vous avez vu ce beau chef-d'œuvre?

— Quel chef-d'œuvre?

—Vous ne le voyez pas?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur. Vous étiez malade, d'après les nouvelles que j'ai fait prendre chez vous....

— Maudite maladie, trois jours seulement j'ai gardé la chambre, rien que trois jours! pendant ce temps-là, on me vole, on m'assassine....

—Qu'est-il arrivé? interrompit le curé craignant d'apprendre quelque malheur.

—Un lâche gredin a coupé mes arbres! voilà mon bois mutilé! n'est-ce pas un acte de vandalisme ? Quinze, monsieur! je les ai comptés.

—En effet, dit M. Jornand, qui s'aperçut enfin que des arbres avaient été enlevés; c'est sans doute un malheureux qui manquait de bois...

— Est-ce une excuse, cela? Le bourreau!.... Avoir profané mon *Rendez-vous de chasse de Hugues-Capet!* Bon, s'il manquait de bois, il n'avait qu'à le dire; on ne lui eût pas refusé un fagot à Launay! Mais me prendre mes arbres, mes plus précieux, mes plus anciens, quelle barbarie!

—Je partage votre contrariété, monsieur, et je plains la personne qui s'est rendue coupable d'un pareil acte.

— Je le ferai pendre, le welche!

— Oh! monsieur, je vous conjure de ne point découvrir l'auteur de ce vol; les lois sont si sévères....

—Pas assez, monsieur, pas assez sévères! mes arbres devraient être respectés comme des reliques; des arbres qui ont vu peut-être Jules César et Vercingetorix! J'aimerais mieux, moi, mourir de froid que d'en brûler un! C'est un crime abominable, monsieur!

—Pardonnez, monsieur, à l'infortuné qui ne savait pas vous causer tant de peine; et si ce sont des méchans qui ont fait ce coup ponr vous affliger, pardonnez-leur encore; car le remords qu'ils auront de leur péché ne les en punira que trop.

—Vous avez raison, l'envie de me nuire et de me chagriner a peut-être conseillé cette méchanceté. Oh! dans ce cas, je serais impitoyable!

M. de Moranges poussa un soupir et une malédiction, en remarquant dans l'épaisseur du taillis une nouvelle victime qu'il n'avait pas comptée, un magnifique frêne couché par terre et enterré sous les feuilles mortes, qui ne le déguisaient point assez pour que l'œil du maître y fût trompé. Il leva les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de cette iniquité; et, repoussant avec le pied les feuilles entassées sur l'écorce blanchâtre de l'arbre, il considéra ce meurtre avec une profonde indignation. M. de Moranges avait au moins soixante ans,

comme le témoignaient ses rides, son branlement de tête et son crâne chauve: il était de taille médiocre et d'une nature débile; son air, ouvert et avenant, se transformait en grimace maussade et colérique ; ses petits yeux, bordés d'écarlate, nageaient dans un nuage de larmes , prêtes à s'échapper goutte à goutte ; il grinçait des dents et mordillait sa langue en ruminant une vengeance égale au tort qu'on lui avait fait. Cependant les paroles de paix, prononcées avec persuasion par le curé, assoupirent un peu cette humeur vindicative.

— En voilà seize ! s'écria M. de Moranges en gémissent : seize arbres , dont le plus jeune avait un siècle ! c'est un meurtre , un guet-apens !

— Vous ne soupçonnez personne ? demanda M. Jornand, qui connaissait la cruauté des lois forestières , et qui tremblait de ne pas réussir à empêcher la poursuite de ce délit.

— Je ne soupçonne pas : je suis sûr ! reprit le propriétaire , dont l'irritation renaissait à chaque instant.

— Sûr, monsieur ! gardez-vous bien de dire cela , si vous n'avez pas vu de vos propres yeux.....

— Vu couper mes arbres ! je n'aurais jamais pu voir cela sans m'y opposer, les voleurs eussent-ils été cent et armés ! Qu'ils y reviennent maintenant !

— Ce sont sans doute des malfaiteurs d'un autre canton ; car les gens du pays.....

— Les gens du pays sont des pillards comme tous les paysans du monde !

— Monsieur, vous ne le pensez pas, et vous seriez désolé qu'on vous entendit. Mais sur qui donc se portent vos soupçons ?

— Sur le journalier Bénard. de Longpont.

— Bénard ! reprit M. Jornand , qui répéta ce nom avec une douloureuse impression. Quelle preuve?

— Mille, outre sa méchante réputation. Vous savez qu'en cédant au seigneur de Sainte-Geneviève-des-Bois un quartier de vignes pour agrandir sa garenne, je lui ai prescrit, comme redevance , de faire dire dans la chapelle de son château une messe annuelle à la mémoire du roi Hugues-Capet ?

— Le pauvre diable de Bénard ne se soucie pas de Hugues-Capet, je vous affirme.

— Il a pourtant dit au marché de Linas que je gagnerais plus d'indulgences à mettre mes bois en coupes réglées au profit des indigens. Est-ce clair, cela ?

— Ce qui est plus clair, monsieur, c'est que cet homme m'a vendu hier une demi-corde de bois fraîchement coupé.....

— Vous auriez bonne grâce à le défendre à présent ! Vous reste-t-il des doutes, monsieur le curé ?

— Hélas ! non, monsieur ; mais vous n'abuserez pas de ma confidence, Bénard a ses deux enfans malades ; il est sans ouvrage, et il boit toujours : ce n'est point un criminel endurci ; ce n'est pas même un méchant homme ; c'est l'ivrognerie qui le perd, car, hors de là, il a des sentimens de religion et de probité.....

— Mensonges, mensonges, monsieur ! voilà comme il fait des dupes, et, pendant ce temps, il vient la nuit voler mes arbres !

— Je vous jure, monsieur, qu'il a des droits à votre pitié : je l'ai vu hier, vous dis-je, il pleurait ; il m'a dit qu'il n'avait pas de quoi prendre, chez l'apothicaire, les drogues ordonnées pour ses enfans ; qu'il mangeait avec sa femme des pommes de terre au lieu de pain ; qu'il se jetterait dans la rivière, s'il croyait pouvoir le faire sans offenser Dieu. Je le détournai de ce dessein, je lui remis quelque monnaie, qu'il accepta en pleurant.....

— Tenez, monsieur le curé, interrompit M. de Moranges, qui, ébranlé par le tableau de la misère, tira sa bourse et la glissa dans la main du prêtre : vous lui donnerez ceci, sans lui dire que c'est de ma part ; mais recommandez-lui bien de ne plus saccager ma forêt : racontez-lui comment ces arbres ont quelque chose de sacré.....

— Lorsque je lui eus donné cet argent, il me pria de racheter un peu de bois qu'on lui avait laissé couper dans la paroisse de l'Ormoy. Je ne lui fis aucune objection là-dessus et payai ce bois, qui me sembla vert, et qu'il déchargea lui-même dans ma cour. Vous reprendrez ce bois.....

— Que m'importe ce bois, monsieur le curé ? Si vous me rendiez mes arbres tout plantés, ici, là, comme ils étaient, oh ! alors, je vous remercierais avec transport !

— Ne pensez plus à vos arbres, si vous m'en croyez ; faites

ce sacrifice à Dieu, qui vous récompensera au centuple, et qui déjà vous procure le bonheur d'une action charitable....

— Silence ! voici mon fripon qui revient; je vais lui donner une chaude alerte !

— Que prétendez-vous faire, monsieur ?

— Me cacher, et surprendre mon homme.

— Ne lui avez-vous pas pardonné ?

— Je ne le maltraiterai point ; mais je veux le corriger de telle sorte qu'il s'en souvienne, vécût-il cent ans !

— Je vous blâme, monsieur, de tendre un piége à ce pauvre Bénard ; l'humanité vous commande plutôt de ne pas lui laisser le temps de faire le mal.

— J'ai mon projet. Retirez-vous, monsieur le curé. Vous voyez que je suis de sang-froid, et que je ne songe pas à tourmenter cet homme ? Je vous prie de prendre les devans, et d'aller à Launay, où nous déjeunerons ensemble. Je vous rejoins dans un quart d'heure, quand j'aurai tancé mon destructeur d'arbres.

— Je vous obéis, monsieur de Moranges, et j'approuve votre dessein ; d'ailleurs la leçon sera plus profitable si le coupable comparaît seul face à face devant vous.

— Surtout ne manquez pas de me précéder au château ; je vous conterai le résultat de ce qui va se passer. Éloignez-vous, de peur qu'il ne nous aperçoive et s'enfuie.

Ce dernier dialogue avait été échangé à voix basse, de manière qu'il ne parvînt pas à l'oreille de Bénard, qui s'avançait dans les buissons en écartant les branches avec précaution ; mais, quoi qu'il fît pour dissimuler son approche, il était trahi à chaque pas par le bruit de la feuillée qu'il ébranlait, et par le craquement des débris végétaux qu'il foulait sous ses souliers ferrés. M. de Moranges ne l'avait pas même entrevu dans le lointain des broussailles, lorsqu'il le devina aux allures de sa marche craintive, qui ressemblait au glissement d'une couleuvre. Le curé, convaincu des intentions bienveillantes de M. de Moranges, ne voulut pas être une obstacle à la leçon que Bénard avait méritée, et il eut bientôt atteint la lisière du bois, où il s'oublia en herborisant et en examinant des plantes médicinales.

M. de Moranges, tout-à-fait calmé par l'influence pacifique

du prêtre, ne pensait plus à donner des suites sérieuses à un vol sollicité par la faim et le désespoir; il eut toutefois la curiosité d'épier jusqu'à quel point le voleur était digne de pardon, et il s'accroupit derrière le rocher de Hugues-Capet; sa robe de chambre à fleurs, sur un fond jaune, se confondait avec la couleur de cette pierre et les souches qui le cachaient entièrement. Il attendit en silence, regardant de tous ses yeux, écoutant de toutes ses oreilles. Bénard parut enfin : c'était un grand homme maigre et vigoureux, d'aspect rébarbatif et repoussant; mais à le considérer de près avec soin, on distinguait plus de stupidité que de malice dans ses gros yeux à fleur de tête, dans sa bouche béante, débordée par des dents pointues comme des défenses de sanglier. Sa chevelure crépue, sa barbe longue, sa hideuse malpropreté, ses vêtemens en lambeaux, produisaient un sentiment de crainte plutôt que de pitié sur les personnes qui le voyaient pour la première fois. D'ailleurs il évitait la présence des habitans de Longpont et de Sainte-Geneviève-des-Bois, comme s'il eût rougi de sa pauvreté; et il vivait oisif, renfermé dans une misérable cabane avec sa femme et deux petits enfans, ou bien errant parmi les bois, où il exerçait, disait-on, le braconnage. Le curé était le seul être au monde en qui Bénard avait confiance, parce qu'on ne le chassait pas du presbytère avec des injures et des menaces comme on faisait des maisons du village, où les chiens mêmes aboyaient à sa vue; mais les exhortations de M. Jornand étaient oubliées aussitôt qu'entendues, et ses aumônes ne servaient qu'à encourager les habitudes vicieuses et fainéantes de cette espèce de paria, qui conservait pourtant de la reconnaissance envers son bienfaiteur.

Bénard s'arrêta plusieurs fois pour s'assurer qu'on ne l'observait pas, et que ni chiens, ni gardes-chasse, ne veillaient à l'entour; puis il se traîna doucement sur les pieds et sur les mains jusqu'à un gros charme, dans le tronc duquel une scie était profondément engagée; et arrivé là, il se mit à l'œuvre en conduisant l'instrument avec tant d'adresse, que le bruit ressemblait à un cri de geai, ou bien au grattement du pivert contre une écorce. Peu à peu, il activa le mouvement de la scie, et finit par s'isoler entièrement dans son travail sans entendre marcher à côté de lui.

Ce spectacle du larcin, consommé sous les yeux de M. de

Moranges, frappa d'abord ce dernier d'une sorte de stupeur, qui fut suivie d'un accès de rage : il porta la main à des pistolets qu'il avait pris à tout événement, mais il ne les arma pas ; et, se souvenant des promesses d'indulgence faites aux prières du curé, il résolut de contenir sa fureur. Cependant il n'eut pas la force de supporter plus long-temps ce grincement de scie qui lui déchirait l'ame : il se releva brusquement, courut droit à Bénard, le saisit par derrière, et l'attira, tout tremblant, hors du taillis jusque dans l'espace vide du *Rendez-vous de chasse de Hugues-Capet*. Le malfaiteur fut si troublé de cette apparition, qu'il n'opposa aucune résistance, et n'essaya pas de retirer sa scie enfoncée dans l'arbre ; il proféra seulement une exclamation suppliante, et joignit ses mains en pliant les genoux qui se dérobaient sous lui : son visage exprimait une terreur hébétée, qui fit bientôt place à de l'arrogance brutale et audacieuse.

— Brigand ! cria M. de Moranges en le secouant par la manche, voleur ! ah ! c'est toi qui me coupes mes arbres ! tu me le paieras, vieux coquin !

— Mon bon monsieur ! répondait Bénard, qui était encore indécis sur la manière dont il devait se tirer de ce mauvais pas : grace, mon digne seigneur !

— Point de grace pour des malheureux comme toi ! tu assassines mes arbres, drôle ! il ne te reste plus qu'à m'assassiner moi-même !

— Je suis si pauvre, monsieur ! je n'avais pas mangé depuis deux jours, ma femme et mes enfans aussi !

— Ta femme ne vaut pas mieux que toi, coquin ! c'est elle qui t'a donné un coup de main pour enlever les arbres pendant la nuit ?

— Eh ! monsieur, vous en avez tant ! reprit vivement Bénard, qui s'aperçut que M. de Moranges était seul : je n'en ai pris que dix-huit : ça ne paraît pas.

— Dix-huit ? scélérat ! moi qui n'en comptais que seize ! Tu seras pendu à cet endroit même !

— Pendu ! s'écria Bénard, qui, d'une vigoureuse secousse, s'arracha des mains de M. de Moranges et se posa hardiment devant lui en frémissant de colère.

— Oui, pendu comme un chien ! repartit d'un air courroucé

M. de Moranges que n'intimida pas la contenance de cet homme. Le bailli t'enverra en prison aujourd'hui même.

— Je me moque du bailli et de vous ! s'écria Bénard, qui croyait imposer par son assurance effrontée au seigneur de Launay.

— Ah ! tu me défies, scélérat ! dit M. de Moranges en montrant ses pistolets.

— Si vous me dénoncez en justice, je mets le feu à vos bois ! s'écria Bénard, dont l'impudence augmentait dans la proportion de sa colère.

— Le feu à mes bois ! répéta le propriétaire, effrayé de ce pronostic.

— Et à votre château !

— Je vais te mener moi-même chez le bailli.

— Vous ! répliqua dédaigneusement le vagabond en cherchant du regard un bâton ou bien une pierre pour s'en faire une arme.

— A l'instant ! dit M. de Moranges, qui braqua ses pistolets sur lui : marche devant ! Si tu fais mine de t'échapper, tu es mort !

— Toi ou moi ! s'écria Bénard en se précipitant sur le jonc que le curé avait laissé par mégarde auprès du rocher.

M. de Moranges comprit, au rapide mouvement de son adversaire, que celui-ci acceptait la lutte et prétendait employer l'avantage de sa force physique : il n'hésita donc plus à tirer un de ses pistolets, pour mettre ce furieux hors d'état de nuire et pour donner l'alarme aux gardes de la forêt; mais l'amorce seule s'alluma, et le coup ne partit point. Bénard, en voyant la lueur et la fumée de la poudre, après avoir entendu le choc de la pierre, crut que l'arme avait fait feu, et que la balle l'eût atteint, sans la maladresse de son ennemi. Sa rage fut portée au comble; et, faisant tournoyer en l'air, comme une fronde, la canne qu'il tenait par l'extrémité, il la déchargea d'une terrible vigueur sur la tête de M. de Moranges. Ce vieillard exhala un faible cri et tomba raide : il était mort.

Bénard, dont l'irritation provenait surtout du vin qu'il avait bu avec l'argent de la vente du bois volé, rentra tout à coup dans la plénitude de sa raison. Il vit son crime, il en apprécia les conséquences, il demeura dans une muette consternation ;

ses cheveux se hérissèrent d'horreur, et il sentit son gosier se resserrer comme par la pression d'un nœud coulant invisible. Il se baissa vers le corps inanimé de sa victime, toucha la marque violette imprimée sur une des tempes, aperçut le sang qui coulait des narines, et, saisi d'un vertige d'effroi et de remords, il jeta l'instrument du meurtre et s'enfuit à l'aventure dans les bois.

M. Jornand revenait sur ses pas pour reprendre le livre des Évangiles, qu'il avait laissé au lieu où il lisait avant l'arrivée de M. de Moranges. Il fut étonné de la course bruyante qui s'approchait en rompant les branchages, agitant les feuillées et fouillant le sol mobile des taillis: il pensa que ce pouvait être un sanglier, et se rangea, pour le laisser passer, derrière une vieille souche. Mais il reconnut Bénard, qui courait ainsi à toutes jambes, et il l'appela d'une voix forte, pour lui adresser des plaintes au sujet de son larcin et pour l'inviter à se rendre digne du pardon généreux de M. de Moranges par un meilleur genre de vie. A cette voix, Bénard sentit une défaillance, qu'il tenta vainement de surmonter. Il serait tombé en criant : Grace! s'il ne se fût appuyé aux arbres pour soutenir sa marche. Il resta enfin debout sans pouvoir avancer, malgré les injonctions pressantes du curé : il était pénétré de douleur et de regret ; il détestait son fatal emportement, et surtout le vol qui était l'origine de cet événement déplorable ; il s'imaginait paraître devant son juge, et il attendait déjà la peine des assassins. Pâle, hagard, désespéré, il n'avait plus le courage ni l'énergie d'aller en avant pour se soustraire au supplice : il eût tendu en ce moment sa tête au bourreau ! Il était à demi mort, et pour accroître son trouble, la peur de l'enfer s'éveilla soudain dans son esprit.

Cette contenance abattue et timorée ne surprit pas l'ecclésiastique, qui avait souvent été témoin des courts et fréquens repentirs de Bénard. Il jugea que M. de Moranges avait vivement gourmandé le malfaiteur en menaçant de le livrer aux tribunaux, et il eut compassion de ce misérable, que l'ivrognerie et la fainéantise poussaient à commettre des actions répréhensibles. Il se dirigea donc vers lui en prenant un maintien austère, où perçait néanmoins une douce charité, puisée dans l'Évangile. Bénard, qui baissait les yeux sans oser le re-

garder, se prosterna en sanglotant et en baisant le bas de la soutane du curé, que ces démonstrations suppliantes émurent de commisération. M. Jornand commença toutefois par des reproches, auxquels l'assassin ne répondit que par des lamentations.

— Voilà donc l'usage que vous faites de mes conseils ! lui dit-il d'un ton presque amical : vous êtes devenu criminel, de vicieux que vous étiez ! Prendre le bien d'autrui, mon enfant, c'est un crime que Dieu et les hommes punissent de mort : les hommes frappent le corps, et Dieu, l'ame. Voyez où vous aurait conduit ce funeste oubli du devoir, si M. de Moranges eût exigé la réparation que les lois lui accordent ! Vous seriez condamné à une peine infamante, et peut-être devriez-vous payer de votre vie l'erreur d'un instant, une inspiration de l'esprit des ténèbres... Que cet exemple vous profite pour l'avenir, mon ami, et que la stricte probité préside à toutes vos actions ! Souvenez-vous de cette belle morale de Jésus-Christ : « Ne fais point au prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même ! » La religion entière est dans ce précepte, et quiconque l'observera est certain de trouver grace devant le Seigneur.

— Je suis un monstre ! murmurait Bénard en se roulant aux pieds de M. Jornand ; je suis indigne de vivre ! je suis... O mon Dieu ! mon Dieu !

— Mon ami, reprit le curé, qui attribuait ces angoisses à un repentir plus vrai et plus durable qu'à l'ordinaire ; mon cher Bénard, remettez-vous ! la clémence du ciel est plus grande que la perversité des hommes : votre péché est déjà presque effacé par vos larmes !

— Quoi ! monsieur, s'écria Bénard en levant son visage bouleversé vers ce consolateur, vous croyez que Dieu pourra me pardonner jamais ?...

— Dieu vous pardonne, mon fils ! Dieu vous ouvre ses bras ; Dieu vous bénira, si vous persévérez dans la pénitence !

— Et les hommes, monsieur, me pardonneront-ils ?... Il l'a dit : je serai pendu !... Je ne savais pas ce que je faisais !

— Tout le monde ignorera ce qui s'est passé ; M. de Moranges assoupira cette affaire, et vous ne serez pas inquiété, je vous en réponds.

— M. le curé, voulez-vous me confesser? dit Bénard, qui mit une sorte de solennité dans cette brusque demande.

— Vous confesser? Ici?

— Ici même! sur-le-champ! reprit Bénard agenouillé dans la posture humble et recueillie d'un pécheur plein de foi et de contrition.

— Quelle est votre idée? Je vous confesserai volontiers et vous donnerai l'absolution; mais venez, pour cela, me trouver à l'église demain...

— Demain!... Je vous conjure de ne pas me refuser, M. le curé. Figurez-vous que je vais mourir tout-à-l'heure, et que j'ai besoin de me réconcilier avec le bon Dieu!

— Je ne puis vous refuser, Bénard, dit M. Jornand, qui soupçonna pour la première fois une cause plus grave au trouble intérieur de cet homme, et qui frissonna d'un pressentiment qu'il avait éprouvé dans la lecture du récit de la Passion. Cependant je ne me rends pas compte de cet étrange désir.

— Vous êtes si bon, M. le curé, que vous me confesserez, en apprenant que c'est me sauver la vie!

— Dites votre *Confiteor*, mon enfant, et accusez-vous des péchés que vous avez commis, pour que je vous les remette au nom de Dieu.

—J'ai commis un assassinat! dit d'un accent étouffé Bénard, qui se sentit soulagé par cet aveu.

— Un assassinat! s'écria le prêtre en joignant les mains et en reculant avec anxiété.

— Je l'ai tué! reprit Bénard, dont l'esprit borné regardait la confession comme un privilége d'impunité.

— Qui as-tu tué? malheureux!

— M. de Moranges, répondit froidement Bénard.

Le curé faillit s'évanouir à cette horrible révélation; il porta les mains à ses yeux et garda un silence lugubre, durant lequel il éleva au ciel une prière mentale pour l'ame du mort. Son premier mouvement avait été de s'emparer de l'assassin; mais il se rappela que le secret de la confession protégeait ce malheureux prosterné devant lui, et il rassembla toute sa puissance morale pour accomplir un ministère de paix et de pardon, tandis que le sang fumant de la victime criait vengeance. Bénard

s'était tranquillisé après l'aveu de son crime, comme si le confesseur avait mission de le défendre contre la justice humaine.

— Vous avez tué M. de Moranges ? dit M. Jornand, qui s'efforçait de douter d'un forfait inexplicable pour lui. Est-il vrai que vous ayez fait cela ?

— Oui, monsieur le curé. J'étais un peu en train pour avoir bu plus que ma soif : M. de Moranges m'a cherché querelle, je ne sais pourquoi ; j'ai tenu bon. Il a tiré des pistolets pour me brûler la cervelle ; mais le coup ayant manqué, je l'ai frappé avec un bâton. Il est tombé, et je crois qu'il est mort.

— Toujours une faute engendre une autre faute ; un crime, un autre crime ! Vous aviez encouru le châtiment des voleurs, vous méritez celui des meurtriers.

— On ne m'a pas vu, M. le curé ; on ne découvrira pas que c'est moi qui l'ai tué. Vous ne me trahirez point, vous, à qui je me confesse ?

— Je prierai pour vous, quoique vous soyez bien coupable, quoique vous apparteniez désormais à la loi. Espérez pourtant dans la miséricorde de Dieu.

— Que me conseillez-vous de faire ? Faut-il quitter le pays ? C'est un coup de maladroit, voilà tout ; mais les gens de justice n'écouteront pas mon excuse....

— Je vous plains, Bénard, et je voudrais pouvoir vous faire échapper au sort qui vous attend. Retirez-vous, et tremblez qu'on ne vous découvre !

Bénard interpréta ces paroles chrétiennes dans le sens d'une absolution complète, et remerciant le curé comme un sauveur, il se hâta de sortir de la forêt et de regagner sa cabane par des sentiers détournés, où il ne rencontra personne. M. Jornand, amèrement préoccupé de la triste nouvelle qu'on lui avait donnée sous le sceau de la confession, ne songea point aux dangers qu'il affrontait en allant sur le lieu du crime. Il était animé par l'espoir de rappeler à la vie M. de Moranges ; mais cet espoir s'évanouit dès qu'il eut visité le corps et la blessure : la peau était glacée et le cœur ne battait plus. Il essaya pourtant de ressusciter ce cadavre, en lui soufflant dans la bouche, en lui frottant les mains, en lui mouillant les tempes avec un peu d'eau conservée dans le creux du rocher. Il s'adonnait avec tant de zèle à ces vains efforts d'humanité, qu'il ne s'aperçut pas du

sang où il trempait le pan de sa soutane. Qaund il fut bien convaincu que M. de Moranges ne rouvrirait pas les yeux, il vint à penser que, seul auprès de ce corps ensanglanté, on le prendrait pour l'assassin. Cette idée lui inspira une frayeur panique, et il s'éloigna rapidement, comme eût fait le véritable criminel.

La réflexion calma cette frayeur quand il n'eut plus sous les yeux l'aspect du crime; mais il balança entre mille résolutions avant de choisir le parti qu'il avait à prendre. Il se persuada que son rôle de prêtre lui prescrivait de taire ce qu'il avait appris par la confession, et qu'il devait attendre que la vérité se fît jour d'une autre manière. Mais sachant qu'il aurait une veuve et un orphelin à consoler avec les secours de la religion, il se détermina, malgré sa répugnance et son embarras, à s'en aller au château de Launay. Par momens, il se représentait que la médecine viendrait peut-être à bout de rendre M. de Moranges à sa famille, et qu'il avait alors de graves motifs pour avertir les gens de l'art. Ce nouveau projet avait presque prévalu, quoique la mort de M. de Moranges ne fût que trop certaine, quand il entra dans la cour du château.

Mme de Moranges, impatiente de la longue absence de son mari, regardait par la fenêtre s'il ne revenait pas. Le déjeuner était servi depuis une heure, et le chocolat se refroidissait en s'épaississant. Mme de Moranges, grosse femme massive au propre et au figuré, avait une exactitude excessive, qui se montrait surtout dans les affaires de table et d'église : le premier coup de cloche du cuisinier, comme le premier coup de cloche du sacristain, la trouvait fidèle à son poste. Aussi ne s'expliquait-elle pas les retards de M. de Moranges, qui, depuis trente ans, ne s'était pas fait attendre cinq minutes. Elle allait donc envoyer des domestiques du côté du bois, pour savoir ce qui avait pu arrêter en route son époux ordinairement si ponctuel, et elle se préparait à lui faire une verte réprimande, quand elle vit venir le curé, qui annonçait sans doute le retour de M. de Moranges. Le fils de celui-ci, étendu sur un sopha dans la salle à manger, faisait prendre patience à son estomac en nourrissant son esprit de la lecture d'un ouvrage de Diderot.

— Ah ! voilà M. le curé ! dit avec joie Mme de Moranges : il va nous apprendre ce qui est arrivé à M. de Moranges.

—Au diable le curé! murmura le jeune homme en jetant son livre. On ne peut passer un jour sans voir cette maudite robe noire!

— Taisez-vous donc, Onésyme, interrompit Mme de Moranges avec douceur : vous parlez toujours comme un impie! cela m'afflige, mon ami.

— Nous verrons qui de nous deux est le plus sage, madame; vous aimez les prêtres; moi, je les abhorre : ce sont tous des tartufes, des gueux....

—Onésyme, Onésyme, reprit plus doucement encore Mme de Moranges, vous vous feriez brûler vif, si l'on vous dénonçait au parlement!

— Brûler vif! dit en riant cet élève des philosophes. Laissez ces fadaises aux petites gens, madame, et ne me faites pas rougir pour vous...

— Vous ne voudriez pas me fâcher, monsieur l'esprit fort? repartit la mère qui était habituée à souffrir la contradiction de la part de son fils bien-aimé, et qui se sentait presque honteuse de sa dévotion devant lui. Je vous prie de ne rien dire qui puisse blesser M. le curé, quoique je le blâme d'être un philosophe comme vous.

— Comme moi! belle comparaison, vraiment! ai-je donc la mine d'un curé? Si le roi savait son métier, il n'y aurait plus de curés en France!

— Et plus d'églises, n'est-ce pas? quel souhait d'athée! Onésyme, je prie Dieu tous les jours afin qu'il vous convertisse. A table, monsieur l'incrédule.

M. Jornand se repentit d'être venu au château, lorsqu'il y fut entré, et la vue de Mme de Moranges le glaça de terreurs nouvelles qui faillirent le déterminer à la retraite; mais il était allé trop loin pour retourner en arrière, et il eût d'ailleurs, par cette conduite étrange, fait naître des soupçons qu'il devait ne pas appeler sur lui. Comme il paraissait encore incertain et embarrassé au milieu de la cour, Mme de Moranges l'envoya chercher par un valet de chambre. Le curé tressaillit à l'invitation de la maîtresse du château, et suivit, tête baissée, le domestique jusque dans la salle où la mère et le fils avaient déjà pris place pour déjeuner. Mme de Moranges avait cru que son mari accompagnait le prêtre qu'elle salua distraitement, tout

étonnée de le voir paraître seule ; mais elle ne remarqua pas d'abord l'air défait et rêveur de M. Jornand, qui s'assit ou plutôt tomba sur une chaise sans pouvoir articuler un mot. Onésyme n'avait pas bougé de son siége ni donné un coup d'œil au curé; il haussait les épaules en rongeant un os de côtelette.

— Eh bien ! M. le curé, vous ne nous ramenez pas M. de Moranges ? dit avec enjouement la châtelaine que l'aspect d'une robe de prêtre mettait de belle humeur.

— Non, madame, répondit M Jornand, navré par la gaieté inopportune de cette dame qui allait tout-à-l'heure connaître son veuvage.

— Vous l'avez rencontré apparemment dans ses bois ? demanda Mme de Moranges en servant une aile de poulet sur l'assiette du curé.

— Oui, madame, dit le prêtre, dont le trouble croissait à chaque question, et qui sentait des larmes gonfler ses paupières.

— Quoi ! vous refusez un morceau choisi par moi ? dit-elle en faisant difficulté de reprendre l'assiette que lui rendait M. Jornand.

— Grand merci, madame; mais je n'ai pas faim, dit-il d'une voix balbutiante.

— Oh! vous accepterez bien une tasse de chocolat fait par moi ? reprit-elle d'un ton mignard qui contrastait avec le vaste embonpoint de son personnage.

— Merci, madame ! je ne pourrais rien prendre, absolument rien ! je suis mal à mon aise, j'ai des chaleurs qui me montent à la tête.....

— Comment, vous êtes malade, M. le curé ? en vérité, vous changez à vue d'œil ! vous semblez prêt à vous évanouir ? Un bouillon vous fera du bien ? des sels ! Jean ! Pierre !

— Madame.... disait M. Jornand, qui luttait avec cette faiblesse causée par l'émotion du moment ; oh ! madame... me voici mieux... pardonnez !... je me retire...

— Je ne vous laisserai point partir en cet état, mon cher M. Jornand : quand vous serez remis, on attèlera mon carrosse pour vous reconduire à Sainte-Geneviève.

— Je vous jure, madame.... disait le curé encore plus gêné

par les attentions de Mme de Moranges ; je me sens tout-à-fait bien, et si vous me le permettez, je vais....

— Non, je ne vous le permets pas, mon bon M. Jornand; car vous n'êtes pas encore dans une situation telle, que je puisse vous abandonner sans danger. Cette défaillance peut se renouveler, et je m'en voudrais toute ma vie de ne vous avoir pas mieux soigné... Tenez : vous pâlissez et vous avez des frissons! Ah! voilà enfin des sels!

— Eh! madame, s'écria Onésyme, impatienté des prévenances dévotes de sa mère, si M. le curé veut s'en aller, qu'il s'en aille!

— Ma présence ici, monsieur, ne sera peut-être pas inutile, dit M. Jornand, à qui cette parole brutale redonna le sentiment de son ministère.

— Alors restez, je ne m'y oppose pas, repartit durement Onésyme en dévorant l'aile de poulet qui avait été découpée pour le curé. Pardieu! je suis fort aise que vous restiez! continua-t-il la bouche pleine : après le déjeuner; je vous entreprendrai sur votre religion, et j'ai là de quoi vous battre, vous et votre armée de pères de l'église.

— Monsieur, dit avec dignité M. Jornand, qui avait dominé le trouble de ses sens, la religion nous prêche la paix et non la guerre; excusez-moi de vous céder le champ de bataille.

— C'est-à-dire que vous vous avouez vaincu avant le combat, dit Onésyme, qui poursuivait en même temps son copieux repas : on a moins de foi et plus de raison aujourd'hui, beaucoup plus de raison, ajouta-t-il en faisant claquer ses mâchoires. Les prêtres sont comme les augures romains qui ne pouvaient se regarder sans rire.

— Monsieur! répliqua noblement le curé, qui comprenait la puissance de la religion en face d'un malheur irréparable; je voudrais vous voir plus sage dans cette triste circonstance!

— De quelle circonstance parlez-vous? dit Onésyme qui vida un grand verre de vin pour s'animer à la discussion. Faut-il que je m'apitoie sur votre manque d'appétit?

— Si vous saviez!... s'écria M. Jornand, indigné de cet égoïsme, vous vous reprocheriez le temps que vous passez à table!

— Moi, M. le curé! quand je saurais à fond les mystères, les sacremens et les sept péchés mortels, je n'en perdrais pas pour cela un coup de dents? A votre santé, cette rasade!

— Onésyme, mon ami, reprit Mme de Moranges avec sa voix la plus caressante, obligez-moi d'aller sur la lisière du bois pour savoir ce que votre père est devenu?

— Bah! il aura rencontré en chemin Sainte-Geneviève et Hugues Capet! repartit Onésyme sans quitter sa fourchette; je souhaite qu'il nous amène ces deux convives!

— Onésyme, mon cher Onésyme! dit Mme de Moranges, empruntant le ton de la prière: votre père était encore souffrant ce matin, lorsqu'il est sorti pour visiter ses arbres.

— M. l'abbé, vous qui l'avez vu tantôt, le trouvâtes-vous malade? demanda négligemment Onésyme en remplissant une tasse de chocolat.

— Il m'a dit en effet qu'il gardait la chambre depuis trois jours, répondit le curé qui balançait à chaque instant entre un mensonge et une vérité terrible.

— Ces diables de prêtres disent toujours la moitié des choses! reprit Onésyme dont la voracité ne se ralentissait pas. Voyez si l'on peut en tirer une réponse catégorique!....

— Onésyme, M. le curé n'est pas bien aujourd'hui, dit Mme de Moranges qui avait l'air de supplier son fils: il aura eu quelque secousse; convenez-en, monsieur le curé?

— J'en conviens, murmura le curé dont la voix sourde s'exhalait comme un gémissement.

— Pardieu! M. le curé a l'esprit préoccupé, s'écria brusquement Onésyme; je gagerais qu'il a fait certain gros péché qui lui pèse sur la conscience!

— Jean! dit Mme de Moranges à son valet de chambre, Monsieur ne revient pas; je commence à m'inquiéter sérieusement... Prenez avec vous Pierre le jardinier et des garçons de ferme; vous irez à la recherche de M. de Moranges, dans le bois. N'est-ce pas dans le bois que vous l'avez rencontré, monsieur le curé?

— Oui, madame, dit M. Jornand, dont l'embarras n'échappa cette fois à personne et fut réprimé aussitôt par les ricanemens d'Onésyme.

— De quel côté, s'il vous plait ?

— Mais... du côté... je ne sais! répondit avec anxiété le curé, qui rougit d'être forcé de mentir.

— N'importe, on le trouvera bien, dit Mme de Moranges, surprise de la contrainte avec laquelle M. Jornand s'exprimait au sujet de sa rencontre avec M. de Moranges. Jean, vous n'aurez qu'à l'appeler! Il a peut-être découvert quelque antiquité parmi ses arbres. Vous a-t-il parlé de quelque découverte, monsieur le curé ?

— Madame, ne m'interrogez plus à ce sujet, je vous en prie, interrompit M. Jornand, qui n'était point assez habile dans la dissimulation pour cacher plus long-temps ce qu'il avait dans l'ame.

— Eh! quoi! monsieur le curé, vous seriez-vous mal quitté avec mon mari ? il vous est fort attaché, je vous assure, mais il a encore la vivacité d'un jeune homme, surtout pour ce qui concerne ses monumens, ainsi qu'il nomme les vieilles souches de Sequigny. Je devine maintenant pourquoi vous ne vouliez pas entrer : vous vous êtes querellé avec M. de Moranges ?

— Non, madame, dit en soupirant M. Jornand. J'avais trop de respect et d'attachement pour M. de Moranges!

— Vous n'en conviendrez ni l'un ni l'autre, mais vous vous êtes querellés, comme le mois dernier lorsqu'il prétendait prouver que son parc était un camp romain où Hugues Capet....

— Madame, parlez sur la religion à tort et à travers, interrompit Onésyme, en humant son chocolat, mais ne touchez pas à l'histoire; ceci appartient à nous autres hommes!

— Venez donc à mon secours, monsieur le curé, dit légèrement Mme de Moranges en posant une main sur le bras de l'ecclésiastique. Sur ma foi ? vous dormez ou vous priez ?

— Je priais, madame, répondit M. Jornand avec une simplicité édifiante.

— Voilà bien le moment de prier! grommela Onésyme, qui manifesta son dépit par un bruit de verre et de porcelaine. Si vous priez ici, je déjeunerai, moi, dans votre église.

— Ah! monsieur, que vous êtes peu tolérant! dit tristement le curé en essuyant deux larmes le long de ses joues. J'ai besoin de me recueillir quelques momens.

— Tolérant! disait à demi-haut Onésyme qui s'était levé de table et qui n'accordait de répit au curé qu'en faveur des signes et des invocations de Mme de Moranges : comme si la tolérance n'était pas la vertu essentielle des philosophes! Un prêtre qui ose m'accuser d'intolérance! Ils sont tous faits ainsi, ces cafards : ils nous damnent pour des bagatelles; ils nous jugent avec des microscopes; mais ils ne veulent pas être jugés, quoi qu'ils fassent!... des inquisiteurs qui se vantent d'être tolérans! Je voudrais avoir là, sous mes pieds le dernier prêtre!....

— Onésyme, vous me faites de la peine! interrompit paternellement Mme de Moranges, qui écoutait ces imprécations en priant le ciel de les pardonner à cet imprudent philosophe.

— Bon! prenez encore son parti contre moi! repartit Onésyme en colère : je suis païen, comme vous dites, et lui, c'est un saint homme! Pardieu! je ne me fie pas à cette engeance!

Onésyme se jeta sur le sopha et rouvrit son livre pour parfaire sa digestion, pendant que Mme de Moranges s'unissait de pensée à l'oraison qui tenait le curé à l'écart.

Mais des cris se font entendre au loin : Mme de Moranges court à la fenêtre; Onésyme, qui s'est endormi, ne s'éveille pas; M. Jornand s'isole dans sa prière. Les cris approchent : une rumeur tumultueuse circule autour du château; les domestiques s'appellent et sortent. Mme de Moranges ne sait que penser du mouvement qui règne aux environs; elle interroge son fils, puis le curé qui ne l'entendent pas : l'un prie, l'autre dort. Elle s'efforce de voir ce qui se passe hors des murs; elle attend avec inquiétude une nouvelle importante; elle aperçoit enfin son valet de chambre qui revient, et qui, de loin, lui envoie un geste désespéré. Alors un cortége de deuil défile par la grande porte : deux valets soutiennent sur leurs épaules le corps de M. de Moranges; elle tremble, elle s'écrie à ce spectacle lamentable; elle croit qu'il est sans connaissance ou seulement blessé; mais tous les visages sont consternés; la funeste vérité éclate dans les pleurs et les sanglots de cette foule qui entoure un cadavre. Mme de Moranges se frappe la poitrine et tombe anéantie.

Quand elle reprend ses sens au milieu des larmes, son fils, qui s'est déjà fait rendre compte en détails de la découverte du

mort au bois de Sequigny, examine dans un morne silence le cadavre de son père et la blessure résultant d'un coup de bâton sur la tête: on se tait devant lui; les larmes des assistans témoignent de la douleur causée par cette perte, car M. de Moranges était généralement aimé dans le pays. Soudain Onésyme se lève, cherche des yeux le curé qui prie dans un coin, fixe sur lui un regard perçant, s'élance avec une exclamation farouche, le saisit par le bras et le traîne auprès de la victime qu'il lui montre du doigt. Mais M. Jornand s'est fortifié par la prière; il a médité sur ses devoirs dans cette position difficile; il est résolu à céler le nom de l'assassin et à ne point abuser du secret de la confession : il a donc le maintien grave et religieux qui convient à ce déplorable événement.

— Monsieur! lui dit Onésyme en le regardant avec haine et défiance; monsieur, vous aviez vu mon père avant qu'il fût assassiné!

— Hélas! oui, reprit M. Jornand, ému involontairement à cette brusque interpellation.

— En quel lieu l'avez-vous rencontré?

— Dans ses bois, je vous l'ai dit.

— Au *Rendez-vous de chasse de Hugues-Capet?*

— Oui, monsieur, répondit le curé, qui n'avait pas encore songé aux soupçons qu'il ferait retomber sur lui-même par ces aveux.

— En ce cas, voici votre canne et votre bréviaire que j'ai ramassés près de notre pauvre maître, dit un valet en lui présentant ces deux objets.

— Ah! s'écria Onésyme, qui s'empara d'un air de triomphe du jonc et du livre que M. Jornand n'osait réclamer.

— Grand Dieu! murmura celui-ci en se cachant le visage; c'est avec cela que.....

— Cette canne est la vôtre, monsieur? dit Onésyme, qui ne le perdait pas de vue un moment.

— Je ne le nierai pas, puisque c'est la vérité.

— Ce livre est à vous?

— Je l'avais oublié au même endroit, ainsi que la canne, et cet oubli, que je déplore...

— Monsieur, vous avez tué mon père!

— Onésyme, que dites-vous là? s'écria Mme de Moranges.

qui suivait avec effroi cet interrogatoire. Pardonnez-lui, monsieur le curé? la douleur l'égare!

— Moi, tuer un homme! assassiner M. de Moranges! répliqua le prêtre que cette accusation imprévue avait jeté dans un étrange désordre d'esprit. Je vous excuse, monsieur, quoique un pareil soupçon me soit bien cruel! Dieu soit loué! ma vie entière répond à cette indignité!

— C'est vous le meurtrier, dis-je! reprit avec une nouvelle énergie Onésyme, convaincu dans sa supposition par le trouble et les larmes de l'accusé.

— Au nom du ciel! monsieur, ne repétez pas une si odieuse injure contre un honnête homme, contre un prêtre...

— Un prêtre! Vous vous cachez sous ce manteau pour avoir l'impunité; mais je vous démasquerai, misérable; je vengerai la mort de mon père!

— Onésyme, mon fils, ne parlez pas ainsi! disait Mme de Moranges, qui tremblait de voir s'accréditer une imputation qu'elle traitait encore de folle et d'impie.

— Tout-à-l'heure, madame, vous avez été témoin de son émotion, de ses remords, de son désespoir? le lâche avait peur! Avoue, monstre! avoue!

— Monsieur, je méprise vos inculpations abominables, dit M. Jornand avec un élan du cœur; je suis fâché qu'une si juste douleur soit souillée par des excès que vous blâmerez ensuite le premier. La charité, que nous enseigne l'Évangile, me secourra contre vous, et la main pure, où vous osez chercher les traces du sang de votre malheureux pére, s'étendra vers vous pour vous absoudre et vous bénir.

— Tais-toi, fourbe! interrompit Onésyme avec fureur. N'essaie pas de te faire un appui de ce jargon faux et infâme. Tu as tué mon père! Vois-tu ce bâton? c'est l'instrument de l'assassinat; et ce livre qui servait à tes grimaces de charlatan, ce livre proteste contre ton crime...

— Onésyme, je vous ordonne de cesser! dit d'une voix faible Mme de Moranges, craignant d'être foudroyée avec son fils blasphémant et insultant un ecclésiastique.

— Ne sont-ce point assez de preuves? reprit Onésyme en sanglotant. Son sang! assassin, voilà son sang!

— Son sang! s'écria Mme de Moranges qui n'en croyait pas

ses yeux et se signait en considérant le pan de la soutane qui avait trempé dans le sang de la victime.

— Il a tué M. de Moranges! crièrent à la fois les spectateurs, la main étendue pour saisir l'assassin que le jeune homme n'avait pas lâché.

— Je suis confondu! dit M. Jornand. Mes amis! je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel et sur la terre...

— Ne jure pas, exécrable prêtre! interrompit Onésyme.

— Quoi! c'est vous, monsieur le curé! dit Mme de Moranges reculant avec des gestes d'horreur.

— Madame! messieurs! mes frères! disait M. Jornand se tournant successivement vers toutes les personnes présentes, pour tâcher de leur inspirer quelque commisération. Ce n'est pas moi! je suis innocent! j'en atteste Dieu. C'est un concours effrayant de circonstances qui m'accablent! Je suis incapable de semblable forfait! Je suis un prêtre! vous connaissez tous ma vie. Eh! pourquoi aurais-je commis cette action détestable? M. de Moranges, cet excellent vieillard que j'aimais...

— N'insulte pas à sa mémoire après l'avoir tué! reprit Onésyme. Ne te targue pas de ton caractère de prêtre! le crime est avéré, et l'auteur n'est autre que toi.

— Cependant, si c'était un autre!..

— Tu connais donc l'assassin? tu es donc son complice? Nomme-le! Tu baisses la tête et ne réponds rien; oui, tu subiras la peine des assassins!

— Oh! le scélérat! crièrent les gens de M. de Moranges et les paysans accourus à cette triste nouvelle, Oh! le méchant prêtre! il faut le mettre par morceaux!

— La justice le châtiera, dit Onésyme en retenant l'exaspération des assistans prêts à déchirer en pièces le prétendu assassin. Avant un mois, il sera roué vif aux portes du château. Hélas! son supplice ne fera pas revivre mon père, mais il montrera l'incroyable scélératesse des prêtres!

— On m'accuse à tort, repartit le curé avec calme: j'avoue que les apparences sont contre moi; mais, quoi qu'il arrive, j'aurai pour moi ma conscience, et la volonté de Dieu soit faite!

M. Jornand fut mené chez le bailli au milieu des injures et

des vociférations furieuses de la populace. Dans son premier interrogatoire, il spécifia l'heure et le lieu où il avait rencontré M. de Moranges; il reconnut sa canne et son livre, il ne nia pas que la mort eût été donnée au moyen de ce jonc; mais il persista dans ses protestations d'innocence et ne voulut accuser personne : on trouva sur lui la bourse de M. de Moranges! Il fut transféré le soir même à Paris, et le lendemain la procédure commença en Tournelle criminelle. Onésyme de Moranges pressait avec acharnement la conclusion de cette affaire, qui tenait en émoi tout le doyenné de Montlhéry. Les faits malheureusement n'avaient que trop de vraisemblance, et, pour les corroborer encore, on découvrit que des arbres avaient été coupés en fraude dans la propriété de Moranges, et que ces arbres se retrouvaient sciés dans le cellier du presbytère. On supposa donc que le curé, dont le bénéfice ne s'élevait pas à plus de sept cents livres, avait volé ce bois, et que, se voyant surpris en flagrant délit, il avait cru faire disparaître le seul témoin de son crime par la mort du seigneur de Launay.

Enfin, les débats du procès confirmèrent davantage les charges de l'accusation, et M. Jornand, accablé par des preuves qu'il ne pouvait réfuter sans perdre Bénard, fut condamné à faire amende honorable, un cierge de quatre livres en main, à la porte de l'église de Sainte-Geneviève-des-Bois, et à être roué vif devant le château de Launay. M. Jornand, se résignant à mourir martyr de son devoir, garda fidèlement le secret de la confession du véritable assassin, et continua de proclamer son innocence avec une fermeté inébranlable qui produisit quelque indécision parmi ses juges, mais ne put suspendre l'arrêt.

La nuit qui suivit cet arrêt prononcé à Paris fort avant dans la soirée et apporté aussitôt par Onésyme à Mme de Moranges, cette dame avait beaucoup pleuré et prié en songeant que le supplice de la roue, infligé à un ecclésiastique, déshonorerait le clergé et la religion; elle s'était enfin endormie d'un sommeil agité qui lui représentait en songe le malheureux Jornand prosterné au pied de l'autel et jurant à Dieu qu'il était innocent. Tout à coup la fenêtre de sa chambre s'ouvre avec fracas; elle s'éveille en sursaut, elle se dresse sur son séant, elle y reste pétrifiée! Un spectre enveloppé d'un drap blanc est debout sur le balcon et agite son linceul au-dessus de sa tête.

— Madame, lui dit une voix basse que la peur de Mme de Moranges grossit à ses oreilles, madame, je vous supplie de sauver M. le curé !

— Comment ? pourquoi le sauver? répond-elle en se signant coup sur coup. Que puis-je faire ? Que veut-on que je fasse ?

— M. le curé est innocent, je vous le jure ; ce n'est pas lui qui a tué M. de Moranges !

— Est-il possible ? Je n'avais pas aussi le courage de me résoudre à le croire coupable. Mais vous qui venez sans doute de la part du ciel !...

— Oui madame, c'est le ciel qui m'envoie ; c'est le ciel qui m'a conseillé. Je viens vous dire qu'il faut ne faire aucun mal à M. Jornand, qui est le plus honnête homme du monde, le plus saint, le plus digne homme ! Ah ! madame, ordonnez qu'on ne le tourmente plus pour cela !

— Hélas? ne savez-vous pas qu'il est condamné à mort et qu'il sera roué vif demain matin devant le château !

Le fantôme poussa un cri déchirant, murmura quelques paroles inarticulées, et disparut dans les ténèbres.

Le lendemain, Mme de Moranges, que cette apparition avait laissée sans sommeil et sans repos jusqu'au jour, la raconta en l'exagérant à Onésyme, qui avait surveillé pendant la nuit les apprêts du supplice que les gens du village venaient voir à la lueur des torches ; mais Onésyme ne fit que rire des visions de sa mère, et répondit à toutes les objections qu'elle lui adressait sur l'innocence du curé, par des malédictions haineuses contre les prêtres en général. Onésyme poussa la passion au point de dire qu'il assisterait avec joie à l'exécution qui devait couvrir d'opprobre le culte catholique et ses ministres. C'était le fanatisme de la philosophie du XVIIIe siècle.

L'heure sonna : M. Jornand, qui avait été ramené de nuit dans la prison du bailliage, est conduit à l'église entre deux haies de curieux qui l'outragent et qui ont soif de son sang. Il est calme, modeste, silencieux ; mais son regard rayonne en se levant au ciel. Après l'amende honorable, où il protesta de son innocence, il fut conduit, avec la même pompe d'insultes et de haines publiques, à l'endroit où la roue était placée.

En face de la porte principale du château, il y avait un chêne immense que M. de Moranges prenait pour un de ces ar-

bres sacrés sur lesquels les druides cueillaient le gui et appendaient les armes des peuples vaincus. Au sommet de ce chêne, Bénard s'était hissé dès le matin comme pour mieux voir les affreux détails de l'exécution ; on l'apercevait d'en bas, immobile sur une forte branche, la tête cachée dans sa poitrine, ainsi qu'un oiseau de proie endormi.

— Messieurs et mesdames ! cria-t-il d'une voix retentissante qui attira de son côté tous les yeux, dirigés en ce moment vers le condamné, que l'exécuteur déshabillait pour l'étendre sur la roue : M. le curé est innocent et je suis le coupable. Il le sait bien, le saint homme, puisqu'il a reçu ma confession et ne l'a pas révélée ! Je serais damné éternellement si je le laissais mourir à ma place. Ainsi donc, ne le chagrinez plus là-dessus et portez-lui respect, car c'est moi qui ai tué M. de Moranges après lui avoir volé son bois ; c'est moi qui ai mérité la mort et je me fais justice moi-même en recommandant mon ame aux prières de M. le curé.

En achevant ces mots, Bénard, qui avait passé autour de son cou un nœud coulant attaché à l'arbre, se précipita dans le vide et demeura suspendu à cinquante pieds de terre. Quand on parvint à le détacher, il n'existait plus : on trouva en sa poche un écrit signé de sa main constatant son crime et la vertueuse piété de M. Jornand.

Deux jours après cet évènement, l'arrêt de la Tournelle fut révoqué, et le curé reconduit en triomphe dans sa paroisse. Onésyme, forcé d'admirer la grandeur d'ame et la générosité de M. Jornand, déclara que ce n'était pas un prêtre, mais un philosophe chrétien.

PAUL L. JACOB. Bibliophile.

BULLETIN.

La saison politique se prolonge, saison de pluie et de discours parlementaires, de giboulées, d'orages et d'intrigues, d'averses et de longues séances de la chambre, mauvaise saison qui finira bientôt, il faut l'espérer, et qui fera place au repos, au calme, aux fleurs et au soleil.

En attendant, les doctrinaires s'agitent sous ce ciel gris, et profitent de leurs deriers jours d'influence et d'hiver avec une activité qui n'appartient qu'à eux, il faut bien le reconnaître. C'est un bourdonnement sans pareil dans la ruche doctrinaire; dès le matin, ils assiégent les hôtels des membres influens de la chambre, modestes hôtels garnis souvent, où ils relancent ceux qui sommeillent, et qui ne sont pas bien convaincus que la France est à la veille d'être à feu et à sang, depuis qu'elle a le malheur de n'avoir plus pour ministres MM. de Broglie et Guizot, et pour ministricules MM. Duvergier de Hauranne, Piscatory et Jaubert.

Ce seraient d'admirables choses que cette activité et ce mouvement, s'ils s'employaient au bien et au repos du pays, au lieu de servir à troubler, à irriter, à échauffer les esprits, et à semer la discorde, On dirait les jésuites sous le ministère de M. de Martignac ; c'est le même peuple de taupes, moins nombreux il vrai, le même travail souterrain.

La doctrine est partout, comme la congrégation. Rien que cette semaine seulement, on l'a rencontrée de grand matin chez

un ambassadeur, homme très spirituel, aimant beaucoup les nouvelles le jour de ses dépêches, mais ne les prenant pas de toutes mains. La doctrine avait cependant réussi à lui faire prendre les siennes. Déjà il levait la plume pour écrire à sa cour que le ministère était sur le point de se dissoudre par la retraite de M. de Montalivet, qui avait déclaré formellement que le discours de M. Dupin l'obligeait à donner sa démission, si le ministère ne blâmait ouvertement le président de la chambre. M. de Montalivet faisait ses préparatifs de départ, il était même déjà loin , et les autres ministres avaient envoyé des courriers pour le ramener. Heureusement, l'ambassadeur eut la pensée de s'assurer de la nouvelle avant de l'expédier à sa cour ; et son secrétaire qu'il envoya rue de Grenelle , trouva le ministre tout occupé des affaires de son département, et peu disposé à le livrer aux doctrinaires.

Mais la doctrine ne se lasse point. Elle s'en alla, sous la forme d'un jeune doctrinaire élevé au biberon de M. Guizot. trouver bravement M. de Gasparin, et lui remontra, en termes assez impératifs, que, placé par le ministère du 11 octobre au poste qu'il occupe, il se devait de se démettre de ses fontions. On dit que M. de Gasparin ne fut pas tout-à-fait de l'avis du jeune publiciste, et qu'il lui fit une réponse digne de Jean de Paris. Le lendemain, on ne lut pas moins, dans les journaux de la doctrine, l'annonce de la démission de M. de Gasparin.

Le doctrinaires voudraient tracer un cordon sanitaire autour de ce ministère, infecté du contact du tiers-parti. Quiconque communique avec lui est aussitôt mis en quarantaine dans le lazaret doctrinaire, où il y a défense de l'approcher. M. de Broglie lui-même subit la rigueur de cette consigne. M. de Broglie n'a-t-il pas reçu de ce ministère le grand cordon de la Légion-d'Honneur , et n'a-t-il pas soutenu M. Thiers dans la discussion de la loi des chemins vicinaux? C'est même à M. de Broglie que le ministère a dû un vote qui semblait indécis ! Aussi, le soir de cette séance, M. de Broglie fut assailli de reproches.—Mais comment avez-vous pu vous décider à parler en faveur de ce ministère? lui criait-on de toutes parts, le plus doucement possible ; car on respecte encore M. de Broglie malgré ce qu'on nomme sa défection. — Que voulez-vous? c'était mon opinion. — On n'a qu'un parti ; on n'a pas une opinion ! lui répondit aigrement

un des évêques de la doctrine. — Depuis ce temps-là, M. de Broglie est rangé parmi les suspects, dont le nombre augmente chaque jour.

Mais quand on apprit que M. de Broglie avait accepté le grand cordon de la Légion, peu s'en fallut qu'on ne l'attaquât dans les feuilles du parti. M. de Broglie, grand cordon de la Légion-d'Honneur, tandis que M. Guizot n'est encore qu'officier! Mais M. Guizot attend son tour; et il annonce hautement qu'il compte bien donner prochainement le grand cordon à M. Thiers. Quel cordon, s'il vous plaît?

Dans les salons, les doctrinaires se groupent dans les angles, et semblent prêts à fondre sur les ministériels. Il y a peu de jours, à la signature du contrat de mariage de M. de Guizart, directeur des travaux publics, où les anciens ministres et fonctionnaires doctrinaires se trouvaient réunis avec les ministres actuels et des membres du tiers-parti, c'était un curieux spectacle que de voir le silence et la froideur qui régnaient parmi ces amis de la veille. M. Guizot signa en même temps que M. Thiers; ils prirent ensemble des plumes sur la table; mais à l'air dont cela se fit, on eût dit qu'ils allaient s'en servir pour écrire l'un contre l'autre. C'est sans doute la dernière fois que ces deux noms se trouveront au bas d'un acte de conciliation.

Dans la chambre, on a moins d'égards. Les mots piquans se décochent d'un banc à l'autre, et les doctrinaires se distinguent par leur âpreté native, sur laquelle ils ont de beaucoup renchéri. Il faut rendre justice à leurs adversaires; soit que la position leur semble meilleure, soit que le souvenir de l'ancienne intimité politique les retienne, ils sont loin de montrer l'animosité et l'aigreur de la nouvelle opposition, qui rappelle assez la bilieuse et violente opposition tory qui se forma, dans la chambre des lords, à la chute de lord Wellington. Ainsi, dans le débat du neuvième bureau, entre les doctrinaires d'un côté et M. Dupin et M. Comte de l'autre, le ministère est resté aussi neutre qu'il pouvait l'être dans une question où il semble cependant décidé à porter secours à M. Dupin. — Ainsi de la chambre. Elle a écouté paisiblement le rapport de M. Jaubert, sans prendre part aux murmures approbateurs qui partaient du banc de ses amis. — L'armée parlementaire, disait un député,

ne prend aucune part à cette guerre ; il n'y a que les colonels qui se battent entre eux dans un coin.

On sait que dans leur colère contre M. Dupin, M. Guizot et ses amis ont proposé de soumettre le discours d'apparat du président à la censure de la chambre, représentée par une commission. M. Guizot sait-il bien que sa colère ressemble tout-à-fait à une colère impériale qui prit un jour à Napoléon, après un discours où le représentant d'un corps de l'état avait prononcé quelques mots qui lui avaient déplu? Or, puisque M. Guizot prend les allures du grand Napoléon, et qu'il s'essaie de traiter la chambre des députés de 1836 comme les muets du corps législatif de 1809, nous lui offrons le décret suivant, émané de l'auguste fureur de Napoléon, dans la circonstance que nous venons de dire. Il pourra le convertir en proposition, et le faire adopter par la chambre où il exerce une influence *incontestée.*

« Au palais des Tuileries, le 25 février 1809.

« Napoléon, etc. Notre conseil d'état entendu, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article 1er. Tout discours ou adresse, fait au nom d'un des corps de l'état, politiques, administratifs, judiciaires, savans ou littéraires, ne pourra être prononcé qu'après avoir été préalablement soumis à l'approbation respective de chaque corps.

« Art. 2. Lorsque la rédaction du projet de discours ou d'adresse n'aura pas été confiée à une commission, le président en sera chargé de droit.

« Art. 3. Lorsqu'une commission en aura été chargée, elle désignera un de ses membres pour la rédaction ; elle entendra ensuite la lecture, discutera, s'il y a lieu, arrêtera les changemens, additions ou retranchemens que le rédacteur exécutera ; et le projet, adopté par la commission, sera ensuite soumis à l'approbation de l'assemblée générale.

« Art. 4. Lorsque le président sera chargé de la rédaction, une commission de cinq membres sera formée par le sort, et l'on procédera comme il est dit à l'article précédent.

« Art. 5. Les discours et adresses lus et approuvés dans l'assemblée générale, seront inscrits sur les registres du secré-

tariat ou sur le procès-verbal, et expédition en sera remise au président chargé de porter la parole.

« Art. 6. Nos ministres sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret. »

Cet écrit n'est pas signé *Guizot*, il n'est signé que *Napoléon;* mais il n'y a qu'à changer la signature. Ce sera un bon complément du système d'intimidation doctrinaire.

Voici Paris sous une de ses faces à cette heure; c'est sa face politique. L'autre est toute financière. Les journaux n'ont plus de place à donner aux discussions politiques, quelque vives et pressantes qu'elles soient, et le rapport de M. Jaubert sur le crédit de cent millions s'abîme sous les millions dont sont couvertes les pages d'annonces. On dirait que les actions du Missisipi ont de nouveau envahi la France, et que la rue Quincampoix a vomi de nouveau tous les faiseurs de projets de 1740. On a tant fait du Louis XV et de la régence, qu'on vient de transporter ces belles époques dans les affaires.

A chaque coin de rue, un imprimeur ou un libraire vous offre un million. Voulez-vous le million Éverat, le million Gosselin ou le million Furne, ou le million du *Panthéon littéraire ?* Choisissez, pour 250 francs vous serez millionnaire à la façon de ces messieurs ! La demandes de millions pleuvent ; la province veut aussi des millions, et on lui expédie chaque jour par la poste quelques-uns de ces millions de papier qu'on paie si bon marché, mais, il est vrai, au comptant. En vérité, il faudrait être bien pauvre et bien dénué de tout pour se refuser aujourd'hui le plaisir, si peu dispendieux, de se faire millionnaire.

Porte-Saint-Martin. — *Don Juan de Marana*, par M. Alex. Dumas.

Pauvre drame ! s'être fait attendre si long-temps pour paraître un samedi, la veille d'un dimanche, qui est la veille du

lundi; or, le lundi c'est le jour du grand feuilleton, du feuilleton quotidien qui ne peut ni reculer ni avancer, que les débats des deux chambres éloignent impitoyablement les autres jours de la semaine. Le feuilleton du lundi s'est jeté comme un loup dévorant sur le drame du samedi, il l'a découpé, disséqué, anatomisé, il en a bourré ses colonnes, il reproduit une à une chaque décoration, il a décrit chaque pourpoint, il a compté les perles que don Juan donne à Teresita; il a suivi pas à pas, acte par acte, le drame de la veille, puis tout a été dit. Ceci complique singulièrement notre tâche : nous aurions bien voulu, nous aussi, n'avoir qu'à raconter, scène par scène, ce *mystère* tissu avec toute l'habileté d'un dramaturge moderne, cette exhumation du moyen-âge faite en 1836 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, théâtre religieux et moral par-dessus tout, comme chacun sait; mais non, il nous faut, bon gré mal gré, dire notre avis de cette pièce. Si seulement dans l'inventaire qu'il a dressé des peintures de M. Ciceri, le grand feuilleton avait oublié quelque coin de la triple mine d'or, de diamant et d'argent, que traversent le diable et don Josès avant de parvenir au tombeau du père de don Juan, nous nous en emparerions sur-le-champ, et notre tâche serait achevée; si l'on n'avait remarqué avant nous l'ordonnance des nuages qui cachent la vierge Marie, nous aurions pu nous dédommager en faisant une dissertation bien nuageuse sur la double nature des anges femmes et des femmes anges ; mais hélas ! hélas ! la moisson est achevée, et il n'est personne qui n'ignore aujourd'hui qu'on doit à M. Harel une toile représentant Shakspeare dans la compagnie de Périnet Leclerc, et P. Corneille au-dessous de la marquise de Brinvilliers.

Et d'abord prenons pour lui-même le sujet de *Don Juan*. Don Juan est-il un type bien réel ? Est-ce bien vraiment un homme comme les autres hommes ! N'est-il pas certaines organisations trop exceptionnelles pour pouvoir jamais exciter d'intérêt, qui se sont mises d'elles-mêmes hors du droit commun, et par conséquent en dehors de l'histoire, en dehors de la poésie ? Ces monstruosités morales ne sont-elles pas, en saine logique, les personnages les plus anti-dramatiques que l'on puisse imaginer ? Entre eux et le public, aucune sympathie, aucun rapport d'idées : leur conduite, leurs paroles, restent une énigme

pour l'intelligence de la foule. Le sentiment qui s'éveille en nous à l'aspect de ces sphynx redoutables, est celui de la curiosité; mais d'une curiosité dans laquelle le cœur n'est pour rien, et l'esprit pour bien peu de chose. Il semble que M. Dumas, génie profondément dramatique, ait pressenti, sans s'en rendre compte toutefois, l'exactitude de cette observation. En effet, il a placé son *Don Juan* dans un monde tout idéal, tout d'imagination. Ce ne sont que chants mystérieux, qu'apparitions, que fantômes; tantôt une voix s'échappe du sein des cieux entr'ouverts; tantôt des morts se relèvent de leur tombe de pierre pour prendre la plume et signer un testament; ce sont des statues qui marchent; c'est une course à travers l'infini; Lenore prête son cheval à don Juan de Marana; enfin un château enchanté où se rassemblent toutes les victimes de don Juan. Rien de réel, rien de terrestre; en un mot, M. Dumas a fait un drame *fantastique*, comme le dit spirituellement l'affiche.

Un drame fantastique! Ces deux mots ne hurlent-ils pas de se trouver ensemble? Est-ce bien l'auteur d'*Antony* et d'*Angèle*, celui qui s'était jusqu'alors renfermé dans la peinture des mœurs réelles, des passions en frac et en chapeau rond, qui, délaissant tout à coup cette voie difficile et glorieuse dans laquelle éclate son incontestable supériorité, s'abandonne tout à coup aux caprices les plus désordonnés d'une imagination vagabonde; qui substitue, à ceux-là que nous connaissons tous, que nous rencontrons chaque jour dans la rue, qui sont nos frères, nos amis, nos rivaux, qui sont, comme nous, vivans et passionnés, Antony, Richard, Dalvimare, et d'autres encore que nous savons par l'histoire, et qui ont vécu et qui ont agi comme des hommes, Christine, Henri III, Henri VIII; qui substitue, dis-je, à ces créations si originales et si dramatiques, parce qu'elles sont humaines, je ne sais quelles évocations du ciel ou de l'enfer, anges ou démons, qui n'ont ni chair ni os, et parlent une langue inconnue? Où rencontre-t-on des don Juan qui tuent et assassinent à leur guise? A la cour d'assises peut-être; et là ils s'appellent Lacenaire!

Mais non, ce n'est pas un drame fantastique qu'a voulu faire M. Dumas, comme le dit menteusement l'affiche; c'est un drame catholique! Bien loin d'opposer ici une fin de non-recevoir, et de demander comment au XIXe siècle, après Voltaire et la révo

lution française, on peut faire un drame catholique, nous accepterons de grand cœur la donnée de M. Dumas.

L'histoire du théâtre au moyen-âge se divise en deux grandes périodes, comme l'a fort bien démontré M. Magnin, dans un très remarquable cours qu'il a professé, l'année dernière, à la Sorbonne : la période hiératique, qui s'étend du VIe siècle au XIIIe, et la période des confréries, qui commence au XIIIe siècle et finit avec l'établissement des théâtres réguliers au XVIe siècle. Le théâtre et l'église ne forment d'abord qu'une unité ; le drame, c'est la messe ; le peuple danse dans le chœur, autour des cimetières, et sur les tombeaux des saints. Cette période est, à proprement parler, l'apogée du catholicisme et de l'autorité sacerdotale. Peu à peu, il est vrai, les confréries, soit pieuses, soit séculières, les corporations d'ouvriers, et même certains couvens, se dérobent au joug de la discipline de l'église, et continuent, en dehors d'elle, le développement des arts. Cependant, même dans leurs plus grands excès, dans leurs réjouissances les plus démocratiques, la fête du *deposuit*, des Saints-Innocens, etc., les confréries restent sous l'influence directe du clergé ; et M. Magnin a fort bien prouvé que c'est à tort que l'on voudrait voir des traces de protestantisme, même dans les satires de Rutebeuf et les bas reliefs de la cathédrale de Strasbourg. Or, j'invoque ici tous les auteurs de *mystères*, pouvait-il tomber dans l'esprit d'un seul catholique, au moyen-âge, de faire assassiner un prêtre par son héros ? Eh bien ! le premier crime de *Don Juan*, dans le drame catholique de M. Dumas, c'est de jeter un prêtre par la fenêtre. Quelle lutte peut encore exister après un pareil début ? Que vient faire ici le bon ange avec ses ailes blanches ? Don Juan n'est-il pas irrévocablement acquis au génie du mal ? L'énormité du crime détruit sur-le-champ l'équilibre ; et cette première faute de don Juan, sans laquelle le drame n'existerait pas, est précisément le plus terrible argument que l'on puisse invoquer contre l'ouvrage de M. Dumas.

Le second acte, brillant, vif, spirtuel, magnifique, a beaucoup plu. Paquita, l'Emilia d'une nouvelle Desdemona, se laisse tenter par un collier, une bague, une bourse bien garnie. Elle introduit don Juan dans le château de Teresita, qui est la troisième victime de don Juan, car le premier acte a déjà coûté

la vie à deux courtisanes obscures, qui prononcent à peine quelques paroles, et ne reparaissent plus que sous la forme d'ombres au quatrième et au cinquième acte.

Le troisième acte, l'acte le plus important des anciennes tragédies classiques, l'acte pour lequel l'auteur réservait tous ses efforts, l'acte qui dans *Mithridate*, s'ouvre par : *Approchez, mes enfans*, n'est dans la pièce de M. Dumas, qu'un hors-d'œuvre qui pourrait se retrancher sans que l'action en souffrît le moins du monde. En effet, deux nouveaux personnages sont introduits, qui tous les deux ont succombé avant la chute du rideau, don Sandoval, dona Inès d'Oyeda; don Sandoval meurt de la main de don Juan et dona Inès s'empoisonne. Ce troisième acte, qui aurait pu servir d'intermède terrestre, le premier intermède se passant dans le ciel et le second dans une mine, est d'ailleurs bien posé, bien assis sur ses jambes, il a l'allure dégagée, le verbe hautain; le dialogue en est rapide et serré.

Dona Inès est la quatrième victime femelle de don Juan, et don Sandoval a le numéro deux parmi les hommes.

Je demandais tout-à-l'heure à quoi servait ce troisième acte, qui ne se rattache ni au second, ni au quatrième, que rien n'annonce, que rien ne suit, entièrement formé de personnages nouveaux venant présenter leur poitrine à l'épée insatiable de don Juan. Voici : en mourant, dona Inès d'Oyeda apprend à don Juan qu'elle a une sœur qui habite un couvent dans les Espagnes, et le charge d'aller la voir pour lui demander ses prières. Don Juan saisira cette occasion pour ajouter à la liste de ses conquêtes une épouse de Dieu. Cette parole de dona Inès est grosse de deux actes et de quatre tableaux.

Est-ce bien M. Dumas, si habile à lier les scènes entre elles, si versé dans la pratique du théâtre, qui n'a pu trouver d'autre moyen pour rattacher ces deux derniers actes aux trois premiers, qu'une simple parole dite en mourant par un personnage étranger à l'intrigue de la pièce? Ces deux derniers actes ont d'ailleurs le mérite de n'être point juxtaposés, et de s'engendrer réciproquement, tandis que l'on chercherait en vain la liaison du second et du troisième acte. En revanche, nous voyons reparaître le *merveilleux*, dont l'absence donnait tant de prix au troisième acte. Les moyens employés par M. Dumas

manquent eux-mêmes de variété ; le dénouement du cinquième acte est le même que celui du premier tableau du quatrième acte.

On a beaucoup reproché à M. Dumas les nombreuses ressemblances que contiennent sa pièce ; on a cité Molière, Goethe, Walter Scott, Mérimée, Alfred de Musset, Mullner, Edgar Quinet, Casti; on les a fait apparaître comme les victimes de *Don Juan*. Nous n'admettons pas ces reproches; toutefois, il est impossible de ne pas reconnaître dans le second acte une scène de *Faust*.

Le style de *Don Juan* est mi-partie prose et vers; les vers sont doux, faciles, gracieux; la prose est concise, nerveuse, souvent incorrecte, rarement choquante, comme dans plusieurs productions de l'école moderne.

Les acteurs se sont en général bien tenus. Delafosse a mis trop de violence dans son jeu. Mlle Ida s'est surpassée dans le rôle de Marthe, où elle a obtenu d'unanimes applaudissemens. M. Bocage, chargé du rôle de don Juan, est entré complètement dans le caractère du drame et dans les intentions de l'auteur. Nous ne pouvons passer sous silence un incident fâcheux qui a troublé la première représentation. Les paroles de M. Bocage ont été en elles-mêmes fort convenables, mais de pareilles interruptions sont un précédent inadmissible, autant dans l'intérêt de l'acteur que dans celui de la dignité du public.

Lorsque, dans le château enchanté du cinquième acte, la main des victimes de don Juan écrit dans les ténèbres : vengeance ! un doigt invisible trace le mot : justice. Oui, c'est la justice que l'on doit à un talent aussi élevé que celui de M. Dumas; or, la justice c'est la discussion, la discussion loyale, complète, sévère; cette discussion, nous la provoquons sur le drame de *Don Juan*. Nous estimons cette œuvre comme marquée d'un cachet tout particulier de talent, d'audace, et de gravité. C'est scrupuleusement que nous l'avons examinée, et si nous l'avons combattue, c'est que, dans notre conviction, de pareils essais peuvent prouver de la part de l'auteur beaucoup de force, d'invention, d'originalité; mais ils ne sont point issus de la tradition française, ce sont des rameaux d'une végétation hâtive et colorée, mais qui ne portent ni fleurs, ni fruits. Le public assiste avec surprise, avec effroi, avec ébahissement à ces tentatives que j'appellerai égoïstes ; et s'il ne res-

sent à leur égard aucune antipathie radicale, il ne peut, d'un autre côté, prêter son appui à des ouvrages qui ne sont ni du passé, ni de l'avenir, ni de la tragédie classique, ni du drame moderne, ni *Britannicus*, ni *Antony,* mais une fantaisie de l'artiste, un caprice de son imagination.

—

Le concert de clôture du Conservatoire a été un des plus brillans de la saison, grace à la symphonie en *ut mineur,* au chœur anonyme du XVIe siècle, aux fragmens du premier acte d'*Iphigénie en Tauride,* à l'ouverture d'*Egmont*, et à la perfection avec laquelle presque tous ces morceaux ont été exécutés. La symphonie en *ut mineur,* que l'on s'était attendu à voir figurer sur le programme de chaque séance, a excité d'autant plus d'admiration qu'elle avait été l'objet de plus d'impatience. Pour nous, nous avons espéré jusqu'au dernier moment entendre la symphonie avec chœurs, cette dernière et colossale composition qui, depuis cinq ans, n'a encore été jouée que deux fois. On aurait dû nous la donner, ne fût-ce que pour varier le répertoire; et, puisque on prétend que le public a fait de si grands progrès dans l'intelligence de la haute et sérieuse musique, on pouvait présumer qu'elle n'eût pas manqué d'être comprise. Force nous est d'ajourner nos espérances à l'année prochaine, si toutefois il doit y avoir une année prochaine pour la société des concerts, dont l'existence cause de si terribles ennuis à M. le fermier du droit des indigens.

Les *Laudi spirituali* du XVIe siècle (et non du XVe, comme le dit le programme) prouvent ce que nous avons déjà soutenu, savoir qu'il n'y a pas d'expression religieuse possible en musique sans la tonalité consonnante du plain-chant. A l'exception de deux mesures, l'harmonie de ce morceau repose entièrement sur des accords parfaits; aussi son caractère calme, pur et plein d'onction, convient parfaitement à l'accent de la prière. Il ne faut pas conclure de cela qu'il existe des procédés mécaniques pour composer de la musique sacrée. Nous savons qu'il faut, avant tout, une certaine disposition, une certaine préparation d'esprit qui n'est autre que le sentiment. Mais on doit aussi se soumettre à des conditions de tonalité en vertu desquelles les accords dissonnans se rapportent, les uns, à l'expression religieuse, les autres, à l'expression mondaine. Les

fragmens d'*Iphigénie en Tauride* ont produit sur l'auditoire moins d'impression qu'au précédent concert. Serait-ce parce que, le premier enthousiasme passé, la voix de M. Massol aurait paru trop faible pour aborder le terrible récitatif de Gluck?

Deux solos ont été intercalés dans cette séance, et l'on sait ce que ce genre d'exécution, si insipide partout ailleurs, gagne en insipidité par le voisinage des grandes masses instrumentales et vocales du Conservatoire. Le premier de ces solos était pour le cor en *la bémol.* Qu'importe au public, nous le demandons, que le cor soit en *la bémol ?* Comment veut-on qu'il applaudisse à des difficultés qui ne peuvent être appréciées qu'avec une connaissance spéciale de l'instrument ? Et puis l'instrument, monté sur ce ton, manque de charme et de sonorité. Toujours du mécanisme ! et rien que du mécanisme ; la pensée de la plupart de nos virtuoses ne s'élève pas plus haut.

Le second solo était une fantaisie *à l'espagnole,* pour le hautbois. Pourquoi *à l'espagnole?* Est-ce parce que cette fantaisie était accompagnée d'une castagnette et d'un triangle ? Nous n'en savons rien ; mais ce que nous savons, c'est que le triangle et la castagnette ont fait rire une moitié de l'auditoire et hausser les épaules à l'autre. Et puis le style de cette fantaisie pour hautbois, c'est-à-dire pour l'instrument qui se prête le plus à la simplicité et à la naïveté ; le style, disons-nous, de cette fantasie est si prétentieux, si tourmenté, si diffus ! En vérité, les compositeurs et les instrumentistes ne savent plus à quel saint se vouer. Voilà les formes italiennes qui s'usent, il faut en créer d'autres. Mais créer n'est pas chose facile. Alors on fait un amalgame de phrases, de modulations, d'effets harmoniques de tous les genres, de toutes les écoles, de toutes les époques, le tout saupoudré de point d'orgues et de traits diaboliques, et l'on produit de ces monstrueux chefs-d'œuvre comme nous en entendons parfois au Conservatoire, et qui donneraient à l'auditeur des crispations de nerfs, s'il ne trouvait sa sauvegarde dans l'ennui.

Il ne faut pas confondre avec de pareilles productions l'air et le chœur, fragmens de l'opéra de *Lara,* qu'un jeune compositeur, M. de Ruolz, a fait représenter l'été dernier à Naples avec un brillant succès. Tout en se renfermant dans les conditions de l'école italienne, pour ce qui est de la phraséologie et

du chant, M. de Ruolz a su donner a son instrumentation une couleur chaude, une expression vigoureuse, une vie particulière. L'air qui a été chanté avec tant de sentiment par Nourrit, est bien propre à faire naître l'attendrissement; il nous a surtout fait regretter que le fragment ait été aussi court. Le public parisien a quelque chose à envier au public de Naples.

— La soirée musicale donnée par M. Mansui avait attiré un brillant concours d'amateurs dans les salons de M. Pape. On y a revu avec plaisir le bénéficiaire, qui depuis long-temps est considéré à bon droit, à Paris et dans les principales villes de France, comme un des professeurs les plus habiles et un des plus dignes organes de l'ancienne et belle école des Cramer et des Dusseck. Dans un remarquable morceau à quatre mains de sa composition, M. Mansui nous a procuré l'occasion d'entendre et d'applaudir Mlle Calixte, sa fille et son élève. M. Sor a eu une large part aux honneurs de la séance; la guitare dans ses mains est un instrument tout particulier, et l'on ne sait, lorsqu'on entend ce célèbre artiste, ce qu'on doit le plus admirer de l'exécutant ou du compositeur.

Pour revenir à M. Mansui, quelque plaisir qu'il nous ait fait éprouver dans sa musique, toujours savante et correcte, nous eussions bien désiré le voir jouer quelque morceau de Clementi ou de Beethoven. Cet artiste exécute les compositions de ces deux musiciens avec un talent vraiment supérieur.

POÉSIE POPULAIRE
DE
LA HOLLANDE.

Il est un pays, resserré dans des limites étroites, qui a rivalisé de puissance avec l'Espagne de Philippe II et la France de Louis XIV, un pays de deux millions d'habitans qui a envoyé ses navires de par le monde entier ; un pays d'art qui a fait école ; un pays de science qui a eu des universités célèbres, des noms illustrés par de grands travaux. Aujourd'hui, ce pays est à demi oublié. La république des stathouders, en se pliant au régime constitutionnel, semble avoir perdu sa mâle énergie. L'uniforme mesure des temps modernes a passé sur elle ; comme un autre Samson, elle a courbé la tête et s'est laissé couper ses longs cheveux. Sa marine a cédé le sceptre à l'Angleterre, ses universités de Leyde et d'Utrecht ont pâli devant celles d'Allemagne, et sa littérature n'occupe parmi nous qu'une place secondaire. Qui l'aurait dit ? Cette nation jadis si fière et si opiniâtre dans ses résolutions, cette patrie des réformateurs, des hommes d'état, des Guillaume d'Orange et des Barneveld, cette riche Hollande que la main de fer du duc d'Albe ne put dompter, et que la volonté du grand roi ne put assouplir, cette Hollande est de-

venue la victime du contre-coup de la révolution parisienne. Elle a été mutilée par les quatre jours d'orage de Bruxelles, affichée dans les protocoles, et traînée à la barre des cours d'Europe.

Et cependant, qu'on ne se hâte pas de la juger d'après les échecs qu'elle a reçus et les plaies toutes saignantes qu'elle porte sur les bras. Le vieux lion s'est retiré du champ de bataille, mais il s'appuie encore sur la poignée du glaive, et regarde sans s'effrayer les faisceaux de lances de ses ennemis. Je ne crois pas qu'aucun voyageur visite sérieusement la Hollande sans rendre justice à l'énergie opiniâtre et à l'esprit de persévérance qui la distinguent entre tous les autres peuples. C'est qu'elle n'a pas eu seulement à exercer cette énergie dans ses guerres avec les autres nations, ou dans des époques de désastres accidentels. La nature l'a traitée avec rigueur, la nature est entrée ici en lutte avec l'homme, et n'a cédé qu'à la force. L'élément qui est la principale source de richesse des Hollandais, est en même temps pour eux une cause continuelle de calamités. L'eau qui se répand dans leurs canaux, le fleuve qui baigne leurs prairies, la mer qui attend leurs navires, sont autant d'ennemis implacables contre lesquels on élève des remparts, comme on en élève ailleurs contre les invasions d'une armée. Dans la plus grande partie de la Hollande, le sol est au-dessous de l'eau; les canaux dominent la surface de la plaine, et le peuple se retranche derrière ses digues pour échapper à l'inondation. Sans cesse il faut veiller sur ces digues, car sans cesse le fleuve les mine, sans cesse la mer tente de rompre ses entraves, ou couvre d'un banc de sable le champ du pêcheur. C'est un combat continuel où l'homme et l'élément avide se disputent le terrain pied à pied; c'est à qui en cédera le moins, à qui en obtiendra le plus. Malheureusement, l'homme est souvent le plus faible. L'eau sape les fondemens de sa demeure, l'eau convertit en lac son jardin, l'eau pénètre toujours plus avant. C'est un affreux spectacle que celui d'une de ces inondations comme il en arrive presque chaque année, quand par un accident imprévu une digue vient à se rompre. Soudain l'alarme se répand à travers les campagnes, le tocsin sonne, le peuple s'assemble à la hâte. Hommes, femmes, enfans, tout le monde accourt avec des pelles, des haches, des faisceaux de pieux. On amasse des matériaux, on se

met à l'œuvre, on travaille le jour à l'ardeur du soleil, la nuit à la lueur des flambeaux, jusqu'à ce que le fleuve pressé par tant d'efforts, dompté par tant de bras, se retire dans son lit, et de ses vagues mugissantes semble menacer encore ceux qui l'ont vaincu.

Or, partout où l'homme se trouve ainsi en lutte continuelle avec les élémens, ce qui se développe particulièrement en lui, c'est la patience et l'opiniâtreté de caractère. C'est ainsi que les peuples du nord sont plus ingénieux et plus défians que ceux du midi, car la nature les met sans cesse à l'épreuve et les trompe si souvent. Le caractère distinctif des Hollandais, c'est l'amour du travail, la persévérance; leur devise est bien cette ancienne devise des stathouders : *Je maintiendrai!* et l'esprit calme, tenace, peu éclatant, mais inflexible de Guillaume le Taciturne, représente, ne peut mieux, l'esprit général de toute la nation.

La même remarque doit s'appliquer à leurs œuvres d'art et de littérature. Il ne faut y chercher ni la hardiesse de la pensée, ni l'originalité. Ce sont des œuvres étudiées et laborieuses. La poésie de la Hollande accuse toujours le travail et l'érudition, et ses plus grands peintres sont avant tout des hommes de patience, mais d'une patience qui, parfois, produit de merveilleux effets. Plusieurs causes contribuent d'ailleurs à enlever à la Hollande le caractère de nationalité qu'elle pourrait avoir en poésie, et à lui inculquer l'esprit d'imitation. Par l'étroit espace qu'elle occupe, elle ne peut aspirer à se maintenir dans une sphère indépendante, à posséder l'ascendant qu'obtient naturellement un grand état. Par sa langue, elle tient à la vieille Germanie et à l'Angleterre. Par sa position géographique, elle touche d'un côté à la France, de l'autre à l'Allemagne, et subit tour à tour l'influence des deux pays. Quequefois même tous deux agissent sur elle simultanément, et sa littérature devient une sorte de transaction entre le romantisme allemand et l'esprit français.

Cette littérature commence par des œuvres d'imitation et des traductions. Le premier poète de la Hollande, Jacques de Maerlant, savait sept langues. Il traduisit l'*Historia scolastica* de P. Commestor, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, et différens autres livres. C'était au XIIIe siècle. La poésie, qui s'était tenue long-temps l'aile penchée, la tête assoupie, soupirant quelques hymnes à l'ombre des vieux cloîtres, se réveille

tout à coup avec des chants de guerre et des chants d'amour. Jeune, belle, pleine de foi et de candeur, elle tient à la main une lyre d'or que nul vent impur n'a encore profanée. Les graves pensées du cœur, le sentiment de l'héroïsme, ébranlent seuls ses cordes vierges, et quand elles résonnent, leur chant harmonieux passe du midi au nord ; les orangers de la Provence l'écoutent sous leurs verts ombrages, et les chênes de la Germanie le murmurent au pays de Souabe. C'est une merveilleuse époque celle où la science des temps modernes apparaît ainsi avec son auréole, où sous le ciel du midi on voit éclore cette fleur de poésie dont une brise bienfaisante transporte au loin les étamines. Alors viennent toutes ces riantes fictions qui nous charment encore aujourd'hui. Alors l'air, les bois, les fleuves, les sinuosités de la prairie, les grottes des montagnes, les tours des châteaux se peuplent d'une foule de génies gracieux, qui par mille anneaux magiques, par mille chaînes de fleurs, rejoignent le nord à l'orient. Le monde est jeune : il s'abreuve à une source continuelle d'illusions. Il rêve, il croit, il chante. Les sylphes étendent sur lui leurs ailes diaprées, et les fées le guident dans ses premiers pas. Bientôt chaque abbaye a sa légende, chaque château sa chronique, et à quelques intervalles de temps, chaque pays son héros et son poète pour le chanter. Ainsi tandis que l'Espagne célèbre la gloire de Cid, la Bretagne chante son roi Arthur, et la France son Charlemagne. Tandis que vers le nord, Walther de Vogelweide idéalise les graces de la femme et les joies de l'amour, voici venir Pétrarque, qui, près des rochers de Vaucluse, achève, comme l'a dit un autre poète, ses cristallins sonnets. Les traditions anciennes revivent, et de nouveaux cycles se forment avec de nouveaux poèmes. Un homme dont on ignore encore le nom, dote l'Allemagne des Niebelungen. Un autre écrit l'histoire mystique de Parcival ; un autre celle de Tristan, et au-dessus de tout plane le génie de Dante avec sa *Divina Commedia*.

La Hollande s'associa à ce grand mouvement poétique ; elle eut sa part de tous ces poèmes de chevalerie, de toutes ces fictions. Elle eut son roman de Lancelot, de Titurel, de Flor et Blanchefor, des Quatre Fils Aymon et son poème du Renard. Si elle ne produisit elle-même aucune œuvre originale, elle n'en doit pas moins citer, avec un sentiment de reconnaissance, les

hommes qui l'illustraient par leurs écrits à cette époque. Tandis que Jacques de Maerlant traduisait en style correct les ouvrages latins, Melis Stocke écrivait ses *Chroniques* rimées; Claës Verbrechten reproduisait en néerlandais les poëmes étrangers, et Jean de Nélu célébrait les exploits de Jean Ier, duc de Brabant, qui lui-même a laissé une œuvre de poésie. C'est de cette époque que datent, à proprement parler, pour la Hollande, les premières règles de la versification, les premiers progrès de la langue. Une fois entrée dans cette voie, tout semblait lui présager une suite continue d'œuvres de mérite. Mais le XIVe siècle vint démentir ces espérances. Ce fut un temps de discordes civiles et de calamités. La longue lutte des *Hoekschen* et des *Kabbeljauwschen* (1) divisa le pays et le remplit de troubles et d'agitations. Le commerce, qui, dans le siècle dernier, avait commencé à prendre un essor imposant, tomba dans un état de décadence. Les lois et les institutions restèrent stationnaires ou prirent une marche rétrograde, et la poésie fut comme paralysée par ce bouleversement de l'ordre social. Quelques chroniques d'abbayes, quelques biographies de princes et d'évêques, voilà tout ce que la Hollande peut citer pendant un long espace de temps. Le XVe siècle se passa à peu près de même. La science, il est vrai, fit un pas, l'érudition jeta quelques racines dans le pays, la philologie s'ouvrit de nouveaux points de vue, et l'université de Louvain se distingua par plusieurs travaux; mais la littérature resta dans les mêmes voies obscures. Au commencement de ce siècle, il se forma cependant plusieurs sociétés qui semblaient devoir aider au développement de la langue et de la poésie hollandaise, mais qui, en réalité, lui nuisirent. Nous voulons parler de ces chambres de rhétoriciens (*Kamers der Rederijkers*), qui présentent une grande analogie avec les associations des maîtres chanteurs et les sociétés qui se formèrent plus tard en Allemagne. Chacune de ces chambres de rhétorique prenait un nom de fleur et une devise, et tous ses membres étaient classés par ordre hiérarchique. Le premier d'entre eux portait le titre d'empereur, les autres celui de prince, de doyen; puis venaient les facteurs, les trouveurs (*Vinder*), les hommes chargés de faire telle ou telle pièce de vers, et ceux à qui on

(1) *Hoekschen*, hameçon; *kabeljauwschen*, morue.

confiait le soin de préparer les cérémonies. Ces sociétés se proposaient des questions, distribuaient des prix et quelquefois concouraient ensemble. Il y en avait plusieurs dans chaque ville. Peu à peu on en compta jusqu'à deux cents dans la Hollande, et le nombre de leurs membres était assez considérable; car, en 1561, dans une réunion qui eut lieu à Anvers, les sociétés de onze villes furent représentées par quatorze cent soixante-treize personnes. Bientôt leur influence s'accrut, les grands seigneurs eux-mêmes les soutinrent de leur crédit, et Philippe-le-Bel, duc de Bourgogne, devint un de leurs membres. Dans les momens de trouble politique, elles exerçaient leur influence en se rangeant du côté de tel ou tel parti. Leurs armes, à elles, c'était l'épigramme, la chanson, la comédie grossière. Elles continuaient ainsi, avec le sarcasme et l'injure, la guerre que le peuple soutenait avec le glaive et l'arquebuse, et plus d'une fois ces escarmouches poétiques ne servirent que trop bien les rivalités de cités et les haines populaires. Dans le temps où la guerre des Hoekschen et des Kabbeljauwschen était le plus enflammée, le duc de Bourgogne fut obligé de rendre un édit pour interdire aux chambres de rhétorique les attaques trop injurieuses contre l'un ou l'autre des deux partis. Au xvie siècle, elles soutinrent la cause de la réformation mieux que n'auraient pu le faire bien des prédicateurs. Le dogme du protestantisme se plaida sur leurs théâtres, et le peuple assista à des spectacles où on lui représentait les cruautés du duc d'Albe, les massacres de Bruxelles, et la tête du duc d'Egmont tombant sous la hache du bourreau.

Sous le rapport littéraire, ces sociétés n'atteignirent nullement leur but. Elles étaient composées, pour la plupart, d'hommes peu lettrés, qui ne comprenaient pas le mouvement réel de la poésie. Au lieu de seconder l'esprit des écrivains en lui faisant prendre un essor hardi, elles fractionnèrent, en quelque sorte, les efforts de l'intelligence, et les réduisirent aux mesquines proportions du conte en vers, de la chanson. Puis ces sociétés s'établirent à une époque où la langue et la littérature hollandaise n'étaient pas assez formées pour vivre de leur propre vie, et conserver un caractère à elles. A défaut d'œuvres nationales propres à leur servir d'autorité et de modèles, les chambres de rhétorique eurent recours aux œuvres des autres peuples.

Elles introduisirent dans la poésie de leur pays des expressions, des règles d'emprunt, et élevèrent l'édifice littéraire de la Hollande sur une base étrangère.

Mais le XVIe siècle arrivait précédé de la découverte de l'imprimerie, et apportant avec lui la réforme religieuse, le principe de liberté des temps modernes. Tout le monde connaît l'histoire de cette lutte sanglante que les Pays-Bas soutinrent contre l'Espagne. Tout le monde sait avec quelle fermeté les protestans des Provinces-Unies résistèrent au despotisme de Philippe II et à la dictature du duc d'Albe ; comment ils subirent, sans changer de résolution, l'incendie et le pillage, la misère et la proscription, et comment leur héroïsme les affranchit enfin du joug qui pesait sur eux, et fit d'une province espagnole une république indépendante présidée par l'homme qui avait été le principal moteur et le chef de cette révolution, par Guillaume d'Orange le Taciturne.

Au milieu de ces évènemens politiques, la science et la littérature hollandaise s'enhardissent et prennent leur essor. Érasme développe cette finesse d'esprit, ces trésors d'érudition qui ont rendu son nom si populaire. Le fougueux Coornhert se délasse de ses guerres de protestant en traduisant quelques-uns des plus beaux livres de l'antiquité. Marnix écrit ses satires religieuses; Visscher et Spieghel travaillent tous deux, par leurs préceptes, par leur exemple, à polir la langue hollandaise et à donner à la poésie une élégance de forme qu'elle n'avait pas encore eue. Bor publie son *Histoire des Pays-Bas*, Plantin son *Trésor de la langue teutonique* (*Thesaurus teutonicæ linguæ*), et la ville de Leyde préfère, à une exemption d'impôts, l'établissement d'une université. Puis, voici venir l'époque classique de la Hollande; voici venir Hooft, formé à l'école des auteurs anciens et des écrivains italiens; Hooft, poète et prosateur, qui créa la tragédie hollandaise et écrivit avec un rare talent une histoire de son pays; Vondel, que les Hollandais appellent leur Shakspeare; Jacob Cats, poète moral et didactique dont les œuvres se trouvent encore aujourd'hui à côté de la Bible dans toutes les familles; Huygens, qui publia un recueil de satires et de poèmes descriptifs vraiment remarquable; Kamphuizen, le poète tendre et mélancolique de cette époque; Decker, Anslo, Westerbaan, Pierre de Groot, fils de

Grotius, qui cultivèrent la poésie avec succès. C'était au commencement du XVIIe siècle; pendant une cinquantaine d'années, la littérature hollandaise marcha toujours en progressant. Le peuple la vit grandir avec orgueil; les autres nations l'étudièrent, et après avoir long-temps eu recours à des modèles étrangers, elle servit à son tour de modèle aux Allemands.

Mais bientôt ce mouvement national s'affaiblit et s'arrête. L'influence étrangère reprend son empire. L'éclat du siècle de Louis XIV éblouit les écrivains de Hollande, comme ceux d'Allemagne et d'Angleterre. A cette époque, on peut dire que toute l'Europe obéissait à la même inspiration littéraire, et marchait par la même voie. Racine n'était pas seulement le grand poète de Versailles, il était aussi le poète de Londres, de Leipzig, de la Haye, de Madrid. Chaque nation adorait son génie, et quand Boileau formulait un de ses arrêts de critique, Boileau parlait pour le monde entier. Gottsched lui servit d'écho dans le Nord, Métastase l'applaudit en Italie, et Addisson le loua en Angleterre. Après la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de familles protestantes se réfugièrent en Hollande, et contribuèrent encore à propager dans ce pays la connaissance de la langue et le goût de la littérature française. Dès-lors tout fut changé dans la patrie des Hooft et des Vondel. On oublia les efforts tentés par les hommes du XVIIe siècle pour donner à la littérature un caractère national. On se mit à imiter les écrivains français, et ce travail d'imitation ne s'appliquait qu'à la forme, rarement à la pensée. La poésie descendit de ses hauteurs célestes, et se matérialisa. On ne lui demanda plus ce langage inspiré, cette parole tendre ou héroïque que l'antiquité écoutait avec admiration, et le moyen-âge avec ravissement. On lui mit une perruque à boucles sur la tête, on lui donna un habit à paillettes, des manchettes plissées et des jabots de dentelles, et sous ce vêtement de cour, la pauvre muse, oubliant son ancienne liberté, s'appliqua à chercher des combinaisons de style artificielles, des tournures de phrase harmonieuses, et remplaça le sentiment par la couleur, l'idée poétique par l'expression pompeuse et l'hémistiche habilement cadencé. Pendant un long espace de temps, toute la littérature hollandaise est assujettie au même niveau, et à travers la grande quantité d'œuvres sans valeur qu'elle a pro-

duites, à peine trouve-t-on à citer quelques noms dignes d'être conservés, comme ceux de Hoogvliet, l'auteur d'*Abraham;* de Huydecoper, plus grammairien que poète, et de Haren, qui chanta les *Aventures de Friso*. C'est seulement vers la fin du XVIIIe siècle que la Hollande s'affranchit de cette poésie d'imitation. L'étude de la littérature anglaise et allemande lui indiqua une nouvelle route à suivre, et Bilderdijck, Feith, Tollens, Kinker, Helmers, furent les apôtres de cette école moderne, de ce romantisme poétique qui a gagné toute l'Europe.

Qu'on me pardonne de traverser aussi rapidement l'histoire de cette littérature. Mon but n'était pas de m'arrêter aux œuvres d'art proprement dites, mon but est de rechercher derrière la poésie élégante, étudiée, applaudie, derrière la poésie du grand monde, l'humble poésie populaire qui vit ignorée, et s'épanouit à l'écart comme une pauvre fleur des champs. Et dois-je le dire? Si dans les autres pays cette poésie n'occupe qu'une place obscure et secondaire, en Hollande elle me paraît beaucoup plus intéressante, plus originale, plus vivace, que celle à laquelle les sociétés d'Amsterdam distribuaient leurs couronnes. Elle subsiste tandis que l'autre meurt. Elle reflète dans son miroir d'acier les évènemens de chaque époque, et le caractère particulier de chaque évènement. Elle a l'ame religieuse et l'enthousiasme guerrier. Elle porte tour à tour la couronne de fleurs et l'armure, et sa main peut faire vibrer les cordes de la mandoline sous les fenêtres de la jeune fille, et soutenir le poids de l'arquebuse sur le champ de bataille. S'il se présente une histoire romanesque, elle s'en empare; si une action glorieuse, elle la chante; si un héros, elle le divinise. Interprète sincère du peuple, elle suit le peuple partout, dans ses luttes et dans ses souffrances, dans ses heures de joie et ses jours de triomphe. C'est elle qui accueille avec des acclamations le principe de liberté religieuse formulé par Luther. C'est elle qui anathématise le duc d'Albe. C'est elle qui pleure sur la mort d'Egmont et du comte de Horn.

Les chants populaires de la Hollande sont en grand nombre. On en trouve une partie dans les recueils connus sous le nom *des Blauwboeckjes* (Livres bleus), et dans quelques autres ouvrages. Mais il en existe une plus grande quantité encore en

manuscrits, et chaque fois qu'on a fouillé dans les bibliothèques de La Haye, d'Amsterdam, et de quelques autres villes, on en a découvert de nouveaux. M. Le Jeune a publié sur cette poésie un livre intéressant; mais il a eu le grand tort de mêler à des chants vraiment populaires plusieurs pièces qui n'ont jamais pu aspirer au même titre (1). Le meilleur ouvrage qui existe sur ce sujet est celui de M. Hoffmann de Fallersleben, professeur à Breslau. M. de Fallersleben a étudié la poésie hollandaise en Hollande même. Il est entré en relation avec les savans du pays, il a pénétré dans les archives les plus secrètes des bibliothèques, et après un travail patient, sérieux, il a publié deux livres; l'un, en latin, présente les indications bibliographiques les plus essentielles sur les anciens poètes de la Hollande, l'autre est un recueil de chants populaires avec le texte hollandais et des annotations en allemand (2).

La poésie populaire de la Hollande remonte sans doute très haut, la plupart des faits qu'elle retrace ont une origine lointaine; ils ont été racontés à l'instant même où ils se passaient, et plusieurs fois ensuite, mais les divers chants qui nous restent ne sont guère antérieurs au XVe siècle. Cette poésie doit être divisée en deux parties : chants religieux et chants profanes. Les premiers sont curieux à étudier comme expression d'une époque de catholicisme abstrait et rêveur. Tout ce que les Tauler, les Suso, les Ruysbroeck et les autres mystiques des XIVe et XVe siècles, se plurent à enseigner se trouve ici fidèlement reproduit. On voit que la doctrine du mysticisme s'était peu à peu insinuée parmi le peuple, et qu'il aimait à redire dans ses vers ce qu'il entendait prêcher dans ses églises. Mais, c'est chose étrange que de voir jusqu'où va ce mysticisme, comme il symbolise ses conceptions, comme il est raffiné dans ses croyances, et naïf encore dans ses raffinemens. Ainsi, jamais il n'exprime son idée comme il la sent, il lui faut une allégorie, et pour trouver cette allégorie, il descend de ses hauteurs sublimes aux réalités de la vie. Pour lui, la croix

(1) *Proeven van de nederlandsche volkszangen sedert de* XVe *eeuw*, par Le Jeune. La Haye, 1828.

(2) *Horæ belgicæ*. Pars prima. Breslau, 1830. Pars secunda. Breslau, 1833.

est un arbre de mai qui fleurit pour le salut du monde. Sur cet arbre vient se poser un rossignol amoureux d'une jeune fille, il soupire, gémit, languit pour elle et meurt. Le rossignol, c'est le Christ; la jeune fille, c'est l'église chrétienne. Presque toujours le Christ est représenté comme un jeune fiancé, après lequel les ames fidèles soupirent. Parfois même le symbole va plus loin; le Christ sort le soir et court après les ames qui sont agitées par le désir, et souffrent et se plaignent. L'une d'elles s'écrie: « O Marie! prenez donc garde à votre fils, voyez comme il s'empare des jeunes filles. » Une autre lui dit: « O Jésus! avec vos yeux noirs, vous m'ôtez l'usage des sens. Je veux me plaindre à Marie des tourmens que vous me faites éprouver. » A quoi Jésus répond: « Oui, plaignez-vous à ma mère, et je m'en vengerai. Je mettrai l'amour dans votre cœur, et il se brisera. »

Tous ces poètes mystiques dépeignent l'amour religieux avec les mêmes images que l'amour temporel, et le placent dans les mêmes conditions. L'ame fidèle se représente Jésus, son bien-aimé, comme un être réel; elle est triste, elle languit. Elle aspire à lui parler, à s'approcher de lui. Elle voudrait voir éclore son sourire, rencontrer son regard, se pencher sur lui, et déposer un baiser d'amour sur son front et sur ses joues. Le monde lui est à charge. Les plaisirs de la foule la fatiguent; elle ne rêve qu'à un seul objet, elle ne s'entretient que d'une seule pensée, et comme une religieuse mystique d'Utrecht, elle s'écrie: « L'amour va, l'amour vient, l'amour s'arrête, l'amour chante, l'amour repose dans l'amour, l'amour dort, l'amour veille, l'amour fait tout oublier. »

Le même mysticisme se retrouve dans les chants consacrés à la vierge. La poète emploie à la fois, pour la dépeindre, toutes les expressions les plus métaphoriques et les figures les plus communes de la vie habituelle. C'est un astre du matin, c'est un océan de bonté, c'est une ancre de salut, et puis c'est la jeune femme, c'est la mère qui allaite son enfant et l'emporte sur ses bras en Égypte, et lui cueille des dattes le long du chemin. On sait que les mystiques du moyen-âge s'étaient surtout plu à idéaliser la Vierge. Dans leur pensée, elle devient la reine du monde, la maîtresse de l'univers. Le Christ lui-même lui est subordonné, il attend ses ordres, et lui obéit comme un fils obéit à sa mère.

Il faut remarquer encore dans cette série de chants religieux ceux où la vie du Christ est représentée avec tous ses détails de vie réelle, toute cette bonne foi candide des anciens peintres. Tantôt, c'est Jésus qui s'amuse dans son berceau avec les jouets qu'on lui apporte; tantôt sa mère qui lui prépare un bain, et saint Joseph qui cause avec son âne. Admirable naïveté de ces esprits du moyen-âge qui, pour se rapprocher plus près de Dieu, le mesuraient à leur taille, et se l'assimilaient en quelque sorte en lui prêtant leurs souffrances et leur histoire.

Un des chants qui expriment le mieux tout ce caractère de mysticisme que nous avons essayé de dépeindre est celui qui a pour titre : *La Fille du sultan.* Il a été, à une certaine époque, très populaire, car il existe dans toutes les contrées du nord, et on ne nous saura peut-être pas mauvais gré de le reproduire ici en entier.

« Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, je vais vous chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan élevée dans une terre païenne s'en alla un jour au lever de l'aurore le long du parc et du jardin.

« Elle cueillait les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux; et se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs, et découper avec tant de grace leurs jolies petites feuilles? Oh! je voudrais bien le voir.

« Je l'aime déjà du fond du cœur. Si je savais où le trouver, je quitterais le royaume de mon père pour le suivre. Et à minuit, voici Jésus qui arrive, et qui s'écrie : Jeune fille, ouvrez! Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

« Elle ouvre la fenêtre et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse, puis s'inclinant devant lui : D'où venez-vous donc, dit-elle, ô noble et majestueux jeune homme?

Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas? car vous êtes si beau! — Et moi, jeune fille, je te connais, je connais ton amour, apprends donc qui je suis : c'est moi qui ai créé les fleurs.

— Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon amour, mon bien-aimé? Combien de temps je vous ai cherché! et maintenant que vous voilà, il n'y a plus rien qui m'arrête.

Avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

— Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner, votre père, vos richesses et votre beau palais. — Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisi; c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi beau que vous.

« Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous chérir et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

« Le long du chemin ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance il guérit le cœur malade. Vous pourrez le lire sur le trône élevé de mon père.

« Donnez-moi tout votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus : ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et se courbant à ses genoux, lui jura fidélité.

« Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé ? pardonnez-moi cette question. — Mon père est très riche. La terre et le ciel lui obéissent. L'homme, le soleil, les étoiles, lui rendent hommage.

« Un million de beaux anges s'inclinent devant son trône les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment est votre mère ?

— Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. — Ah! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc ?

— Je viens du royaume de mon père où tout est joie, beauté, vertu. Là des milliers d'années se passent comme un jour; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

— Seigneur, que de prodiges vous m'apprenez! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. —

Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume et vous y vivrez éternellement.

« Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent auprès d'un couvent où Jésus voulut entrer. — Hélas! dit-elle, voulez-vous me quitter ? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

— Attendez-moi ici, il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'attendre; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent sur ses joues.

« Le jour se passe; le soir arrive, elle attend encore, mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent et frappe, et crie : Ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

« Le portier ouvre et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous ? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule ? Pourquoi ces larmes ? Dites-moi quel est votre chagrin ?

— Hélas! celui que j'aime si tendrement m'a quittée. Il est entré dans cette maison et je l'ai attendu long-temps. Dites-lui de sortir, dites-lui de venir me trouver, avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

— Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici, j'ignore qui est votre bien-aimé. Je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher ? Mon bien-aimé est ici; en me quittant, il m'a dit: J'entre dans cette maison.

— Mais dites-moi comment il s'appelle, je saurai si je le connais. — Hélas! je ne puis le dire; j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi : son empire est immense; son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles.

« Son visage est blanc et rose, ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père, et voulait m'emmener avec lui. Mais, hélas! il est parti.

« Son père tient le sceptre de la terre et du ciel; sa mère est une vierge très belle et très chaste. — Ah! s'écria le portier, c'est Jésus notre Seigneur. — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

« — Bien, jeune fille, si c'est là votre fiancé, je veux vous le

montrer. Venez, venez, vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée; et, dites-moi, d'où venez-vous? sans doute d'une terre étrangère?

— Je suis la fille d'un roi. J'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté, près de celui de qui tous les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

« Entrez donc, et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus; mais renoncez à toutes les grandeurs païennes; renoncez à la tendresse de votre père, oubliez votre terre de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

— Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi de Dieu. Il lui dit l'histoire sainte de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

« La jeune fille dévoua son ame à Dieu: elle avait un grand désir de voir Jésus, son bien-aimé, et elle l'attendit long-temps; mais, quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

« Il la prit doucement par la main et l'emmena dans son beau royaume. Là, elle est devenue reine; elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour. »

Les autres chants populaires se composent, pour la plupart, de chansons de corporations d'une nature rude et grossière, de chansons de guerre du temps de la réformation, et de ballades chevaleresques. Ces ballades ont un grand rapport avec celles de l'Allemagne: elles proviennent, les unes et les autres, de la même origine; mais on ne sait auquel des deux pays il faut les attribuer. Il est probable que la Hollande en a composé plusieurs; et le plus grand nombre appartient évidemment à l'Allemagne. C'est là surtout que se révèle l'esprit rêveur et sentimental des hommes du nord. Dans ces ballades, l'amour n'est point revêtu de ces brillantes couleurs que lui prête la poésie du midi. Il a le front pensif, le regard mélancolique. Le ciel azuré du mois du mai lui laisse toujours entrevoir quelque nuage. Les arbres des forêts courbent avec tristesse leurs longs rameaux vers lui, et le murmure des ruisseaux résonne à son oreille comme un vague soupir. Jusque dans sa joie il y a des larmes; dans ses heures d'ivresse, un douloureux pressentiment; dans sa cou-

ronne de myrte, des fleurs qui se fanent. En même temps il est tendre et fidèle, plein d'abnégation et de dévouement : il languit pendant de longues années sans se plaindre. Dans l'immensité de ses désirs, il se nourrit d'un peu d'espérance, comme l'Océan d'un brin d'herbe. Il a foi, et il attend; s'il est trompé, il se résigne et attend encore. Il y a une ballade allemande qui exprime à merveille cet espoir muet, cette patience inépuisable de l'amour : on me l'a contée dans la vallée de Bade, et je vais vous la dire. Un chevalier partait pour la croisade. La jeune fille qu'il aime l'accompagne à quelque distance de sa demeure ; puis il la quitte, et lui dit en l'embrassant : « Viens m'attendre ici dans trois ans ; nous nous retrouverons à l'endroit même où aujourd'hui nous nous disons adieu. » La jeune fille se retire dans la solitude; et, au bout de trois années, elle accourt sur le chemin où elle s'est séparée du chevalier. Elle regarde de tous les côtés; elle attend, elle passe là de longs jours et de longues nuits. A la fin, la pauvre fille tombe malade de chagrin, et se transforme en fleur. C'est cette fleur bleue que les allemands appellent *werwagten*, qui croît au bord des sentiers, qui tourne sa jolie tête vers les sinuosités du chemin, et semble attendre le voyageur, et lui dire, quand il passe : « Regardez, me voici. »

Les chants populaires de la Hollande peuvent rivaliser avec ceux de l'Allemagne pour le sentiment profond et plein de grace avec lequel ils représentent l'amour. Au-delà de l'Escaut, comme au-delà du Rhin, l'amour s'absorbe tout entier dans une pensée unique, dans une contemplation idéale. Il n'y a pour lui ni saisons, ni distance, ni temps. Entraîné par ses rêves, il oublie les calculs habituels de la vie, et s'élance au-delà des jours, au-delà de l'espace. S'il faut qu'il se sacrifie, il est tout prêt; s'il faut qu'il meure, il accepte la mort avec joie; car ses espérances ne prennent point racine dans ce monde, et son avenir est ailleurs. Une femme, qu'un obstacle invincible empêche de répondre à l'amour d'un homme qu'elle chérit, lui dit en le quittant : « Je ne serai que ta fiancée sur cette terre, et notre mariage se fera dans le ciel. » Une jeune fille se condamne à passer sept ans dans une cabane de lépreux pour attendre celui qu'elle aime. Une autre sort le soir de son château pour aller à la rencontre de son amant; elle est enlevée par un nain. Son

amant arrive, ne trouve que son voile, croit qu'elle est morte, et se tue; et elle se tue aussi, afin de le rejoindre dans un autre monde. Trois jeunes filles s'en vont, l'hiver, pieds nus dans la neige : elles parlent de leur amour, et ne sentent pas le froid. L'une d'elles pleure, car son amant est mort; les autres l'engagent à en choisir un autre; mais elle s'écrie : « Oh! non, jamais la joie n'entrera dans mon cœur! Oh! non, jamais je ne pourrai avoir un autre amour! Adieu, je m'en vais mourir sous le tilleul où mon amant est mort. » Une femme est assise au bord du sentier, la tête cachée dans ses mains, les yeux baignés de larmes. Un chevalier arrive, et lui demande pourquoi elle pleure. « Hélas! dit-elle, j'attends depuis sept ans celui que j'aime, et je n'en ai plus de nouvelles! — Je le connais, s'écrie le chevalier; il est dans la Zélande; il est amoureux de plusieurs femmes, et plusieurs femmes l'aiment. » La malheureuse n'exhale aucun murmure, ne fait entendre aucun reproche. — Oh! puisse-t-il être heureux! dit-elle; puissent celles qui l'aiment être heureuses aussi! puissent-ils tous avoir autant de joie qu'il y a d'étoiles au ciel! Le chevalier lui présente une chaîne d'or, et tente de la séduire. Mais elle repousse ses offres. — Quand vous me donneriez une chaîne d'or assez grande pour unir la terre au ciel, vous ne m'empêcheriez pas de rester fidèle à celui que j'ai aimé et attendu depuis sept ans.

Un autre trait distinctif de ces ballades, c'est le culte de la beauté qui s'y révèle, et le sentiment d'honneur chevaleresque qu'elles expriment. Partout où la beauté apparaît, les distances de rang s'effacent. Le chevalier épouse la fille du paysan; le margrave conduit dans son château la blonde enfant d'un de ses serfs; celle qui, hier encore, gardait les troupeaux dans les champs, quitte ses vêtemens de bergère, devient reine et les fiers barons eux-mêmes reconnaissent son titre de reine dans le charme de son sourire et la douce expression de ses yeux. Mais en même temps, ces hommes qui s'agenouillent devant la beauté et courbent humblement le front sous une main de jeune fille, ces hommes se relèvent avec orgueil à l'aspect d'un rival; et s'ils reçoivent une injure, ils sont inflexibles dans leur colère, implacables dans leur vengeance. La ballade la plus célèbre de ce genre est celle du comte de Floris. Il a séduit la femme de Gérard de Velsen, et Gérard le tue, mais quelque

temps après, les amis du comte de Floris veulent venger sa mort; ils s'emparent de son ennemi, le torturent, l'enferment dans un tonneau hérissé de pointes de fer, puis lui demandent avec une sanglante ironie : « Comment te trouves-tu à présent, ô Gérard-le-Grand? » Et Gérard leur répond : « Je suis comme j'étais quand ma main fit mourir votre ami le comte Floris. »

Voici deux autres ballades qui me semblent résumer assez bien le caractère général de ces chants populaires. L'une ressemble à un vague retentissement de la tradition antique de Héro et de Léandre, mais il ne faudrait y chercher ni la grace du poème de Musée, ni les brillantes couleurs de celui de Marlowe. En passant dans le Nord, elle s'est dépouillée de ses draperies grecques; en se popularisant, elle est redescendue au niveau de la tradition vulgaire. L'autre ballade, intitulée *l'Enlèvement*, représente en même temps, sous des images grossières, d'un côté cette contrainte d'amour, de l'autre cet esprit de vengeance que j'ai cherché à indiquer.

LES DEUX ENFANS DE ROI.

« Il y avait deux enfans de roi qui s'aimaient tendrement; mais ils ne pouvaient se voir, car ils étaient séparés l'un de l'autre par un fleuve profond.

« Un soir, la jeune fille pose trois lumières au bord de l'eau, afin de guider son bien-aimé.

« Mais une vieille femme, une vieille femme méchante, éteint ces trois lumières, et le fils du roi se noie.

—Oh! ma mère, s'écria la jeune fille; ma bonne mère, la tête me fait si mal! Ne pourrais-je m'en aller un instant au bord de l'eau?

—Mon enfant, vous ne pouvez aller toute seule; appelez votre jeune sœur et dites-lui de vous accompagner.

—Ma jeune sœur est un petit enfant. Elle cueille toutes les fleurs qu'elle trouve le long de son chemin, et ne laisse que les feuilles. Le monde dit : Voilà ce que font les filles du roi.

« La mère s'en va à l'église. La jeune fille sort, et marche au bord de l'eau jusqu'à ce qu'elle trouve le pêcheur de son père.

— O pêcheur, s'écrie-t-elle, mon bon pêcheur! veux-tu jeter tes filets dans la rivière? Je te récompenserai.

« Il jette ses filets dans la rivière, les laisse couler au fond et ramène le fils du roi.

« La jeune princesse tire de son doigt un anneau d'or, et le donne au pécheur : — Tiens, dit-elle, voilà pour ta peine.

« Puis, elle prend son amant dans ses bras et lui donne un baiser sur les lèvres : — O ma jolie bouche, dit-elle, que ne peux-tu parler! O mon pauvre cœur, que ne peux-tu battre encore!

« Elle prend son amant dans ses bras et se jette dans l'eau : — Adieu! mon père et ma mère, vous ne me reverrez plus.

« Adieu! mon père et ma mère, et vous tous qui m'aimez. Adieu! mon frère et ma sœur, je m'en vais dans le royaume du ciel. »

L'ENLÈVEMENT.

« Si toutes les montagnes étaient d'or, si tous les fleuves étaient changés en vin, je vous aimerais encore mieux que les fleuves et les montagnes.

— Si vous m'aimez autant que vous voulez me le faire croire, allez trouver mon père et demandez-moi en mariage.

— J'ai déjà fait la demande; votre père l'a repoussée. Décidez-vous vous-même, et venez avec moi.

— Je pourrais bien me décider; mais les hommes ont si peu de bonne foi. Si vous m'abandonniez, je resterais sans amis.

— Je ne vous abandonnerai qu'à la mort. Vous êtes une fille de roi; vous êtes une rose si fraîche. »

Tous deux se prennent par la main, s'en vont sous les tilleuls, et la jeune fille devient mère.

« Me voilà faible et malade, dit-elle; je prie la vierge Marie de venir à mon secours. »

Son amant lui répond :

« Je voudrais que vous fussiez délivrée de votre enfant, et enterrée sous le tilleul vert.

— Si vous désirez me voir enterrée, moi, je voudrais vous voir pendu par le cou. »

Le chevalier lève la main, et lui donne un soufflet si fort qu'il la fait tomber par terre.

« Vous m'avez frappée à tort, lui dit-elle ; dans sept ans d'ici vous aurez recours à moi. »

Au bout de sept ans, le chevalier, portant la crecelle de lépreux, vient lui demander l'aumône, car il était dans le besoin.

La jeune femme appelle son enfant.

« O mon enfant ! dit-elle, donne une chaise à ton père, j'ai vu le jour où c'était un hardi chevalier.

« O mon enfant ! apporte-lui du pain ; j'ai vu le jour où il n'avait besoin de rien.

« O mon enfant ! apporte-lui de la bière ; j'ai vu le jour où c'était un fier gentilhomme.

« O mon enfant ! apporte-lui du vin, apporte-lui du vin ; j'ai vu le jour où il était mon bien-aimé. »

Le père de la jeune femme, caché derrière la porte, entend ces paroles. Il tire son épée du fourreau, s'élance sur le chevalier, et lui tranche la tête.

Puis, la prenant par les cheveux, et la jetant à sa fille :

« Tiens, lui dit-il, pleure là-dessus.

— Hélas ! répond la malheureuse, si je voulais pleurer autant que je le dois, j'aurais assez à faire de pleurer tous les jours de l'année. »

X. Marmier.

(*Extrait de la Revue des Deux-Mondes.*)

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

III.

LIÉGE.

Septembre 1835.

Liége a deux sortes de monumens : ses églises et ses fabriques. Mais la même vie n'anime pas les unes et les autres. La vie des églises, c'est seulement la conservation, une lutte silencieuse et soutenue contre la mort ; la vie des fabriques, c'est le mouvement, l'activité, le progrès. L'industrie est la foi de toutes les intelligences élevées de ce pays ; la religion n'est plus qu'une habitude populaire ; mais si la parole du Christ est vraie, la vie ne serait-elle pas plutôt où semble être la mort, et la mort où semble être la vie ?

La cathédrale n'était, avant 93, qu'une église particulière. Sur la belle place Saint-Lambert s'élevait, il y a un peu plus de

quarante ans, la vraie cathédrale consacrée à ce saint. L'extrémité de sa flèche formait, avec le sommet des tours du château-fort, une ligne horizontale. Des statues d'or et d'argent décoraient ses nombreuses chapelles ; tout autour du chœur, fermé d'une magnifique balustrade dorée, étaient les tombeaux des princes ecclésiastiques de Liége, histoire sculptée de cette grande ville. Tout cela fut détruit par nos soldats, aidés de ce peuple qui, aujourd'hui, baise les dalles de ses églises relevées, et qui démolissait alors l'œuvre de ses sueurs et de ses croyances. Nos généraux républicains abattaient des cathédrales comme ils auraient abattu des forts. Ils ne comprenaient rien à cet art. La passion pour l'architecture gothique, qui est un goût d'hier, et derrière laquelle se cache l'indifférence religieuse, ne protégeait pas alors les grands monumens, et les pierres de l'église, au lieu d'être comme aujourd'hui des joyaux de sculpture, et des pensées d'art inoffensives, paraissaient alors, comme les pierres des bastilles, coupables de la tyrannie des princes ecclésiastiques, et cimentées avec le sang des peuples. L'homme quelquefois perd le sens de ses propres œuvres, méconnait son génie, et détruit les monumens de sa grandeur. Est-ce donc pour échapper à la science qu'il en fait disparaître les témoignages visibles? Est-ce que ce serait trop pour sa frêle sagesse, d'un monde où le génie de toutes les générations humaines serait représenté par des monumens encore debout?

La cathédrale actuelle est une belle église, sans entrée principale, assez semblable à celle d'Huy, avec des voûtes peintes et des oiseaux dorés, posés sur un feuillage vert qui court en treillis, dans toute l'étendue des voûtes. La date de l'achèvement de cette église se lit sur un médaillon, au milieu de la voûte; on y travaillait encore vers le milieu du XVIe siècle. Il y a quelques bons tableaux de peintres liégeois ; un entre autres, justement remarqué, et qui représente le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. La disposition en est d'une belle simplicité. Jésus-Christ est debout, les mains croisées sur la poitrine, au bord du Jourdain, dont l'eau vient mourir à ses pieds. Saint Jean, vêtu d'une peau de bête, un genou sur le rocher, verse l'eau avec sa main, sur la tête du Christ. A droite, quatre personnages, assis ou debout, dans des attitudes naturelles, admirablement ajustés, regardent le Christ et saint

Jean. L'exécution est large, et la couleur forte et harmonieuse.

On admire encore, dans une chapelle particulière, un marbre représentant le Christ au tombeau, gardé par deux anges en bois peint. Le corps est d'un beau modèle, et d'une exécution très fine. Une balustrade en bois ferme la chapelle. Pendant que je regardais ce bel ouvrage de la sculpture liégeoise, une pauvre femme de houilleur, tenant par la main un petit enfant, s'arrêta devant la balustrade, s'agenouilla, et fit une courte prière. Puis elle regarda dans l'église, pour s'assurer si le gardien n'y était pas, et faisant passer son enfant par-dessus la balustrade, elle le poussa vers le tombeau, lui disant du geste et de la voix d'aller toucher le corps. L'enfant s'approcha en tremblant du tombeau, étendit sa petite main sur le marbre sacré, et revint en courant à sa mère, qui touchant elle-même la main de son fils, comme ferait une personne prenant l'eau bénite aux doigts mouillés de son voisin, fit un signe de croix, en fit faire un à l'enfant, et s'éloigna.

La cathédrale de Liége est très ornée. La porte du chœur, en cuivre poli, est un magnifique travail de serrurerie. Il n'y a plus de vitraux peints. Le plomb qui en liait les délicats compartimens servit à faire des balles. L'église elle-même fut pendant quelque temps une boucherie publique.

Mais la merveille de Liége, c'est l'église Saint-Jacques. Les voyageurs en citent de plus belles ; je doute qu'il y en ait de plus gracieuses. C'est l'architecture gothique, avec toute la coquetterie de l'art arabe, dont elle est née. Les ames religieuses préféreraient même une nef plus grave, plus sombre, moins ornée; mais pour l'étranger qui n'y vient pas pour prier, nul édifice ne peut donner mieux l'idée de la délicatesse dans la grandeur. La fondation de l'église Saint-Jacques remonte à l'an 1014, sous l'empereur d'Allemagne Henri II. Ce fut d'abord un couvent de cénobites, au milieu des vastes forêts de Liége. Au couvent succéda une abbaye, dont l'église abbatiale est Saint-Jacques. Le portrait du fondateur, sculpté en bas-relief, sur une feuille de marbre noir, est adossé à la paroi d'une des chapelles, dans la galerie à droite. C'est une belle tête d'abbé, avec le rochet et le grand costume.

Je suis puni d'avoir vanté ailleurs le bonheur d'ignorer la

langue technique, en présence des grands monumens de l'art, par l'impossibilité où je me vois de communiquer mes impressions, soit aux ignorans, soit aux hommes spéciaux. Les mots vagues, comme les mots techniques, me manquent pour peindre cette nef si vaste, si majestueuse, si légère, qui élève l'ame sans peser sur elle, et où les chants de la prière ont quelque chose d'aigu et de joyeux. La voûte, terminée à peu près vers le même temps que celle de la cathédrale, semble comme dérobée sous un réseau de fines arêtes, qui s'entrecroisent avec symétrie, et courent autour de médaillons où sont peintes des têtes, les unes nues, les autres portant le casque du XVIe siècle, celles-ci d'hommes, celles-là de femmes; mystérieux assistans, placés entre la terre et le ciel. On dirait un immense berceau dont le treillis de pierre offre à chacun de ses points d'intersection un camée antique, et dont les ouvertures laissent voir l'azur du ciel, figuré par les fresques bleues qui remplissent les parties vides de la voûte. Ce berceau tombe, en s'arrondissant, sur de legères murailles coupées d'immenses fenêtres et portées par deux galeries en arcades ogivales, que surmonte un balcon à jour, dont la pierre a été tressée comme du jonc, et qui semble posé sur la pointe des arcades. Les profils des ogives sont des broderies. Un élegant feston monte du bas des deux arcs jusqu'à leur sommet, et de là encore s'élance et grimpe le long du mur, en manière de bas-relief. Dans l'espace plein qui s'étend entre les têtes de chaque arcade, sont représentés en médaillons les portraits des rois, princesses, prophètes et prophétesses de l'Écriture, avec leurs noms et les versets du livre sacré qui les concernent, et qui forment, de chaque côté de la nef, comme une inscription continue, écrite en caractères gothiques. La même disposition d'arcades et d'ogives brodées, est répétée sur les parois extérieures, et semble figurer un nouveau rang de galeries, comme des creux en forme de fenêtres, sur un mur, figurent les fenêtres qui y manquent.

L'orgue, d'une richesse extraordinaire, déploie, à ses deux côtés, d'immenses panneaux dorés, dont l'intérieur est couvert de peintures. Ces panneaux se fermaient dans les jours ordinaires, et servaient à protéger l'orgue contre la poussière; on ne les ouvrait qu'aux jours de fêtes, pour laisser passer les saintes harmonies, et donner au peuple, avec le plaisir d'en-

tendre la musique céleste, celui de voir le magnifique instrument d'où elle sortait. Depuis que la destruction des abbayes a fait de cette église la propriété long-temps abandonnée de la ville, les panneaux sont demeurés ouverts; on craindrait de les ébranler sur leurs gonds rouillés; et l'orgue reste muet, ouvrant inutilement ses deux grandes ailes chargées de saints et d'anges, que les vibrations de l'instrument feraient peut-être tomber en poussière. Le buffet, dont le sommet se détache sur un fond de lumière et de peintures, formé par les vitraux de la rosace et par les fresques de la muraille extérieure, descend en pointe presque à portée de la main d'homme, et se termine en forme de cul-de-lampe, par un faisceau de cinq niches où sont cinq statues; au milieu, celle de la Vierge; à ses côtés, deux saintes portant l'encensoir; au deux coins, deux prophètes. Cette pointe coupe en deux parties égales un balcon en bois doré, où s'appuyaient les chanteurs qui accompagnaient l'orgue, et au-dessous duquel sont, de chaque côté, six niches avec leurs saints, rois ou prophètes, vêtus d'habits dorés, et assis sur des trônes peints en rouge, que couvre un petit dais sculpté à jour. Les inscriptions placées au bas du cul-de-lampe, donnent la date de l'achèvement de l'église, 1538. L'abbé régnant s'y félicite d'avoir mis la dernière main à ce bel ouvrage et en rend gloire à Dieu. On lui eût permis même un peu de vanité mondaine.

Les stalles du chœur offrent encore, à leurs dossiers et à leurs accoudoirs, des figures d'animaux sculptés, des lions, des singes, des oiseaux, des chats surtout, en toutes sortes d'attitudes. Les chats sont les plus nombreux et les mieux exécutés, soit que ce fût l'animal fovori des moines sécularisés, soit que ce fût leur emblème. Dans ce cas, il fallait que ces saints personnages fussent bien absorbés par la contemplation, pour ne pas voir et sentir sous leurs mains leurs ironiques caricatures. Un escalier double, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, conduit à une petite tribune. d'où l'on a vue sur tout le chœur. Le bedeau vante cet escalier comme déconcertant les plus habiles maçons. C'est un escalier qui vous suit quand on le monte. Ce sont deux vis en sens opposés : mais par quel moyen sont-elles jointes? là est le mystère. Le moyen-âge faisait des énigmes en pierre, comme

les Chinois en font en ivoire. J'imagine pourtant que les maçons du bedeau de Saint-Jacques ne sont pas les maîtres de la confrérie.

— Une inscription en vers, placée au bas d'un tableau médiocre, qui représente la mort de saint Benoît, peut donner une idée du talent poétique des Liégeois au commencement du XVIIe siècle, date présumée de ce tableau. Voici ces vers :

Benoist vient d'expirer; son ame vole aux cieux
Ornée des rayons ardens et glorieux.
A deux religieux une voix fait s'entendre :
C'est ici le chemin que Benoist a su prendre.

Quelques-unes des hardiesses de césure ou d'ellipse de ce quatrain ne seraient-elles pas encore de mise aujourd'hui ?

Le bedeau de Saint-Jacques, qui a vu l'église dans tout son éclat, parlait de son délabrement actuel avec un dépit visible, quoique très prudent, et plus intérieur qu'abondant en paroles, à la manière des bedeaux que les révolutions ont laissés en place. Les bedeaux boudent les révolutions, parce qu'elles diminuent le casuel, et qu'elles augmentent les droits sur le vin.

Liége a d'autres églises encore, les unes très anciennes, les autres bâties au XVIIIe siècle, quelques-uns enlevées au culte et changées en magasins. Ce grand nombre d'églises convenait à un état théocratique. Le prince souverain de Liége était un évêque, et quoique la constitution de la ville eût tout près de lui, pour l'observer et le contenir, un tribunal de vingt-deux citoyens, devant lequel son chancelier pouvait être appelé à rendre compte de ses actions, les gens d'église gouvernaient par le fait, et avec leurs moyens propres, qui sont la superstition et les pratiques dévotes. De là une religion matérielle, appropriée aux grossières imaginations de la foule ; des crucifiés la lance au flanc, les chairs ouvertes et saignantes, la figure inondée de gouttes de sang; toutes les scènes de la passion reproduites en bois ou en pierre, avec un grand emploi de longues barbes, de figures atroces, et de carmin pour les blessures; des vierges en habit de soie brochée d'argent et d'or, une couronne de pierres précieuses sur la tête, placées au

milieu de la nef sur une estrade particulière, d'où pendent des dentelles chargées de cœurs d'argent offerts en *ex voto;* de là plus de vénération pour la Vierge que pour le Christ, pour le saint particulier que pour la Vierge et le Christ ensemble, et pour toute chose d'église que pour Dieu. Les révolutions ont frappé de mort la religion, qu'il fallait seulement épurer, sans pouvoir ébranler les superstitions, qu'il fallait détruire. Dans le pays de Liége et dans toute la Belgique, c'est encore sous la figure de la superstition que la religion se fait adorer: on cache Dieu derrière le saint de l'endroit; on le met dans les plis de la robe de la Vierge; et loin que ce soit le fils qui illumine sa mère de sa lumière divine, c'est la mère dont la couronne jette un rayon sur la tête de son fils. C'était de même dans le paganisme, où les pénates particuliers passaient avant les grands dieux. Les houilleurs travailleront le dimanche, qui est le jour du Seigneur; mais jamais le jour de la Saint-Léonard, qui est leur dieu, dût le maître de la houillère être ruiné par une suspension de travail d'un jour. Peut-être, en y regardant de plus près, verrions-nous là, outre la dévotion à saint Léonard, le déplaisir de renoncer à un jour de fête attendu toute l'année, et passé tout entier hors de leur sépulcre, à boire, sous la tonnelle, du mauvais vin de France, dont chaque verre leur coûte une journée de leurs sueurs. S'il fallait chômer saint Léonard à l'église tout le jour, avec la femme et les enfans, dont toute la fête est d'aller prier, peut-être aimeraient-ils mieux faire leurs six heures dans la houillère.

Les fêtes de la Vierge sont les fêtes populaires dans le pays de Liége et à Liége même. De longues processions de femmes, précédées de bannières et de saints portés à bras, se promènent par toute la ville, chantant les litanies, et s'agenouillant à tous les coins de rue, devant les effigies de la Vierge: cela dure neuf jours. Les gens de la campagne renchérissent sur ceux de la ville. A deux lieues de Liége, sur la route de Spa, non loin du charmant village de Chaufontaine, est la *montagne sainte* de Chevremont, ainsi nommée des pieuses ascensions qu'y font les gens du pays, le lundi et le dimanche, pour aller adorer la Vierge, dont la chapelle est au haut du mont, cachée derrière un bouquet de grands arbres. Dans le même temps que les femmes de Liége défilent processionnellement dans les rues,

ceux-ci gravissent les flancs arides et rocailleux de la montagne sainte, les uns pieds nus, les autres avec des pois dans leurs souliers, ce qui est l'épreuve intermédiaire entre monter nu-pieds et monter en souliers; quelques uns à genoux : ce sont les plus zélés. Toutes ces pratiques annonceraient une grande sujétion aux prêtres : il n'en est rien pourtant. Soit souvenir des abus théocratiques, soit reste de l'influence française, ils se servent des prêtres, mais ils ne les servent pas, comme dans les Flandres, par exemple; et cela même est une preuve singulière de la force de la chose, laquelle suivit à l'indifférence ou à l'aversion qu'inspirent les hommes. Cette montagne sainte me rappelle un paysan, avec qui je fis la route de Liége à Verviers, et qui était de ces hommes sains, que le bon sens préserve de l'incrédulité et du fétichisme. Nous parlions de la montagne sainte, et, le discours y menant, de la religion elle-même. Il me fit dans son français, mêlé de wallon, le fameux dilemme de Pascal : « On ne compromet rien en y croyant; mais que ne compromet-on pas en n'y croyant point? » L'homme de génie n'est que celui qui exprime dans un langage durable les pensées d'un paysan.

On a dit de Liége que c'était l'enfer des femmes, le purgatoire des hommes, et le paradis des prêtres : ce dernier mot doit être amendé depuis 1793. Mais le reste du proverbe n'a pas cessé d'être vrai, dans le peuple du moins et dans le petit commerce, d'où sortent tous les proverbes de localité, et où se perpétuent, avec toutes les originalités, toutes les misères de chaque pays. On rencontre des femmes, sur les grandes routes et dans les rues, attelées à de lourdes brouettes chargées de houille; l'une pousse par derrière, l'autre tire. J'en ai vu le long de la Meuse, sur le chemin de hallage, la courroie au cou, remontant des bateaux, dans lesquels les hommes fumaient, les bras croisés, et debout sur le pont. Dans le peuple, les femmes font les plus gros ouvrages de main; dans le petit commerce, elles font les affaires; elles négocient, elles transigent, elles discutent les intérets; souvent l'établissement est sous leur nom, et porte leur enseigne particulière : *L'épouse N... marchande ou fabricante.* Elles exigent, en retour, la plus grande part dans le commandement; elles ordonnent, elles se font obéir, elles tiennent les cordons de la bourse;

et c'est là, sans doute, le purgatoire des hommes, qui y sont rois, mais n'y sont pas maîtres, même de nom.

Liége a l'aspect de toutes les villes d'industrie. Un air noir, qui dépose sur les visages et les vêtemens, flotte sur la ville. La houille revêt de sa teinte lugubre les hommes, les animaux, les monumens. Dans la pluie, les rues ressemblent à des chemins de houillères. Des mille fabriques situées à toutes les extrémités de Liége, s'élèvent d'épais nuages de fumée, qui se rejoignent et se mêlent au dessus de la ville, et la couvrent comme d'une gaze grisâtre, que le soleil dore, mais ne dissipe pas.

Les rues de la vieille ville sont étroites, sales et sombres. Quelques quartiers nouveaux sont plus rians : de belles maisons, bâties à la manière anglaise, des rues vastes, de vastes places, récemment plantées, annoncent une ville de second ordre dans la civilisation. Le travail, dans le pays de Liége, n'est jamais suspendu : quand on dort à la surface du sol, dans les profondeurs de la terre on veille; toujours l'homme est debout. Sous les maisons de la ville endormie, de hardis mineurs percent le sol en tous sens de leur tarière infatigable et posent insensiblement Liége sur des pilotis. Et le matin, ceux qui ont dormi et ceux qui ont veillé, ceux qui sortent de leurs lits et ceux qui sortent de leurs souterrains, se répandent dans les rues, se coudoient, maîtres et ouvriers, ceux-ci déteignant sur ceux-là, ce qui donne un air uniformément blafard à cette population, où il ne faut pas chercher des types de la beauté physique, mais où le travail libre et rémunéré, un caractère d'intelligence propre au pays et à la race, l'activité, l'abondance assez bien répartie des choses nécessaires, donnent à tous un air de contentement relatif et de parti pris, qu'on trouve rarement dans les villes, industrielles ou non. Ce n'est pas du bonheur; car où le bonheur est-il ? mais c'est la condition la plus tolérable pour l'homme : du pain abondamment pour celui qui travaille; de l'aisance, à la longue, pour celui qui est sobre; peu ou point d'exemples d'un bras robuste tendant la main, faute de travail; et un fonds de religion pour tous les maux irréparables; Dieu et saint Léonard pour celui à qui la société fait défaut. Certes, si l'espèce humaine doit arriver, à force de sueurs et de souffrances, à réaliser la famille dans

l'état, et à n'être plus qu'une immense famille de frères, ayant tous part égale dans le bien commun, Liége est loin de cet âge d'or. Mais si l'inégalité est la loi finale des nations, comme elle est la loi de la nature, et si le mieux n'est qu'un déplacement du mal, qui soulage les imaginations, mais ne change rien au fond, Liége a le droit de se glorifier; car il y a peu de villes où l'inégalité paraisse moins pesante, et où les imaginations soient plus souvent soulagées par plus d'efforts vers le mieux, et par ces changemens rapides qui renouvellent les espérances, avant même qu'elles soient épuisées.

Toutefois, Liége n'a pas encore atteint cet équilibre où aspirent toutes les villes d'industrie, et où tendent toutes les combinaisons des économistes de nos jours; je veux parler de l'équilibre entre la production et la consommation. Liége souffre de la maladie générale de la Belgique, qui est d'être étranglée entre les douanes de la France, de Bade, de la Prusse et de la Hollande. Il y a là un fait qui révolte tout homme qui n'est ni propriétaire de forges françaises, ni douanier, ni ministre du *statu quo*; c'est la production forcée de se modérer et de s'arrêter, faute de débouchés; c'est un sol qui n'est exploité que par brouettées, et qui pourrait l'être par charretées; ce sont des capitaux qui se versent, sou à sou, dans une industrie contenue, et qui pourraient impunément se jeter par millions dans une industrie émancipée. Tel établissement houiller qui n'aurait pas assez de cinq cents bras, n'en occupe que cent. Le propriétaire n'ose pas prendre les trésors que la terre lui offre; il craint de recueillir; sa propre richesse lui fait peur. Si l'équilibre existait, que de milliers d'hommes y trouveraient leur compte! Telle ville qui a trop d'ouvriers en prêterait à celle qui n'en a pas assez. Il se ferait, des pays où les bras surabondent, dans ceux où ils ne suffisent pas au travail, des migrations favorables au bien-être des individus et à la civilisation générale. Une fraternité de travail entre les classes ouvrières de tous les pays mêlerait les langues, et diminuerait les chances de guerre. Et, pour quitter le ton de l'utopie, ôtez les douanes, et voilà une partie de nos ouvriers s'acheminant vers le pays de Liége, et descendant dans les houillères pour en tirer le charbon dont se chaufferont, pendant tout l'hiver, pour le prix que leur coûte le peu de feu

auquel ils se dégourdissent les doigts, leurs familles restées en France. Tant de ménages, qui se chauffent médiocrement pour une somme considérable, ou mal pour plus d'argent qu'ils n'en peuvent donner, ou pas du tout pour un peu d'argent pris sur leur nourriture, auraient, ceux-ci, très bon feu toute l'année, ceux-là, un feu suffisant, les autres de quoi se garder du froid. Je ne parle que de ce point, parce qu'il suffit, pour en raisonner pertinemment, de sentir la différence de température entre l'été et l'hiver. Que serait-ce donc, si je pouvais parler des applications de la houille à l'industrie, et des innombrables emplois du fer, qui, pour tant de familles pauvres, est encore de l'or !

Je ne me souviens pas sans chagrin du contraste que je remarquai, en entrant en Belgique, entre le dernier village français et le premier village belge. C'était un dimanche, et par une fraîche soirée de septembre. A Marchipont, dernier village français, les gens étaient assis devant la maison, sur les bornes de pierre, croisant les bras pour s'échauffer les mains, et grelottans ; quelques-uns se tenaient aux fenêtres des maisons ou dans l'intérieur, sans feu. A Quievrain, premier village belge, tout le monde était rentré. On voyait trembloter à travers les vitres la lueur d'un petit feu de houille se réflétant sur la batterie de cuisine et sur quelques visages heureux, épanouis par la douce chaleur, éclairés et chauffés par le même combustible. Or, à quoi tient ce contraste ? A une chose qu'on appelle la douane, et qui est figurée, du côté de la France et de la Belgique, par deux hangards où des hommes en uniforme vert, différens seulement par les boutons, fouillent les bagages des voyageurs pour y trouver ce qu'ils n'y cherchent pas, ou pour y chercher ce qu'ils n'y trouvent pas. Il est vrai que ces hangards sont comme les longs bras de deux gouvernemens, et qu'il faut bien qu'il y ait des douaniers en uniforme vert, boutonnés au lion belge ou au coq gaulois, pour qu'il y ait des gouvernemens. Plaignons-nous donc à ceux-ci que, de deux villages séparés par un fossé, l'un fasse du feu dès la mi-septembre, et l'autre n'ait encore en novembre que son haleine pour se chauffer. Prenons-nous-en à cette politique de grands propriétaires qui, pour perpétuer les habitudes de superflu dans quelques familles privilégiées, refuse aux classes

laborieuses le feu et le fer, l'instrument et le soulagement du travail.

Ce malaise de l'industrie houillère entretient dans le pays de Liége, dans celui de Namur et dans le Hainaut, dont les houilles sont la principale richesse, l'idée de la réunion à la France. Il serait plus flatteur pour nous que cette idée leur vînt de la sympathie et de quelque beau désir de faire partie de la plus glorieuse nation du continent ; mais sans nier qu'il y ait, surtout dans le peuple, attraction secrète vers nous, le grand motif c'est que ce beau pays gagnerait énormément à devenir la houillère d'une moitié de la France. C'est ce qui explique que lors de la fondation du royaume belge, sur soixante-quinze membres du congrès représentant le Hainaut, les pays de Liége et de Namur, et le Luxembourg, cinquante-six votèrent pour le duc de Nemours, c'est-à-dire pour un choix qui devait inonder la France de houille. Du reste, si le roi Léopold pouvait consommer à lui seul toutes les houilles de l'ancien pays wallon, ou bien, aidé du lion belge, dont il est devenu le chevalier, leur faire ouvrir les barrières françaises, je ne doute pas qu'il ne devînt très populaire à Liége, à Mons et à Namur. Beaucoup même, et parmi les hommes les plus éclairés, sont réunionistes en principe, et sans dire à qui ; si on les presse, ils nomment d'abord la France, puis la Prusse, puis la Hollande, prêts à donner leurs cœurs à qui prendra leurs houilles. Il en est de la sympathie du pays wallon pour la France, comme de l'orangisme des négocians d'Anvers. Anvers, avant 1830, était le premier port de la Hollande ; Anvers, aujourd'hui languisant, avec ses coffres pleins de capitaux qui dorment, et ses vastes bassins à peu près vides, Anvers n'osant lancer sur les eaux de son beau fleuve que quelques vaisseaux caboteurs qui passent en frissonnant à portée des batteries de Flessingue et des chaloupes canonnières hollandaises amarrées au milieu de l'Escaut, Anvers tombé de son ancienne fortune dans l'activité obscure de quelque port du quatrième ordre, Anvers est orangiste parce que le roi Guillaume lui donnait tout l'Escaut. Les Anversois regrettent le drapeau de Flessingue, non point comme nos légitimistes français, parce que c'était pour eux le drapeau sans tache, l'oriflamme d'Orange, mais parce que ce drapeau couvrait

leurs vaisseaux regorgeant des marchandises du monde, et que le drapeau de Belgique ne fait que flotter oisivement sur leurs vaisseaux vides. Si le lion belge avait les griffes assez fortes pour déblayer le cours de l'Escaut des chaloupes canonnières et des batteries de Flessingue, et pour imposer un bon traité de commerce à la Hollande, le négociant anversois passerait au roi Léopold. On aime ici les rois comme des signataires de traité de commerce, non comme des personnages d'une nature supérieure. La royauté est respectée parce que la raison commerciale du pays est sous son nom.

Cette manière simple et très peu chevaleresque de considérer la royauté fait honneur au bon sens des Belges. Le dévouement féodal et le plat langage qui le singe leur sont inconnus. La royauté est descendue ou plutôt y a été élevée chez eux aux rang d'institution. On la discute à ce titre et comme chapitre premier du code constitutionnel, dans les cours de droit public. C'est tout à la fois du bon sens et du bon goût; car, imaginez-vous l'immense ridicule d'un vocabulaire de flatteries monarchiques à propos d'une royauté votée comme un chemin de fer par un compromis entre la propriété foncière et l'industrie des cotons et des houilles! Tout cela sans doute est fort prosaïque : mais du moins personne n'est dupe, et c'est un grand point. Mieux vaut encore la vérité plate que le mensonge.

VERVIERS. — LA PLUIE. — OTHELLO.

15 septembre.

Je suis parti hier soir pour Verviers, l'Elbeuf de la Belgique, l'épouvantail des prohibitionistes français en matière de draps étrangers, petite ville peuplée et florissante, à deux lieues de la frontière prussienne, à quatre d'Aix-la-Chapelle.

A peine hors de Liége, une pluie fine et épaisse commence à tomber. J'étais monté dans le cabriolet de la diligence, selon la coutume des voyageurs anglais et des hommes de lettres honnêtes gens, pour mieux voir le paysage et aux moindres frais. Nous nous traînons sur une route qui pourrait être jolie si le

soleil éclairait la vallée, et si le chemin n'était pas une mare de boue. A travers l'humide et mobile gaze d'une pluie serrée, j'entrevois quelque chose d'assez semblable aux premiers mamelons des Pyrénées ; de petites montagnes basses couvertes de bois, çà et là cultivées ; le vallon courant avec des sinuosités entre deux chaînes ; une rivière serpentant le long d'une des chaînes ; des fabriques sur les bords, perçant la pluie de leurs fumées, plus grises encore et plus épaisses ; des maisons de campagne avec leurs Colins en plâtre colorié dans des buissons de rose ; de temps en temps, une roche nue ; ils appellent *fameux* un rocher de soixante pieds.

Je veux faire causer deux jeunes gens, mes compagnons de banquette, que je sais être d'habiles ouvriers armuriers, sur leur profession, sur ce qu'ils gagnent, sur les procédés de la fabrique d'armes ; manière de Français *pompant son homme*, ou de ministre en congé interrogeant à la Bonaparte et n'écoutant pas les réponses. Ces jeunes gens me répondent oui et non, non et oui ; ils ont mieux à faire qu'à commencer mon apprentissage industriel ; ils fument du tabac qui sent bon et qui ne leur coûte presque rien, et ils ont une conversation intarissable dans leur patois wallon, espèce de vieux français bâtard, lent, sans grace, empétré, avec dénormes mots du français moderne, *industriel*, *propriétaire*, *exploitation*, jetés à travers ; ni accentué comme l'anglais, ni guttural comme l'allemand, ni égal et univoque comme le français. Ils descendent à moitié route, dans un demi-cercle que forme la vallée à gauche, et s'enfoncent dans un chemin de traverse, ombrage d'arbres, qui les mène à un village renommé pour ses ouvriers dans la fabrique d'armes de Liége. J'achève seul la route, que la nuit tombante me dérobe tout-à-fait.

Nous voyons Verviers à la lueur de ses réverbères au gaz. Ce paraît être une jolie ville, bien propre, bien bâtie, du moins la grande rue. Cet éclairage au gaz donne aux villes un aspect de fête. On dirait que Verviers illumine ce soir, ou que toutes les maisons où sont fixés les réverbères sont des hôtels ou des cafés.

Verviers gagne à être vu au gaz. De jour, c'est une longue rue large, avec des maisons qui représentent assez exactement la proportion des fortunes dans la société ; vingt maisons pau-

vres contre une riche. Les poules y becquètent impunément entre les pavés. Au bout de cette longue rue est un petit théâtre, de la grandeur et de l'apparence de celui de Mme Saqui, avec une promenade sablée et plantée d'arbres devant. Je parcours la ville entre deux averses, car la pluie n'a pas cessé; je vais à la cathédrale, église de village, mais que l'heure de la grand'messe a remplie de fidèles tout dégouttans d'eau, et dont les habits fument. Piété solide que celle de gens qui exposent à la pluie leurs vêtemens du dimanche, et qui vont les sécher à la grand'-messe! Je demande à un horloger debout sur sa porte, la poste aux lettres: « Au *finissement* de la rue, » me dit-il. La différence qu'il y a entre tout ce pays et la France, c'est la différence du mot *finissement* au mot *fin*. C'est la France légèrement altérée dans sa physionomie, mais c'est toujours la France. Les mots y diffèrent par la terminaison; ils sont les mêmes par le radical. Les choses y sont bien près d'être semblables, y étant si analogues.

Je lis avec admiration, sur le fronton de l'hôtel-de-ville, en beau et noble français, le français de 89, cette inscription:

Publicité, sauvegarde du peuple.

A deux lieues de Verviers, le premier et le dernier mot *publicité* et *peuple*, ne font même pas partie de la langue politique. En Angleterre et en Amérique, personne ne songerait à l'écrire sur un édifice; autant vaudrait y mettre: Il fait jour en plein midi. En Belgique, n'est-ce pas une arme disproportionnée au peuple qui la manie?

La pluie furieuse me force de regagner l'hôtel. Quel supplice que cette pluie! les choses ne sont belles que par la douce lumière du soleil. C'est le soleil qui donne un sens au paysage; un voyage sans le soleil, c'est un exil pendant la nuit. Que faire dans une auberge, entre chacun de ces gros repas où l'on mange horriblement pour se désennuyer? Que reste-t-il, quand on a bien ri en soi-même de ces bonnes figures d'Anglais, qui font le fonds de toute table d'hôte en tout pays; de ce noyau des habitués indigènes, devant lesquels on groupe tous les plats de choix, au détriment des extrémités de la table; des arrivans, devant qui l'on entasse les accessoires et les mets d'attente; de ces petites

femmes de marchands, si économes chez elles, qui, à table d'hôte, mangent comme des hommes, parce que cela est payé, et qu'on ne sauverait rien de l'écot en se privant? Rêver, penser aux siens avec regret, se dire qu'on n'emporte pas sa vie tout entière avec ses bagages, et que ce qu'on en a emporté pleure ce qu'on a laissé derrière soi; sentir qu'on n'est nulle part, que la vie est suspendue, que l'ennui arrive, un ennui qui ne donne pas le sommeil, mais une veille fatigante; regarder par la fenêtre la direction des nuages, et s'ils sont incertains, se figurer qu'ils marchent dans le sens qu'on désire; entendre de la chambre où on est seul deux voix qui se parlent dans la chambre voisine, un mari et sa jeune femme qui se soutiennent l'un l'autre contre l'ennui des contre-temps, contre le déplaisir d'une promenade manquée, qui se font la lecture, qui s'aiment, ce qui éclaircit les jours pluvieux et dissipe les nuages, ceux du ciel et ceux de l'ame; tantôt écrire aux siens, et les attrister du récit de ses ennuis, eux à qui on ne trouvera pas le temps de raconter ses plaisirs; tantôt, entre deux averses, courir comme un commis voyageur, qui n'a qu'une heure à rester dans la ville, aux principales *curiosités*, et les voir sous un parapluie de louage, les pieds dans l'eau, comme si on y était condamné par arrêt; voilà la vie du voyageur pendant la pluie!

Il n'y a qu'un remède, c'est la lecture; mais on ne s'y résigne qu'avec peine. On n'était pas venu pour lire, mais pour voir. Les yeux glissent d'abord sur la page, puis, peu à peu, se fixent, et l'esprit calmé accepte enfin ce doux dédommagement des plaisirs qu'on ne peut pas avoir. J'avais pris avec moi un Salluste et un volume de Shakspeare; ils m'ont tenu compagnie toute cette longue journée. J'ai vu toute la politique de César dans les deux lettres trop peu lues que lui écrit Salluste, grand esprit qui s'amuse à pénétrer un grand caractère. J'ouvre ensuite Shakspeare à l'endroit d'*Othello*, cette pièce qu'on a tant admirée, surtout pour rabaisser Racine, qui a dû en sourire avec Shakspeare, si les grands hommes s'occupent dans l'autre monde de ce que disent d'eux les petits hommes de celui-ci.

Ce que j'admire également dans Racine et dans Shakspeare, —deux noms dont l'accouplement paraîtrait un blasphème aux fanatiques du poète anglais, parce que les fanatiques lisent peu les poètes qu'ils admirent et ne lisent pas ceux qu'ils critiquent,

—c'est que les héros de leur théâtre représentent bien plus des caractères que des situations. Ce sont des hommes de toutes pièces, avec un commencement, un milieu, une fin, plutôt que des abstractions avec des visages d'hommes. Othello, Iago, Hamlet, Lear, lady Macbeth dans le poëte anglais; Bajazet, Mithridate, Agrippine, Joab, Athalie, Néron, Acomat, dans le poëte français, sont des personnages qui ont eu une longue histoire avant la situation où les a jetés le génie ou la fantaisie de l'auteur. Sortez les héros de Voltaire et quelques-uns des héros de Corneille de leur situation violente, exceptionnelle, de cet état de crise ou ils sont d'ailleurs si dramatiques, vous ne savez guère ce qu'ils ont été avant, ni ce qu'ils deviendront après,—ceux du moins qui ne meurent pas;—on ne devine rien ou presque rien de leur vie passée; et s'ils n'avaient un nom historique qui nous l'apprît, ils nous apparaîtraient plutôt comme des situations dramatiques personnifiées que comme des hommes.

Dans Shakspeare et dans Racine, en laissant de côté toutes les différences, on voit surtout des vies complètes, entières, dont on ferait la biographie avant l'évènement; et tandis que la plupart des personnages de notre théâtre semblent avoir été créés pour supporter une idée générale, traverser une passion et mourir, on sent que ceux de Shakspeare et de Racine ont déjà beaucoup vécu avant la grande épreuve, et qu'ils ont été préparés par tout leur passé soit à y survivre glorieusement, soit à y succomber.

Ce que j'admire encore, et encore au même degré, dans Racine et Shakspeare, c'est, dans toutes les choses graves, la noble indépendance des deux poëtes à l'égard de leurs spectateurs. Il ne faut pas prendre pour des choses graves, les concessions du sévère et sérieux génie de Racine à la métaphysique sentimentale de la cour de Louis XIV, ni celles, peut-être involontaires, du grand sceptique Shakspeare aux grossières habitudes de son parterre; c'est la partie contingente et périssable de l'art, cette partie de mode, indépendante du génie du poëte, qui fait tout le mérite et toute la force des dramatistes de consommation quotidienne, mais qui, dans les écrivains de théâtre, après avoir été une sorte d'assaisonnement nécessaire pour leur époque, n'est tout au plus pour les époques suivan-

tes, qu'un ornement vieilli. J'appelle choses graves, ces études de caractères, ces immenses biographies qui se nomment dans Racine, Acomat, Mithridate, Joad, Agrippine; dans Shakspeare, Othello, Hamlet, Brutus, César, lady Macbeth, Richard III, le juif du *Marchand de Venise*. Eh bien! c'est dans ces choses-là que Racine et Shakspeare sont en face de la vérité éternelle, interrogeant les mystères du cœur de l'homme, et non les préoccupations passagères de leur public, oubliant les sifflets comme les battemens de mains du parterre, et faisant des caractères vrais pour tous les âges, pour les morts comme pour les vivans, pour le passé comme pour l'avenir, vrais comme ils le sont sous cet œil de Dieu, dont parle la théologie, devant qui toute conscience est nue. Ces caractères ne sont pas, comme dans Voltaire, comme dans tout le théâtre français ultérieur, comme sur nos planches actuelles, où l'on nous donne le diorama du drame, tantôt des images ingénieuses du parterre, qui lui font l'honneur d'importer le langage de ses passions et de ses caprices jusque dans les époques reculées de l'histoire, tantôt des Sosies du poète lui-même qui se montre sous tous ses acteurs et fait déclamer ses préjugés par tous ses héros. Non, ce sont des créations désintéressées, ou plutôt des restaurations de personnages historiques, si le même mot pouvait convenir aux hommes et aux monumens en débris; les toiles peintes, les lustres, les poignards, les allusions, n'aident point à leur effet; les nerfs n'en sont pas les juges compétens, et le sens n'en est compris que de l'homme sain et réfléchi, qui les peut confronter intérieurement avec les aveux désintéressés de sa propre nature, les données de son expérience et les instincts de sa raison. Le public qui voyait jouer *Mithridate*, ne s'intéressait qu'au vieil amant romanesque de Monime; c'était la partie de mode : le reste de l'homme lui échappait; le Mithridate de la grande scène lui paraissait d'un auteur qui couvre de beaux vers l'insipidité d'un hors-d'œuvre dramatique. *Athalie*, où il n'y avait pas un vers pour la mode, le chef-d'œuvre de Racine émancipé des puériles tyrannies de ce roi de théâtre et rendu à la contemplation désintéressée, *Athalie* n'était ni sifflée ni applaudie; on n'y allait pas. Combien de fois les hommes de Shakspeare ne sont-ils pas forcés d'abaisser devant les besoins de gros rire de son parterre la

majesté de la vérité éternelle qu'ils représentent, ou de se montrer en scène dans la compagnie de bouffons, pour faire supporter leur gravité sublime!

Ce qui résulte de ces deux qualités admirables, dans le théâtre des deux poètes, mais plus pleinement dans celui de Shakspeare, auquel l'étroite règle des trois unités n'imposait pas de dénouemens forcés, c'est que chacun de ces personnages accomplit librement sa destinée, et toujours porte la peine ou reçoit la récompense de son caractère. Qui peut nier que ce ne soit parfaitement vrai de la pièce d'*Othello* en particulier, et surtout des trois principaux rôles, Othello. Desdemona, Iago?

Othello n'est plus jeune; il est Maure; mais quoique Maure et sur l'âge, il se laisse prendre à l'amour d'une jeune Vénitienne qui l'a vu à travers sa gloire; il l'enlève, ou plutôt il la laisse s'enlever elle-même, et il l'épouse. Voilà, au point de vue de la vie pratique, une énorme faute qui ne peut manquer de mener à mal. Généreux, confiant, ouvert, avec une ame de feu, et dans cette ame, un germe de jalousie ardente et féroce, sitôt que la perfidie d'Iago l'aura conduit à faire un retour sur lui-même, et à se dire qu'en effet il n'est plus jeune, qu'il s'est marié à une enfant qui le quitte pour un autre, il éclatera en rugissemens, comme les lions de son Afrique, et il tuera Desdemona; car il n'est pas homme à faire *une vie de la jalousie*, et du moment qu'il doute, il est décidé. Mais, le meurtre commis, s'il voit que ce qu'il croyait une justice n'est qu'un crime irréparable, si sa Desdemona est restée pure, oh! ne l'empêchez pas de se tuer, ne lui ôtez pas son épée, car sa journée est finie: celui qui laisse la vie au misérable Iago. parce qu'il ne le trouve pas digne du *bonheur de mourir*, celui-là est trop maître de la sienne. Laissez-le donc libre de lui, et regardez, les bras croisés, son inévitable suicide; car, son heure étant venue, il s'irait briser la tête contre la pierre, si vous l'empêchiez de finir plus noblement par le poignard.

Desdemona aime Othello, voilà toute sa vie. Avant de voir et d'entendre Othello, elle n'a pas senti son cœur, elle ne s'est pas connue, elle a grandi, douce, mais insensible, sous les graves tendresse de son père, noble de Venise. Elle est née le

jour où elle a aimé; et le jour où elle a aimé, elle n'a plus vécu que pour servir et contempler son glorieux Othello. Cette fille si douce et si timide, l'entendez-vous devant le sénat de Venise, avec quel respect cruel elle répond aux plaintes énergiques du vieillard ! La jeune épouse qui va passer du toit paternel dans la maison de son époux, dit adieu à son père, à sa mère qui pleure, aux serviteurs qui lui sourient, et elle s'en va le cœur plein de regrets pour ceux qu'elle quitte et d'amour pour celui qu'elle suit; mais elle, Desdemona, ne l'avez-vous pas vue partir, l'œil sec, sans emporter la bénédiction paternelle, sans se retourner une dernière fois vers ce palais où elle n'a pas laissé de souvenirs, car qu'est-ce pour elle que le temps où elle n'a pas aimé? Si la pensée de la désobéissance lui pouvait venir une fois à l'esprit, ce ne serait plus la jeune Vénitienne qui a commencé de vivre le jour où elle a aimé, en qui l'amour n'est pas venu remplacer d'autres affections, mais a occupé et rempli une immense place vide, ce ne serait plus la femme qui toute tremblante encore des violences d'Othello y trouve de la grace et du charme; ce ne serait plus cette douce victime qui, assassinée par son mari, murmure en expirant ces déchirantes paroles : « Je meurs innocente... personne ne m'a donné la mort... c'est moi-même... Recommande-moi à mon doux maître... oh! adieu ! » — Non, ce ne serait pas la Desdemona de Shakspeare, mais une fille repentante de mélodrame, qui présenterait de nombreux contrastes, pour fournir à de nombreux effets de scène. Desdemona ne se souvient qu'une fois de Venise et de la maison paternelle, et c'est encore un souvenir d'amour; elle pense à cette esclave noire de sa mère qui était morte aussi pour avoir beaucoup aimé.

Telle est Desdemona; caractère charmant, naïf, original, surtout par son inaltérable unité. Mais la jeune fille qui a aimé à l'insu de son père, qui s'est mariée hors de la maison paternelle, qui n'a pas pleuré quand son père a parlé de sa vieillesse abandonnée, qui l'a fait mourir de douleur, qui, dans tout le drame, n'a pas eu une larme pour lui, vivant ou mort; la jeune fille, si excusable au point de vue romanesque, devait, au point de vue moral et de vie pratique, expier tant de fautes par une fin lamentable : sa mort sera justifiée, paraissant comme le châtiment de sa dureté envers son père. Si pour Desdemona

comme pour Othello, la peine est disproportionnée aux fautes, c'est que l'homme qui est maître de ses fautes ne l'est point de leurs conséquences, et que, dans la vie humaine, c'est sur l'effet des fautes plutôt que sur leur cause que le châtiment se mesure.

Iago est un lâche adroit, avide d'argent et d'avancement. Pour avoir de l'argent, il dupe Roderigo, espèce d'étourdi comme nous en connaissons tous, dont il tire force sequins de Venise, en le leurrant de l'espoir de posséder Desdemona. Pour avoir de l'avancement, il fait jouer la calomnie contre Cassio, le lieutenant du Maure, qui, dans ses calculs, lui a enlevé le grade qui lui était dû. Il mène de front ces deux intrigues; mais comme les événemens vont plus vite que lui, il est à chaque instant sur le point de devenir le jouet de ses propres menées. C'est d'abord Roderigo qui le presse et qui, voyant sa bourse se vider et sa conquête reculer toujours, menace d'éclater, et demande ou Desdemona ou son argent. Iago, pour faire patienter Roderigo et pour suivre ses vues sur la lieutenance de Cassio, imagine un moyen terrible; il allume la jalousie au cœur d'Othello. Mais il ne sait pas qu'en se rendant maître de l'Africain, c'est un maître qu'il s'est donné à lui-même, et un maître qui veut l'étrangler tout d'abord, non parce qu'il a hésité, mais s'il hésite, dans les preuves de sa calomnie. Iago, toujours dépassé par ses intrigues, est amené à réparer des lâchetés par des meurtres. Roderigo et Cassio qu'il a jetés en avant, pour couvrir ses embûches, peuvent le perdre par leurs indiscrétions; il les fait se battre ensemble; et pendant qu'ils se battent, il assassine Roderigo et blesse Cassio, pensant les tuer tous deux, mais le coup n'a pas porté, car Iago est un lâche, et les lâches ne savent assassiner que d'une main tremblante. Le meurtre ne lui ayant pas réussi, comme il n'y a rien au-delà, c'en est fait de ce misérable.

Cet Iago n'est point un être idéal, un démon, comme l'ont pensé quelques critiques, une sombre fantaisie du génie de Shakspeare, placé là pour faire contraste avec la noble figure d'Othello. C'est tout bonnement un homme lâche, avide et méchant, très conséquent dans toutes ses actions, et d'une perversité qui, par malheur, n'est point hors de la nature. Il y a, même dans notre société telle que l'égoïsme l'a faite, des

hommes de cette bassesse rusée qui se poussent à la fortune sur le corps des honnêtes gens, et qui finissent aussi par se prendre à leurs propres piéges. Si ces hommes ne vont pas jusqu'au meurtre, c'est que cela les mènerait à perdre plus qu'ils ne veulent risquer; c'est qu'il y a des tribunaux et une police; c'est, en outre, que le même mal peut se faire par des moyens plus doux, plus clandestins, plus impunis. Iago commence par la donnée commune; il a des vices coûteux et de l'ambition sans mérite. Il veut de l'argent pour ses vices et des places pour son ambition; il fait ce que font les gens de cette farine, il s'attaque au bien d'autrui, et mine souterrainement les positions qu'il envie; chemin faisant, ses lâchetés ayant fait échouer ses ruses, il essaie de réparer une faute par une autre faute, il comble un abîme par un abîme; et comme il n'est pas gêné par la civilisation de l'époque où il vit, il va jusqu'à l'assassinat. Mais, peu à peu, il s'enlace dans ses propres filets; il se brûle au feu qu'il a allumé; les morts même reviennent pour le confondre, car il est si lâche, qu'il s'est enfui sans les achever. Il périt enfin parce qu'il est moins habile encore que lâche, et parce que tout a été réglé dans ce monde pour que la force restât toujours à la morale et à la justice.

Othello, Desdemona, Iago, meurent tous trois: Othello, pour s'être marié hors d'âge, Maure et jaloux, à une toute jeune fille de Venise; Desdemona, pour n'avoir pas aimé son père, et pour l'avoir trompé; Iago, pour avoir suscité autour de lui des évènemens plus forts et plus soudains que toutes ses ruses. Othello et Desdemona sont pleurés, parce que leurs fautes n'ont pas souillé leur ame, et qu'ils meurent pour avoir trop aimé. Iago est maudit, parce que ses crimes ont surpassé son châtiment. La toile tombe alors, et Shakspeare apparaît dans la moralité de sa pièce, calme et souriant, comme s'il n'était pour rien dans la catastrophe. A chacun la peine de ses fautes ou de ses crimes; à lui, philosophe, poète contemplateur des fatalités des caractères et de la vie, à lui l'ineffable plaisir d'en avoir demêlé le jeu si compliqué et si divers, et de nous en avoir transmis le secret dans des vers et sous des visages immortels.

Cicéron, dans son énumération trop souvent citée des bienfaits de livres, — *nobiscum rusticantur, peregrinantur*, etc.,

a oublié de dire : ils nous tiennent lieu de foyer, de lares, de pénates, dans les hôtelleries; ils font de la pluie le beau temps, en nous enlevant dans ce monde des idées, où le soleil ne se couche jamais; ils nous dérobent un moment la famille absente, ils nous délivrent de toutes les tyrannies du corps, ils nous assistent aux plus mauvais momens du voyage, à ces heures où l'on n'est ni arrivé, ni parti, ni en mouvement, ni en repos, ni assis, ni debout; heures qui ne ressemblent guère à celles de sa riante mythologie, avec leurs ailes du plus fin duvet : les heures dont je parle ont des ailes de plomb.

15 septembre au soir.

Un rayon de soleil interrompt ces belles réflexions et me chasse de ma chambre. Les gens sortent des vêpres, bien séchés et le cœur gai, comme après un devoir rempli. Je les suis machinalement; j'entends leurs projets de promenades fondés sur un coin de ciel bleu grand comme la grande rue; mais voilà qu'au *finissement* de cette rue, le soleil se cache, et la pluie tombe de plus belle sur les gens et sur leurs projets. Je me sauve à l'auberge après m'être pourvu de quelques volumes de George Sand, dont je relis avec délices les belles pages, et dont je cherche à analyser sincèrement l'effet sur moi. La nuit me surprend courbé sur ces petits formats de la contrefaçon belge, si bien appropriés à la taille de quantité d'auteurs.

George Sand a pris en haine, ou, si vous aimez mieux un mot plus doux, en grippe, l'institution du mariage. Car je lui crois volontiers, comme à toute femme douée de tant d'esprit et de grace, plus de caprice que de haine. Caprice ou haine, il n'en est pas moins vrai que le mariage n'a pas eu d'adversaire plus passionné, et, en apparence, plus irréconciliable que George Sand. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, et en dernier lieu, *Jacques*, sont des développemens très divers de la même pensée, des analyses très variées de la même aversion. Quand les personnages ont tort, ce n'est jamais le mariage qui a raison; et, au contraire, quand les personnages ont raison, c'est invariablement le mariage qui a tort. S'il y a quelque querelle, c'est toujours le mariage qui paie, comme on dit, les pots cassés. Aucun écrivain n'a pénétré plus profondément dans les

malaises infinis d'un mauvais ménage; aucun n'a mieux analysé les causes des antipathies conjugales, et n'a suivi plus finement leurs effets lents et inevitables; aucun, non plus, n'a moins caché son triomphe au moment de la catastrophe. Par une conséquence naturelle, il en est peu, et je parle ici des plus grands, qui aient glorifié avec plus d'éloquence l'ennemi-né du mariage, l'amour illégitime, qui aient donné de plus nobles couleurs à ce larron de l'honneur des familles, ni prêté de plus séduisantes excuses à l'adultère, jusque-là que, dans *Jacques*, George Sand loue le mari de prévoir son déshonneur, et de lui ouvrir les portes de sa maison, comme à une réparation trop juste d'un mariage inégal. L'amant, c'est le redresseur de torts; l'adultère, c'est la peine d'un crime commis contre les saintes lois de la nature, et, à ce titre, il a l'espèce d'innocence d'une peine justement infligée. Quant aux devoirs, il n'y en a pas, si ce n'est, par exemple, celui qui oblige un mari qui se sent de trop dans son ménage, de vider la place, et, au besoin, de se jeter volontairement au fond de quelque lac, en laissant croire qu'il a été victime d'une curiosité intempérante pour les beautés alpestres, ainsi que cela se voit dans *Jacques*, le dernier et peut-être le plus profond plaidoyer de George Sand contre le mariage.

La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a donc été le but des ouvrages de George Sand, et il faut dire qu'elle y a mis plus d'esprit de suite, plus de tenue, plus de persistance que n'en met d'ordinaire une femme même à ses desseins mignons, et plus de talent, helas! que n'en ont bien des théoriciens beaucoup plus moraux. Quelques critiques, s'il m'en souvient, ont voulu l'en défendre. A quoi bon? ce serait louer médiocrement George Sand que lui ôter le mérite d'un ferme propos et d'une constance virile dans une antipathie féminine. Resterait donc un instrument à toutes idées, une plume à toute phraséologie, aujourd'hui contre le mariage, demain pour, aujourd'hui casuiste de l'adultère, demain prête à faire des pastorales sur l'hymen. D'ailleurs la thèse a son côté vrai : le mariage ne réussit pas à tout le monde, et quoiqu'il ne soit ni dans mon droit, ni dans mon goût de rien conjecturer sur la vie privée de George Sand, je croirais volontiers qu'il est rare que la loterie du mariage donne à une femme supérieure un

époux digne d'elle. Dans ce cas, le mariage est un état odieux, odieux au-delà de toute parole et de toute analyse humaine, odieux en proportion de ce que le mariage bien assorti est doux. Il serait peut-être plus héroïque à qui n'a pas eu le bon lot de ne point scandaliser le monde avec son malheur, en faisant d'un cas privé une question sociale; ou bien, s'il sentait le besoin de quelque dédommagement public, de dire le bien qu'il aurait rêvé, plutôt que le mal qu'il aurait souffert, et de montrer par quels trésors de patience, d'abnégation, de silence, une pauvre femme mal mariée parvient à éluder les crises violentes, et à trouver une sorte de paix de conscience, bien préférable aux plaisirs passagers et aux longs désordres de la séparation. Mais ce que la morale générale y aurait gagné, l'écrivain ne l'aurait-il pas perdu? Et ne vaut-il pas mieux pour tout le monde qu'un auteur soit vrai avec lui et avec le public, même à ses dépens?

A la place et sur les ruines du mariage tombé, George Sand édifie et couronne l'Amour. Ah! il n'y a pas d'homme assez beau, il n'y a pas de jeune fille assez pure, assez belle, assez gracieuse, pour être visitée par ce dieu; il n'y a pas de fleur assez noble pour être caressée par ce papillon. George Sand y a mis toute l'adresse et tout l'esprit des réformateurs habiles. Son mariage (j'entends le mariage qu'elle attaque), c'est toujours le vieux mariage, grondeur, triste, avec des habitudes au lieu de plaisirs, et de l'acoquinage au lieu de tendresse. Son Amour, au contraire, c'est un enfant du XIXe siècle, rajeuni, restauré, purgé de toutes ces fadeurs stéréotypées qu'on lui a fait débiter depuis tant de siècles, riche en raisons nouvelles, et pourvu d'une logique merveilleuse, qui rend toute résistance impossible, à peine, pour celle qui résiste, de manquer d'*esprit* et d'*élévation*, remplaçant les piéges grossiers de l'ancien amour, les promesses de mariage, les sermens d'éternité, par une métaphysique éblouissante, à la hauteur de laquelle une femme ne peut s'élever qu'en recevant le réformateur dans le lit de son mari: c'est un dialecticien comme le grand Arnaud, moins l'ennui de la matière, vif, plein de ressources, possédant toutes sciences, au courant de toutes choses, jamais surpris, jamais à court, improvisateur admirable, poète, artiste, philosophe, naïf et subtil, positif et rêveur, ayant toujours d'immenses

vertus qui couvrent ses actions douteuses et projettent leur moralité sur ses fautes; un amour, en effet, qui chasserait le mariage de ce monde, si nous étions tous beaux et nos sœurs toutes belles, et si la vie d'un homme n'était que de vingt à trente ans, celle des femmes que de dix-huit à vingt-cinq.

Y a-t-il un danger réel à ce que des idées de ce genre soient défendues et popularisées par le talent? Il y en a peut-être, mais bien moins qu'on ne le pense. Si la critique épluchait les livres de George Sand comme les gens du parquet épluchent un article de journal, avec l'intention et l'ordre ministériel d'y trouver des cas de prison, à toute force trouverait-elle le sujet d'un réquisitoire; mais à voir les choses sainement, sans complaisance comme sans peur, on reconnaît qu'il n'y a guère de poison, dans les livres de George Sand, que pour les gens déjà empoisonnés, ou pour ces natures à demi gâtées que le premier roman d'un plat anonyme, qu'un littérateur de librairie foraine suffirait à achever.

L'art infini que George Sand a déployé dans sa guerre contre le mariage, tourne presque toujours contre l'effet qu'il veut produire. C'est ce qui doit arriver de toute guerre contre une institution vieille comme le monde, éprouvée par les siècles, respectée même aux époques où la femme n'était pas l'égale de l'homme, et pratiquée volontairement là où elle n'était pas commandée par la loi: car, comme les critiques ne peuvent porter que sur des exceptions, plus on prouve au particulier, moins on prouve au général. Si les personnes ne sont pas propres à l'institution, est-ce la faute de l'institution? C'est ce qu'on peut dire de tous les personnages de George Sand. Les uns ont d'horribles caractères, sont jureurs, emportés, colères, comme le mari d'Indiana; c'est un mauvais ménage, c'est un mariage mal fait: voilà tout. Les autres apportent des qualités romanesques pour une association positive; ils rêvent une fleur de sentiment, un renouvellement incessant de jouissances, de l'imprévu, là où le bonheur le plus vif est précisément dans une vie assise et prévue; ils prennent le repos pour le calme plat; ils veulent s'agiter et se battre les flancs pour se tenir toujours en jeunesse; ce sont encore des mariages mal faits, rien de plus. Jacques épouse une femme plus jeune que lui de vingt ans; il a derrière lui un passé qui lui donne des rougeurs subites,

et qui le fait pleurer à certaines romances que sa femme joue sur le piano. Il fait venir chez lui une jeune femme, belle, spirituelle, qu'il tutoie. Est-ce sa sœur? est-ce une ancienne maîtresse? Il n'en dit rien à sa femme; il couvre toutes ces irrégularités de son honneur qui est incontestable; mais, en ménage, la meilleure sorte d'honneur, c'est la confiance. Cette jeune femme est en tiers dans le ménage, et très souvent en tête-à-tête avec le mari. Elle a un amant, qui la poursuit jusque dans la maison de Jacques, et qui, las de ses rigueurs, finit par s'éprendre pour la femme de Jacques. Jacques laisse tout faire; il donne à l'amant le logement, la table, l'occasion. Dix fois il peut, par une explication, sauver l'honneur de sa femme; mais il ne veut pas s'expliquer, il rougirait de redemander un amour qu'il a tout fait pour perdre. Finalement, il se met à voyager pour laisser le champ libre aux deux amans, et quand sa femme va devenir mère par l'adultère, il se jette au fond d'un glacier, afin que les deux amans se marient et légitiment l'enfant né du concubinage. Voilà, certes, de tous ces cas exceptionnels, le plus étrange et le plus malheureux. Voilà un mariage mal fait à plaisir, sans compter que celui qui en sera la suite n'a guère de chance d'être meilleur. Mais qu'est-ce que tout cela prouve contre l'institution? Par le soin même que prend George Sand de composer ses mauvais ménages d'époux admirables, vous voyez qu'elle va contre son effet, en le voulant mieux assurer; car, en des gens aussi parfaits, aussi bien doués, aussi beaux de visage et d'ame, on ne trouve pas place pour les fautes grossières, pour les non-sens, pour les imprudences absurdes qu'elle leur fait commettre; et comme on en conclut qu'il n'a tenu qu'à ces fautes invraisemblables et absurdes que le mariage ne fût parfait comme les gens, il en résulte une réhabilitation implicite du mariage.

Quant à cet amour auquel George Sand sacrifie le mariage, à qui fera-t-on croire que toute la destinée d'une femme soit d'avoir un amant, et qu'avant comme après le temps des amours, ce qui n'est qu'une jeune fille ne soit pas encore, et ce qui n'est plus qu'une mère, ne soit plus rien? Qui est-ce qui, faisant sauter sa petite-fille sur ses genoux, et voyant sourire la mère aux cris joyeux de l'enfant, pensera, sur la foi de George Sand, que son enfant est un bien qu'il nourrit pour l'*amant*, ce roi

de ses livres, et sa femme un bien qu'il lui dérobe? Et si la petite fille ne doit pas être jolie, où classerez-vous cet être, qui n'aura pas même, passez-moi le mot, sa saison des amours? Rendez-nous donc le Barathre de Sparte, afin d'y jeter toute femme qui ne serait pas assez belle pour enflammer un amant. Ces idées-là ont leur remède dans leurs conséquences.

Mais le plus sûr contre-poison (si poison il y a) des romans de George Sand, c'est le style, c'est la langue même qui a servi à développer et à mettre en action ces étranges paradoxes.

Dans l'époque où nous vivons, époque si décourageante à bien des égards, je suis bien plus frappé de la corruption intellectuelle que de la corruption morale. Les excès monstrueux du XVIII[e] siècle, ceux du XVI[e], en Italie particulièrement, ces grands désordres qui embarrassent la pudeur des historiens, ne sont pas de notre temps. Soit progrès moral, soit meilleure constitution de la société, soit plutôt effet de cet encombrement qui force chacun à poursuivre sans distraction la tâche laborieuse de se pourvoir lui et les siens, il est incontestable que les mœurs de notre temps sont comparativement bonnes, que les amours scandaleuses et dépensières sont devenues plus difficiles, les grandes dissipations plus rares, et qu'en ce point on pèche beaucoup plus d'intention que d'effet. Au contraire, à aucun temps de notre histoire, la corruption intellectuelle n'a peut-être été plus grande, et la plupart des exemples un peu éclatans de corruption morale sont venus de travers d'esprit bien plus que de mauvais penchans. C'est cette corruption intellectuelle qui a fait tous ces suicides fastueux, avec accompagnement de poésie ou de prose testamentaire, et c'est à cause d'elle qu'il y a plus de fous que de débauchés dans notre époque. De là résulte qu'on y peut faire et qu'on y fait plus de mal avec des livres de forme mauvaise et de morale négative, qu'avec des livres dont la morale est mauvaise et dont la forme est admirable.

Au premier rang de ces livres, il faut mettre ceux de George Sand. Supposez qu'ils aient une vertu corruptrice, ce que je ne crois pas, au moins ils n'attaquent pas l'intelligence, et s'ils peuvent, non pas gâter, mais tenter le cœur, ils laissent l'esprit et le jugement sains. Si donc on est troublé par un côté,

on est raffermi et amélioré par l'autre. Quand vous lisez du J-J. Rousseau, aux endroits les moins chastes de ses livres, la beauté du langage, l'élévation naturelle de la pensée, la manière dont le grand écrivain semble dominer son propre cynisme par l'éloquence de l'aveu qu'il en fait, toutes ces choses vous saisissent et vous élèvent, si bien que l'influence corruptrice des choses est neutralisée d'avance par l'effet des paroles, et que pour vous laisser aller aux lâches chatouillemens des sens, il vous faudrait descendre non-seulement de votre hauteur naturelle, mais encore de celle où l'écrivain vous a élevé. J'en dirai autant de George Sand, dont je ne rapproche pas sans dessein le nom de celui de J-J. Rousseau, son talent passionné et séducteur ayant plus d'une analogie avec celui de *la Nouvelle Héloïse*. Dans ce style si transparent, tout se voit, tout se sent, tout se distingue, tout saute aux yeux ; les sophismes s'y livrent à vous d'eux-mêmes, si cela peut se dire, les paradoxes s'y détachent du fond et y apparaissent dans leur nudité; l'instrument et la main trahissent l'intention qui les mène; la logique fait ressortir les mensonges, et du côté du lecteur, l'esprit et le bon sens détruisent ou rectifient spontanément les entraînemens de l'imagination. J'oserais dire que c'est là l'effet certain des romans de George Sand sur quiconque n'est ni fou ni corrompu; et la gloire de ce gracieux écrivain, c'est qu'après les avoir lus, les partisans du mariage le sont un peu plus qu'auparavant, et n'en aiment pas moins un adversaire qui a déployé tant de talent pour faire éclater la faiblesse de sa cause.

Et d'ailleurs, dans le détail, que de choses vraies, sensées, profondes! George Sand défend des opinions fausses avec des idées justes. Combien de morceaux admirables, où, soit caprice de femme, soit empire de la vérité sur une intelligence naturellement juste, soit peut-être retour de pitié généreuse pour ce pauvre mariage tant maltraité ailleurs, George Sand nous donne, à nous autres maris, des leçons d'équité et de délicatesse, ou bien nous montre les petitesses de notre despotisme, et par quelles misères d'amour-propre et de tyrannie maritale nous tentons, comme on dit, le diable, et amenons nos femmes au goût effronté du désordre par le besoin innocent de consolations! Ainsi, à chaque pas, auprès du mal est

le remède ; à côté de la blessure, les simples qui la guérissent. Si la phrase de la lance d'Achille n'était pas si usée, je l'appliquerais aux romans de George Sand. Le danger de ces romans est donc moindre qu'on ne le dit ; et c'est parce que j'en ai le sentiment que, malgré mes scrupules sur le but de l'art, je serais disposé, métaphoriquement parlant, à mettre mon puritanisme aux pieds de l'auteur de *Jacques* et d'*Indiana*.

Enfin, dois-je le dire, comment ne serais-je pas un peu partial pour un écrivain qui donne si hautement raison aux idées que je défends? Je crois avec ferveur, et peut-être devrais-je moins le dire, qu'on peut tout exprimer dans la langue de nos deux grands siècles. Or voilà le défenseur d'idées inouies, voilà la Corinne de l'amour libre, voilà George Sand qui dit les choses les plus étrangement nouvelles dans un français admirable. Voyez si ce talent-là a besoin de *reconstituer* la langue! Qui a lu Rousseau a la clef de George Sand. Il y a plus de véritable nouveauté dans ce style que dans aucun des écrivains, ciseleurs en bronze, et fondeurs en métaux, comme ils se qualifient, tant les *géans* que les nains de leur suite. C'est que ces trésors nouveaux sont pris au fonds commun ; ils ont à la fois une originalité propre et une parenté sensible avec la langue des devanciers. L'école des ciseleurs veut recommencer cette langue ; George Sand la complète en lui restituant quelques beautés qui étaient en elle, et dont l'heure n'était pas arrivée. Tout n'est pas à admirer pourtant dans ce style : outre les négligences de la fécondité, quelque peu du langage éphémère gâte ces pages si fraîches et si éblouissantes, et, presque toujours, c'est aux endroits où la pensée est par trop folle que l'expression est choquante. Admirable langue que celle qu'il faut violer pour lui faire dire des billevesées!

On voudrait conquérir aux idées nobles, chastes, conservatrices, aux sentimens de devoir et d'abnégation, à la morale de la famille, un talent qui s'est mis au service de l'égoïsme des sens, et a fait dans un admirable langage la métaphysique de la matière ; on voudrait lui rappeler le but de cet art, en nos temps de dissolution, qui n'est pas, ce semble, de proclamer la fatalité de l'amour physique comme la seule loi des êtres, ni de faire un peu plus de désordre et de poussière qu'il n'y en a déjà, mais d'élever et d'améliorer l'homme, de soutenir les

vérités qui tombent, et de hâter la ruine de celles qui se lèvent; on voudrait lui parler d'une gloire vertueuse où la voix des mères serait comptée, et qui se ferait au foyer de la famille: on souhaiterait qu'une si belle plume s'employât à faire triompher quelque œuvre de régénération, et que cette langue si neuve et si naturelle pénétrât dans la société au-delà de cette couche d'oisivetés maladives ou d'imaginations affamées des choses quotidiennes qui ne disputent pas sur la qualité des écrits, pourvu qu'elles en changent souvent! Mais quel homme peut dire aux autres ce qu'il faut faire, et quel homme sait même ce qu'il fait?

14 septembre.

Une espèce de fiacre, à quatre places, conduit par un cocher prussien, m'offre de me conduire à Aix-la-Chapelle. J'entre, moi quatrième, dans ce fiacre, avec un commis voyageur anglais, qui n'est ni impertinent, ni gai sans raison, ni familier avec la servante de l'hôtel, ni haut parleur, ni incommode par tous ses membres et par toutes ses allures, comme un commis voyageur français; avec un jeune Allemand qui ne sent point la pipe, et qui ne met point ses pieds sur les pieds de ses voisins; enfin, avec un simple ouvrier en teinture de Verviers, honnête, intelligent, poli, qui a mis, pour aller à Aix-la-Chapelle, sa redingote neuve de drap de Verviers, et qui me fait l'histoire de cette redingote qui est toute celle du commerce de Verviers; vrai choix de voyageurs, comme j'aurais pu les commander, quatre hommes de quatre nations, au fond d'un fiacre de Verviers, liés entre eux par la politesse et la langue française.

AIX-LA-CHAPELLE.

Même date.

De Verviers à Aix-la-Chapelle la route est charmante. On longe d'abord le cours de la Vesdre, petite rivière bordée de manufactures de drap, dont les eaux poissonneuses font aller les machines. C'est un préjugé dans le peuple de Verviers que les

Prussiens, par jalousie pour leurs draps, détournent une partie des eaux de la petite rivière, qui sort d'une forêt limitrophe. Ce détournement n'a lieu d'ailleurs qu'en été, de concert avec le soleil, qui est de moitié dans la conspiration. L'hiver, la Vesdre déborde et entre quelquefois jusque dans les fabriques. Au sortir du vallon, on monte insensiblement à travers des pâturages enclos de haies, des forêts de bouleaux, des bruyères, et déjà des bouquets de sapins. Nous approchons de la frontière prussienne. A la douane, on vise nos passeports et on examine nos bagages avec discrétion. A quelque distance de là, nous entrons dans le premier village prussien. Un factionnaire, avec la casquette haute, monte la garde devant une guérite zébrée de noir et de blanc, droit, raide, tout d'une pièce, comme sa guérite. Le bruit de notre fiacre attire aux fenêtres et sur le seuil des maisons quelques jeunes filles endimanchées, blondes, les cheveux en bandeaux, des Marguerites de Faust, car qui peut mettre le pied en Allemagne sans penser à Marguerite? Ces jolis visages, embellis sans doute par le contraste des dames wallones que nous venons de quitter, et par le souvenir poétique de Faust, nous apparaissent dans un moment où le soleil, dégagé de nuages, donne aux maisons blanches du village l'air de fête et l'habit paré que le saint jour du dimanche donne aux gens. Si c'est une illusion, y en-a-t-il de plus gracieuses ni qui réjouissent plus l'imagination que la vue de jeunes filles, au moment où le ciel rit, dans un village prospère de l'Allemagne, regardant passer le voyageur, pour se distraire du regret de quelque promenade manquée?

A une heure de là, nous contemplons du haut d'une montagne, au fond d'une large vallée, sous une voûte de nuages noirs amoncelés sur la ville, Aix-la-Chapelle, la vieille cité de Charlemagne, centre d'un monde qui s'est soutenu par un homme, la Rome du VIII[e] siècle, parce qu'il y eut en ce temps-là un César. Sa cathédrale, pareille à un vaisseau dont la proue serait une coupole, ressemble, dans ce déluge de pluie, à l'arche qui déjà s'élève audessus des maisons noyées, portant dans son sein le germe des races futures.

Le fiacre nous descend à l'hôtel du *Grand Monarque*. Ce serait un palais, même à Paris. Une espèce de chasseur, sans sabre, nous reçoit casquette bas, et met à nos ordres des do-

mestiques en pantalons collans et rayés, veste ronde, lesquels nous donnent le bras à la sortie de voiture, et font prendre nos effets par des laquais en livrée. Je me laisse faire. Le bon ton veut qu'on ne paraisse surpris ni contrarié d'être traité en ambassadeur qui descend de sa voiture, ou en commis-voyageur de première classe, mais qu'on ait l'air d'un homme accoutumé aux premiers hôtels, et qui même s'attendait à mieux. Voici pour l'apparence. En soi-même on est plus modeste. Tout ce train me coûtera cher, se dit-on avec terreur. Je paierai les graces du chasseur, ses talens de polyglotte, car il a une langue pour chaque voyageur; je paierai les pantalons collans des domestiques; je paierai cet escalier, large comme celui du Musée; je paierai ces arbustes qui ornent la cour d'entrée; je paierai tout cet empressement et toute cette politesse. Je dois déjà quelques thalers pour l'honneur d'être venu faire de la dépense ici. — Notre compagnon de route, le teinturier de Verviers, plus modeste et plus digne que nous, était descendu de la voiture sans vouloir s'appuyer sur le bras des domestiques rayés, avait pris son sac, et était allé chercher une auberge plus conforme à l'état de sa bourse. On me conduit dans ma chambre. Je vois un ameublement des plus modestes : je me calme. Je regagnerai sur ma nuit, me dis-je, les thalers que m'aura coûtés la réception de la porte cochère. Le souper est bien servi, mais médiocre; j'avais un bon souvenir des tables belges, si bien fournies et d'un si raisonnable écot. Je me rassure encore. On connaît les gens ici, me dis-je; on sait qu'ils aiment mieux mal dîner dans l'hôtel qui a la vogue que de bien dîner dans une auberge modeste. Je me flatte que le bon marché d'un mauvais repas et d'une couche médiocre compenseront la cherté des politesses de l'entrée. La carte du lendemain me désabuse. Je paie comme pour un bon dîner et pour un bon coucher; je paie en sus pour les politesses. C'est trop juste. Il faut faire payer trois fois la vanité.

La pluie avait cessé le soir. Les rues, séchées par le vent, s'étaient remplies de promeneurs. Des cabarets longs et étroits, en forme de réfectoires, retentissaient des chants des buveurs attablés sur deux rangs parallèles et servis par de joyeuses filles de comptoir leur versant la bière ou le vin. Comme je rôdais le long des maisons, regardant à travers les vitres pour

chercher des mœurs, et trouvant la plus rare espèce de toutes, qui était un air de bonheur répandu sur tous les visages, à cause du dimanche sans doute, et jusqu'au lundi, j'entends auprès de moi quelques mots français balbutiés par deux jeunes gens qui sortaient d'un cabaret, légèrement pris de vin. Je m'arrête naturellement à ces mots de la langue natale, si harmonieux dans un pays étranger. Ils me remarquent et s'arrêtent aussi.

— Qu'avez-vous à nous regarder? me dit l'un deux; nous sommes d'honnêtes gens....

— Vous me le dites en français; comment ne vous croirais-je pas?

— Vous êtes Français!

— Dieu merci!

— Nous ne sommes pas Français, nous; mais nous connaissons la France et nous l'aimons.

Une conversation s'engage entre le plus jeune des deux amis et moi. Le plus âgé, plus maître de lui, et plus solide sur ses pieds, soutenait son compagnon, qui chancelait en parlant, et qui mettait toute la rue dans la confidence de notre rencontre.

— J'ai des parens riches, me dit-il. Connaissez-vous M. N.? — Il me cite un nom très connu à Paris.

— Oui.

— Eh bien! c'est mon parent.

Je lui en parle avec détails; mais je vois bientôt que c'est un nom qu'il m'a donné en l'air, pour l'avoir lu dans les gazettes; qu'il veut passer pour plus qu'il n'est, et que la vanité résiste à l'ivresse qui détruit la raison. Je le tire d'embarras en changeant de sujet. Il me prend par la main, et me dit:

— Vous viendrez avec nous.

— Je ne le puis; mes affaires m'appellent ailleurs.

— Il n'y a pas d'affaires le dimanche; vous viendrez avec nous. — Et il fait mine de m'emmener. Je me dégage, et je commence à prendre un ton sévère. Il me regarde d'un air attendri:

— Votre refus me blesse, me dit-il. — Il semblait qu'il eût voulu m'entraîner chez lui, pour m'y retenir jusqu'à ce que

sa raison lui revînt et qu'il pût me montrer quel homme il était à jeun.

La conversation devenait embarrassante. Les passans s'attroupaient déjà autour de nous. Je fais quelques pas pour m'en aller. Il court après moi :

— Vous viendrez avec moi, répète-t-il.

Je le repousse doucement. A la lueur d'une boutique, je voyais des larmes de honte rouler dans ses yeux. Il tâchait de remplacer par cette sorte de dignité qu'on voit aux ivrognes, sa raison qu'il sentait atteinte. Son ami nous avait rejoints et l'avait pris par le bras.

— Si vous me refusez cette grace, me dit-il avec force, je me tiendrai pour offensé dans mon honneur.

— Et moi, repris-je, il y a déjà long-temps que je le serais, si l'on pouvait être offensé par un homme qui n'a pas sa raison. — Et m'adressant à son compagnon : Monsieur, lui dis-je, ne pouvez-vous pas me protéger contre les avances de votre ami ?

Il me fit de brèves excuses, et le prenant à bras de corps, il l'entraîna à quelques pas criant à tue-tête, comme Cassio dans *Othello* : Mon honneur ! mon honneur ! Je hâtai le pas et me dérobai à cette offre d'hospitalité tout à la fois si burlesque et si touchante. Ce jeune homme avait une figure ouverte et douce ; il était bien mis, quoique avec la négligence allemande, parlait agréablement le français, et avec un son de voix charmant. Il s'était oublié à boire du vin du Rhin. Il me représenta les étudians d'Hoffmann : un mélange d'honneur délicat et de grossièreté, de hauteur de cœur et de maladresse de manières.

J'avais été tout d'une course de la ville haute dans la ville basse, où est le théâtre et l'établissement de la fontaine à boire, deux monumens de construction récente, dont le second surtout, représentant un temple en forme de rotonde, est d'un bel effet. Les eaux de cette fontaine, prises à la source de l'Empereur, la principale et la plus sulfureuse d'Aix-la-Chapelle, sont conduites sous terre par des tuyaux qui traversent, dit-on, d'antiques maçonneries romaines, et viennent sortir en jets fumans au fond d'un double escalier à profondeur de cave où des rhumatisés de tous pays vont les boire à plein verre. Devant

cette rotonde est une place nouvellement plantée d'arbres. C'est là, que pensant encore à mon étrange rencontre dans les rues de la ville haute je suivis quelque temps sans propos délibéré, un jeune couple prussien, d'amans, à ce que je pus voir, ou d'époux dans la lune de miel, qui se parlaient à demi-voix, avec beaucoup de tendresse. Les faibles lumières des maisons voisines, qui venaient mourir sur eux, me laissaient à peine voir l'allure gracieuse et fuyante de la jeune femme, emblème de la vie, dans ces courtes heures d'amour et de possession chaste, où l'on touche à peine la terre, et où l'on glisse comme des ombres à travers les hommes. Ils étaient si absorbés dans leurs douces causeries, interrompues par de longs regards, qu'ils n'entendaient pas mon pas lourd retentir derrière eux. J'écoutais avec d'autant moins de scrupule, que, ne sachant pas l'allemand, je ne comprenais rien à leurs paroles, et ne pouvais pas les trahir. Mais on eût deviné tout leur entretien à ces seuls mots qu'ils répétaient à chaque instant, qu'ils échangeaient l'un l'autre, ou qu'ils employaient ensemble tour à tour, *du*, *isch*, *toi*, *moi*, deux mots qui, à ces heures privilégiées, n'en forment qu'un. J'entendais aussi, mais moins souvent, le mot du consentement, *ia*, *oui*, si doux et si flatteur dans la bouche de la jeune Allemande, symbole de la destinée des femmes, qui est de consentir. C'était la première fois que ce *ia* flattait mon oreille encore étourdie de celui que j'avais entendu tant de fois, étant enfant, beuglé par les Allemands des deux invasions, dont la bouche s'ouvrait, pour le laisser passer, jusqu'aux oreilles. Mais le malheur voulut que je misse mon pied dans une flaque d'eau que le vent n'avait pas séchée; ils m'entendirent, et, sans même se retourner pour voir qui les suivait, ils s'avertirent par un serrement de bras, et hâtant le pas, ils disparurent entre les arbres. Je m'arrêtai pensif, et leur souhaitai intérieurement l'innocence qui conserve l'amour, et l'ordre qui le sanctifie, ces deux coffrets de cèdre où ce qui est de l'homme est préservé des vers.

Il reste une suave odeur sur le passage d'une femme aimée : c'est celle que Milton fait sortir du sein des fleurs qui tapissent le berceau du monde.

NISARD.

DE L'ORIGINE

DE L'ORGUE.

Lorsque, dominés par nos préocupations habituelles, nous parcourons les traditions que le genre humain nous a léguées sur l'importance de la musique dans les civilisations anciennes, nous sommes d'autant plus portés à taxer les croyances de tous les peuples d'exagérations puériles, que, de nos jours, nous refusons communément à la musique tout accès dans la vie sérieuse, tout caractère de gravité, toute influence sur l'éducation morale de l'individu aussi bien que sur celle des masses. La vie sérieuse se composant exclusivement de ce qu'on appelle *les affaires*, nous croyons assez honorer un art en lui accordant la première place dans cette autre moitié de l'existence que l'on nomme *les plaisirs*. Cependant, plus on étudie l'histoire générale de la musique dans l'histoire particulière de chaque nation, plus on se persuade que cette déchéance n'est qu'une exception momentanée à une loi éternelle et méconnue, qu'elle doit être attribuée à des causes purement accidentelles, en un mot, que ce n'est là qu'une sorte d'interrègne, ainsi que les époques en présentent plusieurs exemples dans la vie sociale des beaux-arts.

La Bible comme les écrits de Platon et de Pythagore, les livres

mystiques des Hindous et des Chinois comme les traités des saints Pères, les sages de l'antiquité comme les papes, Homère comme Dante, ont inscrit, à côté du mot de musique, cet autre mot : législation. Et c'est ce dernier mot que nous avons effacé. Mais ce mot subsiste encore gravé en caractères assez distincts pour pouvoir être facilement déchiffrés sur un instrument, orchestre et monument tout ensemble, que nous entendons et que nous voyons tous les jours. Cet instrument, c'est l'orgue : orchestre, parce qu'il réunit en lui tous les instrumens de musique ; monument, parce que, comme l'ont pensé les plus savans théoriciens, il est en quelque sorte la base de l'art moderne. C'est, suivant l'expression commune, le *Roi des instrumens*, l'instrument un et multiple. Interprète de la doctrine musicale, il proclame les oracles de la science et dicte les arrêts de la théorie. Et si l'on dit maintenant que sa voix est impuissante, que l'orgue déchu subit à son tour les changemens et les caprices de la mode ; si, comme l'a écrit un de nos poètes :

> L'orgue impie a chassé l'air divin qui l'inspire,
> Et le pavé du temple a parlé pour maudire ;

prenons patience ; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'esprit d'investigation se reporte avec amour sur tout ce qui se rattache aux vieilles traditions. On a reconstruit l'architecture du moyen-âge, la basilique chrétienne ; on reconstruit aussi l'orgue, car il semble que ces choses s'associent naturellement. On sent instinctivement que l'orgue est une chose puissante en fait d'art. S'il est des aveugles qui ne voient dans cet instrument qu'un produit industriel, d'autres esprits le considèrent avec le vague respect de l'inconnu ; pour ces derniers, il est un symbole, une révélation non définie du passé.

Cette destination particulière, attribuée à l'orgue, apparaît selon nous ; 1° dans son origine, 2° dans sa structure, 3° dans sa forme extérieure, 4° dans l'influence qu'il a exercée sur les progrès et les transformations de l'art actuel. De l'examen historique de ces diverses questions doit rejaillir, selon nous, pour la musique elle-même, une lumière propre à montrer, sous de nouveaux points de vue, son origine, son essence, sa destination, et le rôle qu'elle a rempli dans les institutions de tous les peu-

ples. Bornons-nous pour le moment à la première des quatre questions que nous venons de poser.

Rien ne prouve mieux que l'origine de l'orgue la vérité de l'axiome du comte de Maistre : *Rien de grand n'a de grand commencement.* Que l'orgue remonte à une haute antiquité, que son origine soit obscure, petite et ignorée, c'est ce qui nous paraît incontestable. Plusieurs auteurs, parmi lesquels il faut citer Héron le mécanicien et Athénée, attribuent l'invention du *Clepsydre* ou *Hydraule*, c'est-à-dire, de l'orgue hydraulique, à Ctésibius, célèbre mathématicien d'Alexandrie qui vivait sous le roi Ptolomée Phiscon, environ cent vingt ans avant J.-C. Mais quelles que soient les conjectures de ces écrivains à cet égard, il est certain que le type de l'orgue existait avant Ctésibius, et que l'invention de celui-ci étant admise, elle ne peut être, d'après de graves autorités, qu'un perfectionnement ou une transformation. Or, ce type, quel est-il ? Laissons parler ceux qui ont recueilli les traditions sur ce point.

L'origine de l'orgue, suivant le D. Lichtenthal, remonte à l'antiquité la plus reculée et doit être cherchée dans l'instrment le plus ancien, dan le *simple chalumeau* (*el simplice zufolo*). D'un registre sur lequel plusieurs tuyaux étaient joints ensemble, sortit une espèce d'orgue. Pan en réunissait déjà quelques-uns avec de la cire :

> Pan primus calamos cerâ conjungere plures
> Instituit... (*Virg. eglog.*)

Et il enseignait à en tirer des sons avec la bouche :

> Nam te calamos inflare labello
> Pan docuit... (*Galphurinus, apud Barthol.*)

Le nombre des tuyaux n'était pas déterminé. Virgile parle d'un instrument pastoral qui avait sept tuyaux inégaux, et Théocrite fait mention d'un instrument qui en avait neuf. Le nom seul du dieu *Pan* indique assez qu'on a attribué à ce petit instrument une origine surnaturelle comme à tout ce qui se rapporte à la musique; et ce point est admis sans difficulté par les historiens. Plus le fait principal que nous proposons de

mettre en lumière semble être obscur et de peu de valeur en lui-même, plus nous devons l'entourer des preuves que les recherches des érudits ont mises à notre disposition. Il est maintenant démontré, grace aux soins de M. F. Danjou, que du temps de Pindare, un instrument parfaitement conforme à un orgue portatif, était adapté à la *syrinx* ou flûte de Pan. Cette flûte, destinée à produire une multitude de voix et à imiter les cris plaintifs poussés par la Gorgone, était composée de plusieurs tuyaux dont quelques-uns étaient de métal, puisque, suivant le texte du poète grec, *les sons s'en échappaient à travers un mince airain et des roseaux qui croissent près de la ville des Graces et sur les bords ombragés du Chépise.* Voilà pourquoi elle était appelée : *l'instrument à plusieurs têtes.* Il faut noter aussi que, quelques siècles après Pindare, l'orgue, au rapport de Pollux, ressemblait à une syrinx renversée.

Enfin, sans parler de D. Calmet qui pense « que les anciennes flûtes ont produit l'orgue, le plus grand et le plus harmonieux des instrumens, » il n'est pas jusqu'à Laborde qui n'ait aperçu, lui aussi, dans les temps reculés, le véritable type de notre orgue. Il affirme que « *l'orgue ancien* était composé de petits chalumeaux faits de roseaux d'égale grosseur et de différentes longueurs, réunis avec de la cire. » Le chalumeau, le sifflet de *Pan* ou *flûte des paysans*, n'est donc autre chose que l'orgue ancien, le générateur de l'orgue moderne. L'épigramme de l'anthologie grecque, attribuée à Julien l'Apostat, et qui a mis tous les commentateurs à la torture, trouve ici l'explication la plus simple et la plus naturelle (1).

Tel est pourtant l'instrument dont Homère parle presque avec mépris. Si, dans l'Iliade, le poète veut peindre une fête nup-

(1) Voici cette épigramme : « Je vois *des roseaux d'une nouvelle espèce* qui croissent séparés sur un même champ métallique ; *ce n'est point notre souffle qui les fait résonner*, mais un vent qui vient d'un réservoir de cuir placé au-dessous de leur racine, pendant qu'un mortel robuste fait courir ses doigts légers sur les touches harmonieuses..... » Ces mots : « Des roseaux d'une nouvelle espèce, » et cette expression : « Ce n'est point notre souffle qui les fait résonner, » démontrent évidemment qu'il s'agissait de soufflets et d'un clavier adaptés à une sorte de flûte de Pan d'une plus grande dimension.

tiale, ce sont la flûte et la cythare qui accompagnent les chants. Quand il s'agit des danses qui avaient lieu à l'époque des vendanges, la cythare seule guide la voix des chanteurs; mais lorsqu'il est simplement question des bergers qui conduisent leurs troupeaux, alors il n'est plus fait mention que de la syrinx, du petit instrument pastoral qui joue un si grand rôle dans la fable de *Daphnis et Chloé.* Longus, si délicieusement traduit par Paul-Louis Courier, n'assigne pas un autre usage à la flûte de Pan; c'est ce que prouve le morceau suivant qui, de plus, nous fera connaître la merveilleuse histoire de la nymphe Syringe :

« Cette Syringe, aujourd'ui flûte pastorale, jadis était une belle fille ayant voix mélodieuse et grande science de musique. Elle gardoit les chèvres, chantoit et se jouoit avec les nymphes. Pan, qui la voyoit aux champs garder ses bêtes, jouer, chanter, un jour vint à elle. Elle se moqua de son amour. Pan voulut la prendre à force; elle s'enfuit; il la poursuivit; tant que pieds la purent porter, elle courut; mais lasse à la fin de courir, elle se jette en un marais, et là se perd dans les roseaux. Pan coupe les cannes en courroux, et n'y trouvant point la nymphe, connut son inconvénient, et lors unissant avec de la cire les roseaux taillés inégaux, en signe d'amour non égal, il en fit cet instrument. Ainsi elle qui paravant étoit belle jeune fille, depuis a été un plaisant instrument de musique.

« Lamon à peine achevoit son conte..... quand Tytyre arriva portant la flûte de son père, grande à merveille, composée des plus grosses cannes que l'on trouve, accoutrée de laiton par-dessus la cire... Philétas adonc se leva, et assis sur son lit de feuillage, premièrement il essaya tous les chalnmeaux, voir si rien empêchoit le vent, et souffla à bon escient..... Puis petit à petit, diminuant la force du vent, ramena son jeu en un son tout-à-fait doux et plaisant, et leur montrant tout l'artifice de la musique pastorale *pour bien mener et faire paître les bêtes aux champs*, leur fit voir comment il falloit souffler pour un troupeau de bœufs, quel son est mieux séant à un chevrier, quel jeu aiment les brebis et moutons; celui des brebis étoit gracieux; fort et grave celui des bœufs; celui des

chèvres clair et aigu; et une seule flûte imitait toutes ces diverses flûtes du berger, du bouvier et du chevrier. »

Voilà l'état d'abjection dans lequel cet instrument traîne son existence, comme l'attestent encore le nom dont on le désigne et l'usage auquel on l'emploie aujourd'hui dans tout le midi de la France, ainsi que l'analogie frappante que présente avec ce nom et cet usage un des signes hiéroglyphiques sous lesquels les anciens Chinois figuraient une flûte de même nature laquelle n'était pas non plus sans rapport avec l'orgue (1).

Mais, reprend Lichtenthal : le chalumeau, toujours en usage chez nous, a été trouvé dans les contrées méridionales les plus récemment découvertes. Il est certain que la flûte de Pan, la syrinx, le *sifflet*, en un mot, est connu depuis un temps immémorial en Arcadie, en Béotie, en Chine où il existe toujours; il est chanté par des poètes, et des poètes tels qu'Homère, Pindare, Théocrite, Virgile, Lucrèce. Chez les Arabes, c'est le *kalam;* le *kalamos*, chez les Grecs; le *calamus*, chez les Romains; en France, le *chalumeau*. Il n'est aucune région du globe où il ne se montre dans sa constante et grossière simplicité; il ne subit nulle part aucun changement, aucune modification, malgré cette loi générale en vertu de laquelle tout produit des arts tend à un perfectionnement quelconque; et, à moins qu'on ne veuille se prévaloir du rôle qu'on lui attribue dans les cérémonies et les danses sacrées des Hébreux, et de son introduction fort incertaine dans l'église au VIe siècle, il se perpétue sans utilité réelle ou appréciable. Quelle peut être la raison de cette propagation, de cette durée? Comment expliquer la destinée de cet instrument mystérieux, soit qu'il se présente sous sa forme brute et primitive, soit qu'il apparaisse sous la forme majestueuse de l'orgue? Ici, c'est un instrument, le premier, quant à l'ancienneté; le dernier, quant à l'importance, à cause de sa petitesse, de sa trivialité, des limites étroites dans les-

(1) On lit dans le Dictionnaire de la langue provençale, au mot *Crestaïre :* « Ces sortes de personnes portent un sifflet de sept tuyaux de fer-blanc, avec lequel elles avertissent de leur présence : on le nomme *siblet dé Crestaïré.* » — Quant au hiéroglyphe chinois qui désignait un instrument de même sorte, il exprimait une idée de *génération*.

quelles son diapason est resserré, n'a pas même un rang dans la hiérarchie des instrumens de musique et ne peut exercer aucune fonction dans l'art même le plus banal; là, c'est un instrument grandiose, colossal, imposant, que le langage humain proclame souverain dans l'ordre instrumental, que la théorie reconnaît également comme souverain dans l'ordre des découvertes et des progrès scientifiques, que l'histoire, d'accord avec la théorie et le langage, nous montre comme le pivot sur lequel roulent toutes les périodes de l'art. L'un, stationnaire dans sa forme, et pendant sa durée, ou plutôt son éternité terrestre; l'autre, progressif, marchant de pair avec l'architecture et les autres arts du moyen-âge, appelant successivement à lui tous les procédés, toutes les connaissances mécaniques, toutes les industries, tous les métiers, qui, tous, se sont, pour ainsi dire, donné rendez-vous à cette merveille des perfections humaines. Celui-ci, forçant l'écho des montagnes à répéter imperturbablement le sifflement perçant et monotone du pâtre, ou la *chanson du chevrier*, et, peut-être aussi, servant aux emplois les plus ignobles; celui-là, organe de la parole divine, tandis qu'il est en même temps et l'interprète de la voix du peuple et le lien de l'une et de l'autre, est préposé aux fonctions les plus sublimes et semble l'image de cette harmonie qui unit le ciel et la terre. L'un et l'autre enfin, premier et dernier anneau de la chaîne musicale, indiquent les limites du domaine de l'art : au sommet, l'orgue; à l'extrémité la plus reculée, le chalumeau. Tous les deux néanmoins sont populaires; ce dernier, dans la signification littérale et vulgaire du mot, parce qu'il est en tous lieux cultivé par le peuple des campagnes, des mains duquel il n'est jamais sorti; le premier est populaire, selon l'acception la plus élevée, parce qu'il exprime le chant de la multitude rassemblée dans le temple, et cette communion spirituelle et mystique des fidèles; ce qui fait que l'on pourrait appliquer à l'orgue ce proverbe si connu : *Vox populi, vox Dei.*

Ne perdons pas si tôt de vue ce premier élément, ce chalumeau pareil à un germe chétif qui traverse une longue suite d'âges comme les arides et vagues régions d'un désert, sans jamais trouver un sol pour se développer dans sa sève immortelle et jusque alors inféconde. Dans sa marche incertaine, se

heurtant contre des principes étrangers, peut-être est-il résulté de cet accouplement bizarre et fortuit quelque produit bâtard, sans destination comme sans nom précis, tel que cet *instrument à plusieurs têtes* dont Pindare a parlé. Mais voici que le corps social s'émeut jusque dans ses profondeurs ; une transformation inconnue s'opère, et cet élément, longtemps ingrat et toujours vivace, est recueilli comme un dépôt confié à la civilisation. Le Christianisme proclame la loi d'amour et de fraternité parmi les hommes. Or, le chant, c'est l'expression de l'amour. Il institue le chant chrétien; et cette institution trouve, pour ainsi dire, son symbole, son expression, sa personnification dans l'orgue. Et tandis que cela se passe ainsi au sein du christianisme, tournons encore une fois les yeux vers le chalumeau, qui, sans être altéré dans son principe, ni détourné de son usage originel, semble destiné, du fond de son abaissement et de son immobilité, à contempler incessamment dans l'orgue son propre et magnifique développement, et, après avoir considéré d'un regard parallèle ces deux existences simultanées et si opposées, avouons que rien, dans l'histoire de l'art, n'est plus digne de fixer l'attention de l'observateur.

Qu'on ne vienne pas maintenant soulever cette éternelle et pitoyable question: « quel est l'inventeur de l'orgue? » Autant vaudrait demander le nom de l'inventeur de l'architecture du moyen-âge. Les arts ne s'inventent pas; ils sont l'expression du cœur humain et de la nature. Ils font partie du fonds social de l'humanité, et ce fonds n'est pas plus l'ouvrage de l'esprit de l'homme, que la lumière, l'eau, le feu, les fruits de la terre, ne sont l'ouvrage de ses mains. Les arts sont préexistans à l'homme, ainsi que la création tout entière. L'homme ne fait que découvrir certains élémens; en ce sens, l'invention est humaine. Mais, l'invention, c'est une chose secondaire, c'est une simple circonstance souvent indépendante de notre volonté. Le plus communément, la circonstance, c'est l'homme même. Et quand, dans notre orgueil, nous nous glorifions aux yeux de nos semblables d'avoir produit une chose inconnue, le langage se charge d'humilier notre vanité en nous faisant dire qu'en *inventant* nous n'avons fait que *trouver*.

L'origine de l'orgue bien constatée maintenant et ses développemens lents et successifs, attestent que ce n'est pas une

invention individuelle, due au hasard ou à la patience d'un mécanicien; ce n'est pas davantage la réalisation d'une pensée soudainement éclose dans le cerveau d'un homme de génie. Comme l'architecture chrétienne, l'instrument chrétien est une invention anonyme et collective, et ce n'est pas là, nous l'avons déjà fait entendre, le seul rapport que l'orgue et l'architecture aient entre eux. L'orgue est l'œuvre du *Temps*, et ici, Temps est synonyme de Dieu, car les hommes, en travaillant à cet instrument, ont été eux-mêmes des instrumens, comme dit Plutarque. Et M. de Chateaubriand n'a pas été seulement poète, il a été encore historien quand il a écrit ce mot : « le christianisme a inventé l'orgue. » Voilà pourquoi le mot *organum* lui est resté et l'a, pour ainsi dire, consacré. Nous croyons en avoir assez dit pour que ce mot *organum* ne soit plus une énigme : il signifie *organe*, organe de cette pensée essentiellement religieuse qui l'a créé. Sur ce point, l'étymologie se trouve d'accord avec les faits et le sentiment général. Nous n'avons pas besoin de rappeler l'identité du mot grec, du mot latin et du mot allemand. *L'Encyclopédie* reconnaît cette identité quant aux deux premiers. Que l'on prenne le mot *organe* au sens propre ou au sens figuré; que l'orgue soit dans l'ordre d'idées qui s'y rapporte, l'interprète de la pensée chrétienne, ou qu'il soit considéré, dans le temple avec lequel il fait corps, en tant qu'organe physique de la parole, peu importe : l'idée est toujours la même. Parmi un grand nombre d'ouvrages sur l'orgue dans ses rapports avec le culte chrétien, cités dans la Bibliographie de Lichtenthal, il est fait mention d'un discours du curé George-Godefroy Richter dont le titre est bien remarquable; il est intitulé : VIVUM DEI ORGANUM. La même idée se retrouve au fond d'une foule de sermons prononcés à l'occasion de la dédicace ou de la consécration des orgues dans les temples catholiques ou protestans, et Carraccioli a exprimé la pensée du curé Richter, quand il a dit que « l'orgue et les cloches sont les *interprètes de la vérité même*, à qui elles sont spécialement consacrées. »

Remarquez en outre que si les hommes avaient inventé l'orgue, ils l'auraient *nommé*; ils l'auraient désigné par un nom magnifique en rapport avec sa beauté et les fonctions pour lesquels ils l'auraient créé. Mais comment auraient-ils pu le

nommer, puisque, alors même qu'il existait déjà, il n'était pas *connu*, c'est-à-dire, que les hommes en ignoraient la destination? Aussi faut-il bien observer que le mot *organum* a été pendant très long-temps un nom générique et collectif qui s'appliquait à tous les instrumens en général. De là vient qu'on rencontre ce mot à chaque page de l'Écriture, des *Paralipomènes* surtout. De là, également, les erreurs et la confusion d'idées et de faits dans lesquelles sont tombés ceux qui, guidés par un sentiment vague de la vérité, cherchant l'origine et l'existence de l'orgue dans les temps les plus reculés, ont cru le découvrir chaque fois que le mot *organum* s'est présenté à leurs yeux. Mais deux passages, l'un de saint Augustin, l'autre d'Isidore de Séville, lèvent toute difficulté à cet égard et font connaître qu'aux IVe et VIe siècles de l'ère chrétienne, le mot *organum* servait à désigner en même temps « cet instrument qui est vaste et entonné par des soufflets » et toute sorte d'instrumens de musique. Il est aisé de concevoir l'importance historique du témoignage de ces deux écrivains. Mais, avant d'aller plus loin, il est bon de démontrer que la question de l'origine de l'orgue se lie étroitement à celle de l'origine de la musique elle-même.

Les antiquaires en musique, tels qu'Édouard Jones, barde Welche, Walker, Mathieu Guthrie et M. Prachta ; ceux qui ont étudié comme de véritables monumens historiques, les airs populaires et les chants nationaux; ceux qui, à l'exemple de Choron, sont assez exercés pour être en état de désigner, à la première audition, non-seulement l'époque, mais encore le pays de telle danse, de telle chanson, comme font les archéologues pour un bas-relief ou un échantillon d'architecture; ceux-là, disons-nous, n'ignorent pas que ces airs, quels que soient leur ancienneté, le système de tonalité dans lequel ils ont été composés, leur mesure et leur rhythme, ont néanmoins, entre eux, pour la plupart, un air de famille, une physionomie, je ne sais quelle expression, quel parfum de sol, quelle couleur qu'il est impossible de méconnaître. Ces airs peuvent être rangés en trois catégories : les uns dans lesquels le type primitif du mode ou de la gamme apparaît dans sa pureté; les seconds, dans lesquels ce même type s'est insensiblement effacé sous certaines modifications, certains ornemens;

les derniers qui participent de deux gammes, de deux tonalités. Il en est qui comportent un accompagnement comme condition essentielle de leur expression; d'autres dont la constitution est inharmonique; d'autres enfin purement mélodiques dans la contexture de la phrase, mais qui réclament un accord sur les repos ou les terminaisons. Des différences caractéristiques doivent être signalées encore. Ainsi, les chants nationaux des anciens habitans du nord, des Vandales, des Goths, des Scandinaves, des Scythes, de tous ces peuples qui vivent sous l'oppression de leurs conquérans, sont lents, tristes, et presque tous dans le mode mineur, tandis que les chants des sauvages sont la plupart dans le mode majeur; et M. de Montlosier, qui a remarqué beaucoup d'analogie entre les airs de l'Auvergne et nos vieilles chansons françaises, a observé aussi que ceux de la Limagne sont dans la mesure à deux temps, et que ceux des montagnes sont tous, sans exception, dansl mesure ternaire.

Que ces chants nationaux et populaires remontent à la plus haute antiquité, c'est ce que nul des savans, nommés plus haut, ne révoque en doute. Ils ont été transmis de génération en génération, de peuple à peuple, comme ces axiomes, ces proverbes, ces dictons familiers que l'on retrouve dans chaque langue, et tandis que des compositions d'une élégance exquise et riches de science sont aussitôt oubliées que publiées, les cantilènes, souvent les plus banales, se sont perpétuées sans qu'on puisse se rendre compte de leur durée. Il y a tel air (celui des *Folies d'Espagne*, nous croyons) que les paysans de la partie la plus septentrionale de la Russie, chantent dans l'intérieur de leurs terres, qui a été retrouvé presque note pour note dans les contrées les plus méridionales de l'Amérique; il y a telles chansons, celle de *Malborough*, par exemple, que les nourrices françaises ont fredonné sur le berceau de nos aïeux et qui sont devenues populaires chez les Arabes, les Egyptiens, les Arméniens modernes; la plupart d'entre elles, il est vrai, ont été appropriées à la modalité de ces peuples ou surchargées d'une foule d'ornemens dans le goût oriental; mais la mélodie n'est pas tellement dénaturée qu'on ne puisse facilement découvrir, sous les accessoires, le rudiment européen. Dans le principe, ces chants se rapportant, en grande partie,

à des cérémonies, à des usages consacrés, ils ont constitué pendant long-temps la tradition orale, et feu Villoteau, qui avait fait une étude particulière des chants héroïques et nationaux dans l'antiquité, n'hésite pas à dire que l'écriture a porté un coup mortel aux airs traditionnels. Il est certain aussi qu'on leur attribue une origine merveilleuse. Or, quels étaient les instrumens les plus spécialement destinés à accompagner et à exécuter ces chants? C'étaient le luth, la flûte, mais surtout le chalumeau et la cornemuse, la cornemuse dont la parenté avec l'orgue a été également reconnue, notamment par le docteur Burney. Ce savant auteur suppose avec raison que la réunion de cet instrument et de la syrinx donna la première idée de l'orgue. Il y a donc entre la tradition de ces chants et l'usage général de l'orgue ancien, des rapports étroits dont l'évidence ne nous semble pas raisonnablement pouvoir être contestée.

Mais d'un autre côté, Pan était pour les anciens un mythe, un symbole qui représentait toute la nature; les Égyptiens adorèrent l'univers sous l'idée de cette divinité, et c'est ce que justifie le nom même du dieu Pan, qui signifie TOUT. De là vient que la flûte de Pan, malgré sa destination bien connue, était regardée comme l'emblème de l'harmonie des mondes. Longus donne à entendre que la nymphe Echo, que plusieurs ont cru être l'épouse de Pan, avait été l'objet d'un culte semblable : « Il y a, dit-il, plusieurs sortes de nymphes; les unes sont nymphes des bois, les autres des prés et des eaux, toutes belles, toutes savantes en l'art de chanter; et fille d'une d'elles fut jadis Echo, mortelle, pour ce qu'elle était née d'un père mortel; belle, comme fille de belle mère. Elle fut nourrie par les nymphes et apprise par les muses, qui lui montrèrent à jouer de la flûte, à former des sons sur la lyre et sur la cythare, et lui enseignèrent toute sorte de chant; si qu'étant déjà venue en la fleur de son âge, elle chantoit avec les nymphes, et chantoit avec les muses : mais elle fuyoit les mâles, autant les dieux que les hommes, aimant la virginité. Pan se courrouça contre elle, jaloux de ce qu'elle chantoit si bien.... Il rendit furieux les pâtres et chevriers du pays, qui, comme loups ou chiens enragés, se jetèrent sur la pauvre fille, la déchirèrent chantant encore, et çà et là dispersèrent ses membres pleins d'harmonie. *Terre les reçut en faveur des nymphes, conserva son chant, re-*

tint sa musique, et depuis, par le vouloir des muses, imite les voix et les sons, représente, comme faisoit la pucelle de son vivant, hommes, dieux, bêtes, instruments; et Pan, quand il joue de la flûte, lequel entendant contre-faire son jeu, saute et court par les montagnes, non pour autre envie, mais cherchant où est l'écolier qui se cache et répète son jeu, sans qu'il le voie ni connoisse. »

Quoi qu'il en soit de cette fable, le savant P. Mersenne, l'ami de Descartes, esprit visionnaire parfois, mais qui est loin de mériter les reproches qu'on lui a adressés à notre époque, a très bien aperçu les inductions que l'on pouvait tirer de ce mythe du dieu Pan en faveur de la commune origine de la musique et de l'orgue dont la flûte de Pan est le symbole. Suivant lui, « Le Verbe éternel est le grand Organiste, et le parfait musicien, qui touche l'instrument harmonique de l'univers, et produit l'harmonie qui conserve le monde, et qui a esté entendue sous le nom et la figure de Pan. » Puis, montrant par la description de cette même figure que tout en elle se rapportait au symbole de l'univers, il ajoute : « La flûte à sept chalumeaux représentait la musique, qui est faite par le mouvement des sept planètes. » Ceci n'est pas une rêverie, un jeu de l'imagination, puisque c'est la tradition toute pure. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir les pierres gravées dans le recueil de Gory; on y verra une médaille représentant le dieu Pan avec des pieds de bouc, figuré entre les sept planètes et jouant de la flûte à sept tuyaux. C'est ainsi que se confirme la créance constante, universelle du genre humain relativement à la musique, savoir, qu'elle se rapporte, dans son essence, aux lois cosmogoniques, qu'elle a son principe dans les notions d'harmonie et d'ordre qui ont présidé à la formation du monde matériel comme elles doivent gouverner aussi le monde moral; doctrine dont on trouve les traces dans tous les siècles et jusque dans le nôtre, et sans laquelle on ne saurait se faire une idée nette du rôle que la musique a rempli dans les institutions sociales et de la place qu'elle a occupée dans les divers systèmes des connaissances humaines.

Toutefois, le caractère symbolique de la flûte de Pan s'étant reproduit dans l'orgue chrétien, sous des formes grandioses, sous des idées élevées et pures, en rapport avec la dignité et la

majesté de cet instrument, nous mettons fin à une digression qui, en son lieu, deviendra une question dont tout le monde comprend la gravité et l'étendue.

Maintenant, et sans nous préoccuper de l'époque précise à laquelle remonte la formation de l'orgue pneumatique, dont on peut en toute certitude reconnaître l'existence vers le IVe siècle de l'ère chrétienne, il est plus intéressant pour nous de rechercher celle de l'apparition de l'orgue dans l'église. Le premier fait relatif à cet usage et dont l'authenticité nous semble bien démontrée, est l'envoi d'un orgue au roi Pépin par l'empereur Constantin Copronyme en 757, orgue qui fut placé dans l'église de Sainte-Corneille, à Compiégne. En 826, Louis-le-Débonnaire commandait un orgue à un prêtre vénitien nommé George, pour l'église d'Aix-la-Chapelle. Plus tard, le pape Jean VIII, élu en 872, écrivait à Anno, évêque de Freizing, en Bavière, pour le prier d'envoyer en Italie un orgue et un artiste qui fût à la fois facteur et organiste. Mais l'introduction générale de l'orgue dans les temples ne date que de la fin du Xe siècle ou du commencement du XIe. A cette époque, l'orgue fut adopté dans les églises et les couvens de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de presque toute l'Europe. Il y a loin sans doute de l'année 757 à l'époque dont nous parlons, le XIe siècle; mais, outre qu'il n'est point dans la nature du christianisme de précipiter les choses, on doit observer qu'en ces temps-là les communications d'un pays à un autre étaient trop difficiles pour qu'une innovation introduite dans une contrée pût s'étendre rapidement au dehors. D'ailleurs, dans cet intervalle, l'orgue avait acquis de notables développemens dans l'étendue du clavier et de son mécanisme, et il n'y a nulle proportion entre sa structure au VIIIe siècle, telle alors qu'il fallait frapper les touches à coups de poings ou à coups de marteaux pour faire résonner les tuyaux, et l'orgue qu'en l'année 1001, Elphégus, évêque de Winchester, fit construire dans le couvent de ce lieu: cet instrument était composé de trente soufflets, et il ne fallait pas moins de soixante-dix hommes pour les mettre en mouvement et distribuer l'air dans les tuyaux, au nombre de quatre cents.

Ici les nouveaux progrès de l'orgue n'appartiennent plus à la question de son origine, mais à son histoire, laquelle ne doit

plus être séparée de l'histoire de l'art. Il nous reste à faire deux observations.

Nous venons de dire que le premier fait relatif à l'introduction de l'orgue dans l'église, remonte à l'année 757. Or, à cette époque le chant d'église était constitué par suite de la réforme ambroisienne au IVe siècle et de la réforme grégorienne au VIe siècle (1). La diaphonie, ou chant à deux parties, existait déjà. L'orgue, grandissant peu à peu dans l'ombre, et s'approchant insensiblement du sanctuaire, semblait se disposer lentement au double rôle qu'il était appelé à remplir, et comme expression de la constitution du chant chrétien, et comme régulateur de l'art extérieur. A partir de sa formation jusqu'au moment où il entre en pleine possession de la mission qui doit lui être confiée, l'orgue partage le mot *organum* avec les autres instrumens de musique et avec le chant à plusieurs parties. Ses fonctions ne sont point encore déterminées, sa destination n'est point encore marquée; son nom n'a aucun caractère distinctif; c'est un nom générique et commun. Mais arrive le moment où l'orgue devient le centre de l'art musical; magnifique synthèse où l'art du temple, l'art des écoles, l'art des théâtres, le chœur et l'orchestre viennent se confondre dans le symbole de l'art universel. Alors, l'orgue retient et conserve seul le nom d'*organum*.

N'ayant à considérer l'orgue que dans ses rapports avec les destinées de l'art et celles du christianisme, nous n'avons presque fait aucune mention de l'orgue hydraulique qui ne nous paraît être qu'une forme transitoire par laquelle cet instrument a dû passer pour arriver à la merveilleuse structure que nous lui connaissons aujourd'hui. Néanmoins, l'hydraule a excité l'admiration des anciens écrivains. Claudien en parle avec enthousiasme. Tertullien le regarde comme résumant déjà en lui tous les instrumens de musique, et le trouve si beau qu'il en attribue l'invention à Archimède : « Voyez, dit-il, cette machine étonnante et magnifique d'Archimède, cet orgue hydraulique composé de tant de parties différentes, de tant de jointures, de tant de pièces, formant une si grande masse de sons et comme une

(1) On peut même ajouter que la formation de l'orgue coïncide avec la première de ces deux institutions.

armée de tuyaux, et cependant *tout cela pris ensemble n'est qu'un seul instrument!* » D'après le témoignage de Corneille Sévère et de Pétrone, l'orgue hydraulique, en raison de la beauté et de la puissance de ses sons, fut placé dans les grandes enceintes; « au cirque, pour animer les athlètes par ses accens; au théâtre, où il accompagnait et réglait le jeu des pantomimes. »

On voit donc que, même sous cette forme, l'orgue semblait pressentir ses futures destinées et se préparer à les accomplir, tant il offrait dans sa structure de grandeur et de majesté. Mais, si loin qu'il fût alors de son état primitif, combien il était loin de ce développement qu'il acquit dans les beaux siècles de la civilisation chrétienne, lorsque, l'orchestre n'existant pas encore, il devint à lui seul un orchestre obéissant à une seule intelligence, un orchestre improvisateur! Toutefois, nous le répétons, jamais ses progrès ne furent rapides. Aujourd'hui même il semble résister aux nouveaux perfectionnemens qu'une industrie toute puissante, et qui s'exerce sur tous les instrumens matériels de la pensée, veut lui apporter. Dans ces progrès de l'orgue, et jusque dans leur lenteur, nous tâcherons de découvrir plus tard d'autres signes de cette haute destination dont nous avons parlé, destination qu'il partage avec l'art auquel il se rattache, et dont il règle et dirige les mouvemens.

JOSEPH D'ORTIGUE.

LES THÉATRES

ITALIEN ET FRANÇAIS

A LONDRES.

L'espace dans lequel se peut mouvoir avec avantage le talent des artistes dramatiques est singulièrement étroit et limité. S'ils ont de la sagesse, ils suivront le conseil salutaire que leur donne Hamlet, ils se garderont de voyager :

« *Their residence, both in reputation and profit, was better both ways.* »

Je comprends néanmoins que les chanteurs s'exceptent de cette règle. Ils savent la langue universelle. Il leur est donné d'être les missionnaires de la musique. S'ils sont de l'Italie surtout, c'est charité à eux peut-être que d'aller éclairer et réjouir ces climats moins favorisés qui n'ont point de Rossini.

Au contraire, tout interdit au comédien la vie aventureuse. Il ne saurait que perdre à quitter sa terre natale. Son langage est un idiome familier à peu d'oreilles. A peine la province le comprend-elle, quand il sort de sa ville. Que ferait-il chez l'étranger?

De fait, la fortune du comédien et de l'orateur est à des con-

ditions pareilles. Il n'y a qu'un seul public restreint qui soit bon à l'un et à l'autre. Le tribun éloquent au forum sera de mauvais goût et grossier au sénat. Le sénateur qui tenait les patriciens suspendus à sa bouche d'or, ne parlera qu'à des sourds sur la place publique. Le jeu sublime de Talma n'eût guère intéréssé la cohue que ravissait la parade de Debureau. A-t-il obtenu jamais un auditoire bruyant à la porte, cet admirable acteur romain qui déclamait bénévolement dans les salons l'*Enfer* de Dante? Supposez le tragédien de Munich ou de Madrid venant vous réciter le drame de Goethe ou de Calderon. Autant vaudrait un de vos honorables députés risquant son français à la chambre des communes d'Angleterre.

Et vous ne me fermerez pas la bouche en m'opposant un célèbre exemple qui paraît militer contre ce que j'avance. Bien mieux, je le cite moi-même parce que, loin de détruire ma proposition, il la fortifie. Je veux parler de la première apparition des acteurs anglais à Paris.

La foi transporte les montagnes; la poésie, quand il lui plaît, n'a pas moins de puissance. C'est elle qui fit le miracle, lorsque se trouva tout d'un coup douée d'intuition cette enthousiaste jeunesse que rassemblèrent en 1828 à l'Odéon les représentations, de *Roméo et Juliette* et d'*Hamlet*.

Essayons aujourd'hui d'analyser l'émotion poignante et nouvelle dont elles nous assaillirent, et nous reconnaîtrons que l'art des comédiens n'en était pas le mobile. Le talent recommandable, mais secondaire, de Charles Kemble et de miss Smithson, ne nous eût pas si profondément remués par sa propre force. Mais une flamme inconnue descendit et brilla. La scène et la salle rayonnèrent à la fois sous un éclair prolongé qui toucha les cœurs, échauffa les ames, éclaira les intelligences. La science glacée de Charles Kemble s'amollit elle-même et s'étonna de verser des larmes. La jeune actrice ignorante fut instruite et inspirée. Combien de spectateurs étaient là capables d'entendre le poète seulement à le lire? Non pas deux peut-être. Eh bien! il devint accessible à tous. Chaque scène porta, chaque pensée, chaque mot, chaque image. Il y eut une électricité de compréhension universelle. En vérité, je vous le redis, ce fut un miracle de poésie, une mystérieuse communication du dieu; — c'était Shakspeare qui se révélait en France.

La suite a bien prouvé que les comédiens anglais de l'Odéon avaient seulement été les instrumens inertes de cette merveilleuse initiation shakspearienne. Après eux parurent, à Favart, les artistes supérieurs, les maîtres de l'art véritable. On s'émut un moment des douleurs paternelles qu'exprimait si pathétiquement Macready; mais la composition idéale et savante de ses rôles se montra sans être aperçue. Le Talma de l'Angleterre, Kean, fut entièrement méconnu. Ni sa puissance, ni sa dignité, ni sa profondeur, ni sa passion, rien ne fut pénétré, rien ne fut senti. Nous avons vu nous-mêmeson Othello, mettant à nu ses incurables plaies, se tordre, se rouler, bondir, et, de sa poitrine haletante, divinement exhaler le sublime cri d'adieu aux glorieuses occupations du guerrier:

« *Farewell! Othello's occupation's gone!* »

Nous avons vu son Hamlet, plein de feinte folie et d'amertume involontaire, s'élancer à vingt reprises pour cribler le cœur gonflé d'Ophélie; puis, ajoutant à cette scène de cruauté apparente un adorable commentaire expiatoire, revenir une dernière fois et demander silencieusement pardon à la jeune fille désolée en lui baisant la main. Trésors d'art et de génie épanchés vainement! Le public était inattentif. Il ne comprenait plus. C'est que l'arbre était planté maintenant qui devait de lui-même porter ses fruits. La barrière, un instant abaissée entre les deux idiomes parlés, se relevait. Tout grand qu'il fût, l'acteur étranger ne semblait plus qu'un interprète insuffisant ou inutile du poète révélé.

A compter de l'échec de Kean, le théâtre anglais à Paris s'est fermé décidément. Toute tentative de le rouvrir a échoué. Miss Smithson elle-même, malgré la vive sympathie qu'excitaient son talent et ses malheurs, n'a pu réussir une seule soirée à peupler de vrais amis la petite salle Chantereine.

Le Théâtre-Français, à Londres, a persisté davantage. Il se maintient, depuis nombre d'années, plus ou moins honorablement debout près du Théâtre Italien. C'est que l'un et l'autre ont, chez nos voisins, des raisons de durée particulières et indépendantes de l'amour de l'art, auxquelles la différence du langage ne saurait apporter d'empêchement sérieux, ni le sentiment musical ajouter beaucoup de poids.

De ces raisons, la principale est que Londres n'a plus de

théâtre anglais. Ce serait dérision (nous le prouverons quelque jour) d'attribuer ce titre jadis glorieux aux dix ou douze exhibitions déshonorantes parmi lesquelles *Covent-Garden* et *Drury-Lane* n'ont gardé le premier rang que par la supériorité du charlatanisme et de l'effronterie. A défaut absolu de toute scène nationale digne de faveur, il était naturel que les troupes étrangères fussent accueillies. La classe fashionable et opulente a donc pris sous sa protection spéciale celles qui l'ont sollicitée. Nous allons voir comment elle entend et exerce le patronage qu'elle accorde.

Certes, si jamais grande entreprise dramatique a mérité l'appui du monde élégant et riche, c'est bien le *King's Theatre,* plus communément nommé l'Opéra.

Je ne sache point, en effet, d'opéra établi et dirigé sur un plan aussi large et libéral. Pour le chant et la musique, vous avez le répertoire italien de notre salle Favart et son incomparable troupe, fortifiée encore au besoin par M[me] Pasta et d'autres notabilités errantes. Pour la danse, un corps de ballet qui ne le cède en rien à l'Académie royale; en l'absence de M[lle] Taglioni, envolée tout-à-fait de la terre cette année, M. Perrot, le zéphir le plus incontestable des printemps de Londres, et en outre, deux nouvelles venues de l'air, M[lle] Saint-Romain et M[lle] Carlotta Grisi, cousine de la cantatrice, dont le brouillard de la Tamise n'a nullement alourdi les ailes. D'ailleurs, on a religieusement respecté la hiérarchie de l'art. Une pompe suffisante escorte et soutient ici le drame; mais le poète n'a pas été sacrifié au décorateur. Le machiniste est l'auxiliaire du compositeur, non pas son maître. La reine garde son rang, la suivante reste au sien, chacune à sa place; la musique sur le piédestal, la danse au-dessous en bas-relief.

Il serait injuste de dire que la mode anglaise n'est pas venue au secours de ce noble théâtre; au contraire, elle l'a adopté et fait sien; elle a voulu qu'il portât ses livrées. Afin de ne point risquer de s'y commettre et de coudoyer de pauvres gens de goût en négligé, elle a décrété que nul n'entrerait si ce n'est en costume de bal, en *full dress*. Cependant, sa charte d'étiquette octroyée, la mode n'a pas poussé la protection jusqu'à souscrire pour les trois soirées de la semaine; elle s'en est réservé deux seulement. Bien plus, par un raffinement d'élé-

gance, elle a décidé que la dernière, celle du samedi, serait spécialement fashionable. C'était comme si elle eût décidé que l'Angleterre aimerait la musique le samedi, car il ne s'agit pas de désobéir à la mode. Tout le dilettantisme anglais s'est donc ajourné périodiquement au samedi. C'est le samedi, non pas la pièce, qui a fait le mérite des représentations. « Oh! le bel opéra, si c'était un samedi! » avons-nous entendu dire naïvement mainte fois. — De là, comme les souscripteurs dirigeans sont loin de suffire à peupler l'immensité de la salle, le samedi pleine et surabondante chambrée; le mardi et le jeudi profonde solitude, ou peu s'en faut. C'est que la masse des fashionables à la suite, qui comble les vides, s'inquiétait, non pas de la beauté des choses qu'elle verrait, mais du jour où il serait beau d'être vu. Il est vrai que la recette prenait sa revanche. Telle loge qui n'eût pas valu quatre guinées le mardi pour le *Don Jnan* de Mozart, s'en payait douze le samedi pour le *Marino Faliero* de Donizetti.

Deux petits traits caractéristiques, entre mille autres, montreront plus particulièrement l'intelligence musicale et la douceur d'autorité du public élégant de l'Opéra.

C'était lors des représentations de *Tancrède;* Mme Pasta triomphait dans son rôle, si bien qu'il vint aux oreilles d'un illustre baron souscripteur qu'elle chantait admirablement un certain air: *Di tanti palpiti*. L'illustre baron s'en fut un matin chez le directeur.

— Dites-moi, Laporte, il n'est bruit que de ce *di tanti palpiti* de la Pasta. Nous avons entendu vingt fois le *Tancrède*, et jamais ce fameux air.

— C'est qu'il est au premier acte, milord, et que vous n'arrivez qu'au second.

— Mais nous dînons, mon ami, pendant votre premier acte.

— Ne pouvez-vous, milord, dîner une fois un peu plus tôt?

— Impossible. Il faut trouver un autre moyen. Si vous donniez, par exemple, demain, votre second acte avant le premier; au moins, nous aurions le temps de venir.

La proposition était légèrement impertinente; toutefois un baron de cette étoffe n'était pas à éconduire. Droit fut fait à la requête, et le premier acte joué après le second. Le meilleur de l'histoire, c'est que le gros de la salle n'eut pas même vent

de l'audacieuse transposition. Telle était sans doute l'attention générale aux détails, qu'on ne s'aperçut point que l'ensemble de la partition avait été vu à l'envers.

L'art ainsi traité, voici de quelle sorte on traitera l'artiste.

La semaine dernière, *la Gazza* est annoncée. Comme c'est un samedi, la foule est immense. L'ouverture a été entendue. Grisi est en scène ; mais au lieu de Rubini qu'on attendait, je ne sais quel malheureux acteur inconnu paraît timide et suppliant. Point de pitié, toute la troupe est chassée à coups de sifflet dans les coulisses. « Laporte ! le *manger !* qu'il vienne s'expliquer ! » Et le triste directeur s'avance enfin plus mort que vif, se touchant de la tête le bout des pieds à force de saluer bas. Lui laissera-t-on seulement la liberté de la défense ? Les reproches durs et les interpellations pleuvent de toutes les loges. « Pourquoi Rubini n'est-il pas à son poste ? — Pourquoi une doublure en sa place ? — Pourquoi cette tromperie et ce manque de respect ?

— Hélas ! milords et messieurs, à sept heures j'étais encore au chevet de M. Rubini ; M. Rubini est malade. Si vous aviez regardé en entrant, vous auriez vu à la porte, et dans les corridors, l'affiche qui vous avertissait.

Cette justification n'est pas estimée suffisante. Réduit au silence et condamné, le pauvre orateur se retire accompagné d'improbations et de huées, comme il est convenu.

Et-ce là, je le demande, une façon courtoise et clémente d'agir avec un ancien acteur favorisé ? avec le chef d'une grande entreprise qui s'est ruiné déjà deux fois, parce qu'il l'a conduite plus libéralement qu'on ne lui en donnait le moyen ? N'est-ce pas là pour un public si raffiné montrer un peu trop le bout de l'oreille de *John Bull ?*

Pourtant j'aime *King's theatre*, profond et immense ; j'aime sa simplicité harmonieuse et poétique ; j'aime à cette salle de chant la forme de lyre que lui a donnée l'architecte. Il fait beau la voir les soirs de *drawing-room,* lorsque toutes les grandes dames, sortant des salons de la reine, y viennent étaler leurs splendeurs. Aux six rangs de loges uniformément tendues et drapées d'écarlate, partout ce sont les plumes blanches qui ondoient et les pierreries qui scintillent. La magnificence de cette exhibition de luxe aristocratique n'a rien d'égal. L'éclat des

parures triomphe de l'obscurité ordinaire. On dirait l'enceinte illuminée de diamans.

Mais je l'aime aussi, je l'aime davantage peut-être, ces soirs de solitude où elle redevient sombre, triste et paisible. La musique y roule et se répand si grave et mélancolique! Un de ces soirs-là surtout me demeurera long-temps empreint en la mémoire. C'était au commencement de la présente saison, vers la fin de mars. Mlle Grisi, Rubini, Lablache et Tamburini manquaient encore à la troupe; mais pour quiconque avait été tout l'hiver au régime de la musique anglaise, n'était-ce pas une ineffable joie que d'entendre des chanteurs italiens, quels qu'ils fussent? Du reste, Mme Colleoni et Cartagenova, pour n'être point de la famille royale des maîtres de l'art, lui étaient alliés de fort près.

On jouait *Beatrice di Tenda*, un des premiers opéras de Bellini qu'on n'a, je crois, jamais monté à Paris. Cette partition se distingue peu de ses sœurs puînées. C'est, avec plus de tâtonement encore et d'indécision, la manière habituelle de l'auteur, pleine de cris du cœur et d'élans arrêtés. Le souffle manque plutôt que l'inspiration. On sent que Bellini, en écrivant, n'était jamais sûr de la vie; qu'à chaque pas il avait besoin de reprendre haleine, et, que, de pause en pause, il chantait vaguement d'avance sa fin, en plaintes tendres et entrecoupées.

Le courant de cette musique attendrissante m'avait entraîné en de lointains souvenirs; l'enchaînement et le rapport des motifs me rappelaient celle du *Pirate* et de *la Straniera* que j'avais entendue à Madrid au théâtre *du Prince*. Calmé souvent par elle et apaisé, elle m'avait adouci alors un autre exil plus douloureux, quoique sous un ciel plus rayonnant. J'avais vu ensuite, dans les salons de Paris, l'auteur lui-même, ce jeune homme pâle, à l'air doux et souffrant, et je lui avais dit quelle vieille reconnaissance je lui devais. Il était mort depuis et mort, sans s'en apercevoir, enivré d'un éclatant succès, emporté au milieu d'un rêve de gloire! Fallait-il donc tant le plaindre? Cette gloire rêvée, l'eût-elle jamais couronné, réelle et durable? Ce siècle, inquiet et préoccupé de son propre avenir, ne divinisera pas volontiers un homme pour quelques efforts de talent épars, pour quelques élégies mélodieuses et touchantes. Il

auront la voix bien forte, ceux qui se feront écouter de lui, et le contraindront de les proclamer immortels. — Je m'enfonçai dans ma loge où j'étais seul, car j'avais les yeux mouillés.

Mais quelle faiblesse à moi, dans cette revue légère de montrer une larme au sourire d'un lecteur inattentif et pressé !

Ce n'est ici ni le lieu ni la peine de dire les vicissitudes diverses qui ont agité l'existence du Théâtre-Français à Londres. Long-temps prospère sous la direction de M. Laporte, surtout lorsque la voix musicale de Mlle Mars y chantait gracieusement les hexamètres classiques de M. Casimir Delavigne, sous la direction moins heureuse de M. Pelissier, il était tombé l'an dernier en un complet discrédit. C'est que M. Pelissier avait fait des fautes que le monde fashionable ne pardonne guère. Premièrement, il avait eu la maladresse de laisser brûler sa salle, et il lui avait fallu se loger dans une autre beaucoup moins confortable. Il avait ensuite imprudemment engagé, à grands frais, des acteurs fort populaires à Paris, mais justement les plus capables d'effaroucher la pudeur de Londres. Figurez-vous, par exemple, l'effet que devait avoir *Robert Macaire* importé tout crûment en pleine aristocratie anglaise. Le malheureux entrepreneur paya cher ses torts. Les nobles souscripteurs se retirèrent en masse. Abandonné, ruiné, emprisonné, il se vit bientôt réduit, pour dernière ressource, à se couper la gorge.

Cette chute tragique n'a point effrayé Mme Jenny Vertpré-Carmouche. Forte de la faveur qu'une première visite lui avait antérieurement obtenue près du *West-end*, elle est venue cette année solliciter l'appui de ses nobles habitans, et, avec leur aide, sur les ruines du Théâtre-Français écroulé, elle en a rebâti un nouveau plus florissant que n'avait jamais été le premier.

Comprenant combien était important le choix de son habitation dramatique, elle a tout d'abord établi sa troupe au centre du quartier des grands et des riches. Rien d'élégant et de coquet comme cette petite salle Saint-James qu'elle occupe, bâtie et décorée tout récemment d'après celle du palais de Versailles. Il semble qu'il était impossible de jouer là autre chose que des pièces françaises.

Que si le répertoire qu'exploite présentement Mme Jenny

Vertpré-Carmouche, n'est ni bien varié, ni bien littéraire, le mérite en doit revenir à qui de droit.

Mme Carmouche était arrivée avec le louable et intelligent projet de diversifier raisonnablement le plaisir de son futur public. Elle avait en magasin des échantillons choisis et divers de nos meilleurs théâtres parisiens. Mais la bonne compagnie de Londres n'est pas pour se laisser divertir aveuglément, au risque de compromettre son goût et sa vertu.

— Avant toute représentation, voyons votre programme, ont dit les nobles et honorables *ladies,* qui, en qualité de dames patronnesses, ont voix au chapitre.

— Miladies, voici notre liste. La tragédie est en tête.

— La tragédie! Madame la directrice, rayez, s'il vous plaît, tout de suite la tragédie. Nous avons mis Shakspeare de côté; ce n'est certainement pas pour écouter votre Corneille. Tous ces vieux auteurs ont le langage trop libre et suranné. Nous voulons du français plus pur et plus moderne.

— En ce cas, miladies, voici du drame moderne.

— Du drame moderne! Ah! madame, le *Quarterly Review* nous a prouvé, l'an dernier, que votre drame moderne n'est qu'un tissu monstrueux d'immoralités mal écrites. Effacez vite le drame moderne. Nous exceptons pourtant M. Casimir Delavigne. Le *Quarterly Review* assure que ce poète-là est un honnête homme, de style correct et de mœurs innocentes.

— Miladies, voilà notre liste un peu écourtée.

— Comment, madame! il vous reste l'opéra-comique, la comédie et le vaudeville. Nous imaginons qu'il y a là de quoi nous réjouir. Amusez-nous donc; mais surtout ne nous scandalisez pas.

En conséquence de ces instructions, le Théâtre-Français lève son rideau. *Le Concert à la cour* est sa pièce d'ouverture. M. Auguste Nourrit chante de façon à justifier pleinement son nom de famille. N'importe; le lendemain, la directrice est mandée chez les dames patronesses.

— Cet opéra-comique, madame, n'est pas si comique que nous le supposions; et puis nous avons assez de musique à l'Opéra. Rayez aussi l'opéra-comique

L'opéra-comique est mis sous la remise. On aborde la comédie. M. Cossard, Mlle Thierret, M. Lautheman, et d'autres

comédiens distingués, représentent, avec un ensemble remarquable, *les Folies amoureuses*, de Regnard, et *le Dépit amoureux*, de Molière.

La directrice est appelée une seconde fois.

— Ces farces d'hier sont-elles la comédie, madame? Nous trouvons cela bien cru et bien triste.

— Miladies, c'est la vraie comédie. Outre nos acteurs d'hier, vous aurez bientôt M. Monrose et Mlle Plessis, qui vous feront rire davantage.

— Alors attendons Mlle Plessis et M. Monrose. Jusqu'à leur arrivée, le moins de comédie possible. Que n'entamez-vous le vaudeville? C'est le vaudeville principalement que nous sommes curieuses de voir; votre vaudeville national, le vaudeville créé par la malignité française.

La directrice, pleine de docilité, se rabat sur le vaudeville. Convaincue qu'elle va toucher enfin la corde approbative de ses souscripteurs, elle se hâte de produire *André*, vaudeville tout frais issu de la muse féconde du couplet.

Sommation nouvelle à la directrice. Cette fois les nobles et honorables *ladies* sont toutes rouges.

— Vous n'y pensez pas, madame; nous vous avions recommandé la morale. Qu'est-ce à dire? Jugez-vous convenable qu'une jeune fille passe trois jours enfermée avec un jeune homme et s'endorme ensuite près de lui sur la scène?

— Mais, miladies, tout cela est bien plus vif dans le roman de George Sand.

— George Sand! Voilà une belle autorité! Le dernier numéro du *Quartely Review* nous apprend que les romans de ce George Sand sont d'horribles pamphlets contre la religion et la fidélité conjugale, et que leur auteur n'est lui-même qu'une baronne d'un titre très contestable. Prenez-y garde, madame; nous vous avons bien demandé le vaudeville; mais le vaudeville que nous voulons, c'est le vaudeville religieux et moral, le vaudeville immaculé.

Il serait piquant de vérifier de près la moralité de ces illustres patronesses, si susceptibles et scrupuleuses. Sans sortir du théâtre, on montrerait aisément, aux premières loges, telle duchesse, séparée de son mari, qui charme sa solitude en épousant chaque année, de la main gauche, un nouveau *tenor*,

attendu qu'elle aime passionément la musique ; telle comtesse, sur le retour , la maîtresse avouée de son gendre ; telle baronne qui a rendu le contrat conjugal transparent à force de le percer de coups de canif ; mainte autre ayant aidé de son honorable intervention quelque scandaleux *clopement*, quelque voyage sentimental à *Gretna-Green ;* — ce qui n'empêche d'ailleurs aucune d'elles d'écouter exactement le prêche à sa paroisse les dimanches, et d'être intraitable sur les théories de la vertu. — Mais Dieu nous garde de préciser de pareilles indiscrétions et de discréditer le moins du monde la morale de ces grandes dames qui protégent si judicieusement l'art et la littérature !

Grace à l'excessive délicatesse de ses abonnées, restreinte, ou peut s'en faut, dans les bornes étroites du vaudeville immaculé, Mme Jenny Vertpré-Carmouche n'en fait pas moins bonne contenance. Mme Saint-Amand , duègne excellente, M. Fabien, qui, sous son nom de théâtre, dérobe une renommée littéraire à deux tranchans, car il a écrit pour *Covent-Garden* une pièce anglo-française ; Mlle Dorsan, Mlle Labeaume, M. Lheric, et d'autres jeunes acteurs intrépides, secondent courageusement leur courageuse directrice. Tous ensemble ils soutiennent sans broncher le regard austère de la moralité anglaise, et la scandalisent parfois fort gaiement, malgré qu'elle en ait. Du talent si vif, si malicieux et si fin de Mme Jenny Vertpré-Carmouche, ce n'est pas à des Parisiens qu'il en faut parler, d'autant moins qu'ils la doivent trouver bien ingrate d'avoir sacrifié leurs applaudissemens étourdis, joyeux, de bon aloi, aux rares approbations puritaines du sourire britannique.

J'ai, je crois, en commençant ces pages, dit aux acteurs : Ne voyagez pas. Je répéterai le conseil en finissant, et j'ajouterai : Surtout ne voyagez pas en Angleterre. L'air qu'on y respire ne vous est pas bon, hommes de fantaisie qui avez besoin, avant tout, de sympathie, d'épanchement et d'enthousiasme. Jouez-vous le drame, d'abord ? Êtes-vous énergique et passionné, vivement épris de votre art ? on ne voudra pas de vous; vous obtiendrez l'accueil qu'a eu Frédérick Lemaître. Dût-on vous souffrir par grace, que deviendriez-vous en un pays qui dédaigne son divin Shakspeare ; où l'an passé miss Kelly a fait ses adieux à la scène, le cœur brisé ; où l'Othello de Macready s'exténue aujourd'hui dans le désert sur les mêmes

tréteaux autour desquels quelque hideux mélodrame, emprunté de l'Ambigu-Comique, convoquera demain une foule ébahie ? — Si vous apportez un violon ou si vous chantez, vous avez plus de chances, non pas celle toutefois d'être senti ni entendu ; mais votre talent est une denrée alors. On l'achètera comme les fruits et les vins que le sol refuse. Vous pourrez vous en retourner chargé de l'or que l'ostentation des grands vous aura jeté en plein théâtre. Je sais bien qu'un Paganini n'aura pas d'objection contre cette splendide aumône ; mais un artiste de la famille de ceux d'Hoffman ne reviendra pas deux fois se courber sous cette pluie des guinées, parmi lesquelles il n'y a pas même une couronne qui garantisse son front et en cache la rougeur.

Y. Y.

Londres, le 1er mai 1836.

BULLETIN.

Un mauvais pas en amène un autre, un pamphlet en deux volumes pousse une brochure de trois cents pages. M. Capefigue, qui réussit plutôt à faire parler de ses livres qu'à les faire lire, vient de publier un nouvel ouvrage sous le titre assez pompeux de *Le Ministère de M. Thiers, les Chambres et l'Opposition de M. Guizot.* Ce livre, tout d'actualité, n'est, à vrai dire, ni de l'histoire ni du pamphlet. Il manque de la gravité, de la concision, de la certitude du point de vue purement historique; d'un autre côté, il n'a point l'allure dégagée, pressante, audacieuse, du pamphlet politique. M. Capefigue, auteur diligent et laborieux, ne possède point une personnalité vivace et énergique; utile à consulter sous le rapport des faits, on peut rarement invoquer son opinion personnelle dans une discussion. C'est ce qui explique comment ses livres, tout en piquant la curiosité du public, obtiennent cependant peu de faveur et de crédit. On les parcourt avidement, on est surpris de mille détails pleins d'intérêt et de nouveauté, mais qui appartiennent, au fond, plus à la chronique qu'à l'histoire, qui ont plutôt la livrée de l'anti-chambre que l'habit du maître, on admire la consommation périodique de noms propres qu'il fait à chaque nouvel ouvrage; on cherche à démêler la part des confidences et des rapports sociaux de l'auteur; mais, en général, la répulsion est grande, et la presse, soit doctrinaire, soit ministérielle, soit oppositionniste, soit même légitimiste,

a pour M. Capefigue plus de blâmes que d'éloges. Le livre peut obtenir un succès de vente; mais l'auteur ne prend point place parmi les autorités politiques.

Nous comprenons les regrets de M. Capefigue pour l'époque de la restauration; c'était alors le bon temps des pamphlets, gros et petits. M. de Salvandy écrivait en huit jours, pour se guérir d'une morsure de chien enragé, un volume sur les marchés Ouvrard; M. Fiévée, dans sa *Correspondance administrative*, apportait une intelligence sévère, froide et didactique des faits et des hommes; P.-L. Courier se faisait remarquer par une bonhomie ironique et mordante, appelant les pacifiques études du philologue au secours des luttes brûlantes de la politique. L'histoire elle même, sans rien perdre de sa réalité et de sa puissance, vérifiait dans le passé les doctrines qu'elle défendait dans le présent. La littérature et les voyages suivaient cette impulsion générale; de là les *Proverbes* de M. Th. Leclercq et les *Lettres sur l'Angleterre* de M. Duvergier de Hauranne. Il est certain que la restauration fut l'âge d'or des pamphlets. Les premières années de la révolution de juillet virent encore les brochures de M. de Châteaubriand, un nouveau volume de M. de Salvandy, et les Lettres sur le budget de M. de Cormenin; puis ce fut tout. La polémique journalière a tué le pamphlet. Un pamphlet serait aujourd'hui une trop longue lecture pour nos esprits fatigués de dissertations politiques, et cependant le pamphlet de M. Capefigue a toute la majesté de l'in-octavo; il est vrai que M. Capefigue, à tort selon nous, refuse, pour ses ouvrages politiques, le titre de pamphlet.

Lorsque M. Capefigue publia son précédent ouvrage sur le gouvernement de juillet, M. Thiers et M. Guizot siégeaient ensemble dans le ministère, sous la présidence d'un pair de France. Les doctrinaires avaient la majorité dans le cabinet, la majorité dans la chambre, mais une majorité vacillante, et qui tous les jours se dérobait sous leurs pieds. M. Capefigue s'applaudissait alors des progrès du doctrinarisme; il voyait, dans un prochain avenir, M. Thiers expulsé des affaires, le ministère complété dans la personne de M. Molé, l'hérédité rétablie, les préfets de la révolution de juillet remplacés par des grands seigneurs; enfin, le centre droit, cette idée fixe de M. Capefigue, le centre droit établi sur des bases majestueuses

et dirigeant toutes les discussions. M. Capefigue battait des mains, il était dans un ravissement inexprimable; jamais illusions plus décevantes n'ont fait battre le cœur d'un candide jeune homme. Quelques mois à peine sont écoulés, et M. Thiers est président; les doctrinaires sont encore tout étourdis de leur chute; une réaction légitime et impitoyable les poursuit et les accable. Les idées de restauration, si chères à M. Capefigue, sont refoulées et répudiées. Eh bien! M. Capefigue, au lieu de pousser des cris de désespoir, de regret, de douleur, continue à accommoder les faits à sa guise; les doctrinaires sont au pouvoir, tant mieux; M. Thiers les déclare rétrogrades et contre-révolutionnaires, tant mieux encore. En vérité, avec un pareil optimisme, on est sûr de se conserver le sang frais et la tête calme. Nous ne voudrions pas détruire les douces rêveries de M. Capefigue; mais il est cependant consolant à penser et bon à dire que jamais prévisions n'ont été plus complètement démenties par les faits que les siennes. La crise ministérielle, qui, selon lui, devait s'accomplir au profit des doctrinaires, s'est tournée contre eux. Pour la première fois depuis six ans, le pays se trouve dans des conditions de calme et de prospérité matérielle qui éloignent, probablement pour toujours, le ministère que rêve M. Capefigue, lequel n'est à vrai dire, qu'un ministère de restauration.

— Aurons-nous un ministère au quai d'Orsay, une église sur la place de la Madeleine, une galerie nouvelle au Jardin des Plantes? Voilà ce qui s'est agité à la chambre pendant toute la semaine. M. Jaubert trouve qu'on a dépensé trop d'argent, qu'on a trop doré, trop peint; on voulait orner l'hôtel du quai d'Orsay de vues de toutes les villes de France, on voulait couvrir la Madeleine de fresques; mais le rapport de M. Jaubert s'y oppose. Il faut que les peintres se remettent à faire des descentes de croix et des montées de croix, des ascensions et des assomptions, pour les maître-autels des départemens. M. Jaubert veut la décentralisation des arts, et le prochain tableau de M. Delacroix ou de M. Ingres ira orner l'église de Givry, dans la commune de Cours-les-Bains, qui a l'honneur d'élire M. Jaubert.

Tandis que M. Jaubert s'en prend aux artistes, de l'humeur que lui cause la chûte de M. Guizot, M. Auguis, possédé d'un

autre esprit de réforme, attaque les animaux du Jardin-des-Plantes, et notamment les singes. M. Auguis n'aime pas les singes, et il fait de l'opposition contre l'orang-outang. — « Si vous ne veillez soigneusement au respect des limites que vous posez, dit M. Auguis, vous verrez surgir de toutes parts les abus les plus monstrueux. C'est alors qu'un ministre élève des palais pour les singes, des bâtimens commodes pour les orangs-outangs, des lieux de plaisance pour les guenons. Il me semble pourtant qu'il faut pourvoir au plus pressé et secourir les misères de nos semblables, avant de songer à l'éducation et au bien-être des singes. »

D'abord il n'est pas bien prouvé que les singes ne sont pas les semblables de l'honorable M. Auguis, puisqu'il est démontré que les deux espèces, l'espèce humaine et l'espèce singe, ont une grande analogie ; et puis ne faut-il pas loger les singes? Si on les laissait courir en liberté, ce serait un bien autre embarras, et c'est pour le coup que M. Auguis ferait bien de se plaindre, surtout si quelque singe mal avisé, ne sachant où trouver gîte, s'en allait lui prendre sa place à la chambre.

Sérieusement, M. Auguis s'est trop laissé emporter par son éloignement pour l'espèce simiane; M. Auguis, qui est un savant, ne sait-il donc pas quelle place occupe l'histoire naturelle dans l'ordre des sciences, et quelle liaison il y a entre les différentes branches de l'anatomie comparée ? Faut-il donc lui apprendre qu'il y a autant de résultats philantropiques à attendre, pour le soulagement des maux de l'humanité, d'un établissement tel que le Jardin des Plantes, que d'un hôpital et d'une maison de refuge ? Avis aux destructeurs des singes.

M. Auguis ne veut pas non plus de l'obélisque de Louqsor ; l'aiguille égyptienne le pique d'humeur autant au moins que le chapitre des singes. — L'obélisque parlera donc *sésostris* à l'arc de triomphe de l'Étoile ! s'est écrié l'éloquent ennemi des singes. N'en déplaise à M. Auguis, quand l'arc de triomphe parlera Sésostris à l'obélisque égyptien, l'obélisque répondra Aboukir et Pyramides ; et ce sera une conversation assez française que celle-là.

— M. Jacqueminot a-t-il défendu les artistes, le crédit et le

ministre dans cette mémorable séance, où M. Auguis a fait une si belle chasse aux singes? c'est ce qu'il serait difficile de préciser. Un homme d'esprit disait que M. le colonel Jacqueminot avait pris un pavé pour chasser les mouches doctrinaires; mais les hommes d'esprit sont méchans. Pavé ou non, il y avait foule hier soir, après la séance, dans le salon de M. Jacqueminot, et les alentours de son hôtel étaient encombrés de voitures. La vérité historique veut que nous ajoutions qu'il y avait peu de voitures doctrinaires.

— Mardi dernier, il y avait invasion légitimiste au bal de Mme Appony, au point que la noble comtesse semblait un peu embarrassée de ce succès. Le faubourg Saint-Germain avait long-temps boudé Mme Appony, et cette soirée a produit une grande sensation parmi le beau monde.

— La fête de Tivoli, au bénéfice des pensionnaires de l'ancienne liste civile est décidément fixée au 19. La bienfaisance est de tous les partis, on s'en apercevra à cette fête, à laquelle la société parisienne, de toutes les nuances, a contribué avec l'empressement qu'elle met toujours à faire les bonnes actions. Il devait y avoir un tournoi et un carrousel, exécutés par de jeunes notabilités légitimistes; mais quelques-unes d'elles ont pris la route de Prague, et ont dû renoncer à ce projet. Le véritable tournoi aura lieu entre les bourses de tous ceux qui ont apporté leur contribution aux dames patronesses.

— Le duc d'Orléans est arrivé le 11 à Berlin. Sur toute la route, les princes français ont été accueillis avec la distinction qui est due à leur rang et avec une bienveillance qui s'adresse à leur caractère personnel, et qui est un nouveau signe de la bonne intelligence qui règne non-seulement entre les gouvernemens, mais entre les peuples. Ces témoignages de vive sympathie acquièrent une nouvelle force de la bouderie vaine et impuissante qui se voit enlever son dernier appui dans le prince royal de Prusse. Le prince royal s'est empressé d'aller rendre visite au duc d'Orléans dès son arrivée dans la capitale de la Prusse. Cette cordiale et franche démarche a jeté le désespoir et le découragement dans le cœur du parti qui

nourrit encore contre la France de stériles et ridicules ressentimens.

— Un nouveau procès scandaleux va, dit-on, avoir lieu à Londres. Ce procès est intenté à lord Melbourne par M. Norton, mari de la belle et spirituelle mistress Norton, fille de Shéridan et célèbre par ses écrits. Le parti tory ne manquera pas de se servir de cette occasion pour se venger du chef du cabinet whig.

Revue du Monde Musical.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — ROCK-LE-BARBU.

Quels livrets! quels livrets
Ces messieurs nous ont donnés!

Tel est le refrain d'une complainte chantée depuis long-temps à l'Opéra-Comique, parodie lamentable d'une joyeuse chanson de Béranger. Il faut aller en personne voir défiler cette collection de livrets, de canevas dramatiques, les compter à mesure qu'ils tombent, pour acquérir la conviction qu'un directeur de spectacle ait pu meubler ses cartons de semblables pièces, et se montrer complaisant au point de les produire sur la scène. Ces livrets ont été fabriqués par des hommes de talent, voilà ce que peut dire l'entrepreneur désappointé, pour se consoler de tant de mésaventures. Ces livrets ont été écrits par les mêmes plumes qui tracent des vaudevilles si gais, si spirituels, si bien conduits, intrigués d'une manière si piquante. Mais ces pièces d'élite n'arrivent jamais à l'Opéra-Comique, il n'a que les épluchures, les ouvrages dont le Vaudeville ne saurait s'accommoder. Au théâtre, il suffit d'avoir fait bien une fois pour obtenir l'aveugle confiance des directeurs, ils prennent le sac décoré d'un étiquette illustrée, ils le prennent des deux mains, sans regarder s'il contient des diamans ou du mâchefer. Toute

marchandises est bonne, pourvu que l'enseigne la recommande; ils se trompent souvent et cruellement : n'importe, l'expérience ne les rendra pas plus prudens. Le public ne se contente pas des raisons qui agissent d'une manière si puissante sur les directeurs de théâtre, le public ne se borne pas à lire l'affiche, il veut voir la pièce, il se montrera plus exigeant si le nom de l'auteur lui donne des espérances de plaisir. Ce nom qui a charmé, fasciné l'entrepreneur, ce nom qui lui fait croire qu'il est impossible qu'un homme d'esprit écrive des bêtises ne saurait rendre le public indulgent.

Chose admirable! ce public que l'on croit si bonhomme, ce public que l'on pense tromper en remplissant une salle de claqueurs dont le frénétique enthousiasme se manifeste pendant tout le cours de la représentation; ce public qui lit le lendemain, dans presque tous les journaux, que le nouvel opéra-comique est un petit chef-d'œuvre, un bijou scintillant d'esprit, de gaieté, de mélodie; ce public est assez malin pour ne pas donner dans le piége. Il fait sa police lui-même, envoie quelques émissaires qui lui adressent un rapport impartial et fidèle. Ce compte rendu se répand à l'instant, se communique avec une inconcevable rapidité. Le cabinet de lecture, le café, le salon, la boutique, l'atelier, ont chacun leur chef de file, leur narrateur, leur oracle; il parle, un mot suffit quelquefois pour régler l'opinion de son auditoire nombreux. Ce mot une fois prononcé, toute l'éloquence des journalistes complaisans échoue devant la conviction acquise; le feuilleton a beau prêcher, il est déjà démenti. Le bruit des applaudissemens se ferait-il entendre jusque sur la place de la Bourse, les malins en riraient, ils savent le mécanisme de cet enthousiasme, et ses bruyantes explosions n'en décideraient pas un seul à risquer sa pièce de quarante sous pour tenter l'aventure. Masque, je te connais, j'irai chez toi quand tu m'offriras un échange à peu près égal, une denrée qui représentera la valeur de mon billet. L'existence de cette police innocente et secrète, de cette correspondance merveilleusement servie, est démontrée par les faits. On représente une mauvaise pièce que les claqueurs, les rieurs, les pleureurs à gages soutiennent de tout leur pouvoir. Toutes les scènes, tous les morceaux ont reçu de triples salves d'applaudissemens, on a ri aux éclats, on a tiré les mouchoirs,

succès de fanatisme, chef-d'œuvre admirable ; une infinité de journaux confirment ce triomphe. On remplit encore deux fois la salle de claqueurs et d'amis, c'est l'usage, il faut soutenir un succès ; à la quatrième représentation salle vide ! La pièce est tombée plus tard, il est vrai, mais l'entrepreneur achète cet avantage par la perte de trois recettes. Il pouvait compter sur une chambrée très productive, s'il avait eu le bon esprit de livrer sa pièce nouvelle au public payant, dès le premier jour.

On a repris ces jours derniers *Ma tante Aurore ;* ce joli ouvrage de Boïeldieu n'a pas fait une assez grande explosion cette fois pour mériter les honneurs de la parodie. *Rock-le-Barbu* est pourtant une parodie de *Ma tante Aurore*, c'est *ma nièce Aurore*, qu'il fallait l'appeler. Cette nièce, très romanesque aussi, refuse la main du comte Arved, qu'elle n'a jamais vu ; elle sait pourtant qu'il est jeune, bien fait, aimable, noble, riche. Tout cela ne suffit point, Irta s'est passionnée pour un être idéal, un paladin, un héros, un brigand même, n'importe, pourvu qu'il soit d'une physionomie caractérisée, d'une espèce tout-à-fait hors de la ligne des amoureux ordinaires. Le comte Arved, sous le nom, les habits et le poil hérissé de Rock-le-Barbu, chef de mineurs révoltés, s'introduit chez Irta par la fenêtre, au milieu de la nuit. Elle lui accorde généreusement l'hospitalité, elle protège le cher brigand contre les périls qui semblent le menacer. Arved a changé de toilette, il revient habillé en galant officier, sa longue barbe est tombée. Il se bat avec un comte pour venger l'honneur d'Irta. Le brigand fashionable inspire une passion réelle à la dame de ses pensées, quand elle découvre la ruse d'Arved. Elle prend sa revanche en le livrant au chef de la police. Rock-le-Rasé va être conduit en prison quand on annonce que Rock-le-Barbu est gardé sous clef par le geôlier depuis deux heures. C'est Arved qui est allé le combattre et le faire prisonnier dans les montagnes de la Norwége ; la scène se passe à Christiania.

Un tel livret ne pouvait guère inspirer le musicien ; M. Gomis, qui avait fait preuve d'un beau talent dans plusieurs ouvrages, ne s'est pas démenti. Le défaut de mouvement et de situations musicales et dramatiques a porté son influence fâcheuse sur la partie vocale. Ce n'est que dans l'ouverture que nous avons

retrouvé le maître dans toute sa force. Cette symphonie, à trois temps, d'une allure modérée, est originale et pleine de vigueur. Les traits de vocalisation qui abondent dans la partie d'Irta pourraient être mieux disposés ; ils sont, en général, mal *doigtés* pour la voix, et d'une exécution d'autant plus scabreuse, que les temps, pour la respiration, n'y sont pas ménagés avec assez de prévoyance. Mme Casimir a été souvent gênée par ces difficultés : elle a bien exécuté les vocalises, qui se présentaient avec plus de franchise. Thénard a la voix bien douce pour un brigand; mais, cette fois, ce n'est pas Gasparone qu'il représente, c'est un brigand fashionable.

Rock-le-Barbu a triomphé complètement à la manière de *Gasparone* dont on ne parle plus, de *Sarah* dont on ne parle guère ; il s'est mis à la file des opéras d'été.

— Mlle Nau, très jeune, très jolie personne, aux yeux noirs, à la jambe élégante et fine, a débuté, avec le plus grand succès, à l'Opéra. Cette virtuose paraissait pour la première fois sur la scène : elle s'est montrée d'abord dans *les Huguenots,* elle y remplissait le rôle du page. Elle a chanté, vendredi dernier, la partie de la comtesse dans *le Comte Ory*. Sa voix est juste, légère, son trille est parfait. Le travail et l'âge pourront lui faire acquérir ce que son organe laisse encore à désirer sous le rapport de l'énergie et du volume de son. Mlle Nau est une bonne acquisition pour notre grand théâtre, dont la vogue est toujours prodigieuse. C. B.

VAUDEVILLE. — *La Liste des notables*. La donnée de cette petite pièce est un peu vieille, même pour les vaudevilles qui n'ont guère la prétention de faire du neuf. C'est plutôt une débauche d'esprit qu'une comédie, un croquis qu'un tableau. Les auteurs se sont fiés à leur réputation. Il faut dire aussi que les détails en sont pleins de gaieté, de folie et de verve, que la pièce est bien jouée et que le public est favorablement disposé.

Les Variétés ont joué, cette semaine, une parade *non* historique, car les huguenots que l'on y égorge ne sont point gentilshommes. — On répète activement *Kean* pour Frédéric Lemaître.

— M. Adolphe Miné, organiste accompagnateur de Saint-

Roch, vient de publier chez M. Meissonnier, éditeur de musique, une *Méthode d'orgue* qui nous paraît devoir contribuer beaucoup à ranimer le goût de la musique religieuse, et l'étude de l'instrument historique dont les destinées ont été toujours liées aux progrès de l'art musical. L'orgue, ainsi que tous les instrumens qui composent aujourd'hui l'orchestre, a eu ses virtuoses ; mais il est remarquable que ces virtuoses ont toujours été des harmonistes profonds, des compositeurs de génie : J.-S. Bach, Beethoven, l'abbé Vogler, ce savant théoricien qui a formé Weber et Meyerbeer, en sont la preuve. L'apparition de la *Méthode d'orgue* de M. Miné, la seule complète, ou pour mieux dire, la seule qui ait paru à notre époque, confirme par elle-même tout ce que nous avons pu dire sur la tendance de l'art musical à revêtir les formes chastes et pures de l'ancienne école classique. Ce traité se compose de deux parties, l'une théorique, l'autre pratique. La première renferme : 1° un précis historique sur l'orgue ; 2° un résumé historique sur le chant ecclésiastique ; 3° une description générale de l'orgue ; 4° les notions générales du plain-chant ; 5° des observations générales sur l'accompagnement du plain-chant ; 6° la classification des tons ou modes, suivi de *chorals* en harmonie plaquée et figurée ; 7° le plain-chant chiffré ; 8° la rubrique des offices pour le service de l'organiste ; 9° les mélanges ou combinaisons des jeux de l'orgue.

La seconde partie contient une série d'études et de pièces progressives.

Cette énumération suffit pour donner une idée de l'importance de cette méthode au moyen de laquelle tout pianiste de force ordinaire peut, en très peu de temps, se mettre en état de jouer de l'orgue et d'accompagner sur tous les tons avec la plus grande facilité.

COURSES DU CHAMP-DE-MARS.

Pouvons-nous espérer que l'expérience de cette année ne sera pas perdue, et que dorénavant les courses de la société d'encouragement ne commenceront pas avant le 15 mai au plus tôt ?

N'est-ce pas chose pitoyable que ces spectateurs rares et transis de froid, ces pavillons battus par la tempête, décolorés par l'eau du ciel, où se blotissent quelques-unes de ces jolies femmes qu'il faut voir partout? Oh! les belles fêtes équestres que celles des 2 et 6 mai! qu'il fait beau voir ces chevaux crottés jusqu'aux dents, parcourant un hippodrome fangeux, montés par des jockeys que la boue aveugle et que la pluie démoralise! comme tout se ressentait des caprices de l'atmosphère! la vitesse des chevaux, l'aspect de l'assemblée, la vigueur des paris; les dames étaient *embabelinées* dans leurs manteaux et leurs fourrures d'hiver, les hommes affublés de *cabans*, de *waterproof* et autres variétés de la mode anglaise, les tribunes gracieusement couronnées de parapluies; une consternation générale et une pluie froide décomposaient ces visages qu'un seul rayon de soleil eût épanouis: mais le soleil se retire de notre vieille Europe. Le Vésuve lui-même, à l'heure qu'il est, porte une couronne de neige.

Alors, pour ranimer un peu cette réunion lugubre, est survenu un de ces épisodes si fréquens dans les courses de France, savoir: un cheval qui court seul et gagne au petit trot le prix de Viroflay: *Belida* ayant été retirée par son propriétaire, *Franck*, ce cheval de haute espérance que nous avons déjà vu à Chantilly, a rempli cette tâche facile et indigne de lui.

Une course pour un prix par souscription a été disputée par six chevaux; telles étaient les conditions. Six chevaux. (nombre *sine quâ non*) devaient être inscrits et apporter une souscription de 200 fr. Pour qu'il y eût ce nombre voulu de concurrens, lord Seymour à lui seul a nommé quatre chevaux, *Clerino, Irmansul, Clarion, Kermesse.* Enfin, de peur qu'on ne vît entrer dans la lice un cheval d'une supériorité écrasante il était convenu que le gagnant pourrait être réclamé et acheté pour une somme de 5,000 fr. *Anglesea*, appartenant au major Frazer, a battu *Camlet* à M. Sanegon, et *Kermesse*, les trois autres chevaux de lord Seymour ayant été retirés. *Camlet* s'était dérobée et avait renversé son jockey, qui, heureusement, n'en est pas plus mal portant.

Restait le prix de Courteuil que *Volante* à M. de Cambis a gagné sur *Indiana* à lord Seymour.

Les secondes courses ont eu lieu dans les mêmes circon-

stances; le sable du Champ-de-Mars était trempé; des flaques d'eau profondes en rendaient le parcours difficile, et désagréable surtout pour les jockeys, qui restaient en arrière : ces malheureux avaient le visage couvert d'un masque de boue.

Le prix de Buc a été disputé par *Brougham*, *Franck* et *Belida*. *Brougham* est un cheval lourd et laid, *Belida* une jument ravissante de formes, mais un peu *long-jointée*; *Franck*, un cheval beau et excellent : le prix lui a été adjugé.

A la seconde course est apparu un fait digne de remarque; c'est le premier signe de décadence de la grandeur de *Miss Annette*. *Azélie*, jolie et modeste jument de M. de Cambis, a gagné sur *Miss Annette* une première manche du prix de Meudon (3,000 francs). Cependant *Miss Annette*, douée d'un *fond* bien supérieur, a fini par gagner les deux autres manches. Dans l'intervalle d'une épreuve à l'autre, les actions de *miss Annette* avaient un peu baissé, pour donner de la valeur à celles d'*Azélie*. Malgré sa défaite, cette dernière doit être glorieuse de son tiers de victoire.

Le prix d'Hercule (5,000 francs) a encore donné lieu à une de ces tristes épreuves d'un cheval courant seul. *Miss Annette* a gagné au galop de chasse cette course sans concurrence.

Une poule engagée avant le prix d'Hercule entre *Anglesea*, *Camlet* et *Coroner*, a été gagnée par *Anglesea*, cheval anglais d'une vitesse extrême. Le pauvre vieux *Coroner* a été distancé.

L'évènement extraordinaire que nous allons raconter a marqué la troisième journée des courses; événement immense, qui a déjoué bien des calculs, causé la perte de gros paris et voilé d'un nuage sombre l'auréole d'une grandeur chevaline : le destin n'a pas voulu que cette défaite s'accomplît obscurément, par un mauvais temps, sans spectateurs, mais bien au grand soleil, à la face d'une population nombreuse; car ils ne doivent pas être cachés, ces grands exemples de l'instabilité des choses terrestres.

Deux prix allaient être disputés : le prix d'Orléans (3,000 fr.) deux tours en une seule épreuve; le prix des dames (3,000 fr.) un tour en parties liées.

Pour la troisième fois s'est renouvelée la plaisanterie du cheval sans concurrens. *Moratto* a couru seul et gagné le prix

d'Orléans, en prenant ses aises, changeant d'allure à son gré, narguant le public, comptant les cuirassiers dispersés dans le Champ-de-Mars, regardant l'heure à l'École Militaire, revenant au but sans un poil mouillé, et propriétaire d'une somme de 3,000 fr.

Ici se place le fait immense dont nous avons parlé. Le prix des dames était disputé par *Miss Annette*, la reine des courses, cette jument si laide, si bonne, qui a coûté 100 louis et gagné 100,000 fr. à son propriétaire. Comme d'ordinaire, tous les paris étaient en faveur de *Miss Annette*, à qui le sort venait encore d'adjuger l'avantage de la corde; mais qu'arrive-t-il? *Volante* part comme une flèche et s'empare de la corde pour ne plus la rendre. Robinson presse *Annette* de la jambe, la stimule du fouet, s'identifie avec elle, se fait Centaure et n'arrive pas; le premier naseau qui vient se profiler devant le but, c'est celui de *Volante*. Dès ce moment, toutes les proportions des paris sont modifiées. Jusque-là, cinq et même dix contre un étaient offerts pour *Annette* contre *Volante*, on trouve à présent des paris égaux, et même des proportions plus fortes pour *Volante*. La seconde épreuve ne tarde pas : *Annette* a encore la corde, *Volante* la lui prend encore, et, malgré les efforts de Robinson et d'*Annette*, elle arrive la première. Ainsi s'est accompli le fait immense dont nous parlions plus haut.

Dans l'intervalle des épreuves, deux courses particulières avaient eu lieu, l'une entre *Robert*, à lord Seymour, et *Bélida*, à M. Auguste Lupin. *Robert* s'est dérobé. La seconde, disputée par *Clarion* et *Anglesea*, a été gagnée par ce dernier. *Anglesea*, cheval purement anglais, nous a donné l'exemple d'une vitesse sans égale. Il a atteint le but en 2 minutes 16 secondes 1/3. C'est la plus grande vitesse connue à Paris.

De ces courses, il résulte d'abord une chose : c'est que le mois de mai n'est pas du tout disposé à les favoriser, et qu'il faut se décider à les fixer en juin. Ceci est peu grave. Mais il en ressort une autre vérité; cette vérité, la voici. De même que, pour faire un civet de lièvre, il faut d'abord prendre un lièvre, de même, pour faire des courses de chevaux, il faut des chevaux. Or, il n'y a pas de chevaux en France, et il n'y en aura jamais. Lord Seymour est le seul particulier qui veuille employer du temps, de l'argent, de l'intelligence, à l'entretien des chevaux

de course. Les éleveurs sont en très petit nombre, fort découragés du reste, et l'exemple de leur détresse n'est pas fait pour enhardir des spéculateurs français, gens sans patience, qui ne consacrent pas d'argent à des affaires dont le bénéfice est si lointain. Nous n'avons donc pas plus de chevaux que nous n'aurons de chemins de fer. La Belgique, notre pupille, a de fort belles courses, et l'on va de Bruxelles à Anvers en une heure.

Et puis, ce qu'il faut en matière d'élève de chevaux, c'est de la patience. Montrez-moi un Français patient. Nous désirons cependant que l'usage des courses ne tombe pas, et que la société pour l'amélioration des races ne retire jamais ses encouragemens; car, s'il est fastidieux de voir des quadrupèdes qui courent tout seuls, il est consolant de compter les jolies femmes qui se réunissent à ces fêtes, qui s'intéressent à tel ou tel cheval, et parient des sacs de bonbons pour *Volante* contre *Miss Annette.*

— *Fragmens. Naples et Venise.* — Ce titre n'est ni pompeux ni perfide. L'auteur qui doit être une femme à la vivacité des émotions qui sont peintes dans ce livre et à la touche du style, tout ensemble délicat, fin et passionné; l'auteur entreprit le voyage d'Italie pour y chercher une distraction à des chagrins profonds; puis tout à coup en face de cette poétique et lamentable Italie, elle n'a pu se tenir de jeter sur le papier les cris d'enthousiasme, de tristesse, de surprise, que lui arrachait l'aspect de ce pays, et il s'est trouvé qu'elle avait ainsi fait un livre, curieux, intéressant, plein de variété et de couleur.

— Le drame des *Sept Infans de Lara,* dernièrement représenté à la Porte-Saint-Martin, vient d'être publié. La lecture sera sans contredit plus favorable que la représentation à cet ouvrage longuement élaboré. M. Malefille, dans sa préface,

cherche à expliquer quel a été le but de son drame. C'est là un grand malheur d'être obligé d'expliquer la pensée-mère d'une de ses créations ! mais c'est aussi le propre des intelligences jeunes et fortes de se prendre corps à corps avec une idée puissante et de lui livrer bataille, sauf à être vaincues. Cette audace chevaleresque ne déplaît point à la foule ; la presse a été sévère pour M. Malefille, comme il faut l'être pour les hommes d'avenir ; mais le drame des *Infans de Lara* sera encore long-temps une leçon pour les débutans, et un légitime motif d'espoir pour les amis de ce jeune talent.

LA SERAFINA[1].

PERSONNAGES.

LE DUC DE SAN FERNANDO, grand d'Espagne
DON GARCIAS, son neveu.
VELASQUEZ, peintre.
SERAFINA, chanteuse.
SARAH, bohémienne.
MARIQUITA, servante.
UN PORTEFAIX.
UN VALET.

La scène se passe au premier acte chez Sarah, aux environs de Madrid; au second acte chez Serafina, à Madrid.

---

(1) Je fais imprimer cette pièce parce que je ne reconnais qu'un juge, qui est le public. Cet opéra-comique me fut demandé par M. Crosnier, et a été fait pour Mme Damoreau. Le sujet en fut communiqué par moi à M. Crosnier, qui me parut l'approuver. Lorsque je lus la pièce, elle fut refusée. Je crus deviner que ce refus venait à la fois et du jugement de M. Crosnier, qui trouvait la pièce détestable, et du hasard, qui lui avait fait accepter un ouvrage sur un sujet à peu près pareil dans l'intervalle qui avait séparé la communication du sujet et la lecture de l'ouvrage. Je fais donc deux choses en ce moment: j'en appelle du jugement de M. Crosnier et je prends date. Qu'on n'oublie pas que c'est un opéra-comique qu'on va lire, vers et prose.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière délabrée. Des meubles misérables sont jetés cà et là. On aperçoit la campagne à travers une fenêtre; c'est un lieu désert parmi des rochers. Sur un bahut on voit quelques oiseaux empaillés; des peaux de serpens sont pendues au plafond, et un énorme chat noir est posé sur le rebord de la fenêtre. A droite des spectateurs est un coffre sur lequel est posée une boîte à couleurs. Velasquez est assis sur le bord du coffre, il nettoie ses pinceaux et les range dans sa boîte. A gauche, Sarah est dans un grand fauteuil; elle a devant elle une petite table et mêle des cartes.

SCÈNE PREMIÈRE.

VELASQUEZ, SARAH.

VELASQUEZ, chantant pendant qu'il arrange ses pinceaux.

Quand j'ai mon épée au côté
Et mon poignard à la ceinture,
Chacun se range sans murmure
Et parle avec civilité;
Car il n'est spadassin vanté,
Il n'est gentilhomme de race,
Qui ne tremble lorsque je passe,
Avec mon épée au côté.

Quand j'ai ma toque de velours,
Ma chaîne d'or, mon pourpoint rose,
Plus d'un jaloux au front morose
Tremble aussitôt pour ses amours;
Car il n'est fille aux blancs atours,
Il n'est dame de noble race,
Qui ne guette lorsque je passe
Avec ma toque de velours.

Quand j'ai ma dame sous le bras,
Belle et timide comme un ange,
Peu m'importe que l'on se range,
Qu'un bouquet tombe sous mes pas;
Femme peut soupirer tout bas,
Faquin me regarder en face,
Je ne vois qu'elle quand je passe
Avec ma dame sous le bras.

Sarah. Vous pouvez chanter joyeusement, seigneur Velasquez, les cartes sont bonnes pour vous. Voilà une dame de trèfle qui arrive très heureusement, pour vous tirer d'un grand malheur que vous a suscité le roi de pique. Cependant vous ne pouvez vous réunir à votre dame de trèfle à cause d'un valet de carreau qui prend votre place; mais tout s'arrange.

Velasquez. Oui, tout s'arrange, grace à mon tableau de sainte Marthe, que je viens de finir, et qui me donnera enfin les moyens de payer mes créanciers et de sortir de ta damnée maison de Bohémienne.

Sarah. Ne la maudissez pas, seigneur Velasquez, voilà huit jours qu'elle vous sert d'asile; et peut-être y rentrerez-vous plus tôt que vous ne pensez; mes cartes me le disent.

Velasquez. Ce ne sont pas tes cartes qui te le disent, vieille Sarah! c'est la mauvaise opinion que tu as de moi: tu t'imagines que je ferai encore des dettes, que je serai encore poursuivi, et qu'il faudra que je me cache encore dans ta maison.

Sarah. Et elle vous sera toujours ouverte, quoique, à vrai dire, je ne sois pas fâchée que vous la quittiez aujourd'hui, attendu qu'une femme noire comme le démon est venue me la louer pour cette nuit.

Velasquez. Allons, avoue tout de suite que c'est le démon

en personne que tu attends. Vous ferez parbleu un joli tête-à-tête, et je ne serais pas faché de le peindre, si la sainte inquisition ne devenait si pointilleuse. Mais sois assurée, vieille Sarah, que tu ne me reverras ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais : il n'arrive pas à un homme deux fois en sa vie ce qui m'est arrivé il y a huit jours.

SARAH. C'est donc bien extraordinaire ?

VELASQUEZ. Oui, extraordinaire en Espagne, où il s'est trouvé un gentilhomme qui a manqué de cœur pour obtenir réparation d'une insulte et qui a évité un combat loyal par une lâche trahison.

SARAH. C'est le valet de carreau, Hector.

VELASQUEZ. Eh bien ! si c'est Hector, je serai son Achille ; car je le traînerai par sa moustache à travers les rues de Madrid, si jamais je puis l'atteindre.

SARAH. Que vous a-t-il donc fait pour vous irriter à ce point?

VELASQUEZ. Ma foi, je puis te le conter. Nous avons une bonne demi-heure de jour, et je ne veux pas me risquer dans Madrid avant que la nuit ne soit bien close ; mon loyal adversaire n'aura pas manqué de mettre sur pied tous les sbires de la justice pour me faire arrêter.

SARAH. C'est donc un homme puissant ?

VELASQUEZ. Il s'appelle don Garcias de Solatios, y Amarillas, y Manillo, y Villa Fiora, y Ramirante, y, etc., etc. S'il avait une épée aussi longue que son nom, ce serait un terrible ennemi, je t'assure.

SARAH. Il vous a insulté ?

VELASQUEZ. Il s'en est gardé comme un moine de se coucher à jeun ; il a insulté une femme.

SARAH. Une femme que vous aimez?

VELASQUEZ, après un silence. Une femme que j'aime, dis-tu ?... Je ne sais pas, car je ne la connais pas ; mais cette femme est pour moi un être à part. Je désire et crains de la connaître ; je me la représente si belle, si noble, si charmante, que j'ai peur de voir mon rêve détruit quand je la rencontrerai.

SARAH. N'ayez pas cette crainte-là ; c'est votre dame de trèfle, j'en suis sûre, et je la garantis belle et bonne.

VELASQUEZ, regardant les cartes. Vrai !

SARAH. Voyez vous-même.

Velasquez. Cela doit être. Sache donc, vieille Sarah, que j'ai à Naples un frère peintre comme moi ; sur les belles promesses que lui avait faites le vice-roi, il s'était rendu à sa cour, mais le proverbe espagnol est vrai dans tous les pays : Celui qui ouvre facilement la bouche pour promettre, ferme la main quand il faut donner. Mon frère se trouva bientôt dans la misère, et peut-être se serait-il laissé aller à son désespoir, si un ange n'était venu à son secours.

Sarah. Un ange !

Velasquez. Oui. une comédienne, dona Serafina, ou plutôt la Serafina, comme la nomment les Italiens ; la plus divine chanteuse des deux royaumes.

Sarah. Qui n'en sera pas moins damnée comme moi.

Velasquez. Non, vieille Bohémienne, on n'est pas damné dans l'autre monde, quand on a été si souvent bénie dans celui-ci. Elle a aidé mon frère de son argent et de ses éloges, et elle a acheté ses tableaux ou les lui a fait vendre, et maintenant il a un nom, ce qui est le premier bien d'un artiste, il est riche, ce qui ne nuit jamais à personne.

Sarah. Et c'est elle que votre ennemi a insultée ?

Velasquez. C'est elle ; car ce don Garcias est plus fat encore qu'il n'est lâche. Il y a long-temps qu'il me déplaisait et que je me sentais l'envie de le corriger. Enfin, il y a huit jours dans le Casino où nous passons nos soirées, on parlait des belles femmes de Madrid et de Naples ; don Garcias ne tarissait pas en impertinences sur leur compte, lorsque le nom de la Serafina vint à tomber dans la conversation. Le fat prit aussitôt un air de modestie si insolente que je sentis le sang me bouillir dans les veines. Quelqu'un ajouta que la Serafina était encore plus sage que belle, et qu'un grand d'Espagne qui en était fort amoureux s'était enfin décidé à lui offrir sa main. A ce mot de main, don Garcias avança la sienne ; tu ne peux te figurer ce qu'il y avait de basse fatuité dans le geste et dans la figure de cet homme ; il avance donc sa main comme je te disais, et il répond, que si ce grand d'Espagne avait eu au doigt un diamant de ce prix, l'offre de sa main eût été bien inutile. — Êtes-vous sûr de ce que vous dites ! m'écriai-je alors. — Je dis ce dont je suis sûr, répondit-il, j'en donnerai des preuves.... — Je ne sais pas ce qu'il allait ajouter,

car je lui fermai la bouche d'une manière qui ne lui permit pas de continuer.

Sarah. Sainte mère! un soufflet.

Velasquez. Ou à peu près. Un rendez-vous fut pris et donné.

Sarah. Et vous vous êtes battu avec lui?

Velasquez. Non pas avec lui, mais avec des sbires que je trouvai à sa place. Il avait profité de la nuit pour aller chez un de ces juifs qui m'ont souvent vendu de l'argent au poids de l'or. Tout infâmes qu'ils soient, ces usuriers m'avaient permis jusqu'à présent de coucher dans ma maison, et de me promener au soleil. Don Garcias ne se souciait pas de m'y rencontrer; il acheta la créance de l'un d'eux, et la remit aux sbires del judicio, et ce fut eux que je rencontrai sur le terrain. Il me fallut défendre ma liberté au lieu de ma vie; l'une vaut bien l'autre. Je me dégageai des mains des vénérables senores avec quelques coups de plats d'épée, et tu sais comment je me réfugiai dans ta maison que je rencontrai heureusement pendant qu'ils me poursuivaient. Ne trouves-tu pas que ce don Garcias est un grand misérable?

Sarah. Sa conduite envers vous est indigne, assurément.

Velasquez. Mais ce qui est plus indigne encore, ce sont ses propos contre la Serafina, contre une femme dont je répondrais.

Sarah. Si on pouvait répondre d'une femme!

Velasquez. Quand il s'agit d'un don Garcias, on peut répondre de toutes! et cependant.... Je voudrais savoir.... si Serafina.

Sarah. Cependant!... Ah! seigneur Velasquez, vous avez le cœur ou la tête malade. Ce don Garcias vous a plus cruellement blessé que s'il vous avait donné un bon coup d'épée.

Velasquez. Oh! ce n'est pas lui. C'est cet inconnu qui a dit que dona Serafina allait se marier avec un grand d'Espagne.

Sarah. Une comédienne avec un grand seigneur, ce sera un triste mariage.

Velasquez. Vraiment? Tu crois que le seigneur se mésallie?

Sarah. Je crois que la comédienne se met au doigt son anneau de deuil. Elle ne sera pas la première. Vous qui chantiez tout-à-l'heure si gaiement la chanson des écoliers de Salamanque, vous devriez savoir la ballade de la Gitana. Elle a fait assez

de bruit en Espagne, et elle m'a rapporté plus de maravédis que le ciel n'a d'étoiles, quand ma petite Iniga la chantait le soir sous les arbres du Prado. Mais on me l'a enlevée, ma pauvre Iniga.

Velasquez. Comme tu l'avais sans doute enlevée toi-même à quelque malheureuse famille.

Sarah. Sur mon Dieu, qui est charitable comme le vôtre, seigneur, je l'ai rencontrée un soir grelotant de faim et de froid sous le porche de l'église Saint-Sébastien. Elle avait perdu son père et sa mère, et on l'avait chassée de la maison où ils étaient morts. C'était un enfant de six ans alors. Je l'emmenai dans cette masure, la même où je vous ai donné asile ; elle y est demeurée deux ans. Ce fut mon meilleur temps. J'avais appris à Iniga quelques-unes de nos antiques romances ; elle les répétait avec tant de grace, que personne ne passait sans jeter quelque chose à l'enfant. C'est surtout quand elle chantait la Gitana que l'aumône était abondante.

Velasquez. C'était donc une touchante histoire ?

Sarah. Une histoire qui pourra devenir celle de votre Serafina, si elle fait son brillant mariage.

Velasquez. Je veux que tu me la dises.

Sarah. Je ne chante plus guère, seigneur Velasquez. J'en ai perdu l'habitude ; d'ailleurs, cette ballade est pour moi un souvenir si triste, qu'elle me fait toujours pleurer.

Velasquez. Et moi, il me semble qu'elle me portera bonheur... Dis-la-moi, Sarah! Je t'en supplie..... dis-la-moi.

Sarah. Oh! je veux bien. Ça vous aidera à attendre le coucher du soleil.

Velasquez. Je t'écoute.

TRAGALA.

Sarah.

La Gitana, la belle fille
Aux yeux d'azur, aux cheveux noirs,
Près de la porte de Castille
Venait se placer tous les soirs.
Et puis avec son doux sourire
Et sa voix qui savait charmer,

Elle chantait tra la la la. Ah! pour être heureux il faut rire,
Tra la la la, il faut aimer.

Un jour un duc de la grandesse,
Assez puissant pour tout oser,
Lui dit : Je te ferai duchesse
Si tu consens à m'épouser.
La folle ne sut pas connaître
L'avenir d'un pareil hymen,
Et répondit, tra la la la... Seigneur, faites venir un prêtre,
Tra la la la. Voilà ma main.

La Gitana fut grande dame,
Puis son mari la dédaigna.
Plus d'amour, plus de joie à l'ame,
Long-temps elle se résigna;
Mais le soir, seule avec mystère,
Dans son coin, lasse de souffrir,
Elle disait tra la la la, tra la la, plus de chansons, il faut se taire.
Tra la la la, il faut mourir.

Velasquez, se levant avec vivacité. Et la ballade a raison... Non, Serafina ne doit pas épouser un duc qui croit l'aimer parce qu'il la désire, et qui bientôt la mépriserait..... Non, si elle veut me croire, si elle veut m'entendre...

Sarah. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était à Naples?

Velasquez. Eh bien! j'irai le lui dire à Naples... j'irai le lui dire au bout du monde... que m'importe Naples ou Madrid? (il montre sa boîte.) Voilà mon coffre fort; ma fortune marche avec moi, et une fois mes créanciers payés et un coup d'épée donné à don Garcias, je ne devrai plus rien à personne, si ce n'est à toi, bonne Sarah; et de toutes mes dettes, celle que j'ai contractée ici est la plus sacrée. Valdès, le seul de mes élèves à qui j'ai fait connaître ma retraite, te débarrassera de tout cet attirail de peinture, et te remettra une bourse qui te rappellera, j'espère, le bon temps de la Gitana. Maintenant, il faut que je sorte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, VALDÈS.

VALDÈS, en dehors. Oh! la vieille, la sorcière, la bohémienne, ouvre ta porte.

VELASQUEZ. C'est Valdès.

SARAH. Oui. Vraiment, quand on parle du diable, on...

VALDÈS, en dehors. Allons, vite, vite.

SARAH, ouvrant. Doucement donc, vous frappez comme un sourd.

VALDÈS, entrant. Je frappe comme un homme pressé. Pardon, maître, j'ai craint de ne plus vous voir ici.

VELASQUEZ. Et je devrais être déjà parti... Sarah, va me chercher mon chapeau et mon épée; je n'ai pas de temps à perdre.

(Sarah sort par la porte de gauche.)

SCÈNE III.

VALDÈS ET VELASQUEZ.

VELASQUEZ. Voyons. Qui t'amène à cette heure?

VALDÈS. Ce billet.

VELASQUEZ. Ce billet; qui te l'a remis?

VALDÈS. Une très laide et très vieille duègne sans doute, car elle n'a pas voulu lever son voile. Il y a une heure, elle s'est présentée à l'atelier. Je lui ai dit, comme je dis à tout le monde, que vous étiez sorti pour un moment; et alors elle m'a donné ce billet, en me faisant jurer par tous les saints que je vous le remettrais dès que vous seriez rentré. C'est pour cela que je suis venu à toutes jambes, attendu que le rendez-vous est pour dix heures.

VELASQUEZ. Quel rendez-vous?

VALDÈS. Le rendez-vous que vous donne ce billet.

VELASQUEZ. Tu l'as donc lu?

VALDÈS. Non, c'est la duègne qui me l'a dit.

VELASQUEZ. Voyons. (Il ouvre le billet qui est sous enveloppe, et lit.)

« Trouvez-vous à la porte del Sol quand dix heures sonneront. Confiez-vous à la personne qui s'approchera de vous en vous disant : L'heure est sonnée. Ne vous étonnez pas des pré-

cautions qu'on prendra à votre égard. Quels que soient pour vous les sentimens de la femme qui vous donne ce rendez-vous, vous approuverez le mystère qu'elle y met. »

VALDÈS. Je comprends maintenant pourquoi la duègne me demandait si vous étiez un homme à accepter un rendez-vous nocturne et mystérieux.

VELASQUEZ. Et qu'as-tu répondu?

VALDÈS. Que vous ne refusiez jamais ni un rendez-vous d'honneur ni un rendez-vous d'amour, et j'ai promis que vous y seriez.

VELASQUEZ. Et tu as eu tort... Je n'irai pas à ce rendez-vous.

VALDÈS. Que dites-vous là? Vous laisserez attendre une femme?

VELASQUEZ. Quelque vieille folle sans doute.... Et puis, quand elle serait jeune et belle, ce ne sont pas là les aventures que j'aime. D'ailleurs, j'ai réglé l'emploi de ma soirée; je l'ai consacrée à mettre mes affaires en ordre. Il faut d'abord que j'aille chez le duc San-Fernando, pour lui livrer mon tableau que je lui ai fait annoncer pour ce soir, et que tu vas faire porter chez lui. De là chez le procureur don Gonzalo, pour le paiement de la dette qui me retient ici; et ensuite je me mettrai à la recherche de notre ami don Garcias, que je finirai bien par rencontrer quelque part.

VALDÈS. Pour cela il faudrait qu'il y allât, et on prétend que depuis votre affaire, et quoiqu'il vous croie parti de Madrid, il met à peine les pieds hors de son hôtel. Vous ne vous risquerez pas, je suppose, à l'y aller chercher.

VELASQUEZ. Non certes.... mais je trouverai bien un moyen de l'en faire sortir, et... (Il réfléchit.) Attends... quelle heure est-il?

VALDÈS. Sept heures.

VELASQUEZ, retirant le billet de sa poche. Le rendez-vous est pour dix heures... c'est cela. Une heure pour aller chez le duc et conclure avec lui... une heure pour régler avec Gonzalo... il me restera une heure. — Je serai au rendez-vous avant don Garcias.

VALDÈS. Que voulez-vous dire?

VELASQUEZ. Mets une autre enveloppe à ce billet, et écris

dessus; Au seigneur don Garcias de Solatios, en son hôtel.

Valdès. Quelle idée!

Velasquez. Procure-toi une duègne convenable, et charge-la de remettre ce billet à don Garcias en personne.

Valdès. A don Garcias!

Velasquez. Il est encore plus fat que lâche, et il viendra au rendez-vous de ma belle.

Valdès. A votre place?

Velasquez. A ma place. Mais moi, je prendrai celle de la dame; je serai par hasard à la porte del Sol quand don Garcias y arrivera; je le rencontrerai par hasard, et par hasard aussi je lui ferai payer les huit jours de réclusion qu'il m'a imposés, et surtout l'insolent propos qu'il a tenu.

Valdès, qui a écrit. Voilà qui est fait, seigneur. Cependant il me semble...

Velasquez. Il me semble, moi, que le moyen est ingénieux. Il s'est fait passer un de mes billets pour me poursuivre, je lui en passe un pour l'attraper... c'est de toute justice... Allons, cours; tu n'as pas non plus de temps à perdre.

(Valdès sort; Sarah rentre.)

SCÈNE IV.

VELASQUEZ, SARAH.

Sarah. Voici, seigneur Velasquez, votre chapeau et votre épée.

Velasquez, mettant son épée. (Pendant le reste de la scène, il ferme sa cassette et s'arrange devant un miroir tout en parlant.) Adieu donc, ma vieille Sarah!

Sarah. Au revoir, seigneur Velasquez.

Velasquez. Tu penses toujours à tes cartes et tu crois que je reviendrai.

Sarah. Êtes-vous bien sûr de votre acheteur?

Velasquez. Quoique avare, il est trop connaisseur pour ne pas payer ce tableau plus cher qu'il ne faut pour que je puisse me libérer envers mes créanciers. Adieu donc.

Sarah. Au revoir, au revoir.

SCÈNE V.

SARAH, seule. — Puis un PORTEFAIX.

SARAH. Maintenant, mettons un peu d'ordre dans cette chambre, et donnons-lui un petit air de coquetterie. (Elle met en évidence les chats-huans et autres animaux empaillés.) Voilà qui fait un très bon effet. Allumons ma lampe, car la nuit vient tout-à-fait.... Elle ne répand pas une grande lumière, mais on y voit toujours assez pour se parler!... (On frappe.) Déjà, c'est impossible. (Elle ouvre.)

LE PORTEFAIX d'un ton brusque. N'êtes-vous pas Sarah?

SARAH. Oui, Sarah!

LE PORTEFAIX. Sarah! connue autrefois, dans Madrid, sous le nom de Sarah la chanteuse?

SARAH. C'est moi; mais il y a bien long-temps que personne ne m'appelle plus de ce nom.

LE PORTEFAIX. C'est cette maison qu'une camériste est venue louer ce matin?

SARAH. Oui, si c'est une camériste. Mais en tout cas, ce n'est pas d'elle qu'on pourra dire le refrain de la chanson des muletiers:

« Ayez toujours, bon aubergiste,
Vin frais et blanche camériste, »

car elle est noire comme l'enfer.

LE PORTEFAIX. En ce cas, je puis mettre ici ces deux caisses. (Il sort et apporte deux caisses.)

SARAH. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

LE PORTEFAIX. On ne me l'a pas dit. Et quand je les aurai déposées dans la chambre verte, car il doit y avoir une chambre verte, j'aurai fait ma commission.

SARAH. C'est par là. (Il entre les caisses.) C'est singulier! Que de précautions! Est-ce que je me serais trompée? Est-ce qu'on aurait choisi ma maison pour quelque guet-apens?... (Le portefaix ressort.) Dites-moi, mon ami, vous ne soupçonnez pas ce qu'il peut y avoir dans ces caisses?

LE PORTEFAIX. Je ne suis pas soupçonneux, surtout quand je suis payé.

Sarah. Vous ne me comprenez pas... N'avez-vous pas quelque idée ?

Le portefaix. Je n'ai point d'idée. (Il sort.)

Sarah. On a recommandé le silence à cet homme, c'est sûr. Tout ce mystère n'est point naturel, quand on n'a pas de mauvais desseins. Il y a, dans Madrid, beaucoup de belles dames qui ont besoin de se cacher pour parler à quelque gentilhomme qu'elles n'oseraient regarder dans leurs palais; mais il y a aussi bien des gens qui ont de cruelles vengeances à exercer, et à qui une maison isolée, comme la mienne, présenterait une fatale sécurité. Ici on n'entendrait ni les cris d'une victime, ni les miens... Ici... je ne sais pourquoi, j'ai peur.... Mais... fermons notre porte, et ne l'ouvrons que si les personnes qui vont se présenter ont une mine plus rassurante que celle de cet homme...

SCÈNE VI.

SARAH, SERAFINA.

Serafina entrant avec Mariquita, qui sort sur un signe. Oui, c'est bien ici, je reconnais cette chambre.

Sarah. Allons, dépêchons.

Serafina. Et c'est bien là ma vieille Sarah... Je la reconnais aussi.

Sarah se retourne et pousse un cri. Ah! Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUO.

SERAFINA.

Pourquoi donc à ma vue
Ce cri, cet embarras?
Ici de ma venue
Vous étiez prévenue,
Ne m'attendiez-vous pas?

SARAH.

Pardonnez-moi, ma belle dame,
Mais j'ignorais
Qui j'attendais.
Et je craignais...

SERAFINA.

Quoi donc ?

SARAH.

Que pour une coupable trame
On n'eût choisi cette maison.

SERAFINA.

Vous craigniez une trahison ?

SARAH.

Mais en voyant ce beau visage ,
Ce front si pur , ces yeux si doux ,
Je n'ai plus peur , car je le gage ,
C'est pour un tendre rendez-vous.

SERAFINA.

Bonne Sarah , détrompez-vous.
Ma fortune nouvelle
A fait bien des jaloux ,
Et leur haine cruelle
Me frappa de ses coups :
D'une flamme éternelle,
Les sermens les plus doux ,
Souvent à mes genoux
M'ont dit que j'étais belle :
Et pourtant nul courroux ,
Nul tendre rendez-vous ,
En ce lieu ne m'appelle ;
Mon cœur , jusqu'à ce jour ,
Libre de toute chaîne,
N'a jamais eu de haine ,
N'a pas encor d'amour.

SARAH.

Mais qui donc êtes-vous , car jamais sur mon ame ,
Je n'ai trouvé pareille dame.

SERAFINA.

Ah! Sarah, regardez-moi bien....
Là! est-ce qu'il ne vous souvient de rien?
Ni de l'église sombre
Où caché sous son ombre
Un pauvre enfant pleurait;
Ni de la jeune fille,
Qui déjà sans famille,
Sous le froid se mourait;
Ni de votre compagne,
Qui des chansons d'Espagne,
Le soir vous endormait;
Ni de la voix sincère
Qui vous disait, ma mère,
Et qui vous bénissait.

ENSEMBLE.

SARAH.	SERAFINA.
C'est Iniga, c'est elle, etc.	C'est Iniga, c'est elle, etc.

SARAH. C'est vous; vous... Iniga... Mais dites-moi le malheur qui vous ravit à ma tendresse.

SERAFINA. Ce fut alors un malheur pour toutes deux; mais aujourd'hui je dois bénir le noble seigneur qui voulut prendre soin de moi, et j'espère te le faire bénir aussi.

SARAH. Mais pourquoi donc tant de précautions pour venir me voir?

SERAFINA. D'abord pour beaucoup de raisons qui seraient trop longues à te dire, et puis parce que j'attends ici quelqu'un.

SARAH. Un jeune homme?

SERAFINA. Un jeune homme.

SARAH. Iniga, ce n'est pas là ce que vous disiez tout-à-l'heure.

SERAFINA. Oui, j'attends un jeune homme, mais pas un amoureux. Je ne suis à Madrid que depuis un jour, et je viens me marier.

SARAH. Vous? Vous avez donc fait une brillante fortune?

Serafina. Plus brillante que tu ne penses. A Naples on me trouvait quelque talent comme chanteuse.

Sarah. Chanteuse à Naples ?... Attendez donc... et vous venez à Madrid pour vous marier ?

Serafina. Oui, vraiment.

Sarah. Alors vous vous appelez dona Serafina ?

Serafina. C'est le nom que j'ai pris en entrant au théâtre.

Sarah. Vous venez épouser un grand d'Espagne ?

Serafina. En effet, qui t'a dit tout cela ?

Sarah. Une personne qui était ici, il n'y a pas deux heures.

Serafina. Et qui donc ?

Sarah. Un jeune peintre que vous ne connaissez pas, mais dont vous savez probablement le nom ; le seigneur Velasquez.

Serafina. Velasquez ! mais c'est lui que j'attends ici.

Sarah. Velasquez, lui ! Et vous dites que vous n'attendez pas un amoureux ; alors vous vous trompez grandement.

Serafina. Tu es folle : il ne me connaît pas, nous ne nous sommes jamais vus.

Sarah. Il ne vous connaît pas, c'est vrai ; mais il ne parle que de vous ; il ne rêve que de vous ; il va aller se battre pour vous.

Serafina. Se battre pour moi ?...

Sarah. C'est que vous ne savez pas ce qui s'est passé.... il y a un certain don Garcias....

Serafina. Je sais tout cela ; je sais que ce don Garcias, que je ne connais pas non plus, mais qui, sans doute, m'a vue sur le théâtre de Naples lorsqu'il était dans cette ville, a tenu d'indignes propos sur mon compte ; je sais la manière dont Velasquez a pris ma défense et la persécution qu'elle lui a value, et c'était pour le payer dignement de ce service que je lui avais fait donner un rendez-vous mystérieux.

Sarah. Le seigneur Velasquez n'est pas un homme que l'on paie avec de l'argent.

Serafina. Aussi j'avais trouvé le moyen de le lui faire accepter, j'étais venue pour le prier de peindre mon portrait. Je l'aurais payé d'un prix qui, si élevé qu'il fût, ne pouvait pas être au-dessus de son talent, et comme je repars dans quelques jours aussitôt après mon mariage avec le duc de San Fernando, Velasquez eût toujours ignoré la vérité.

Sarah. Il va être fort étonné en recevant un rendez-vous pour venir ici dans sa maison presque.

Serafina. Il l'ignore. J'ai pris envers lui des précautions terribles ; il arrivera les yeux bandés, escorté par quatre hommes, enfermé dans une voiture... Tout autre moins brave que lui en serait épouvanté. Je me fais un plaisir de m'amuser de sa surprise quond il se retrouvera ici.

Sarah. Décidément vous voulez donc qu'il vous voie....

Serafina. Puisque je veux qu'il fasse mon portrait,

SCÈNE VII.

Les précédens, MARIQUITA.

Mariquita. Madame, la voiture qui doit amener ici le seigneur Velasquez approche....

Serafina. C'est bien, va préparer ma toilette. (Mariquita sort.)

Sarah. Vous voulez donc lui paraître plus belle encore....

Serafina. Je ne puis me faire peindre sous ce costume. (Sarah secoue la tête d'un air mécontent.) Quant à toi, Sarah..... rentre dans ta chambre et ne te montre pas à Velasquez. S'il te voyait, il t'interrogerait, il te forcerait à lui répondre, à lui expliquer ce qui se passe, et je veux juger par moi-même et avant qu'il soit averti, si tu m'as dit la vérité.

Sarah, à part. Mais, moi, je ne laisserai pas ainsi tromper Velasquez.

Serafina, seule. Oui, je veux voir s'il mérite tout le bien que m'en a dit son frère, si ce singulier amour... mais ce ne peut être de l'amour... c'est une folie... et puis, il s'est fait sans doute de moi une idée, une idée si charmante, que je pourrais bien perdre à la comparaison. Il serait pourtant singulier de le rendre moi-même infidèle à cet amour qu'il s'est créé... cela serait peut-être difficile, l'imagination d'un peintre pare une femme de tant de beauté que je pourrais bien échouer dans la lutte. J'entends du bruit. C'est lui sans doute... ah ! nous verrons bien.

SCÈNE VIII.

GARCIAS, les yeux bandés. Quatre hommes de mauvaise mine le conduisent.

GARCIAS, aux hommes qui le tiennent.

Notre voyage est achevé,
Sans doute je suis arrivé
Dans le brillant château de la femme charmante
Qui souffre loin de moi, d'une amoureuse attente,
Et d'un bonheur prochain, inexprimable espoir,
C'est sans doute ici son boudoir,

(On lui ôte son bandeau; il regarde autour de lui, lève les yeux en l'air et aperçoit les oiseaux de proie qui pendent au plafond; il fait lentement le tour de la chambre et marque son étonnement et sa terreur à chaque objet qu'il rencontre, et finit par se rencontrer en face de quatre estafiers.)

Mais que vois-je, grand Dieu! quel aspect effroyable,
Quel assemblage épouvantable,
De monstres, de serpens!
C'est un horrible guet-apens.
(Il va contre les hommes qui l'ont amené.)

Mais répondez, je vous supplie:
Pourquoi m'amener en ce lieu?
(Ils se taisent et lui font signe de rester.)

Malheureux Garcias, c'en est fait de ta vie,
Recommande ton ame à Dieu....

Eh bien! me voilà dans une jolie situation.... Qu'est-ce qu'on veut faire de moi et qu'est-ce qui m'attend ici?... ce n'est pas une bonne fortune assurément... c'est quelque ennemi (bas), peut-être quelque mari jaloux... peut-être.... si c'était Velasquez? Le misérable est capable de tout; il est homme à me forcer à me battre. Heureusement que je n'ai pas mes armes.... (Il élève la voix) car si je les avais, si j'avais mes armes, nous verrions un peu si on oserait... Tâchons de découvrir s'il y a un moyen de s'échapper. Voici une porte! (Il la secoue.)

Fermée. Celle-ci ? fermée encore.... ah !... c'est un assassinat prémédité... et pas d'issue.... Une autre porte... que vois-je?... un billet. (On passe un billet par la serrure.) C'est sans doute quelque prisonnier comme moi.... Lisons... « Prenez garde à vous, vous êtes avec dona Serafina. — Je vous préviens qu'elle ne veut pas être reconnue. » Dona Serafina... c'est décidé, je suis perdu.... elle sait tout.... elle a tout appris.... elle veut se venger de...! que diable me suis-je avisé d'aller dire une pareille bêtise.... c'est une femme terrible et vindicative.... elle veut épouser mon oncle et m'a déjà fait chasser par lui... ah ! c'en est fait de moi, c'est sûr... à moins que je ne parvienne à l'attendrir.... à moins que par les excuses les plus humbles....

SCÈNE IX.

SERAFINA, GARCIAS.

Don Garcias. Ah! mon Dieu, c'est elle.

Serafina. Voilà Velasquez! voyons si mon aspect lui fera oublier ses préoccupations... (A Garcias.) Vous devez être surpris de la manière dont je me suis procuré le plaisir de vous connaître.

Don Garcias, tremblant. Certainement, madame, la manière est étrange.... Et le plaisir n'est pas moins....

Serafina. Vous êtes bien troublé ?

Don Garcias. Pas le moins du monde.... La nuit..... la route... voilà tout.

Serafina. Ce n'est pas ainsi que je me l'imaginais. Voyons cependant. (Elle s'approche de lui. Il recule.) Vous qui prenez avec tant de chaleur la défense des femmes...

Don garcias, à part. Allons, elle se moque de moi.

Serafina. Vous qui en avez si noblement vengé une que vous ne connaissez pas.... et que je ne connais pas non plus, mais à laquelle je m'intéresse.

Don Garcias, à part. Je le crois bien.

Serafina. Nous n'osez regarder celle qui vous a donné rendez-vous.

Don Garcias. Assurément, madame, ce que j'ai fait est bien loin de mériter.

Serafina. Je le sais... Je sais qu'il n'a pas dépendu de vous de punir plus sévèrement un certain don Garcias... une espèce de fat.

Don Garcias. Madame !....

SERAFINA. Un de ces hommes qui se croient le droit d'insulter une femme, parce qu'ils la supposent sans défense.

DON GARCIAS. Madame.... Je sais que don Garcias a pu avoir des torts... Mais ce n'est pas moins un gentilhomme qui...

SERAFINA. Je comprends tout ce qu'il y a de généreux à vous à le défendre, mais je puis vous dire, de la part de dona Serafina, qu'elle s'est réservé le droit de punir elle-même ce don Garcias; n'y pensez donc plus....

DON GARCIAS, alarmé. De le punir! et par quel moyen, madame?

SERAFINA. Ah! monsieur, la vengeance d'une femme est comme sa reconnaissance, elle se cache d'abord, mais pour arriver plus sûrement.

DON GARCIAS. Il me semble pourtant, madame, que si don Garcias reconnaissait ses torts en présence de dona Serafina elle-même.

SERAFINA. Ah! monsieur... l'insulte a été publique, il faut que la réparation soit éclatante.

DON GARCIAS. Mais qu'exige donc dona Serafina?

SERAFINA. Ce qu'elle exige serait un désavœu formel.

DON GARCIAS. Il est tout prêt à le faire.

SERAFINA. Et ce serait encore là une bien faible réparation. Les hommes sont plus heureux, ils peuvent laver leurs injures dans le sang de leurs calomniateurs.

DON GARCIAS. Ah! quelle femme!

SERAFINA. Mais une pauvre femme ne peut rien, à moins qu'elle n'ose tenter une vengeance qui serait peut-être excusable en pareille circonstance, à moins qu'elle n'achète, à prix d'or, le bras de quelque spadassin pour punir un misérable.

DON GARCIAS. Ah! vous ne ferez pas cela, ce serait un crime abominable... Armer des assassins contre un homme seul....

UNE VOIX EN DEHORS. J'entrerai, vous dis-je.

(On entend un grand tumulte).

DON GARCIAS. Ah! les voilà, j'en suis sûr.

SERAFINA, qui est remontée au fond du théâtre. D'où vient ce bruit?

DON GARCIAS. Madame, c'est une abomination, un infâme guet-apens.

SERAFINA. Mais vous êtes fou, seigneur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS. MARIQUITA, entrant.

MARIQUITA. Madame... c'est un jeune homme inconnu... il est dans un état de fureur inconcevable... On a voulu l'empêcher d'entrer, mais il a tiré son épée.

VELASQUEZ en dehors. Place, misérables, place!

DON GARCIAS. Ah! Je suis perdu.

SERAFINA. Seigneur, n'avez-vous pas des armes !...

DON GARCIAS. Des armes, pour quoi faire?

SERAFINA. Pour vous défendre.

DON GARCIAS. J'ai des jambes... et je m'en sers.

(Il ouvre la fenêtre et saute.)

SERAFINA. Mais que faire, grand Dieu... que devenir... Quel homme que ce Velasquez, et comme je me suis trompée! Mais on vient, où fuir? (Elle cherche.) Là, cachons-nous là...

(Elle se met derrière le rideau, Mariquita s'échappe dans la chambre.)

SCÈNE XI.

SARAH, sortant de sa chambre; puis VELASQUEZ, entrant l'épée à la main, SERAFINA cachée.

SARAH. Quel est ce bruit... Qui ose entrer ainsi chez moi?

(Sarah aperçoit Serafina cachée, qui lui fait signe de se taire.)

SERAFINA. Oh! ne me trahissez pas. (Velasquez entre.)

SARAH se retourne et voit Velasquez. Vous, seigneur Velasquez?

VELASQUEZ jetant son épée. Moi!

SERAFINA, cachée. Velasquez! Qui donc était ici tout-à-l'heure?...

SARAH. Vous arrivez...

VELASQUEZ, se promenant avec agitation. J'arrive.

SARAH, à part. Elle m'avait trompée, ce n'était pas lui

qu'elle attendait. (Haut.) Mais quelle raison vous ramène dans cette demeure, où vous ne deviez pas rentrer ?

VELASQUEZ. Ce qui m'y a ramené, c'est qu'elle est encore mon dernier asile... C'est que ma mauvaise fortune n'est pas lasse de me poursuivre.

SARAH. Que voulez-vous dire?...

VELASQUEZ. Oh! c'est une chose exécrable... Oh! ces grands seigneurs! Imagine-toi que je présente au duc le tableau qu'il m'avait commandé... C'était un beau tableau, je te le jure, une œuvre faite avec conscience; le duc le regarde, d'abord, d'un air satisfait... puis, quand je lui explique pourquoi je désire que le prix de ce tableau me soit payé sur-le-champ... quand je lui laisse entrevoir que j'ai un pressant besoin de cet argent, sa figure prend une expression de dédain; il critique mon tableau, lui trouve mille défauts, le rabaisse, et finit par m'en offrir un prix honteux.

SERAFINA, cachée. Pauvre jeune homme!

VELASQUEZ. J'ai voulu reprendre mon tableau... T'imagines-tu qu'il s'y est opposé, qu'il a prétendu qu'il me l'avait commandé, qu'il lui appartenait au prix qu'il lui plaisait de l'estimer... Il a voulu s'en emparer. Ah! l'indignation m'a suffoqué. Périsse mon œuvre plutôt que d'être ainsi avilie... Je l'ai déchirée, je l'ai mise en lambeaux, je l'ai foulée aux pieds comme fit le sculpteur Possolla à qui on fit une pareille injure.

SARAH. Eh bien! seigneur; eh bien! ce n'est pas une raison pour vous désespérer.... C'est un autre tableau à faire, et un meilleur acheteur à trouver.

VELASQUEZ. Tu crois cela. Mais, attendu que j'ai fait comme Possola, je suis menacé d'être puni comme il l'a été. Ne sais-tu donc pas qu'il fut condamné comme sacrilége, pour avoir brisé la Vierge sainte qu'il avait créée; que l'inquisition le tint dix ans dans ses cachots pour ce prétendu crime; et ce que tu ne croiras peut-être pas, c'est que le duc me menace de me dénoncer aussi à l'inquisition comme sacrilége, pour avoir déchiré ce tableau de sainte Marthe, pour lequel tu m'avais prêté ta vieille figure de bohémienne; et cette accusation sera portée demain, si d'ici là je ne remplace pas mon œuvre par une autre.

SARAH. Eh bien! seigneur Velasquez, ma figure de bohé-

mienne est à votre service pour toutes les saintes qu'il vous plaira de peindre.

VELASQUEZ. Ah! c'est que le duc, profitant de ses avantages, ne veut plus d'une sainte pauvre et vieille, priant à la lueur d'une lampe; il lui faut une sainte jeune et belle, chantant la louange de Dieu dans une extase divine, et ce n'est pas toi qui seras la sainte Cécile qu'il me demande.

SARAH. Non, certes, je ne suis ni assez jeune ni assez belle.

SERAFINA, se découvrant. Et moi?

VELASQUEZ, reculant. Vous! vous! (A Sarah.) Quelle est cette femme, ou plutôt quel est cet ange?

SERAFINA. Que vous importe, seigneur? Je vous ai entendu, et je voudrais pouvoir vous venir en aide.

VELASQUEZ. A moi? Ah! c'est une illusion.

SERAFINA. Allons, Sarah, dis-lui que j'existe réellement.

VELASQUEZ. Il faut donc que je croie aux miracles?

SERAFINA. Calmez-vous, et surtout ne me refusez pas, ou je penserai que je ne mérite pas de vous servir de modèle.

VELASQUEZ. Vous!... Oh! madame, c'est moi qui suis indigne de le peindre. Mais ne puis-je savoir...

SERAFINA. Rien. Ne me demandez pas ce qui m'a amenée ici.. Ne me demandez rien, et dites-moi si vous voulez accepter ce que je vous offre.

VELASQUEZ. Mais c'est un rêve, madame. Mais l'ange qui vint secourir Agar dans le désert, ne put lui apparaître sous des traits si purs, si adorables... Oh! qui êtes-vous, vous qui êtes si belle?

SERAFINA. Une femme qui voudrait vous servir.

VELASQUEZ. Non, vous dis-je. Un ange qu'il faudrait adorer!

SERAFINA. Voyons, seigneur Velasquez; ce n'est pas ainsi qu'un peintre doit regarder son modèle.

VELASQUEZ. Vous voulez donc être le mien?.. (Avec exaltation.) Eh bien madame... Oui, oui, je vous peindrai... Oui... et je sens là que je ferai un chef-d'œuvre.

SERAFINA. Je l'espère bien... Mais quoique je me sois montrée dans ma vie sous bien des aspects, je n'ai jamais représenté de sainte, et je voudrais que vous me donnassiez quelques instructions.

VELASQUEZ. (Il fait placer Serafina et la pose comme il dit, dénoue ses cheveux, et pendant ce temps, Mariquita et Sarah apportent tout ce qu'il faut pour peindre.)

Là, placez-vous, ange vers moi venue,
Et vers les cieux,
Dont un instant vous êtes descendue,
Levez les yeux.
Soyez comme elle, en la divine enceinte
Des séraphins,
Et sur ce luth posez, comme la sainte,
Vos belles mains.

Vous voilà sainte à présent sur la terre,
Par la beauté,
Mais dans le ciel une part du mystère
Est donc resté.
Dieu l'a voulu, pour que j'ose sans crainte
Peindre tes traits;
Car tu serais la véritable sainte,
Si tu chantais.

SERAFINA.

AIR.

Dieu tout-puissant de ta grandeur profonde
Descends vers nous,
Daigne écouter, pour entendre le monde
A tes genoux,
L'onde qui court, l'oiseau sous la feuillée,
La cloche dont le bruit s'éteint à l'horizon,
Et la mère en berçant son fils à la veillée,
Tout célèbre ton nom.

VELASQUEZ.

De ses accens la puissante harmonie
Allume en moi
Ce feu divin dont la flamme infinie
Nous vient de toi.

SERAFINA

Si je me mêle à leur sainte harmonie,
Pardonne-moi,

C'est pour sauver celui dont le génie
Lui vient de toi.
Un noble espoir, une gloire immortelle,
T'appellent à la fois;
A ton destin ne sois pas infidèle.

VELASQUEZ.

J'obéis à ta voix.

(Il se met à peindre. La toile baisse.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

LE DUC, SERAFINA.

LE DUC la regarde quelque temps en silence, puis se lève et s'approche d'elle. Vous êtes bien préoccupée, senora?

SERAFINA, d'un air triste. Préoccupée, dites-vous... Oui... je pensais...

LE DUC. A quoi?

SERAFINA. A rien.

LE DUC. Rien.... Ce n'est pas assez pour vous rendre si distraite.

SERAFINA, se levant. Pardonnez-moi, monsieur le duc; mais mon retour à Madrid m'a rappelé tant de souvenirs que je croyais oubliés. C'est dans cette ville que je suis née, c'est ici que j'ai été nourrie par la charité d'une pauvre femme; c'est dans les rues de Madrid que j'ai chanté mes premières chansons pour attendrir la pitié des passans, jusqu'à ce que la vôtre me recueillît; tant d'années se sont passées depuis cette époque que tout cela était presque sorti de ma mémoire.

LE DUC. Et tout cela n'y doit plus rentrer; la cantatrice ne doit plus se souvenir de la bohémienne.

SERAFINA. Et bientôt il faudra que la duchesse ne se sou-

vienne plus de la cantatrice, n'est-ce pas? Mais en supposant que j'y puisse réussir, le monde ne fera pas comme moi, et qui sait si cet amour, qui vous rend maintenant si fort contre ce monde, ne se repentira pas bientôt de ce qu'il a osé, lorsque viendront les sarcasmes les plus cruels?

LE DUC. Serafina, soyez assurée que mon amour est au-dessus de tous les quolibets et de toutes les impertinences de nos plaisans de cour.

SERAFINA. Sera-t-il de même au-dessus de toutes les accusations? Ce mariage me fera bien des ennemis, monsieur le duc.

LE DUC. Vous avez dû voir quel cas je fais de leurs propos. Oubliez-vous que j'ai chassé mon neveu don Garcias de ma maison, parce qu'il avait osé vous outrager?

SERAFINA. Et parce que vous saviez quel motif le poussait à mentir si impudemment; mais s'il vous revenait des propos que vous pourriez croire plus désintéressés que ceux de don Garcias?

LE DUC. Des propos... On en tient donc?

SERAFINA. Pas encore, mais qui sait?... Et puis à ces propos, il peut se joindre des apparences.

LE DUC. Senora, que voulez-vous dire?

SERAFINA. Qu'à ma place, monsieur le duc, une imprudence me serait reprochée comme un crime.

LE DUC. Une impruednce; en auriez-vous à vous reprocher, senora?

SERAFINA. Tenez, monsieur le duc, une supposition suffit pour vous alarmer.

LE DUC. Et vous seule pouvez le faire. Je vous le répète, Serafina, ces accusations et ces moqueries ne feront que m'affermir dans ma résolution et dans mon amour.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET. Monsieur le duc, un gentilhomme qui a appris chez vous que vous étiez dans cet hôtel, désire vous entretenir un instant.

LE DUC. Je n'ai pas le temps... Venir me chercher jusque chez vous: c'est d'une indiscrétion!...

Le Valet. Il attend à la porte, dans sa voiture.

Serafina. Recevez-le, monsieur le duc, je vais me retirer.

Le Duc. Je ne le veux pas; c'est d'une impolitesse!... il n'eût pas fait cela chez une autre femme.

Serafina. Vous croyez, monsieur le duc... Voici déjà une leçon.

Le Duc. C'est un sot. (Au valet.) Quel est ce gentilhomme? quel est son nom?

Le Valet. Il a refusé de me le dire; mais il m'a chargé de ce billet.

Le Duc, il prend le billet. Voyons... (Après l'avoir lu.) Qu'est cela... (Il lit à part.) « Une personne qui peut vous donner des renseignemens curieux sur l'emploi que dona Serafina fait de ses nuits, veut vous parler sur l'heure.

Serafina. Qu'avez-vous? Ce billet vous a troublé.

Le Duc. En effet, il est extraordinaire... Il faut que celui qui l'a écrit soit bien sûr de ce qu'il sait; car... (Au valet.) Qu'il m'attende, je descends à l'instant.

Serafina. Vous voyez bien, monsieur le duc, que cet étranger n'est pas si importun, et qu'il a bien fait de venir jusqu'ici, malgré l'impertinence du procédé.

Le Duc. C'est possible... (A part.) Évidemment, elle était troublée tout-à-l'heure... et puis toutes ces précautions qu'elle semblait prendre... Il faut que je sache tout.

Serafina. Vous ne partez pas tout-à-fait?

Le Duc. Non, je reviendrai un moment avant d'aller au cercle de la cour; je vous laisse aux pensées qui vous préoccupent si étrangement.

SCÈNE III.

SERAFINA, seule.

Il a raison: pourquoi tous ces souvenirs me tourmentent-ils? Quand j'ai quitté Naples pour venir ici épouser le duc de San Fernando, j'avais le cœur plein de joie et d'orgueil; je me complaisais dans la pensée d'humilier de mon titre et de ma grandeur tant de femmes dont l'insolence avait souvent humilié la comédienne; et maintenant j'ai peur de ce triomphe que j'am-

bitionnais avec tant d'ardeur. Je crains les regards d'un monde qui ne m'épiera que pour me trouver des torts, et déjà même, si ce que j'ai fait cette nuit était découvert, que penserait le duc?... Il me ferait des reproches... Ah! je ne pourrais les supporter... et cependant il aurait raison... Quel est cet homme qui est venu chez Sarah, et qui pourra dire qu'il a rencontré la duchesse de San Fernando, la nuit, chez une bohémienne? j'ai fait une faute, j'ai oublié que je n'étais déjà plus assez libre... Mais je m'alarme sans raison; dans quelques jours j'aurai quitté Madrid; cet inconnu ne saura qui je suis, et je ne reverrai plus Velasquez. (Elle rêve.) C'est un noble cœur et une ame passionnée que ce jeune homme! Il m'écoutait, lui, avec cet enthousiasme du génie qui s'anime en se voyant compris; il me rendait fière de ce talent que je vais dédaigner... J'ai senti que c'était là le vrai triomphe que je devais désirer... mais il n'est plus temps, ma parole est donnée... Allons, écartons toutes ces pensées, je ne veux pas les écouter davantage.

AIR.

Pensons au sort qui m'est promis;
C'est la grandeur et la richesse:
Dois-je donc craindre les ennuis
Sous ma couronne de duchesse!
Mais maintenant qu'il est presque arrivé,
Ce bonheur! Est-ce là ce que j'avais rêvé?

Parmi les souvenirs dont je suis poursuivie,
Il en est un qui parle à mon cœur effrayé
Comme s'il renfermait l'avenir de ma vie,
Prêt à se révéler dans un chant oublié:
(Elle cherche à se rappeler.)

Ah! c'était une belle fille,
Tra la la la la.

Ah! ce n'est pas cela...
Dans la province de Castille...,
Tra la la la la,
Ce n'est pas cela...

Je crois me rappeler que c'était la romance
D'un enfant qui chantait, puis qui ne chantait plus.
O souvenirs de mon enfance,
Pourquoi donc vous ai-je perdus?
Vous qui, comme un fantôme, en mon cœur faites naître
Un noir pressentiment, un triste et long effroi,
Si vous me revenez, vous m'apprendrez peut-être
A refuser un sort qui n'est pas fait pour moi.
O surprise nouvelle!
Enfin, je me rappelle...
Tra la la la,
Oui, m'y voilà!
La Gitana, la belle fille,
Aux yeux d'azur, etc.
Et puis j'oublie encor ce que dit la romance
Du sort qui l'atteignit; je ne me souviens plus...
O souvenirs de mon enfance,
Pourquoi vous ai-je donc perdus?

SCÈNE IV.

SERAFINA, SARAH.

Sarah. Senora... senora... j'ai pénétré jusqu'à vous, malgré vos gens, qui voulaient m'arrêter... Senora, je viens implorer votre pitié!

Serafina. Pour toi?...

Sarah. Non pas pour moi. Votre générosité a fait plus que je n'avais pu espérer... Mais pour un malheureux que vous avez voulu sauver, et que vous avez peut-être perdu.

Serafina. Velasquez?... Je suis sûre que c'est Velasquez.

Sarah. Oui, madame.

Serafina, vivement. Ah! il peut compter sur moi, dis-lui... (Elle s'arrête.) Mais que puis-je faire à présent? et puis, je ne veux pas le voir! je ne le veux pas!

Sarah. Vous ne savez pas ce qu'est don Velasquez, Serafina... La manière dont il vous a rencontrée, ce mystère, cette apparition. cette beauté, ce talent qui l'a ravi... il en perd la tête.

Serafina. Que dis-tu?

Sarah. Il veut vous revoir, dût-il lui en coûter la vie! et si

vous n'y consentez pas, il fera quelque folie qui le perdra; et déjà il a commencé lorsque vous avez quitté ma maison, tranquille et satisfaite.

SERAFINA, à part. Oh! je ne suis ni tranquille ni satisfaite.

SARAH. Malgré toutes mes remontrances, il a couru sur vos pas, et si ce n'eût été la rapidité de vos chevaux, il vous eût atteinte, il connaîtrait votre demeure, il saurait qui vous êtes.

SERAFINA. C'est ce que je ne veux pas.

SARAH. Et c'est pourtant ce qui arrivera; car il a juré qu'il vous retrouverait dans Madrid.

SERAFINA. Heureusement que sa sûreté l'oblige à se cacher.

SARAH. Ah! oui, se cacher; mais il n'a pas quitté la ville depuis ce matin, et ce que je viens de vous dire, il me l'a répété tout-à-l'heure sur la place de la Cebada, où je l'ai rencontré en venant chez vous.

SERAFINA. L'imprudent... Au risque de se faire arrêter... Mais que veut-il...

SARAH. Voilà ce que je ne puis vous dire; mais c'est parce que je lui ai promis de vous parler; c'est parce que je lui ai avoué que j'avais un moyen de vous voir, et d'intercéder pour lui. qu'il consent à se cacher.

SERAFINA. A la bonne heure... Il est en sûreté; mais il faut éloigner à jamais le danger; prends cette bourse, et va toi-même chez le procureur Gonzalo comme nous en étions convenus.

SARAH. Senora, ce n'est pas la liberté de Velasquez qui est le plus en péril.... C'est sa raison.... Il attend votre réponse.... Que lui dirai-je....

SERAFINA. Mais je ne sais trop.... (Elle réfléchit.) Ce serait une nouvelle imprudence .... (Après un silence.) Peut-être aussi est-ce le seul moyen de tout réparer.... de le ramener à la raison....

SARAH. Eh bien.... Senora?

SERAFINA. Eh bien, amène-le.... Mais qu'il ignore qui je suis, qu'il ne puisse reconnaître la maison où il entrera.... Dans une heure par la porte des jardins.... Ici même.

SCÈNE V.

LE DUC, SERAFINA, SARAH.

LE DUC, entrant, à part. Dans une heure, par la porte des

jardins..... Encore un rendez-vous, sans doute : Garcias ne m'a pas trompé. (Haut.) Pardon, je vous dérange... Vous causiez très intimement, ce me semble, avec cette vénérable sorcière.

Sarah. Sorcière ! Il n'est pas difficile de l'être avec vous, monseigneur, et tout le monde peut dire ce qui vous attend.

Serafina. Monsieur le Duc, c'est Sarah. C'est elle qui m'a accueillie et élevée avant que vous ne m'eussiez prise sous votre protection.

Le Duc. Et c'est elle que je vous avais défendu de revoir, senora.

Serafina. Si ma reconnaissance pour vous, monsieur le duc, est une vertu, celle que je dois à Sarah peut-elle être un crime....

Le Duc. La reconnaissance qu'on doit à ces gens-là, c'est quelques ducats et....

Serafina. Monsieur le Duc, vous oubliez que je suis de ces gens-là, et que je n'ai pas encore accepté de vous le droit de les mépriser.

Le Duc. Brisons là, senora ; je pense que vous avez dit à madame tout ce que vous aviez à lui dire.... J'ai à vous parler de choses graves....

Serafina. Va, Sarah ! et sois sûre que le souvenir de tes bienfaits ne s'effacera jamais de mon cœur.

Sarah. Peut-être, senora, vaudrait-il mieux pour vous, oublier mes bienfaits et vous rappeler mes chansons. (Elle s'en va en murmurant :)

La Gitana fut grande dame,
Puis son mari la dédaigna.

SCÈNE VI.

LE DUC, SERAFINA.

Le Duc. Que signifie cette impertinente chanson ?

Serafina, étonnée. Voilà ce complet que j'avais oublié.

Le Duc. Il sera temps de vous le rappeler plus tard....

Serafina. Oh ! peut-être vaut-il mieux pour moi que je me le rappelle tout de suite, monsieur le Duc : et à votre ton, je prévois que ce qui va se passer entre nous me rendra ce souvenir précieux.

Le Duc. Parlons sérieusement, senora.

Serafina. C'est très sérieusement que je parle, monsieur.

Le Duc, avec hésitation et en observant Serafina. Eh bien! donc, dites moi à quel rendez-vous vous êtes allée durant la nuit dernière.

Serafina, à part, pendant que le Duc l'observe. Grand Dieu! qui a pu l'instruire ?....

Le Duc, éclatant. Vous ne répondez pas.... C'est donc vrai.... Vous m'avez indignement trompé.

Serafina, ironiquement. Monsieur le duc, je ne vous ai pas encore répondu.... je ne puis donc vous avoir trompé.

Le Duc. C'eût été difficile, car j'ai en main la preuve de ce rendez-vous. Vous connaissez ce billet, je pense?....

Serafina, à part. Mon billet à Velasquez....

Le Duc. Eh bien! madame, vous ne dites rien.

Serafina, à part. Ce n'est pas Velasquez qui a livré mon billet... Il faut que je sache qui m'a trahie.

Le Duc. Vous vous taisez.... Vous cherchez sans doute quelque moyen de vous excuser.

Serafina, dédaigneusement. Non, monsieur le Duc, je n'ai besoin d'aucune excuse.... C'est moi qui ai écrit ce billet. Vous voyez que je suis franche. Me direz-vous à votre tour qui vous l'a remis ?

Le Duc. Très volontiers. C'est celui à qui vous l'avez écrit.... C'est don Garcias,

Serafina. Don Garcias.... à qui j'ai écrit ce billet.... moi ?

Le Duc. Oui, madame.... Mais ce n'est pas tout, il m'a dit encore....

Serafina. Monsieur le Duc, je ne sais ce qu'a pu vous dire don Garcias; mais ce que je vous atteste, moi, c'est qu'il a menti impudemment en vous disant que je lui avais écrit ce billet.

Le Duc. Quoi, senora, vous n'avez pas écrit à don Garcias, vous ne lui avez pas donné rendez-vous, vous ne l'avez pas vu ?

Serafina. Je vous le jure sur l'honneur, et si ce n'était un lâche, s'il ne portait les accusations dans l'ombre.... je lui donnerais ce démenti en face.

Le Duc, à part. Garcias m'aurait-il trompé....? cette assurance de Serafina... (haut.) Cependant vous devez comprendre, senora...

Serafina. Monsieur le Duc, déjà la haine de cet homme l'avait poussé à tenir contre moi des propos qu'un autre a été obligé de faire taire, et je n'oublierai pas que vous m'avez réduite à l'humiliation de me justifier de ses nouvelles calomnies.

Le Duc. Mais, senora, si vous saviez....

Serafina. Je ne sais qu'une chose, c'est que les craintes que je vous montrais tout-à-l'heure se sont réalisées plus vite que je ne l'avais prévu, et d'une manière plus humiliante que je n'aurais osé le supposer..... heureusement qu'il n'est pas trop tard....

Le Duc. Vous n'êtes pas juste....

Serafina. Envers qui?... Est-ce envers don Garcias que je ne connais pas et qui me poursuit de ses calomnies?... Est-ce envers vous qui prêtez l'oreille à toutes celles qu'il lui plaît d'inventer?

Le Duc. Ah! si je le tenais, le misérable.... mais il paraissait si sûr de ce qu'il disait.

Serafina. Que vous l'avez cru sans peine, n'est-ce pas? et que vous le croirez dès qu'il lui plaira de renouveler ses calomnies.

Le Duc. Ah! je vous jure que je l'en corrigerai de façon à ce qu'il n'y revienne pas. (Il sonne.) Holà! quelqu'un... Priez le gentilhomme qui est en bas de monter.

Serafina. Que prétendez-vous faire?

Le Duc. Je veux lui donner une leçon qu'il n'oubliera pas de sa vie. Et d'abord je veux qu'il vous demande pardon... qu'il s'excuse.

Serafina. Oh! je l'en dispense.

Le Duc. Et puis je veux aussi, et pour que vous me pardonniez....... pour que vous compreniez comment il a pu me tromper, je veux qu'il vous répète tout ce qu'il a osé me dire.

Serafina. Je suis peu curieuse de l'entendre.

Le Duc. Imaginez-vous qu'il est entré dans des détails si précis.... sur la manière dont ce billet lui a été remis, sur le mystère avec lequel il a été enlevé dans une voiture, sur la misérable maison de bohémienne dans laquelle il a été conduit.

Serafina, étonné. Que dites-vous là?

Le Duc. Sur votre entrevue.... Jusqu'à votre costume qu'il m'a dépeint.

SERAFINA. à part. Grand Dieu! serait-ce cet inconnu qui chez Sarah ?....

LE VALET, annonçant. Don Garcias.

SERAFINA, regardant. C'est lui... Que dire? que faire?

SCÈNE VII.

SERAFINA, LE DUC, DON GARCIAS.

GARCIAS au duc, sans voir Serafina. Eh bien! mon oncle, a-t-elle avoué? (Haut.) Dieu! c'est elle.

TRIO.

LE DUC.

Ah! vous voilà, votre conduite infâme
Mérite une bonne leçon.

DON GARCIAS.

Ma conduite! et pourquoi?

LE DUC.

Pour votre trahison.
Mais avant tout vous allez à madame
A l'instant demander pardon.

DON GARCIAS.

Moi?

LE DUC.

Vous?

DON GARCIAS

Vous avez perdu la raison.

SERAFINA.

Monsieur, lorsque quelqu'un m'accuse,
Il ne faut pas qu'il le fasse tout bas.

LE DUC.

Non, non, je prétends qu'il s'excuse.
Obéissez.

SERAFINA.

Ne parlerez-vous pas?

LE DUC.

Je saurai bien vous y contraindre.

SERAFINA.

Mais parlez donc, vous n'avez rien à craindre.

LE DUC.

Excusez-vous...

SERAFINA.

Non, non, parlez.

LE DUC.

Il n'aura pas cette nouvelle audace.

DON GARCIAS.

Eh bien! je dirai tout, puisque vous le voulez,
Dussé-je périr sur la place,
Dussé-je retomber encor entre les mains
De vos indignes assassins.

LE DUC.

Des assassins, que veut-il dire?

SERAFINA.

Ah! je comprends; laissez-moi rire!
Le malheureux, sur mon honneur,
Il a failli mourir de peur.

LE DUC.

Qu'avez-vous donc? et pourquoi rire,
Lorsqu'il y va de votre honneur?
Il doit redouter ma fureur.

DON GARCIAS.

Hier, on vient remettre
Cette lettre,

Où l'on m'offre un rendez-vous
Tendre et doux;
J'y cours à l'heure prescrite,
Et sans suite;
Puis on m'enlève aussitôt
Au galop.
J'en entre, un doux espoir en l'ame,
Et madame
Qui ne m'attend pas... je croi,
S'offre à moi.

SERAFINA.

Surpris de nous voir ensemble,
Monsieur tremble,
Et croit voir de toutes parts
Des poignards,
Car il sait que ma vengeance,
D'une offense
Saura bien dans l'avenir,
Le punir.
Alors tremblant, il s'excuse
Et s'accuse,
Et s'échappe avec effroi,
Loin de moi.

LE DUC.

Oh! de la plaisanterie
Que je rie,
Ainsi que du rendez-vous
Tendre et doux.
Il faisait, je l'imagine,
Pauvre mine,
Lui qui prend si bien le ton
Fanfaron.
Pardonnez-lui son offense
Sans vengeance,
Car il perd l'esprit, je croi,
Par effroi.

LE DUC, riant. Mon pauvre garçon... Allons, nous avons été joués tous les deux d'une manière ravissante.

DON GARCIAS. Parlez pour vous, mon oncle.

LE DUC. Ma foi, quand tu m'as conté l'histoire de ce billet, je t'ai cru.

SERAFINA. Et vous avez bien fait, puisque monsieur vous a dit la vérité.

LE DUC, d'un air de reproche. Eh! je vous ai crue aussi, Serafina, lorsque vous me disiez, avec une indignation si bien jouée, que vous n'aviez jamais vu don Garcias.... et pourtant ce n'était pas la vérité.

SERAFINA. Je croyais vous la dire...

LE DUC. Hein! Plaît-il. Qu'est-ce que cela signifie?

SERAFINA. Cela signifie que le billet que monsieur a reçu, n'était pas pour lui.

LE DUC. Pour qui donc?

DON GARCIAS. Et pardieu, pour le jeune homme qui est entré après moi.

SERAFINA. C'est vrai, c'était pour lui.

LE DUC. Le jeune homme qui est entré après! Mais tout ce que m'a dit don Garcias, est donc vrai?

SERAFINA. Quand je saurai ce qu'il vous a dit, je pourrai vous répondre.

LE DUC. Mais vous ne savez donc pas ce qu'il m'a dit?

SERAFINA. Assurément non, puisque je vous le demande.

LE DUC. Eh bien! madame, il m'a dit qu'après s'être caché aux environs de la maison où vous aviez donné votre rendez-vous, et où vous n'étiez plus seule, il n'en avait vu sortir personne.

SERAFINA. C'est que monsieur n'a pas attendu assez longtemps.

DON GARCIAS. Je vous demande pardon, j'ai attendu jusqu'au matin.

LE DUC. Ainsi donc, madame, vous êtes restée toute la nuit dans cette maison?

SERAFINA. Toute la nuit.

LE DUC. Avec ce jeune homme?

SERAFINA. Avec lui...

LE DUC. Et vous osez me l'avouer en face!

SERAFINA. Vous osez bien m'accuser de même.

LE DUC. Je vous comprends, senora... votre intention est de rompre, sans cela vous ne me braveriez pas ainsi.

SERAFINA. Si j'ai cette intention, monsieur le duc, ce sont vos manières qui me l'ont donnée.

LE DUC. Comme il vous plaira... vous êtes libre... je n'ai rien à dire... mais quant à celui que vous aimez, si je parviens à le découvrir. (A Garcias avec colère.) Mais comment n'avez-vous pas attendu jusqu'à la fin ?... comment ne pas l'avoir reconnu ? Il faut que vous soyez d'une sottisse...

DON GARCIAS. Doucement, mon oncle, doucement... je ne vous ai pas tout dit, parce que l'heure n'était pas venue... mais à présent (Il tire sa montre.) attendu que Geraldi, le chef des sbires, m'a dit qu'à trois heures il serait arrêté, et qu'il en est quatre, je puis vous apprendre que cet homme était....

SERAFINA. Le peintre Velasquez.

LE DUC. Velasquez !

SERAFINA. Velasquez qui ne sera pas arrêté, car sa dette doit être payée en ce moment.

DON GARCIAS. Ah ! maladroit !

LE DUC, avec colère. Velasquez ! Ah ! pardieu, j'en suis ravi... il me paiera d'un seul coup les deux affronts qu'il m'a faits.

SERAFINA. Quels affronts ?

LE DUC. Oh ! il s'agit d'une chose que probablement il n'a pas eu le temps de vous dire, car je suppose que ce n'était pas pour causer peinture que vous étiez ensemble.

DON GARCIAS. Je ne crois pas.., et vous ferez bien, vous, mon oncle, qu'il a véritablement offensé, d'obtenir raison de ce petit peintre.

LE DUC. Je ne me commets pas avec de tels gens... mais les cachots de l'inquisition le puniront, et de votre amour, et de l'insolence avec laquelle il a déchiré devant moi son tableau de sainte Marthe...

SERAFINA. Quoi ! ce tableau était pour vous ?.... (à part) qu'ai-je fait ?....

LE DUC. Vous l'ignoriez, sans doute, quand vous me braviez si ouvertement; car, je vous le répète, je vous devine, je vois que vous êtes décidée à rompre; eh bien ! soit... vous pouvez

aimer Velasquez! Velasquez peut vous aimer, mais je vous jure, moi, que vous ne le reverrez plus. (Il va pour sortir.)

Serafina, vivement. Monsieur le Duc, il est indigne de vous de vous venger ainsi d'un amour qui n'est que dans votre imagination.

Le Duc. Ah! madame... cet amour m'importe peu... Mais quant à son tableau de sainte Marthe.

Serafina. Vous le lui pardonnerez en faveur de son tableau de sainte Cécile.

Le Duc. Que voulez-vous dire?

Serafina. Qu'il me faut une justification complète, monsieur le Duc, et vous allez l'avoir tout-à-l'heure. ...

Le Duc. Comment cela?

Serafina. En consentant à être témoin de l'entretien que je vais avoir avec don Velasquez.

Le Duc. Ici?

Don Garcias. Ici.... Alors, je n'ai plus qu'y faire.

Le Duc. Restez.... Don Velasquez va venir.

Serafina. Oui, monsieur le Duc; et si après cet entretien il vous reste le moindre soupçon, je vous permettrai de croire à toutes les accusations de monsieur.

Le Duc. Senora, cette complaisance...

Serafina. Vous me la devez... comme je vous dois la justification que je vous offre. Et quand vous l'aurez obtenue?

Le Duc. Je ferai ce qui sera convenable.

Sérafina. Et moi aussi, monsieur le duc.... Mais on vient.... Entrez dans cette pièce; de là vous pourrez voir et entendre tout ce qui se passera..... Mais je vous en prie, quelque tournure que je donne à cet entretien, veuillez ne pas m'interrompre... Songez qu'il y va de mon honneur et peut-être aussi de mon bonheur..... Je vous prie de me remettre mon billet.

Le Duc. Ah! senora, il faut que j'aie bien envie de vous croire innocente.

Don Garcias, à part. Mon cher oncle n'en réchappera pas.

Le Duc. Allons, puisque vous le voulez. (Ils entrent.)

Serafina, seule. Ah! monsieur le Duc, voilà le sort qui m'attendait; heureusement qu'il est temps encore.

SCÈNE VIII.

SARAH, SERAFINA.

Sarah. Ah! vous êtes seule... Il attend dans la pièce voisine; faut-il le faire entrer?

Serafina. Un moment... Retourne chez toi... et..., (Elle parle bas.) reviens vite.

Sarah. C'est singulier...

Serafina. Va... va... fais-le entrer. (Sarah sort.) Et maintenant voyons si Velasquez mérite ce que je vais faire pour lui... Le voilà.

SCÈNE IX.

SERAFINA, VELASQUEZ.

Serafina. Monsieur, je vous ai accordé l'entretien que vous m'avez fait demander... Qu'avez-vous à me dire?

Velasquez. Je n'ai que deux questions à vous adresser, madame; votre réponse décidera le parti qu'il me faut prendre.

Serafina. Parlez, monsieur. (A part.) Que peut-il avoir à me demander?

Velasquez. Pardonnez-moi les questions que je vais vous faire; leur excuse, madame, est dans un sentiment que vous ne pouvez concevoir, et que je ne peux dire.

Serafina. Je vous écoute.

Velasquez. Madame, êtes-vous mariée? Êtes-vous d'un rang où il y aurait folie à moi d'oser encore me souvenir de vous?

Serafina. Pourquoi ces questions, monsieur?

Velasquez. Je vous l'ai déjà dit, madame; je ne puis vous en faire connaître le motif. Si vous êtes mariée, ce serait une injure que de vous le dire; si vous êtes ce qu'on nomme une grande dame, il vous importe peu, sans doute, de savoir que Velasquez vous aime et qu'il est jaloux.

Serafina. Jaloux!... vous!... et de qui, monsieur?

Velasquez. De qui, madame? De celui dont j'ai trouvé le manteau, oublié dans ma maison; de celui qui m'a précédé cette nuit chez Sarah!

Serafina. Peut-être, monsieur, m'expliquerez-vous comment

il y est venu... N'avez-vous pas reçu ce billet? (Elle lui montre son billet.)

VELASQUEZ. Ce billet?... Il est vrai...

SERAFINA. Comment est-il donc tombé entre les mains de don Garcias ?

VELASQUEZ. Ah! tout s'explique, madame. Pardonnez-moi mes soupçons. J'avais à demander à don Garcias raison d'une injure qu'il avait faite à une femme que je vénère, madame, qui a été la bienfaitrice de mon frère.

SERAFINA, à part. Noble jeune homme!

VELASQUEZ. Quand j'ai reçu ce billet, ne sachant d'où il me venait, comptant sur la fatuité de don Garcias, je le lui ai envoyé, espérant le trouver au rendez-vous de la porte del Sol. Mais ce qui m'est arrivé m'a fait oublier ce rendez-vous; et quand je suis rentré, quand je vous ai trouvée dans ma maison, quand vous m'avez offert de me servir de modèle, quand je vous regardais comme un ange venu du ciel, j'étais bien loin de penser que j'étais en face de celle qui m'avait écrit.

SERAFINA. C'était moi, monsieur.

VELASQUEZ. Mais, madame, pourquoi m'avoir écrit? Que vouliez-vous de moi?

SERAFINA. En répondant à cette question, je répondrai de même à celles que vous m'avez faites tout à l'heure. Je ne suis pas mariée et je ne suis pas une grande dame.

VELASQUEZ. Grand Dieu! quel espoir!

SERAFINA. Mais demain je puis être mariée, je puis être duchesse.

VELASQUEZ, tristement. Vous!...

SERAFINA. Je désirais donner mon portrait à celui que je dois épouser; et pour des raisons que vous devez ignorer encore, mais que d'autres doivent comprendre, je voulais que ce portrait fût votre ouvrage. C'est pour cela que je vous avais écrit, c'est pour cela que vous m'avez trouvée dans votre maison, où, comme vous, j'ai oublié le motif qui m'y avait appelée, en présence de votre nouveau malheur.

VELASQUEZ. Oui, madame, je comprends. Vous êtes venue chez le peintre Velasquez, chez le pauvre peintre Velasquez; voilà tout. Je vois que j'ai manqué une occasion de gagner quelques ducats.

Serafina, à part. Je pense que le duc doit être satisfait. A mon tour maintenant de savoir ce que je dois faire.

Velasquez. Adieu, madame.

Serafina, à part. Résistera-t-il à cette épreuve ?

Velasquez. Oubliez ce que je vous ai dit, madame; moi-même je tâcherai d'effacer jusqu'au moindre souvenir de notre rencontre.

Serafina. Il en restera un cependant, monsieur, qui vivra plus long-temps que nous; c'est votre admirable tableau, et c'est un autre qui le possédera. (A part.) Ah! je tremble de sa éponse.

Velasquez. Vous pensez donc, madame, que je le donnerai au duc de San Fernando?.. Oh! je le jure, ni lui ni un autre ne possédera jamais ce tableau.

Serafina. Cependant j'aurais été heureuse de le lui offrir moi-même ; car c'est à lui que je destinais mon portrait.

Velasquez. A lui !

Serafina. Et par ce moyen nous nous acquitterons tous deux envers le duc.

Velasquez, accablé. Ah! vous épousez le duc de San Fernando !... Vous êtes donc dona Serafina?... J'en avais le soupçon.

Serafina. Il est vrai.

Velasquez, après un long silence. Dona Serafina, vous n'avez pas été bonne envers moi.

Serafina. Comment cela?...

Velasquez. Vous êtes venue chez Velasquez pour lui payer avec un peu d'argent la reconnaissance qu'il vous avait montrée de vos bienfaits pour son frère... Vous avez pesé au poids de quelques ducats ce sentiment de respect et d'adoration qu'il vous avait voué sans vous connaître et qui est devenu de l'amour en vous voyant... Ah! vous m'avez cruellement humilié.

Serafina. Vous ne m'accusez pas sincèrement d'une telle intention, moi, qui aurais voulu vous remercier de votre dévouement...

Velasquez. Un mot, un regard vous eussent suffi, madame, et à ce moment encore vous pouvez me payer de ce service, et j'ose vous en demander le prix...

Serafina. Quel est-il ?

Velasquez. Ne m'ordonnez pas de donner ce tableau au duc de San Fernando.

Serafina. Ce tableau, seigneur Velasquez, il appartient au duc à plus d'un titre.

DUO.

VELASQUEZ.

Oh! laissez-moi ce portrait où mon ame
A sous vos traits mis la beauté des cieux;
Ne craignez pas que j'y cherche la femme,
Espoir perdu d'un rêve audacieux.
Je n'y verrai que la sainte divine
Que tous les soirs viendra prier ma foi.
Sainte Cécile et Sainte Sérafine,
Laissez-le-moi.

SERAFINA.

Don Velasquez, vous devez me comprendre;
Si le Duc, si quelqu'un ici pouvait apprendre
Que dans vos mains ce portrait est resté...
Ce n'est plus votre liberté
C'est mon honneur qu'il me faudrait défendre.

VELASQUEZ.

Serafina, rassurez-vous.
Il ne pourra jamais alarmer votre époux:
Laissez-le-moi, je quitterai l'Espagne,
Et dans l'exil ce tableau me suivra;
Puisque la gloire est ma seule compagne,
Si je le perds, qui me la donnera?
Pour qu'à mes jours survive ma mémoire,
Ce n'est qu'en lui que j'ai placé ma foi;
Il est ma vie, il deviendra ma gloire:
Laissez-le-moi.

SCÈNE X.

SERAFINA, LE DUC, VELASQUEZ, SARAH, DON GARCIAS.
(Sarah apporte le tableau.)

QUINTETTE.

LE DUC.

Monsieur, n'y comptez pas, de grace ;
Pour vous le rendre il est trop beau.

VELASQUEZ.

Ciel ! que vois-je ? le Duc !... Que vois-je ? mon tableau !
Mais nul de le toucher, je crois, n'aura l'audace.

LE DUC.

Prenez garde, monsieur, vous pourriez me payer
Trop chèrement une telle menace.

GARCIAS.

Bah, c'est qu'il croit nous effrayer...

SERAFINA.

Arrêtez tous les deux ; écoutez-moi, de grace;
N'oubliez pas que vous êtes chez moi.
Il faut, monsieur le Duc, que je vous satisfasse,
Acceptez ce portrait.

VELASQUEZ.

Ah ! madame, de grace.

SERAFINA.

Attendez. (Au Duc.) Maintenant donnez-moi votre foi
Que vous oublirez sa menace,
Que vous ne ferez rien contre sa liberté,
Et qu'il s'est envers vous justement acquitté.

LE DUC.

Recevez-en ici ma parole.

GARCIAS.

Ah ! que faire,
Comment, on ne va pas l'emprisonner un peu?

VELASQUEZ.

Ah! vous paîrez pour tous.

GARCIAS.

Ah! juste Dieu,
Je suis perdu.

SERAFINA.

Calmez votre colère,
Ce n'est pas tout encor. (Au Duc.) Vous avez exigé
Des preuves de mon innocence.

LE DUC.

De mes soupçons je suis bien corrigé,
Et j'attends mon pardon.

SERAFINA.

Quand ma reconnaissance,
Pour les soins paternels d'un noble protecteur,
Vous montrait les motifs de cette longue absence,
Je me justifiais envers mon bienfaiteur.

LE DUC.

Quand vous m'offrez une excuse sincère,
Peu m'importe en quel nom je la reçois de vous.

SERAFINA.

Pardonnez-moi! ce que je viens de faire
Je ne l'eusse pas fait, monsieur, pour mon époux.

LE DUC.

Senora, que voulez-vous dire?

SERAFINA.

Que dans cette union où votre cœur aspire,
Nous serions tous deux malheureux.

VELASQUEZ.

Quel espoir.

LE DUC.

Quel caprice affreux!
C'est sans doute monsieur dont l'amour vous l'inspire.

SERAFINA.

Avant lui, c'était la raison.

VELASQUEZ.

O ciel, je n'ose la comprendre.

SERAFINA, au duc.

Rappelez-vous cette vieille chanson
Que vous ne vouliez pas entendre,
Écoutez, et prenez moitié de la leçon.
La Gitana fut grande dame,
Puis son mari la dédaigna,
Plus d'amour, plus de joie à l'ame,
Long-temps elle se résigna,
Mais le soir, seule, avec mystère,
Dans son coin lasse de souffrir,
Elle disait : Plus de chansons! Il faut se taire,
Il faut mourir.

VELASQUEZ.

Et maintenant, que faut il que j'espère?
Ah! répondez.

SERAFINA.

Velasquez, la chanson
Avait un doux refrain, que je sais mal peut-être,
Mais que Sarah peut vous faire connaître.

LE DUC ET DON GARCIAS.

Ah! voyons, quel est ce refrain?

SARAH.

Seigneur, faites venir un prêtre,
Voilà sa main.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

COLONIES FRANÇAISES.

DE L'ESCLAVAGE ET DE L'ÉMANCIPATION.

DEUXIÈME ARTICLE.

Il nous semble que le moment est venu de reprendre l'exposition de nos idées sur l'émancipation des esclaves aux colonies françaises. La matière en effet a été, depuis quelques mois, abordée à peu près sous tous ses aspects, et traitée sous toutes les formes ; on en a fait des livres, des brochures, des articles de journaux et des discours politiques. L'opinion publique se trouve donc aujourd'hui suffisamment mise en éveil sur ce point, et il n'est pas à craindre que qui que ce soit se puisse emparer d'elle par surprise. Quoi que des personnes à qui nous supposons toutes bonnes intentions, tout patriotisme, toute loyauté, toute science, aient cru devoir dire et écrire sur la perversité de nos doctrines, l'obscurantisme de nos principes, le tour sophistique de nos paroles, la vérité, dans la cause grave

et importante que nous avons entrepris d'exposer, ne court ainsi aucun risque de la part de personne, pas même des esprits les plus arriérés, pas même de nous. Reprenons donc.

Peut-être n'a-t-on pas oublié que, dans la première partie de notre travail sur la question qui nous occupe, et dont celle-ci est le complément, nous avons conclu à l'émancipation nécessaire et le plus rapprochée possible des esclaves. Ce sont les conditions morales de cette émancipation que nous allons discuter aujourd'hui. Jusqu'à présent, nous nous étions borné à des considérations historiques sur l'esclavage, et l'on verra plus bas quelle raison nous avions d'entamer le sujet de ce côté. L'histoire de l'esclavage, que nous avons esquissée, principalement dans les temps anciens, nous a montré qu'il est comme une espèce de maladie sociale à laquelle aucun peuple n'échappe dans ses périodes primitives, et qu'il forme, en quelque sorte, l'état normal des sociétés qui commencent. Nous avons fait voir en outre que, si on le considère dans son existence primordiale et universelle, l'esclavage n'est pas une institution qui soit sortie de la main des hommes, mais qu'il est un accident spontané qui se produit régulièrement partout, de lui-même, à des périodes identiques, et qui doit tenir d'assez près, à ce qu'il semble, à la nature même des peuples, puisqu'il n'y en a pas qui en aient été exempts ; que, quoique les sociétés régularisées s'en soient servies, ce ne sont pas elles qui l'ont fait, et que les lois les plus anciennes le sanctionnent et ne l'établissent pas; mais que, de même que les nations paraissent avoir été naturellement soumises à la maladie de l'esclavage, elles s'en sont guéries aussi naturellement, par le cours des âges, la transformation des faits et le développement des idées, et qu'il constitue comme l'enfance des nations, dont la jeunesse est la liberté ; qu'il a disparu peu à peu de l'ancien monde qu'il recouvrait tout entier, et cela sans dessein prémédité de la part des gouvernemens, ce qui montre qu'il obéit à une loi supérieure et providentielle qui l'a retiré à son heure, comme elle l'avait produit ; que les philosophes de ce temps-ci, qui fulminent force déclamations contre lui, ne comprennent pas sa nature et ne savent pas son histoire, et qu'ils ont le tort de voir en lui le crime de quelques hommes, au lieu d'y voir la condition même du commencement des sociétés ; qu'en conséquence de cette

grande loi de transformation sociale, qui a dégagé successivement les individualités absorbées par la servitude primitive, il fallait qu'à l'imitation des esclaves antiques, leurs frères, les esclaves des colonies fussent également émancipés ; qu'il serait nécessaire, dans l'émancipation artificielle que nous allons produire, de nous tenir, autant que possible, dans la ligne d'émancipation naturelle qui a délivré les esclaves anciens ; car la sagesse politique consiste à donner aux faits partiels que nous gouvernons, la direction que la providence imprime aux choses générales de ce monde, parce qu'on n'erre point dans les voies de Dieu.

Voilà donc où nous en étions resté de notre sujet. Par suite de ce que nous avons déjà établi, l'émancipation des esclaves des colonies est un acte historiquement logique, rationnel et nécessaire. Puisque les peuples modernes sont le prolongement des peuples anciens, et qu'ils continuent le développement de tous les progrès sociaux ébauchés par eux, les esclaves anciens ayant disparu, il faut que les esclaves modernes disparaissent. L'histoire n'a pas deux issues, et la civilisation ne va pas par deux chemins; mais comment les esclaves doivent-ils disparaître? voilà la question.

Nous savons qu'il y a des personnes pour lesquelles la manière d'affranchir les esclaves ne fait pas une question ; mauvaise queue des rêveurs du temps et de la façon de l'abbé Raynal et du marquis de Mirabeau, qui se sont fait une sorte d'univers à eux, sur la carte, et qui y poussent les hommes et les empires comme les pions au jeu des échecs. L'essentiel pour ces politiques, que l'abbé Sieyès a le plus glorifiés et le plus discrédités, c'est que les principes soient sauvés et la logique satisfaite. A leurs yeux, la régularité passe avant tout. Si on les laissait faire, ils planteraient des peuples comme Le Nôtre plantait des jardins, et il leur semble absolument impossible qu'un homme soit heureux, s'il ne l'est pas logiquement et conformément aux principes. On les a malheureusement un peu trop laissé faire au commencement de la révolution, et Dieu sait comment ils ont appliqué leur géométrie sociale à toutes les choses augustes comme à toutes les choses abusives, et maintenant qu'il n'y a plus rien à aligner en France, que l'administration, les familles et les croyances sont suffisamment tirées au cordeau, ils vont aux colonies et ils s'en prennent à l'esclavage. Il ne se sont pas demandé, en effet, si les esclaves étaient heureux ou malheu-

reux, si l'émancipation leur serait inutile ou profitable, si leur situation morale leur en ferait un remède ou un poison; ils ont vu dans l'esclavage un manquement aux principes impitoyables d'égalité qu'ils professent, et ils se sont écriés qu'il valait mieux sacrifier les colonies que les principes. Ces idéologues poursuivent donc l'émancipation beaucoup moins dans l'intérêt des esclaves, que pour l'honneur de leurs théories. Aussi, toujours barricadés dans leurs dogmes, se sont-ils médiocrement enquis des faits et des réalités sur lesquels un acte d'émancipation doit agir. Dans un autre temps, cette façon d'agir au nom d'une espèce de doctrine libérale aurait pu être dangereuse, en précipitant les chambres dans une voie d'expérimentations idéologiques, redoutables à tout ce qu'une société déjà établie a nécessairement de parties accidentelles, mal jointes et extérieurement irrégulières ; mais l'esprit public a fait bien des pas, depuis le temps où les comités de la Convention consultaient les lois de Minos. On sait aujourd'hui, par réflexion et par expérience, qu'autre chose est l'ordre selon les idées pures et abstraites, autre chose l'ordre selon l'histoire et la société, qu'il ne faudra regarder comme les meilleures les constitutions géométriquement logiques, que lorsque les hommes seront des triangles ; en attendant, on s'occupe beaucoup moins des utopies , et beaucoup plus des réalités ; on regarde plutôt, dans l'esclavage, ce qu'il a de contraire à la civilisation et au progrès des individus, que ce qu'il peut avoir de contraire aux principes de la philosophie spéculative ; et on en fait une question, une question fort grande et fort difficile, parce que, s'il est aisé de faire des syllogismes exacts, il ne l'est pas de rendre des hommes plus heureux et meilleurs; et qu'après tout, le mal, qui n'est pas grand à gâter un système, est toujours fort grand, et quelquefois irréparable, à gâter une société.

S'il y a des hommes qui poursuivent l'abolition de l'esclavage par un amour stérile et importun des systèmes, et qui, n'ayant pour but que la satisfaction de leurs idées, placent toute la question dans la rédaction et le vote d'un bill, il y en a d'autres, plus nombreux , plus considérables , qui désirent l'abolition de l'esclavage dans l'intérêt tout-à-fait pur des esclaves, des maîtres et de la société, et qui trouvent, dans la sincérité de leur dé-

sir, de graves et de sérieuses difficultés à la réaliser telle qu'il convient de la voir réalisée; qui n'abordent qu'en tremblant, avec réserve et modération, et après s'être patiemment et consciencieusement enquis des faits, la pensée de bouleverser subitement et entièrement une société établie, quelque mauvaises que soient ses bases; qui se demandent avec anxiété si la population esclave, dont les besoins matériels sont aujourd'hui pleinement satisfaits, aura assez d'activité, d'industrie, d'amour du travail, d'esprit de prévision, pour qu'une fois livrée à elle-même, elle pourvoie aux nécessités de chaque jour, s'organise en familles, nourrisse les vieillards, les enfans et les infirmes, travaille et amasse pour ceux qui ne peuvent plus ou qui ne peuvent pas encore travailler et amasser; si les maîtres, victimes peut-être de quelque rancune mal entendue de leurs anciens serviteurs, ne seront pas privés de bras, malgré leurs offres de salaire, et ne seront pas forcés de laisser leurs terres incultes, d'où résulterait d'abord leur ruine, et puis, comme conséquence, la misère irréparable des affranchis; car ceux-ci ne pourraient s'industrier et prospérer qu'autant que les propriétaires les feraient travailler, et les propriétaires ne pourraient jamais dépenser en travaux d'exploitation qu'en proportion de leurs revenus, d'où il suit que la ruine des maîtres serait infailliblement la ruine des esclaves; si ce n'est pas une chose qui épouvante les plus hardis, de songer que le sort de près d'un million d'hommes, Européens et Africains, dépend de la disposition dans laquelle les nègres se trouveront vis-à-vis du travail le jour où ils seront émancipés, et que l'existence de la civilisation sera placée entre les mains de la barbarie; que s'il plaît à un noir de se coucher au soleil et de dormir, il faudra que les terres chôment, que les revenus cessent, que l'aisance s'épuise, que le commerce s'efface, que les propriétaires émigrent; et comme le climat donne au nègre une pelouse chaude pour s'étendre, une banane pour contenter sa faim, un ruisseau pour apaiser sa soif, il peut arriver que, de ces deux sortes de populations qui couvrent les colonies, l'une élégante, instruite, moralisée, l'autre grossière, stupide, sauvage, ce soit celle-ci qui règle le sort de celle-là, le noir qui devienne le maître du blanc, l'Afrique qui mène l'Europe, le fétichisme et la promiscuité qui aient le pas sur le christianisme et sur la

famille. Toutes ces choses arriveront, toutes ces choses ne peuvent pas ne pas arriver si, une fois libres, les nègres se refusent au travail; or, il est à peu près certain qu'ils s'y refuseront.

Voilà ce qui fait réfléchir profondément, sérieusement, ceux qui s'occupent de l'émancipation des esclaves, non pas dans un misérable intérêt d'utopie, dans une ridicule satisfaction de système, mais dans une pensée grave, austère, et féconde de civilisation. Ils veulent émanciper les esclaves, dans la vue de leur préparer l'accès de la famille et de la société; mais comme, une fois émancipés, on n'aura plus d'action efficace sur leur volonté, et qu'il faudra s'en rapporter à eux-mêmes de tous les progrès à leur faire accepter, et qu'on aura probablement beau discourir devant eux sur l'avantage du travail régulier et sur la sainteté de l'association domestique, ils tremblent, hélas! avec trop de raison, que toute la logique européenne ne vienne pas à bout de leur persuader deux choses, qu'en ce moment ils sont fort loin de comprendre : à savoir que l'activité est plus profitable que la paresse, et que le mariage vaut mieux que la promiscuité. Si l'on ne vient pas à bout de leur faire comprendre et pratiquer ces deux points, qui sont les deux dogmes de la société humaine, dès le lendemain de l'émancipation, les colonies seront des pays perdus pour l'industrie et pour les lumières, et qu'il faudra effacer de la carte du monde civilisé.

Ainsi, les difficultés capitales et vraiment sérieuses de l'émancipation ne viennent pas, comme beaucoup de gens se l'imaginent faussement en France, et comme quelques hommes de couleur sans mission le soufflent à quelques avocats sans idées, de la résistance systématique et absolue que les maîtres d'esclaves seraient disposés à lui faire ; elles viennent de la crainte où ils sont, et où tous les hommes instruits de la question sont avec eux, que les esclaves, une fois émancipés, se refusent à un travail régulier et durable, et que l'émancipation n'aboutisse qu'à la ruine des propriétaires, sans aucun profit pour les esclaves, et sans aucun bénéfice pour la civilisation. Loin que les maîtres aient le désir de priver éternellement les esclaves du bienfait de la famille, comme l'a dit à la tribune M. de Montalembert, ils n'ont pas de plus sincère envie et de plus grand intérêt que de les y voir arriver. Si les esclaves voulaient s'organiser en familles, et vivre, comme les ouvriers

d'Europe, d'un travail normal et honnête, les colonies seraient le pays le plus riche et le plus charmant du monde. Même, à prendre la chose par le côté matériel, il serait beaucoup plus économique de faire travailler des ouvriers libres, qui voudraient franchement travailler, que d'employer des esclaves. Les raisons de cette économie sont nombreuses et simples. D'abord on ne paie les mercenaires qu'en raison de leur travail, tandis qu'il faut nourrir et entretenir les esclaves en toute saison, qu'ils travaillent ou qu'ils chôment, qu'ils soient dispos ou malades, qu'ils soient enfans, hommes faits ou vieillards. Malgré les contes ridicules que les journaux de la restauration nous faisaient sur le traitement abominable que subissent les esclaves, il faut que leur maître pourvoie à tous leurs besoins, depuis l'instant où ils naisent, jusqu'à l'instant où ils meurent, non pas arbitrairement, mais selon la lettre des réglemens, à l'exécution desquels tout esclave peut en appeler devant le magistrat ; et, Dieu merci, il s'est passé près de deux mille ans, depuis ce Védius Pollion, dont parle Sénèque, au premier livre de son Traité de la Clémence, qui nourrissait les poissons de ses viviers avec la chair de ses esclaves, quand ils étaient devenus vieux; ensuite, les maîtres feraient subir de grandes réductions au personnel de leurs ateliers s'ils payaient des ouvriers libres, tandis qu'ils emploient un nombre souvent considérable d'esclaves, par le seul motif qu'ils les ont ; enfin, si les nègres étaient véritablement organisés en familles, c'est qu'il se serait produit en eux toutes les idées d'activité, de régularité, d'équité, qui sont le propre des populations ouvrières d'Europe, et alors leur travail en serait devenu beaucoup plus important et beaucoup plus productif. Les maîtres hâteront donc de tout leur pouvoir l'arrivée des esclaves à l'état de famille, et aujourd'hui ils se bornent à douter qu'une émancipation pure et simple, et surtout promptement opérée, les y fasse parvenir. Si l'émancipation ne portait pas en effet un fruit si beau et si désirable : si, au contraire, elle ne servait qu'à livrer les esclaves à l'excès de leurs mauvais instincts sur leurs bonnes idées ; si, loin de se grouper en familles, une fois qu'ils seraient livrés à eux-mêmes ils reprenaient la vie désordonnée et stupide du désert, ne serait-ce pas vraiment une calamité affreuse, d'avoir couvert de ronces des campagnes fertiles, d'avoir rasé des villes florissan-

tes, d'avoir ruiné des familles riches et industrieuses, pour mettre, après tout, à la place d'une société mauvaise, une société pire, et pour avoir le plaisir d'octroyer une charte selon les droits de l'homme à un ramas de Hottentots, qui donneraient la république de Platon pour une livre de morue?

Tous ceux qui veulent l'émancipation, la veulent dans l'intérêt des esclaves, excepté pourtant ceux qui ne la demandent que dans l'intérêt de leurs théories vertueuses, et qui seront toujours contens, pourvu qu'on leur abandonne les principes. Nous, nous la voulons aussi, et principalement dans l'intérêt des esclaves; mais nous la voulons encore dans l'intérêt des maîtres, et dans celui de la société. A vrai dire, il nous semble même que la cause des esclaves est inséparable de celle de la société; et nous ne croyons pas que les esclaves puissent faire tort aux droits acquis et à l'ordre public, sans se faire tort à eux-mêmes. Si les maîtres sont ruinés pas l'émancipation, les affranchis vivront et mourront misérablement, faute de travail et de salaire; et si la limpidité de la société est troublée outre mesure par l'infusion subite d'élémens barbares et anarchiques, la civilisation et les progrès futurs de ces citoyens nouveaux en seront compromis et paralysés. Ce serait d'ailleurs inaugurer singulièrement l'entrée des esclaves à la vie civile, que de commencer par une violation de la propriété, et on aurait bonne grace à exiger la protection de la loi en faveur de ceux qui l'auraient brisée. Il faut bien songer que le mépris des principes sociaux ne profite à personne, et que la Providence fait payer tôt ou tard l'arrérage de toutes iniquités. Dans les plus grandes et dans les plus puissantes révolutions, il n'y a jamais que les résultats justes et civilisateurs qui demeurent; l'œuvre de la violence n'est pas durable, et il y a dans l'oscillation des choses humaines une attraction mystérieuse et incessante qui les ramène toujours au vrai. Dès que la loi a été faussée dans un sens, on n'est jamais certain qu'elle ne sera pas faussée une seconde fois dans un sens contraire. Ainsi, les esclaves ne gagneraient rien à méconnaître les droits de la propriété entre les mains de leurs maîtres, parce qu'il arriverait infailliblement que ces droits seraient aussi plus tard mis en question dans leurs propres mains. Ils recueilleraient ce qu'ils auraient semé. C'est bien assez, du reste, que les révo-

lutions qui s'opèrent à l'improviste et avec déchirement, se laissent entraîner par la crudité des haines et par la fougue des idées hors de la voie de la justice, où Dieu les ramène toujours, pour que celles qui se font avec calme, au nom de la raison qui est froide, et au nom de la vérité qui est digne, n'impriment pas des taches à leur histoire et ne se créent pas des repentirs. Il est rare que les pays qui se transforment aient le pouvoir de réfléchir avant de faire ; nous avons aujourd'hui cet avantage, et il est assez précieux, pour que nous ne le négligions pas. Il faut donc perdre de vue, dans l'acte de l'émancipation, tout ce qui pourrait être prochainement et exclusivement avantageux aux esclaves, pour ne s'attacher qu'à ce qu'ils ont d'intérêts généraux et définitifs communs avec la société. Ils veulent des droits, qu'ils acceptent des devoirs.

Il faut bien songer qu'il ne dépend pas des esclaves de frauder la société, et qu'ils seront les premiers et les plus sévèrement punis de leur émancipation, s'ils l'ont obtenue sans l'avoir méritée. Ce n'est pas tout en effet que d'avoir l'indépendance, il faut encore savoir l'employer. Or, c'est là une chose plus difficile qu'on ne le pense ; et la liberté subite est un de ces remèdes héroïques, qui tuent s'ils ne guérissent pas. Les personnes qui ne se préoccupent que de théories, sont bien légères de s'imaginer qu'une fois l'émancipation accordée, tout est fini pour les esclaves. Bien au contraire, c'est alors que tout commence ; c'est alors qu'ils entrent dans la vie réelle, où nous nous débattons si douloureusement, nous autres gens civilisés qui avons néanmoins sur de pauvres affranchis, de si nombreux et de si grands avantages. La liberté, en effet, n'est pas toute de prérogatives, et cette belle médaille a un terrible revers, qui est la nécessité de se suffire à soi-même. La liberté produit l'isolement pour celui qui la reçoit, et comme elle le soustrait à toute obéissance, elle lui ôte toute protection. Une fois libre, au milieu de la société, où toutes les places sont prises, où la concurrence règne sur tous les points, où chacun tire à soi toute chose, où l'égoïsme est la première condition de l'existence, où, dans la distribution qui se fait, chaque matin, du pain de chaque jour, il y en a toujours quelqu'un qui se retire les mains vides, c'est un spectacle bien grave et bien sombre de considérer par avance cette lutte qui doit durer au-

tant que nous, et c'est une pensée bien triste et bien amère, de songer que de vivre seulement, c'est déjà un travail bien lourd, et auquel toute épaule ne dure pas. C'est ce que nous éprouvons tous, nous, hommes de la civilisation, qui sommes pourtant instruits dès l'enfance de toutes les difficultés de la vie, et que l'on exerce, quand nous sommes petits, à nous pouvoir suffire quand nous serons grands ; or, si malgré la prévoyance que nous avons soigneusement acquise des dures conditions de la société, et si malgré la provision que nous avons faite de patience, d'industrie, d'esprit d'ordre, pour nous les rendre plus douces, nous ne laissons pas que d'en être toujours gênés, quelquefois accablés, que sera-ce pour de pauvres esclaves, qui n'ont jamais eu à songer au lendemain, qui n'ont nulle idée de l'économie et de la prévoyance, et qui se trouveront jetés à l'improviste à l'entrée d'une vie toute nouvelle, dont ils ignorent la distribution et les issues!

Faisons-nous témoins par la pensée de la situation d'un esclave nouvellement émancipé, et même supposons-le doué de toutes les idées d'ordre, d'activité, d'économie, qu'il est néanmoins impossible qu'il ait, parce qu'il n'y a que l'expérience de la vie civilisée qui les donne; supposons-le jeune, marié, père de famille, ayant l'amour de sa compagne et le respect de ses enfans, c'est-à-dire, en ce monde, tout ce qui encourage et tout ce qui console. Le jour de son émancipation, il est jeté nu dans la rue, sans pain, sans asile. Mais comme il est robuste, actif et probe, il trouve à travailler; le travail lui donne de l'argent, et l'argent lui donne de quoi s'abriter et de quoi vivre. Le voilà donc commençant sa carrière d'ouvrier libre, plein d'ardeur et plein d'espoir. Cependant, quelles que soient sa foi en l'avenir et sa confiance en lui-même, il ne peut pas s'empêcher de faire sur-le-champ une assez grave réflexion : c'est qu'hier sa femme et ses enfans et lui-même étaient nourris et vêtus par le maître, et qu'aujourd'hui il faut qu'avec ses propres ressources il nourrisse et il vêtisse lui, sa femme et ses enfans; de telle sorte que la liberté, qui n'a pas triplé le nombre de ses bras, a triplé néanmoins l'étendue et la lourdeur de ses charges. Supposons toujours qu'il suffit aux conditions de cette existence nouvelle, toutes difficiles qu'elles soient, et que son travail est assez productif pour satisfaire à ses propres néces-

sités, et puis à celles de sa famille. Mais s'il lui arrive d'être malade, accident auquel les noirs sont sujets comme les blancs, et si sa femme devient pareillement malade ou enceinte; ou si, le supposant à la seconde génération, il a son père et sa mère infirmes à nourrir, qui est-ce qui consolera tant de misères entassées, maintenant que ses bras, son seul trésor, sont épuisés de force et d'énergie? Autrefois, quand il était abattu par la fièvre ou par la fatigue, il pouvait reposer en paix, parce que la providence du maître veillait sur lui, et que la richesse qu'il lui avait donnée par son travail était comme une épargne réelle, dans laquelle il puisait dans les mauvais jours; mais aujourd'hui il est libre, il est indépendant, il est chef de famille, il est maître; il a toutes les obligations de ceux qui commandent et tout le dénuement de ceux qui obéissent. Que fera-t-il? hélas! S'il est honnête, il mendiera; s'il est déshonnête, il dérobera. Mendiant ou voleur, voilà ce qu'il est presque certain de devenir; et pourtant nous avons supposé qu'il aimait le travail et qu'il avait l'instinct de l'ordre.

Que serait-ce donc si nous avions supposé que cet affranchi était ce que sera le plus grand nombre, c'est-à-dire un homme médiocrement pénétré de la nécessité d'un travail régulier et continu, n'ayant qu'un penchant très faible pour les habitudes sociales et un penchant très décidé pour le désœuvrement et le vagabondage; un homme insouciant, mon, ennemi de toute gêne, aimant mieux rester absolument nu, que de travailler une heure pour se vêtir, et s'écorcher l'orteil aux cailloux et aux ronces, que de travailler une autre heure pour se chausser; un homme qui ne comprend pas les raffinemens de la vie européenne, et auquel le désir de les essayer ne donnera jamais l'ambition qui stimule le corps et qui développe l'esprit; un homme qui laissera le temps passer, les besoins s'accroître; et qui ne remarquera qu'il n'a rien à manger, que lorsque la faim sera venue; un homme qui, si quelque obstacle gêne la porte de sa maison, plutôt que de l'écarter, entrera par la fenêtre; qui, si le plancher de l'une de ses chambres menace ruine, au lieu de l'étayer, couchera dans l'autre; et qui, si le plancher de l'autre menace à son tour, couchera dehors; qui fera tout cela naïvement, simplement, naturellement, sans se demander si c'est bien ou mal, et s'il serait plus heureux ou plus

malheureux de faire d'une autre sorte; si nous avions supposé cet état de choses, qui est le seul qu'on puisse prévoir, celui qui suivra inévitablement l'émancipation, si on la fait avec trop de hâte, et dans la peinture duquel nous n'avons mis ni exagération d'idée, ni complaisance de style, et qui est la reproduction fidèle de ce qui se voit actuellement à Saint-Domingue; qu'est-ce qui serait arrivé?

Il serait arrivé quelque chose qui est affligeant à s'imaginer, et à dire, mais qu'il faut pourtant envisager fixement, parce que les illusions en cette matière seraient fatales et irréparables; il serait arrivé que ces affranchis, livrés à eux-mêmes, se seraient pour la plupart refusés au travail, du moins à un travail fixe et régulier, tel qu'il le faut dans toute exploitation d'agriculture, et surtout de l'agriculture des colonies, ou un concours prompt et soutenu d'un grand nombre de bras est nécessaire, à certaines époques de l'année, sous peine de compromettre ou de perdre toute une récolte en quelques jours; il serait arrivé que le rapport des terres serait allé en diminuant de plus en plus tous les ans; que la culture se serait successivement restreinte; que laronce et les herbes parasites, refoulées par le travail de l'homme jusqu'aux extrémités des habitations, auraient à chaque printemps fait un pas de plus vers le centre; hier au bord du champ, aujourd'hui au bord de la maison, demain au bord du foyer; que cette étreinte à chaque instant plus forte du désert aurait étouffé la civilisation; que les noirs et les hommes de couleur, pressés par l'incurie et par la misère, se seraient mis forcément à mendier le premier jour, à piller le second; que les familles européennes se seraient enfuies de cette terre de désolation; et qu'au bout de peu de temps, dans ces mêmes îles aujourd'hui encore si riches, on aurait rencontré, au milieu d'une république hottentote, ce que l'on rencontre à Saint-Domingue, des sénateurs nègres presque sans chemise et sans souliers, rôdant autour des boutiques des marchands d'Europe, et tendant leur main sénatoriale à quelque gourde rétive, qui se laisse parfois cruellement supplier.

Maintenant il ne faudrait pas croire que toutes ces paroles tristes et décourageantes que nous venons d'écrire soient, dans notre pensée, autant d'objections que nous voulions faire, ou,

comme on dit dans la pratique, une fin de non-recevoir que nous voulions opposer à l'émancipation ; bien loin de là , l'émancipation est, à notre avis , une mesure nécessaire et inévitable : il faut la faire , nous demandons qu'elle se fasse , et elle se fera ; mais ce sont des réflexions sincères , faites pour ceux qui n'en font pas , sur un sujet qui importe à près d'un million d'hommes, et qui est livré en France à tous les faiseurs oisifs de constitutions philantropiques, qui instituent le bonheur de l'humanité par décret, et qui fondent par assis et levé toutes les vertus sociales.

Ceux qui sont à même de juger des matières que nous traitons savent que nous n'avons rien exagéré, et même que si nos considérations pouvaient être l'objet de quelque remarque , ce serait d'être fort modérées. D'ailleurs ne pouvons-nous pas les juger nous-mêmes par comparaison, et voir , par l'estimation de l'état où se trouvent en Europe les populations ouvrières, celui qui attendrait infailliblement les esclaves émancipés? Prenons la France , par exemple, le royaume où les ouvriers proprement dits , c'est-à-dire ceux qui n'ont aucune propriété immobilière, sont le moins malheureux. En France donc , les ouvriers sont élevés dès l'enfance pour être ouvriers ; c'est-à-dire qu'ils sont préparés à la longue aux dures nécessités de leur avenir, qu'ils sont bien duement avertis de ce qui les attend dans leur carrière , et qu'ils ne sont exposés à se laisser décourager et abattre par la venue d'aucun mécompte ou la fuite d'aucune illusion. Ainsi, ils sont dans les meilleures conditions morales où puisse se trouver un homme , la connaissance de leur destination , et la préparation prévoyante qui doit autant que possible les approprier à leur emploi. En outre , le pays est raisonnablement pourvu d'ateliers et de manufactures, où le travail et le salaire sont permanens ; en outre encore , l'administration générale de l'état, qui les a en grand souci , prend soin de les protéger contre l'avidité et l'exploitation des industriels et des capitalistes ; ils sont donc, autant que possible, soutenus et favorisés. Eh bien ! malgré ce soutien et cette faveur qui viennent aux classes ouvrières de la part du gouvernement ; malgré cette continuité de travail et cette uniformité de salaire que leur assurent les industries privées ; malgré les habitudes d'ordre et de parcimonie qu'elles prennent dès les

premières années; malgré le naturel intelligent et civilisable que semblent donner les conditions climatériques de la France; en un mot, malgré tout ce qui au premier abord devrait les rendre aisées, paisibles et florissantes, les classes ouvrières consomment beaucoup plus qu'elles ne produisent, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas se suffire à elles-mêmes avec le produit de leur travail, tout actif, tout soutenu, tout bien dirigé, tout bien rétribué qu'il est; et la preuve, c'est qu'il y a des hôpitaux nombreux dans toutes les villes de France, et que les classes ouvrières remplissent ces hôpitaux.

Or, qu'est-ce qu'un hôpital, sinon la charité élevée à la fixité d'institution publique, et l'aumône faite indistinctement à tous les pauvres avec la bourse des villes et de l'état? Et que font ceux qui vont se réfugier à l'hôpital, si ce n'est qu'ils recourent à cette aumône régularisée, permanente et officielle; si ce n'est qu'ils sollicitent et qu'ils reçoivent une sorte de supplément à leurs ressources personnelles; sans lequel il leur serait impossible de vivre? Si donc l'ouvrier devenu vieux, ou malade, ou impotent, ne peut pas se dispenser de recourir à l'hôpital, n'est-il pas évident que cela vient de ce que ses revenus industriels ne lui suffisent pas, c'est-à-dire de ce que son travail n'a pas été assez productif pour faire face aux besoins présens et aux besoins futurs de sa vie, en un mot, de ce que sa production moyenne est au-dessous de sa consommation? De plus, n'est-il pas évident encore que si la société ne s'imposait pas la nécessité de secourir ces misères privées; si ceux qui ont plus ne rétablissaient pas l'équilibre dans les moyens de ceux qui ont moins, les membres des classes ouvrières tomberaient, à de certains momens, dans un dénuement et dans un abandon qui leur coûteraient l'existence; et que s'ils ne voulaient pas subir cette fatalité, à laquelle ni activité, ni ordre, ni épargne, ne sauraient quelquefois les soustraire, par exemple dans le cas d'une santé faible ou d'une subite infirmité, force serait qu'ils sortissent, même malgré eux, des conditions de la société légale, et qu'ils substituassent le vol au travail.

Et si les classes ouvrières de France, qui sont pourtant réunies en familles, qui sont assez instruites et assez moralisées, qui ont l'habitude, la facilité et le goût du travail; qui ont la carrière toute tracée, les ateliers toujours ouverts, le salaire

en permanence, qui vivent dans un climat tempéré où l'ouvrage n'a pas de grave interruption, ne peuvent pas, malgré ces innombrables et ces immenses avantages, se suffire à elles-mêmes, vivre avec leurs revenus, maintenir leur production au niveau de leur consommation; que vont devenir les nègres affranchis, qui seront jetés tout à coup dans la situation des classes ouvrières, et qui y seront jetés avec de bien moins bonnes conditions?

Les désavantages des affranchis seront en effet énormes. D'abord ils se trouveront en nombre exorbitant par rapport aux propriétaires. Prenons pour exemple la Martinique. Au 30 décembre 1834 il y avait, d'après les états officiels publiés par M. Saint-Hilaire, directeur des colonies, 36,766 personnes libres et 78,233 personnes esclaves, c'est-à-dire plus du double. En outre, il ne faudrait pas croire que tous ces individus libres fussent propriétaires terriens ou industriels chefs d'atelier. D'abord, il faut en retrancher 15,273 personnes ayant reçu la liberté depuis 1830 jusqu'en 1834, lesquelles sont dans la condition de simples manouvriers, et qu'il faudrait mettre sur le pied des autres affranchis si l'on venait à opérer une émancipation systématique et générale. Le nombre des affranchis, dans la condition de journaliers, se trouverait ainsi porté à 93,506. En outre encore, la population blanche, qui est toute propriétaire ou qui remplit des fonctions quelconques, enfin qui ne travaille pas des mains, comme on dit, monte à 11,298; et comme, en ajoutant un nombre de 2000, pour représenter les personnes de couleur qui ont plus ou moins de fortune acquise, et qui ne travaillent pas non plus, ce serait à peu près arriver à la vérité, la dépasser même, on obtiendrait un total de 13,298 individus, pas davantage, qui auraient à fournir du travail et à payer des salaires, après une grande émancipation, à 101,702 ouvriers.

Les esclaves, devenus par l'émancipation de simples ouvriers libres, seraient donc tout d'abord sous le poids de cette disproportion effroyable entre à peu près 13,000 personnes qui en feraient travailler 100,000, disproportion qui est encore plus grande qu'en Irlande; où il y a pourtant en ce moment, d'après ce qui vient d'être dit à la chambre des communes, 2,000,000 de personnes qui manquent littéralement de pain. Nous n'osons

pas envisager ce qui surviendrait si par suite d'ouragans, de mauvaises récoltes ou d'embarras d'affaires, quelques-uns de ces 15,000 propriétaires ou distributeurs de salaire, en plus ou moins grand nombre, venaient à diminuer ou à restreindre le travail. Ainsi, c'est sous la pression redoutable d'une concurrence sans égale dans les pays civilisés que les nègres affranchis auraient à faire leur entrée dans la vie libre, à essayer des conditions de chef de famille, à courir tous les risques de la carrière des ouvriers. Ajoutez qu'ils ne sont pas, et qu'ils ne pourront pas être de long-temps, organisés en familles, c'est-à-dire qu'ils ne seraient que médiocrement pénétrés des idées de régularité dans la conduite, d'ordre dans le travail, d'économie dans les dépenses; ajoutez qu'ils ne seraient pourvus d'aucune instruction, impossible hors de l'état de famille; ajoutez qu'à les supposer bien disposés au travail, ils ne trouveraient pas devant eux cette multiplicité d'industries et d'ateliers où se placent et s'organisent en Europe toutes les aptitudes; ajoutez enfin qu'ils seraient, de mille manières, au-dessous de la condition des ouvriers d'Europe, qui ne peuvent pas vivre sans des secours publics permanens; et alors nous prions les faiseurs de constitution de nous dire ce qu'ils deviendraient, car véritablement nous ne le savons pas, ou plutôt nous n'osons pas le dire nous-même.

On voit maintenant, ainsi que nous l'avons fait observer, que les esclaves sont les premiers et les plus intimement intéressés à ce qu'on ne se jette pas dans une émancipation générale tête baissée, et à ce qu'avant de bouleverser l'état de choses actuel des colonies, tout mauvais qu'il est, on se demande sérieusement quel est celui qu'on lui substituera. Ce ne seraient pas seulement les maîtres qui souffriraient d'une pareille mesure réalisée sans précaution et sans ménagement, et avec eux la société, car la civilisation, qui est l'intérêt général, est étroitement unie de destinées à la propriété, qui est l'intérêt individuel; mais ce seraient encore, et par-dessus tout, les esclaves, dont l'avenir serait compromis, et dont toutes les espérances sociales tomberaient en fleur. C'est donc au nom des esclaves, beaucoup plus encore qu'au nom des maîtres, que nous demandons à tous ceux qui seront appelés à mener à sa solution régulière le grand problème de l'émancipation, de procéder avec cette lente

vitesse et cette modération hâtive qui ne s'exposent jamais à faire fausse route, et qui ne lèvent jamais un pied qu'après avoir fermement appuyé l'autre.

Eh ! mon Dieu, à quoi bon cultiver comme nous faisons la science de l'histoire, pour laisser ses enseignemens stériles et pour nous lancer dans l'avenir sans demander aucune leçon au passé ? Est-ce qu'il n'y a pas eu déjà des esclaves, des esclaves par millions, parmi toutes les nations anciennes : chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Gaulois, chez les Francs, nos aïeux, chez tous les peuples ? N'est-il pas bien simple de chercher comment tous ces esclaves ont été émancipés, et de voir si dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances de leur affranchissement, il n'y en aurait pas quelqu'une applicable dans la question présente, et dont on pourrait tirer parti à l'égard des esclaves des colonies ; ou du moins si la manière dont ils ont été amenés à la vie civile n'a pas été suivie de quelque mécompte et de quelque inconvénient d'importance, dont, mieux instruits, il nous serait possible de nous préserver ? Voilà une idée bien simple qui devait venir et qui n'est pas venue à ceux qui se sont mis à parler ou à écrire sur l'émancipation, d'abord parce qu'ils s'occupaient beaucoup plus de leurs théories que de la réalité, ensuite parce qu'il est beaucoup plus court et beaucoup plus facile de faire de l'idéologie que de faire de l'histoire.

Il y a principalement deux remarques, toutes deux d'une grande conséquence pour le sujet qui nous occupe, à faire sur l'émancipation des esclaves parmi la vieille société européenne. Premièrement, les esclaves européens appartenaient en général à des races fort intelligentes, et qui, soit avant, soit depuis le christianisme, s'associèrent constamment au mouvement des idées et hâtèrent les progrès de la civilisation. La constitution toute militaire des peuples grecs et des peuples italiens avant l'ère vulgaire mettait principalement entre les mains des familles nobles, comme cela s'est vu en France jusqu'à la révolution, la conduite de ces guerres permanentes qui ne laissèrent jamais respirer ni Sparte, ni Athènes, ni Argos, ni Thèbes, ni Rome, jusqu'à leur chute, et c'est ainsi qu'on s'explique comment tout le menu de la vie domestique, le commerce, les arts, les lettres, les sciences mêmes, furent à peu près toujours laissés entre les

mains des esclaves, qui, il faut le dire, se montrèrent aussi toujours dignes d'un si noble dépôt. On lit, dans la plupart des chroniqueurs grecs ou latins, que les maîtres de lecture, d'écriture, de danse, de gymnastique, que toutes les grandes familles tenaient chez elles pour l'instruction de leurs enfans, étaient habituellement des esclaves ou des affranchis; même une multitude de grands poètes ou de grands philosophes de l'antiquité étaient dans l'esclavage, y étaient nés et s'y étaient produits. Horace était fils d'un affranchi; Phèdre était affranchi lui-même; Phœdon, l'ami et le disciple de Socrate, était esclave, aussi bien que Ménippe, dont Varron imita les ouvrages sous le nom de Ménippées. Ainsi, avant l'ère vulgaire, les esclaves étaient chargés en quelque sorte de toutes les fonctions actives et intelligentes de la société; depuis l'ère vulgaire, le mouvement du spiritualisme chrétien les emporta comme les populations libres, et, à toutes les époques de leur histoire, on les trouve, sinon à la tête des progrès sociaux, du moins marchant de conserve avec toutes les idées d'ordre, d'activité, même de science.

Or, il est évident que les esclaves des anciens ayant été ce qu'ils furent, c'est-à-dire des hommes intelligens, laborieux, réglés, à un degré presque aussi remarquable que leurs maîtres, la société qui les recevait dans son sein après leur émancipation n'en pouvait être que médiocrement troublée dans sa limpidité primitive. Ils avaient fait peu à peu, durant leur esclavage, l'apprentissage des vertus civiles et même des vertus domestiques; ils avaient cultivé ou les sciences, ou les arts; ou les métiers, ou l'industrie; ils étaient rompus à l'habitude sociale la plus importante de toutes, l'habitude du travail régulier, et quand le maître leur donnait leur patente d'affranchissement, il n'y avait pas une différence bien profonde entre la vie qu'ils avaient menée et celle qu'ils allaient mener. Les lois romaines nous montrent que les esclaves étaient généralement mariés, non pas sans doute d'une manière légale ou plutôt civile, et produisant des effets valables aux yeux de la société organisée librement; mais d'une manière à contenir les mœurs, à donner aux hommes et aux femmes le goût et l'estime des affections durables et fidèles, et à préparer la famille, dans ses deux conditions d'unité morale et de transmission matérielle et

héréditaire. En outre, il paraît, par ce que Plutarque rapporte dans la vie de Caton, que les maîtres prenaient un soin continu et sévère de la conduite des esclaves, qu'ils veillaient à la répression du libertinage, et qu'ils maintenaient cette pureté de l'ame et du corps qui est un garant de plus de la probité, de l'intelligence et de la civilisation. En outre encore, il ne semble pas, du moins durant les derniers siècles qui ont précédé le christianisme, et en Italie, que les esclaves vécussent dans un manque absolu de relations entre eux, entièrement isolés, individualisés, et sans aucune notion pratique de société générale et unitaire. Il est certain qu'il y avait comme une sorte de grande société, comme une immense confrérie des esclaves de l'empire romain, qui avait son centre à Rome, et qui nommait ostensiblement, à l'imitation des consuls, une espèce de dictateur, de grand-maître, de Roi, comme l'appelle Suétone dans la vie de Néron, lequel avait quelque ressemblance avec ce que les sociétés des compagnons ouvriers de ce temps-ci appellent leur *mère*. Il est probable que ce changement qui a substitué ainsi une reine des ouvriers au roi des esclaves, est venu du christianisme. Les esclaves du moyen-âge, comme tous les opprimés, avaient appris du catholicisme à avoir une grande dévotion à la vierge Marie, cette faible femme qui était l'appui des faibles et la consolatrice des affligés; et il n'est pas rare de trouver, dès le x[e] siècle, des églises dédiées à *sainte Marie des affranchis*. Par exemple, on en trouve une dans l'enclave de l'abbaye de Souvigny, dans un titre de l'an 942, cité par Mabillon dans les annales de l'ordre de saint Benoît. Cette dévotion des esclaves à la Vierge ou à quelque saint est devenue la source des confréries ouvrières du moyen-âge, qui ont été elles-mêmes l'une des plus abondantes origines du tiers-état, et par conséquent de la France actuelle.

Ainsi, de toutes manières, par le caractère civilisé de leur race, par leurs notions morales, par leurs habitudes journalières, par leurs penchans domestiques, par l'espèce de demi-liberté dont ils jouissaient, même par l'ombre d'association politique qu'ils avaient conçue, les anciens esclaves étaient merveilleusement propres à recevoir l'émancipation et à être mêlés à la société générale, même en masse, et sans ménagement.

Cependant, et c'est ici la seconde remarque que nous nous

sommes proposé de faire, les esclaves des anciens ne furent jamais émancipés que un à un. Il est sans exemple, dans l'antiquité, qu'on ait songé à un affranchissement général et systématique. Parmi tant d'amis de l'humanité qu'il y avait, cette pensée ne vint jamais à personne. Il faut excepter seulement les chefs de parti dans les guerres civiles, et les généraux dans les guerres désespérées, lesquels affranchissaient quelquefois les esclaves en masse, dans l'intérêt de la cause qu'ils avaient embrassée, et nullement par principe de philosophie morale. En toute autre occasion, c'est-à-dire dans les circonstances ordinaires, les esclaves étaient affranchis individuellement, selon leurs mérites propres et selon la volonté, quelquefois selon le caprice des maîtres. On leur donnait la liberté par testament, devant le magistrat, ou même à table, durant le festin, et dans l'épanchement de générosité qu'occasionnent la bonne humeur et la bonne chère. Une chose qui surprendra peut-être beaucoup, c'est que, même depuis le christianisme, on n'a jamais non plus pratiqué ni proposé même les affranchissemens en masse. On trouve un assez grand nombre de chartes d'émancipation dans le grand catalogue des diplômes de Bréquigny ; il n'y en a aucune qui ne soit individuelle. Il y en a une, de l'an 974, qui semble faire exception à la règle ; mais cette exception n'est qu'apparente : la comtesse du Rouergue donne la liberté par son testament à tous les esclaves de ses domaines, sans exception ; mais cette liberté n'est pas absolue, en ce sens que ces esclaves demeurent à la condition de serfs sur des terres qu'on leur distribue, de telle sorte qu'il aura fallu plus tard une autre émancipation pour les rendre tout-à-fait libres.

La disparition des esclaves anciens s'est donc faite, même au moyen-âge, c'est-à-dire sous l'influence du christianisme, d'une manière tout-à-fait lente et graduelle. Jamais d'affranchissement général ; toujours des émancipations individuelles. La société ne se trouva ainsi jamais accablée et obstruée d'affranchis ; et non-seulement ils lui arrivaient un à un, mais encore c'étaient toujours les plus sages, les plus moraux, les plus intelligens, les plus civilisés, qui se trouvaient l'objet de ces libéralités personnelles. En cet état de choses, la société pouvait placer assez promptement et assez facilement ces nouveaux venus, sans être désorganisée elle-même. Comme ils tombaient en quelque

sorte goutte à goutte, le sol de l'ancienne civilisation avait le temps de les absorber ; tandis que s'ils avaient fondu comme un orage, ils auraient probablement entraîné et roulé pêle-mêle les lois, la morale, la famille et le gouvernement.

Même les affranchis, ainsi introduits avec ménagement dans la société libre, y trouvaient assez facilement une place, ou, comme on dit, un débouché. Sans compter le travail de l'agriculture, qui leur était à peu près exclusivement dévolu, ils faisaient encore le menu commerce des mers de la Grèce, de l'Adriatique et du golfe de Lyon, et l'on rencontre, dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, de grandes compagnies de bateliers commerçant sur le Rhône, sur la Saône, sur la Durance et même sur la Seine, qui n'avaient pas d'autre origine que des associations d'affranchis. Les empereurs, qui se trouvèrent avoir besoin d'eux, les firent plus tard chevaliers romains ; mais, comme le dit Horace, l'argent ne change pas la race, et avant d'avoir eu l'anneau, ils avaient eu la chaîne. En outre, les affranchis avaient le mouvement de la banque et du change qui se faisait, soit en Asie mineure, soit en Grèce, soit en Égypte, soit en Italie, et auquel les familles nobles s'abstenaient fièrement de toucher ; ils étaient à peu près les seuls artistes qu'il y eût, et les seuls artisans ; enfin, depuis Marius, ils entraient dans l'armée. Plutarque cite, dans la Vie de Sylla, un corps de quinze mille esclaves employés dans les guerres de Mithridate, et qui tint bon, chose qui parut néanmoins fort surprenante. Depuis Auguste, l'entrée des affranchis dans les légions devint fort ordinaire, et l'on ferait une liste même assez longue des esclaves qui devinrent consuls et empereurs. Macrin avait été esclave.

Il y a enfin, et par-dessus tout, une troisième et dernière remarque à faire sur l'émancipation des esclaves anciens et sur leur entrée dans la vie civile : c'est que cette émancipation n'avait jamais lieu d'nne manière absolue, et que cette entrée n'était pas complète. Un esclave à qui on donnait la liberté ne devenait pas pour cela un citoyen ; il restait patroné, c'est-à-dire à l'état de servage par rapport à son ancien maître, qui héritait de sa succession tombée en main-morte, comme on disait au moyen-âge. L'affranchissement entraînait nécessairement le servage de l'affranchi, et il ne dépendait pas du maî-

tre de renoncer à cet avantage. Il eût fallu une décision du sénat pour qu'un affranchi ne demeurât point patroné, et soumis à toutes les conditions des patronés; car il eût été nécessaire de lui donner droit de cité. Les personnes libres elles-mêmes, qu'un accident faisait tomber en servitude, et qu'on affranchissait, n'étaient pas exemptes du servage qui suivait l'affranchissement. Plutarque raconte, dans la Vie de Lucullus, que, dans la guerre contre Tigrane, un grammairien de grande autorité, nommé Tyrannion, ayant été pris au siége d'Amisus, Murena le demanda à Lucullus, l'obtint et l'affranchit. Sur quoi Plutarque blâme fort Murena d'avoir affranchi un homme du mérite de ce grammairien, donnant à entendre, qu'en raison de son grand savoir, il eût été plus convenable de le renvoyer purement et simplement.

Ainsi, et en résumant les trois remarques que nous avons faites, il y avait dans l'émancipation des esclaves anciens trois sortes de tempéramens qui étaient merveilleusement propres à rendre cette émancipation efficace pour les esclaves et peu redoutable pour la société. D'abord les esclaves étaient instruits et moralisés presque au même degré que les hommes libres; ensuite, ils étaient émancipés un à un; troisièmement, ils n'étaient émancipés qu'à moitié, et ils restaient soumis au patronat avant d'arriver à la condition de citoyen. On peut donc dire que la civilisation était entourée de précautions contre la barbarie qui aurait pu survenir du côté des esclaves émancipés, et que le bien-être des affranchis eux-mêmes était bien garanti par l'apprentissage qu'ils faisaient de la liberté, aussi bien que par toutes les habitudes d'ordre qu'ils apportaient de l'esclavage; et cependant ce serait un tableau bien instructif à peindre, que celui de tous les embarras que l'émancipation des esclaves anciens a jetés dans la société moderne, toute lente et toute prudente que fût cette émancipation.

Il y aurait à faire voir comment cette émancipation, ayant substitué à la longue le système des ouvriers mercenaires au système des ouvriers esclaves, elle donna naissance à la mendicité; comment la mendicité, dès le temps de Platon, ainsi qu'il le rapporte dans ses livres de la République, avait donné naissance au vagabondage de grands chemins, et à la piraterie qui a infecté, pendant plusieurs siècles, les mers de la Grèce

et contre laquelle ce ne fut pas trop, quand elle se fut accrue, d'une armée romaine, commandée par Pompée ; comment elle produisit encore, et déjà dès le IIe siècle de l'ère vulgaire, l'abandon à peu près général des enfans des pauvres, et leur exposition le long des grands chemins; comment l'abandon des enfans força les évêques et les empereurs à fonder les premiers hôpitaux qui se soient jamais vus en Occident ; comment, dès qu'une fois on fut entré dans cette voie de l'aumône officielle et réglée, on dut nécessairement y pénétrer plus profondément encore, et après avoir fondé des hôpitaux pour les enfans trouvés, sous le nom d'*orphanotries*, comme disent les lois romaines, en fonder pour les vieillards et les infirmes, sous le nom de *nosocomies*, et pour les pauvres errans de province en province, sous le nom de *xénadochies;* comment la masse des pauvres s'étant nécessairement accrue par les émancipations du moyen-âge, les hôpitaux et les maisons de secours de toute espèce se sont effroyablement multipliés, au point qu'il s'en rencontre aujourd'hui plusieurs dans chaque ville; que l'aumône se trouve être maintenant, dans toute l'Europe, surtout dans les pays où il y a le plus de liberté, c'est-à-dire où l'esclavage a le plus complètement disparu, comme en Angleterre et en France, une sorte de droit acquis pour les nécessiteux, et de devoir contracté pour les gens dans l'aisance : que le déficit se trouve former l'état normal pour à peu près le sixième de la population des royaumes, et que pour des villes importantes comme Paris, par exemple, le cinquième de la population naît à l'hôpital, et le tiers y meurt, ce qui prouve non-seulement que tous ceux qui en sortent y retournent, mais encore qu'il se recrute incessamment parmi les familles ouvrières ; qu'ainsi une partie de la société est obligée de nourrir, de vêtir, de loger l'autre, c'est-à-dire de sacrifier son bien-être au bien-être d'autrui, et de dépenser une grande quantité de forces qui ne lui profitent pas, puisqu'elle en cède le produit à d'autres ; enfin qu'il y a dans le corps social comme des parties paralysées et malades qui gênent et absorbent la vie des parties saines et actives, que la marche des peuples se trouve alourdie et la civilisation retardée.

Or, si l'émancipation des esclaves anciens, aussi entourée de précautions, de ménagemens et d'avantages qu'elle l'a été, a

produit néanmoins tous les embarras que nous venons de dire, et elle les a produits, comme l'histoire en fait foi, combien devons-nous être précautionnés nous-mêmes pour émanciper les noirs, qui sont moins instruits et moins moralisés; pour les émanciper entièrement, c'est-à-dire sans servage, et pour les émanciper tous à la fois? Ne devons-nous pas avoir sous les yeux le paupérisme qui se déclare dans les colonies, les enfans qui s'y abandonnent, les hôpitaux qui s'y élèvent et s'y multiplient, et tout cela beaucoup plus promptement et plus généralement qu'en Europe, non-seulement parce que les affranchis y seront moins actifs et moins économes, mais encore parce qu'ils y seront beacoup plus nombreux, par rapport à la population qui possède?

Il est donc bien évident que le premier de tous les intérêts à considérer, dans l'émancipation, c'est celui des esclaves, et que cet intérêt peut être gravement, irréparablement compromis par une émancipation imprudente; qu'on court le risque de précipiter les affranchis dans une horrible misère, et qu'au fond ce serait un progrès peu profitable pour les esclaves, qu'une liberté qui les forcerait à mourir de faim; qu'il faut donc, avant que d'agir, peser mûrement ce qu'on veut faire, avancer prudemment et pas à pas, parce qu'en cette circonstance il n'y a qu'un moyen d'arriver, s'il y en a un, c'est de marcher lentement.

Après l'intérêt des esclaves arrive évidemment l'intérêt de la société. Il ne faudrait pas que la liberté des uns produisît le trouble dans l'autre, et même cela ne leur servirait de rien, car il n'y a de véritable et de féconde liberté qu'avec l'ordre public. L'intérêt de la société veut donc être mis en ligne de compte dans l'émancipation, et cet intérêt exige d'abord que la propriété acquise ne soit point méconnue, ensuite que les esclaves ne sortent pas d'un état mauvais pour tomber dans un état pire, et de la vie à moitié réglée qu'ils mènent, dans la vie tout-à-fait déréglée de la horde et du désert. Les Anglais, qui ont pris les devans dans la question des colonies, ne se sont occupés ni de l'intérêt des esclaves, ni de celui de la société, qui viennent pourtant en première ligne dans l'émancipation; et ils n'ont pourvu qu'à l'intérêt des planteurs, qui n'est, selon nous, que le troisième. Ainsi ils ont dépensé 500,000,000 pour

indemniser les colons, et comme cette somme, tout énorme qu'elle est, ne représentait que la moitié de la valeur d'estimation des esclaves, ils ont maintenu encore sept ans d'esclavage, sous le nom d'apprentissage, pour représenter l'autre moitié de l'indemnité. A l'expiration des sept ans, les planteurs seront remboursés, mais les esclaves deviendront ce qu'ils pourront, et la civilisation coloniale aussi.

Et même, d'après ce que nous lisons dans un Mémoire inédit et fort remarquable d'un officier de la marine française, qui arrive des colonies anglaises, et qui les a explorées par ordre, il ne paraît pas que leur position doive être fort brillante à la fin de l'apprentissage. Cet apprentissage n'ajoute pas idée ni une une habitude aux idées et aux habitudes des noirs; ils continuent à être ce qu'ils ont été, et ils étaient tout aussi préparés à la liberté en 1833 qu'ils le seront en 1840. A la Barbade, tout est dans une situation analogue à celle des Antilles françaises : les esclaves y travaillent, parce qu'on les mène au travail; à la Trinidad, l'ancienne milice licenciée des *Black-Troops*, établie dans un coin de l'île, et vivant à l'africaine, dans une promiscuité horrible, allèche singulièrement les noirs apprentis qui s'y réfugient, et que la police coloniale a beaucoup de peine à en ramener; à la Jamaïque, tout ébranlée de la révolte occasionnée par la promulgation du bill, la force armée parvient seule à retenir les esclaves dans les ateliers ; encore s'en vont-ils par bandes dans les montagnes Bleues, au centre de l'île, où une population de noirs marrons, établie dès l'origine des colonies, fit un traité avec le gouverneur, en 1739, lequel lui assurait la liberté, à la condition qu'elle repousserait les fugitifs. Le traité a été exécuté jusqu'en 1833; aujourd'hui, les montagnes Bleues sont ouvertes aux esclaves, qui y vont vivre de leur vie de prédilection, c'est-à-dire du vagabondage et du vol; à Antigues, les missionnaires méthodistes se sont fortement emparés des esclaves, les ont complétement soumis aux idées et aux pratiques religieuses, au point que, sans avoir besoin de profiter des bénéfices du bill, les maîtres les ont immédiatement émancipés, et ils forment, en dehors de l'influence anglaise, un gouvernement analogue à celui que les jésuites avaient établi au Paraguay. Ainsi, selon toutes les probabilités, sur ces quatre colonies anglaises des Antilles, il y en

a trois dans lesquelles le bill n'empêchera pas la barbarie de naître, et une dans laquelle le bill n'aidera pas la civilisation à se former. Le parlement a battu monnaie en faveur des planteurs; il a acheté les esclaves, il a réglé ses comptes comme un marchand, voilà tout; mais pour ce qui est de l'avenir des affranchis et du sort de la civilisation coloniale, il n'y a pas seulement songé.

Il ne faudrait pas croire que nous voulons blâmer le gouvernement d'avoir pourvu à l'intérêt des colons, nous trouvons seulement qu'il a eu tort de le séparer de l'intérêt des esclaves et de celui de la société; c'était faire justement que d'indemniser les maîtres en argent; mais ce n'était pas faire assez. Outre que ce n'est pas complètement indemniser les propriétaires que de leur payer la moitié de la valeur de leurs esclaves, et que ce n'est tenir aucun compte de leurs terres, qui se trouveront sans prix par le manque de bras pour les cultiver, les colons auraient été bien mieux et bien plus sagement indemnisés, si le parlement avait sérieusement songé à garantir le travail régulier après l'émancipation. L'indemnité en argent, avec la garantie du travail, aurait été, disons-nous, bien plus sage, parce qu'elle aurait profité aux esclaves tout autant qu'aux maîtres, en leur inculquant, bon gré, mal gré, les habitudes de la vie civilisée. Nous faisons violence aux enfans par amour pour eux quand ils se refusent aux remèdes : eh bien! il ne faut pas craindre de faire violence aux esclaves, par intérêt pour eux, quand ils répugnent au travail régulier et aux idées d'ordre. Ce sont des mineurs pour lesquels il faut que nous soyons, sous peine de manquer au devoir le plus saint, des tuteurs bons, mais sévères.

Voyez en effet à quoi sert aux esclaves la liberté pure et simple qu'on leur a donnée, sans aucun plan général et l'un après l'autre, principalement depuis 1830! Il s'est délivré aux colonies françaises, depuis cinq ans, quinze mille patentes de liberté. Ajoutez à cela le noyau déjà considérable de population affranchie qu'il y avait en 1830, et vous aurez une idée de la masse d'hommes de couleur abandonnés à eux-mêmes et à leur industrie sur le sol colonial. Eh bien! cette population de couleur libre, en général, et sauf d'honorables exceptions, est restée absolument ce qu'elle était en esclavage, et n'est pas plus active,

plus industrieuse ou plus moralisée queles noirs. Elle continue de vivre dans la même ignorance et la même promiscuité, et la liberté qu'elle a reçue ne lui a servi qu'à la rendre plus misérable. Il y a, nous l'avons dit, d'honorables exceptions; il se rencontre quelques hommes de couleur qui ont gagné, à force de travail et de bonne conduite, une fortune qu'ils administrent et qu'ils emploient d'une façon fort irréprochable, mais c'est le petit nombre; encore même ne paraît-il pas que dans la classe des hommes de couleur aisés, la franchise de caractère et la loyauté publique soient universellement de mise, à en juger par une pétition que des hommes de couleur de la Martinique ont adressée dernièrement à la chambre des pairs, et dans laquelle une vingtaine d'entre eux n'avaient pas craint de mentir à la face de la France, en signant faussement des qualités qu'il a été reconnu qu'ils n'avaient pas. En général, cette population des hommes de couleur est dans un grand abrutissement et dans une grande misère, soit à cause de ses vices, qui lui ont retiré toute sympathie, soit à cause de la répugnance qu'elle a toujours eue pour le travail. On voit donc qu'il ne suffit pas de mettre des noirs ou des mulâtres en liberté pour qu'ils prospèrent, et qu'il y a à faire beaucoup plus qu'un acte d'émancipation pure et simple pour que les colonies ne tombent pas dans une ruine complète. Sous la restauration, le gouvernement se montrait sévère aux affanchissemens partiels, par la prévoyance où il était de la détresse dans laquelle les affranchis ne manquaient pas de tomber, et il exigeait que les maîtres missent au bas de la patente de liberté qu'ils donnaient à leurs esclaves l'engagement de les secourir dans le besoin. On comprend que cette mesure n'est pas exécutable dans une émancipation générale, mais elle avait cela de salutaire qu'elle était tout entière en faveur des esclaves, et cela d'instructif, qu'elle constatait ce qui est vrai, c'est qu'un esclave affranchi ne peut presque jamais se suffire complètement à lui-même.

Nous venons d'exposer les considérations préjudicielles qui nous paraissent importantes dans la question de l'émancipation des esclaves. Quant à ce qui est de formuler un mode d'affranchissement, nous ne le ferons pas, du moins encore, parce que les choses n'en sont pas là et que le gouvernement, qui est le seul pouvoir qui puisse efficacement et utilement entrepren-

dre l'émancipation, n'y a pas encore, que nous sachions, sérieusement songé. D'ailleurs, il nous paraît qu'il ne serait pas sage de nous priver, en une si grave difficulté, de l'expérience de l'Angleterre, et de ne pas attendre les résultats du bill sur l'apprentissage. Ce ne sera pas long. La seule chose que nous puissions dire par avance, c'est que toutes les mesures administratives que le gouvernement pourrait prendre dans le but d'amener des émancipations partielles, seraient beaucoup plus nuisibles qu'utiles, et multiplieraient les embarras au lieu de les diminuer; qu'elles n'auraient pour effet que d'augmenter cette masse inerte, ignorante et misérable des hommes de couleur libres, sans gagner un seule adepte à la civilisation, et de produire, à côté des esclaves, une classe d'hommes beaucoup moins méritoires, par la prétention qu'ils affichent de consommer sans produire, et de mépriser le travail, qui est la base nécessaire de toute société; qu'il serait beaucoup plus expédient de moraliser et d'instruire, soit par des écoles, soit par des ateliers, soit par des instructions religieuses, soit par ces trois moyens combinés ou par d'autres, cette population de couleur libre, afin qu'elle se trouvât suffisamment civilisée quand viendrait la grande émancipation; que le gouvernement devrait solliciter dans ce but le concours des planteurs, qui ne pourraient pas manquer de favoriser ces vues; et que ce seraient là autant de pas vers la mesure définitive de l'affranchissement, lequel pour être juste, devra indemniser les maîtres, et, pour être utile, moraliser les esclaves.

Tout serait sauvé si les noirs voulaient accepter ce que M. de Montalembert s'est imaginé qu'on leur refuse, la famille.

A. Granier de Cassagnac.

LA

REVUE DE PARIS

ET

M. DE BALZAC.

Nous l'avons déjà dit : nous aurions voulu garder le silence sur nos débats avec M. Balzac : il nous répugnait, et il nous répugne encore de divulguer certains détails intimes que nous espérions laisser dans l'ombre ; car nous n'aimons ni ne voulons le scandale.

Mais la *Revue de Paris* a promis, pendant plus d'un an, la fin de *Séraphita*, et elle ne l'a pas donnée.

La *Revue* a également promis, dans les premiers mois de 1835, les *Mémoires d'une jeune Mariée*, sans mieux tenir ses promesses.

La *Revue* a publié les trois premières parties du *Lys dans la Vallée*, et n'a pu donner la fin.

La *Revue de Paris* se doit donc à elle-même de donner à ses abonnés des explications catégoriques sur ces trois points. les explications prouveront que ce n'était pas à la légère que la *Revue* promettait au public ces divers articles, et qu'elles,

avait largement acheté le droit de les promettre. Nous serons forcés, bien malgré nous, dans le cours de ces explications, de faire intervenir des questions d'argent ; c'est le seul moyen de faire ressortir notre droit et de montrer de quel côté ont été la loyauté et la longanimité. Nous exposerons franchement nos griefs contre M. Balzac, comme les griefs que M. Balzac nous oppose. Nous ne craignons pas de mettre notre vie à jour. Depuis plus de six ans, nous sommes en relations quotidiennes avec tout ce qui tient une plume en France : où sont les démêlés que nous avons eus ? Nous invoquons ici le témoignage de tous les écrivains qui ont eu des rapports avec nous. Il était réservé à M. Balzac de nous amener, nous si patiens, à lui intenter un procès, pour le forcer à remplir des engagemens d'autant plus sacrés, qu'ils n'étaient pas toujours écrits.

Le 30 mai 1834, M. Balzac céda à la *Revue de Paris Séraphita*, qu'il devait livrer immédiatement et publier sans interruption, et il reçut, d'après cette convention, la somme de 1,700 francs.

Le 29 mars 1835, M. Balzac céda à la *Revue de Paris* les *Mémoires d'une jeune Mariée*, qu'il promit de livrer en avril, et reçut 1,000 francs.

Le 31 juillet de la même année, M. Balzac vint encore proposer à la *Revue le Lys dans la Vallée*, qu'il lui céda également, en demandant 2,000 francs, qui lui furent comptés.

— *Le Lys dans la Vallée*, M. Balzac nous l'assurait, — était complètement achevé et pouvait paraître sur-le-champ.

Voilà trois conventions bien précises, d'autant mieux posées entre M. Balzac et nous, qu'elles avaient été à chaque fois cimentées par des prélèvemens d'argent. Voyons comment M. Balzac remplit les engagemens qu'il avait contractés avec la *Revue*.

Pour *Séraphita*, M. Balzac livra, fin mai 1834, la première partie, qui parut le 1er juin ; la seconde partie se fit déjà attendre, et ne put paraître que le 20 juillet ; puis M. Balzac disparut, s'en alla en voyage, sans plus s'inquiéter de son œuvre inachevée et sans nous donner signe de vie.

Ce n'est que dans le mois de novembre que M. Balzac reparut : il nous fit alors proposer *le Père Goriot*, en attendant *Séraphita*, qui, disait-il, était à peu près terminée et suivrait immédiatement *le Père Goriot*. Nous en crûmes cette assurance, et nous nous décidâmes à publier *le Père Goriot*, qui parut dans les livraisons du 14 et 28 décembre 1834, du 28 janvier et 1er février 1835.

La publication du *Père Goriot* était à peine commencée, que M. Balzac, qui, aujourd'hui, se fait modestement appeler, *dans son journal*, il est vrai, *la Providence des Revues*, vint trouver ce qu'il aurait pu nommer, à plus juste titre, sa Providence; et certes, elle ne lui fut pas sourde en cette occasion encore : elle ne dit mot à M. Balzac de son arriéré, et lui compta 3,500 francs, c'est-à-dire plus qu'elle n'allait lui devoir pour la publication du *Père Goriot*.

Quant aux *Mémoires d'une jeune Mariée*, que M. Balzac devait nous livrer en avril 1835, nous les attendons encore.

C'est ici le lieu de relever une assertion de l'avocat de M. Balzac. M. Balzac a trompé son avocat, en lui faisant dire que nous avions fait une convention verbale pour remplacer les *Mémoires d'une jeune Mariée* par *le Lys dans la Vallée*. Jamais, en aucun cas, il n'a été question de chose semblable entre M. Balzac et nous. Comment donc, si cette convention avait existé, la *Revue*, qui avait déjà payé les *Mémoires*, aurait-elle encore payé *le Lys ?*

La fin de *Séraphita* ne vint pas mieux, malgré l'assurance, renouvelée chaque jour par M. Balzac, que cette fin était prête.

A cette époque, M. Balzac se remit à voyager, et ne revint à la *Revue* que dans le mois de juin. La conversation se porta naturellement sur *Séraphita*. Cette malheureuse fin, au dire de M. Balzac, était à peu près complète; il n'y manquait rien, presque rien. On pense bien que nous n'étions plus dupes : les paroles de M. Balzac n'étaient pas assez sérieuses pour qu'on ne s'amusât pas quelque peu de son embarras. Nous nous rappelons qu'un dimanche matin, entre autres, il vint nous réveiller pour nous conter ses découvertes : *il tenait enfin Séraphita ; il avait crevé le ciel ; l'Observatoire serait dans*

le plus profond étonnement ; il expliquerait enfin l'ascension de la Vierge ! l'ascension de la vierge ! car nous ne voulons rien changer aux paroles de M. Balzac.

Nous écoutions patiemment M. Balzac, et nous ne pensions pas à lui faire un crime de son infécondité ; car *le plus fécond de nos romanciers*, ainsi que l'appelle l'éditeur des œuvres posthumes d'Horace Saint-Aubin, est plus stérile qu'on ne pense : nous n'en voulons pour preuve que la foule de nouvelles commencées et non finies par M. Balzac. Non, certes, on ne saurait accuser sérieusement un homme de manquer d'idées, de se jeter à l'étourdie dans des œuvres qu'il n'a pas la force d'accomplir ; mais quelle accusation n'est-on pas en droit de porter contre ce même homme, lorsqu'il vient vendre à un journal, à beaux deniers comptans, des livres dont il n'a trouvé que le titre, des ouvrages qu'il dit achevés et qu'il n'est jamais en mesure de livrer ? Et remarquez la merveilleuse imprévoyance de cet homme, qui ne craint pas de vous provoquer, alors que vous tolérez sans plainte ses continuels ajournemens ; qui n'hésite pas à vous déclarer la guerre, lui, si vulnérable, alors qu'il devrait le plus craindre la publicité !

Tout le mois de juillet se passa dans l'attente de *Séraphita* ; point ne vint *Séraphita*. Le 31 juillet, *la Providence des Revues* descendit de ses hauteurs. Nous voulons bien épargner à M. Balzac tous les détails de cette matinée du 31 juillet 1835. Le résultat de cette visite fut de nous laisser entre les mains le commencement du *Lys dans la Vallée*, que M. Balzac nous disait complètement fini, et un reçu de 2,000 fancs.

Il va sans dire que les promesses pour la venue prochaine de *Séraphita* nous furent prodiguées. Cette fois, cependant, il y eut une espèce de réalisation : on va voir laquelle.

Après quinze mois d'attente, M. Balzac nous remit, vers le milieu d'août 1835, une partie de *Séraphita*, le commencement et la fin, mais non pas le milieu de cette fin, que nous n'avons jamais pu obtenir. *Le plus fécond de nos romanciers* ne pouvait trouver ce milieu. Néanmoins, nous envoyâmes à l'imprimerie ce que nous avions du manuscrit de *Séraphita* et du *Lys dans la Vallée*. M. Balzac revit les épreuves du *Lys* et

nous les rendit le 22 septembre, en nous priant de publier la première partie dans la livraison du 27. Mais ce n'était pas là ce que nous attendions de M. Balzac ; ce que nous tenions surtout à donner à nos lecteurs, c'était la fin de *Séraphita*. Nous rappelâmes à M. Balzac l'engagement d'honneur, tout récent, qu'il avait pris, de livrer cette fin pour la livraison du 20 septembre; que nous ne pouvions rien publier de lui que cette fin n'eût paru; qu'il se devait à lui-même, qu'il devait au public, à la *Revue*, de finir *Séraphita*. M. Balzac parut comprendre ces raisons et se retira en nous promettant solennellement cette fin pour la livraison du 27 septembre ; nous fixâmes, d'un commun accord, aux dimanches 4 et 11 octobre, la publication du *Lys*, dont les différentes parties devaient se succéder sans interruption.

Le 27 septembre vint, le 4, le 11 octobre aussi; *Séraphita* seule ne vint pas. Tous ces retards, tous ces désappointemens étaient peu propres à nous engager, avec M. Balzac, dans la publication d'une nouvelle Nouvelle qui n'était pas non plus complètement terminée; nous étions décidés, d'ailleurs, à ne rien donner du *Lys* que M. Balzac n'eût fini *Séraphita*, ou qu'il nous fût bien démontré qu'il y fallait renoncer. Nous retardâmes donc *le Lys*, tant pour laisser à M. Balzac le temps de remplir ses obligations envers les abonnés de la *Revue*, que pour ne pas nous exposer à publier un commencement de nouvelle sans être sûrs de la fin.

Cependant, vers le 20 octobre, M. Balzac nous remit une partie des épreuves de *Séraphita;* le milieu, cet inexorable milieu manquait toujours; *l'ascension de la Vierge n'était pas encore expliquée*. Mais M. Balzac devait l'expliquer dans la nuit et envoyer le lendemain à l'imprimerie la solution du problème. L'imprimerie ne reçut pas la solution du problème et ne put la livrer au public le 25 octobre, nouvelle date de publication arrêtée par M. Balzac. Huit ou dix jours après, toutefois, M. Balzac envoya à l'imprimerie une nouvelle partie de *Séraphita*. Nos imprimeurs se mirent de nouveau à l'œuvre ; mais M. Balzac défaisait le lendemain ce qu'il avait fait la veille, si bien que tous ces remaniemens, toutes ces corrections, nous conduisirent jusqu'au 18 novembre. Le 18 novembre au matin M. Balzac nous annonça qu'il était enfin prêt, qu'il reverrait

une dernière épreuve dans la nuit du 18 au 19, et que toute la fin de *Séraphita* paraîtrait dans la livraison du dimanche 22. Le vendredi matin 20 novembre, ce n'était plus cela : M. Balzac vint nous déclarer qu'il n'avait pu terminer. Bien convaincus alors que nous courions après une chimère, nous proposâmes à M. Balzac de publier *le Lys* et de nous remplacer *Séraphita* par une autre nouvelle. Tout cela se fit de bon accord entre M. Balzac et nous. La première partie du *Lys* parut le 22 novembre, la seconde le 29 ; les autres devaient suivre sans interruption. Néanmoins M. Balzac, fidèle à son système, dérogea bientôt à ces nouvelles conventions, car ce ne fut que le 27 décembre que la troisième partie put être livrée à la *Revue*.

Il paraît que M. Balzac avait employé le mois de décembre, ce mois de répit que nous lui laissions, nous ses débonnaires créanciers de deux ans, ce mois où nous le croyions occupé à terminer son *Lys*, à écouter des propositions d'un autre journal, car ce même jour 27 décembre, le journal dont nous parlons annonçait au monde que M. Balzac, *la Providence des Revues*, se retirait de la *Revue de Paris*, par des motifs de dignité personnelle, analogues à ceux qui avaient déjà, disait *le Moniteur* de M. Balzac, motivé sa retraite sous la direction de notre honorable prédécesseur, M. Amédée Pichot.

En même temps que paraissait ce ridicule bulletin de la grande armée de M. Balzac, M. Balzac nous envoyait lire un exposé de griefs tout entier écrit de sa main. Voici en substance, et notre mémoire est fidèle, ce que contenait cet exposé de griefs :

— M. de Balzac rompt avec la *Revue de Paris* (c'est M. Balzac qui parle) :

1° Parce que la *Revue* ne traite pas M. de Balzac avec toute l'importance qu'il mérite ;

2° Parce que l'opinion personnelle du directeur de la *Revue* n'est pas favorable à M. de Balzac, et tend à le présenter comme un Paul de Kock. (Nous en demandons bien pardon à M. Paul de Kock.)

3° Parce que la *Revue de Paris* a dit et imprimé (à côté de M. de Balzac) *notre Bibliophile Jacob*, ce qui dénote évidem-

ment l'intention de blesser M. de Balzac. (La *Revue* avait eu l'audace, en effet, de dire, dans un bulletin littéraire du 22 novembre : *Cette semaine nous a amené une foule de livres, parmi lesquels nous devons citer la Fleur des Pois, par M. de Balzac, et la Folle d'Orléans, par notre Bibliophile Jacob.*)

Nous abrégeons la liste ; nous passons sur les griefs les plus puérils, pour arriver au dernier, le seul qui mérite quelque discussion.

Ce grief que M. Balzac énumérait le dernier de tous, c'est que la première partie du *Lys* avait été communiquée à la *Revue* de Saint-Pétersbourg.

La Revue de Saint-Pétersbourg est un recueil français, composé d'un choix d'articles de nos divers journaux, que cette Revue réimprime quand bon lui semble. Dès sa fondation, elle s'adressa à la *Revue de Paris* pour avoir communication d'articles littéraires, qui devaient paraître à Saint-Pétersbourg à peu près en même temps qu'à Paris, ou du moins avant que la *Revue de Paris* pût être dépecée par les journaux étrangers. Pour cela, il fallait communiquer ces articles dix ou douze jours avant la publication de Paris. La *Revue* accepta les propositions qu'on lui faisait, et ces communications ont lieu depuis bientôt quatre ans, sans que la direction de la *Revue* ait eu, à ce sujet, la moindre contestation avec ses rédacteurs, qui savent fort bien qu'il est d'un usage constant de disposer des bonnes feuilles qu'on envoie à l'étranger pour combattre la contrefaçon, ou du moins pour lui faire supporter une faible partie des frais de manuscrit (1). Conformément à cet usage, que la précédente direction de la *Revue* nous avait légué, nous communiquâmes, fin septembre et dans les premiers jours d'octobre, la première moitié du *Lys*, que nous avions en *bon à tirer*, et la suite, en décembre.

On a vu que la publication des premières parties du *Lys* avait été fixée au 4 et au 11 octobre ; mais les tâtonnemens de l'au-

(1) On peut voir à la fin de notre plaidoyer une pièce, signée des rédacteurs de la *Revue*, actuellement à Paris, que nous donnons à l'appui de ce que nous avançons ici.

teur de *Séraphita* nous rejetèrent au 22 novembre, si bien que la première partie du *Lys* parut à Saint-Pétersbourg le 20 octobre, tandis qu'elle ne put paraître que le 22 novembre à Paris.

C'est là le crime *ostensible* que M. Balzac nous reproche; ses motifs secrets, nous les dirons bientôt, si l'exposé de ses griefs ne les a fait déjà suffisamment pressentir. La communication à la Revue de Saint-Pétersbourg n'est, d'après les propres paroles de M. Balzac, qu'*une branche à laquelle il a voulu s'accrocher;* car l'auteur de *la Fleur des Pois* sait mieux que personne que ces communications ont lieu habituellement; il sait fort bien que cette *Fleur des Pois* a paru aussi à Saint-Pétersbourg dans le même recueil, huit jours avant de paraître à Paris, et il n'en a pas fait, que nous sachions, un sujet de plainte contre l'éditeur. Quant à l'assertion de l'avocat de M. Balzac, que nous avons livré la pensée informe et tronquée de l'écrivain, voici la seule réponse à faire. Ce que nous avons communiqué, M. Balzac nous l'avait remis comme définitif; tant pis pour l'écrivain qui se respecte assez peu pour ne livrer lui-même sa pensée qu'informe et tronquée! Voici, au reste, littéralement ce qui s'est passé. Après deux *compositions* successives des articles du *Lys* et après une foule de remaniemens et de corrections, M. Balzac nous rendit ses épreuves et nous les envoyâmes, comme nous l'avons dit, à Saint-Pétersbourg. Mais qu'arriva-t-il? Quelques jours après, M. Balzac vint reprendre de nouvelles épreuves, et se remit à travailler ses articles. Voilà tout ce que le personnel de notre imprimerie peut affirmer; voilà la grande cause des différences qu'il peut y avoir entre les articles de Paris et ceux de Saint-Pétersbourg. Une chose encore qui peut expliquer ces différences, c'est que l'éditeur de Saint-Pétersbourg est obligé de soumettre à la censure russe tout ce qu'il imprime dans son journal; la censure russe lui impose souvent des changemens et des suppressions qu'il est obligé de subir.

Cette publication fortuitement antérieure de Saint-Pétersbourg, que vous seul, M. Balzac, avez amenée par vos tâtonnemens, vos retards sans nombre, vos promesses aussitôt retirées que données, est maintenant le grand attentat que vous nous opposez. Votre grief d'aujourd'hui n'est donc plus celui

que vous formuliez le 27 décembre dans votre journal ? Vous déclariez alors que vous retiriez à la *Revue de Paris* sa *Providence* par des motifs de dignité personnelle analogues à ceux qui avaient motivé votre retraite sous la direction de M. Amédée Pichot. Or vous n'avez jamais songé, et avec raison, à mettre au nombre de vos griefs contre M. Pichot le fait qui forme aujourd'hui votre unique argument. Abordons plus franchement la question, M. Balzac; vos griefs contre nous sont les mêmes que ceux que vous aviez contre M. Pichot. N'avez-vous pas eu soin de nous en instruire vous-même publiquement ? Votre immense amour-propre littéraire s'irritait de la critique la plus bienveillante. On ne rendait pas, disiez-vous, à votre génie toute la justice qu'il méritait; il vous fallait un journal *à vous,* qui vous appréciât à votre juste valeur. Vous l'avez trouvé; vous avez consenti à devenir sa *Providence;* nous qui avons été si long-temps à même d'apprécier les bienfaits de cette *Providence*, nous voyons sans peine que d'autres soient appelés à leur tour à faire la même expérience. Aussi n'eussions-nous pas réclamé, si vous vous fussiez retiré comme tout homme loyal doit le faire; en acquittant vos dettes envers le public et envers nous.

Nous n'avons voulu qu'exposer les faits dans leur plus simple expression; notre avocat s'est chargé de les développer avec un talent qui, dans cette occasion, s'est révélé sous une face toute nouvelle.

« A la fin de mai 1834, la *Revue de Paris*, recueil littéraire dont la réputation est connue, changea de direction. Elle comptait alors parmi ses collaborateurs un homme dont tout le monde sait l'importance, ou plutôt un homme qui donne une grande importance à tout ce qu'il produit. M. de Balzac vint offrir ses services aux nouveaux directeurs de la *Revue de Paris*. Il promettait une collaboration fort active et par conséquent fort utile. Il donna d'abord un *ouvrage,* c'est ainsi qu'on appelle ses articles : c'était *Séraphita*.... C'est-à-dire qu'il promettait de donner cet ouvrage, et vous allez voir tout à l'heure que promettre et donner ne sont pas la même chose pour M. de Balzac. Il demanda de l'argent sur cette œuvre, reçut 1,000 fr. d'abord, puis 700 fr, et livra les deux premières parties.

« *Sèraphita* était un roman des plus intérressans, comme sont tous les romans de M. de Balzac. Après la publication des deux premiers articles, M. de Balzac... j'allais dire : disparut, mais non; M. de Balzac alla se promener, en Suisse peut-être, mais enfin loin de Paris, emportant avec lui 1,700 francs, sur lesquels il reconnut lui-même que 1,000 francs seulement lui étaient dus.

« Les choses étaient dans cet état; la *Revue de Paris* avait fait son deuil de la suite de *Séraphita*, lorsque M. de Balzac revint vers la fin de 1834. Il dit à la *Revue de Paris* qu'il allait lui donner, quoi? la fin de *Séraphita?* Pas du tout; mais un nouvel ouvrage, *le Père Goriot*, et ce, moyennant 3,500 francs. Plus tard il propose à la *Revue* les *Mémoires d'une jeune Mariée*. C'était un titre piquant; on lui remet 1,000 fr., et il donne en échange... Je me trompe : il promet de livrer le manuscrit de *Séraphita*... Puis il s'en va encore, il voyage... A son retour, il va apporter à la *Revue de Paris*... la fin de *Séraphita?* Non. Les *Mémoires d'une jeune Mariée?* Pas du tout. « Je vais, dit-il, vous donner *le Lys dans la Vallée*. » Eh bien! soit. On donne à M. de Balzac 2,000 francs pour *le Lys dans la Vallée*, et le 21 novembre paraît le premier article du *Lys*. Le 29 du même mois, paraît le second. Il y a parfaite exactitude. Mais bientôt cette exactitude n'est plus la même. Ce n'est plus que le 29 décembre qu'arrive le troisième article, et le troisième article se termine..... par la signature de M. de Balzac d'abord, ce qui est la chose principale; puis vient cette annonce : « La suite paraîtra dans le numéro prochain. » Le roman s'arrêta là au moment le plus intéressant. Il était impossible pour les lecteurs de deviner comment l'auteur sortirait d'affaire; celui-ci ne le savait peut-être pas lui-même. Aussi ne donne-t-il pas la fin. Il lui paraît convenable de s'arranger avec un autre journal. Puis, après avoir donné le commencement du *Lys dans la Vallée* à la *Revue de Paris*, il trouve très plaisant de faire annoncer dans ce journal qu'il se retire de la *Revue* par des motifs de dignité personnelle. On fait donc dans le journal de M. Balzac, dans des termes pleins d'emphase, l'éloge du talent du nouveau collaborateur ; on y dit tout ce que le nouveau journal y va gagner, tout ce que, par conséquent, nou allons y perdre.

« On annonce avec un empressement, que justifie complètement la haute réputation de M. de Balzac, la conquête qu'on vient de faire de ce rédacteur, qui passe, dit-elle, pour être *la Providence des Revues*. Oh! assurément, M. de Balzac n'est pour rien dans la publication de cet article. Toujours on les montre à ceux qu'ils concernent; mais celui-là, j'en suis sûr, M. de Balzac ne l'a pas vu, il ne l'a pas surtout écrit et corrigé de sa main.

« Cependant la nouvelle était vraie; M. de Balzac quittait la *Revue de Paris* par des motifs de dignité personnelle, semblables sans doute à ceux qui déjà l'avaient décidé à quitter une première fois ce recueil, lors de la publication interrompue de *Séraphita*.

« Dans cette circonstance, voyant que la fin du *Lys dans la Vallée* n'arrivait pas, que la dignité personnelle de M. de Balzac le forçait de quitter la *Revue de Paris*, nous avons pensé que notre dignité personnelle et notre intérêt, qui est bien aussi quelque chose, nous autorisaient suffisamment à actionner M. de Balzac devant les tribunaux. Nous l'actionnons donc, et nous lui disons : « D'abord, vous nous devez de l'argent, et il est ou doit être dans vos motifs de dignité personnelle de ne pas nous quitter ainsi avant de nous avoir payés. M. de Balzac répond à cela : Je vous offre cet argent. C'est fort bien, sans doute, mais nous demandons les *Mémoires d'une jeune Mariée*, la fin du *Lys dans la Vallée*.

« Il ne faut pas nous laisser ainsi au milieu d'une histoire. Le public soupire après la fin du *Lys dans la Vallée*. Vous nous avez laissés au moment le plus intéressant, vous nous causez le plus grave préjudice, voilà pourquoi nous demandons 10,000 francs; puis comme sanction indispensable, nous demandons encore 50 francs par chaque jour de retard. Cela donnera de l'activité au génie de M. Balzac, et lui fera trouver la fin du *Lys dans la Vallée*. Voilà la décision, messieurs, que nous attendons de votre justice. »

Me Boinvilliers, avocat de M. de Balzac, prend la parole en ces termes (1) :

(1) Nous donnons dans toute son intégrité le plaidoyer de l'avocat de M. Balzac; nous ne voulons rien dissimuler.

« Messieurs, il y a dans cette cause un côté sérieux, mais je comprends parfaitement que nos adversaires ne l'aient pas abordé.

« M. de Balzac se plaint d'un véritable abus de confiance commis à son préjudice : tel est le motif légitime des refus de M. de Balzac, et la cause des dommages-intérêts qu'il réclame. Aux termes des conventions faites entre les parties, M. de Balzac conservait la propriété de ses ouvrages ; la *Revue* n'en avait l'usage que pendant un temps limité, et seulement pour la *Revue* ou pour les collections de la *Revue*. »

Me Chaix-d'Est-Ange. — « Comment prouvez-vous l'existence de ces conventions ? »

Me Boinvilliers. — « Les conventions existent, et si on entend les dénier, nous les produirons.

« Eh bien ! messieurs, nos adversaires, au mépris de ces conventions, ont vendu à la *Revue étrangère*, journal qui se publie à Saint-Pétersbourg, le manuscrit du *Lys dans la Vallée*.

« Ils ont livré cet ouvrage à peine ébauché, le manuscrit incomplet, et destiné à subir de nombreuses modifications avant d'être livré au public.

« Deux mois avant que l'ouvrage parût à Paris, il était publié à Saint-Pétersbourg, et vous verrez, messieurs, en jetant un coup d'œil sur la *Revue étrangère*, que l'avidité de nos adversaires a violé à la fois la propriété de mon client et compromis en même temps la réputation de l'homme de lettres.

« C'était sans doute un motif *légitime* de cesser toute relation avec la *Revue*. »

Me Boinvilliers répond ensuite aux différens griefs des demandeurs.

« Quant à *Séraphita*, dit-il, la fin de l'ouvrage a été livrée et même composée ; mais le directeur de la *Revue* a déclaré qu'il trouvait le livre *mystique* peu amusant. M. de Balzac a sur-le-champ retiré l'ouvrage et payé de sa poche les frais de composition. Les *Mémoires d'une jeune Mariée* ont été remplacés, d'un commun accord, par le *Lys dans la Vallée*.

« Vous savez maintenant, messieurs, si nos adversaires ont bonne grace à se plaindre de nous ; vous savez ce que peuvent valoir, dans un tel procès, les plus agréables plaisanteries qu'il

soit possible d'imaginer sur les voyages de M. de Balzac en Piémont ; vous savez ce qu'il faut penser du refus de livrer *Séraphita,* et quel a été le motif trop réel du refus de livrer le *Lys dans la Vallée.*

« Mais vous ne savez pas encore, messieurs, à quoi s'expose quiconque se voit contraint de plaider contre des adversaires tels que les nôtres. Croiriez-vous que les journaux ont annoncé, il y a deux mois, que M. de Balzac avait été condamné, par vous, à payer 10,000 fr. de dommages-intérêts aux éditeurs de la *Revue* (1)?

« Puis, on ajoutait avec ce ton de mentor d'un homme qui, d'une position élevée, croit pouvoir donner des conseils à de simples hommes de lettres, qu'il fallait que M. de Balzac prît garde à lui, qu'une semblable conduite et de tels jugemens pouvaient nuire à sa réputation. Je réponds à mon tour : Que dire d'hommes qui ont spéculé sur notre pensée, contrairement à toutes les conventions, qui l'ont vendue informe et grossière, ce qui, pour un homme de lettres, est une grave atteinte portée à sa réputation? Vous sentirez, messieurs, la nécessité de protéger doublement M. de Balzac, et comme propriétaire et comme homme de lettres, contre des actes pleins de déloyauté, et qui, appréciés peut-être avec une juste sévérité, auraient pu être portés devant une autre juridiction. »

Me Chaix-d'Est-Ange a la parole pour répliquer.

« La cause a changé de face, elle est devenue grave et sérieuse dans la bouche de mon adversaire, elle y a pris toutes l'importance qu'elle peut recevoir et que je ne lui dénie pas. L'affaire devient en effet des plus graves, du moment où la bonne foi des parties est mise en jeu, du moment où les mots de loyauté et de probité ont été prononcés, où l'honneur d'une des parties doit souffrir par le résultat du procès. Voilà, messieurs, ce qu'il y a maintenant de sérieux dans l'affaire, voilà ce qui mérite votre attention. De vifs reproches sont articulés de part et d'autre, il faut donc peser la conduite de chacun. Ainsi, à entendre notre adversaire, nous avons commis un abus de confiance, ainsi nous avons violé les lois de l'honneur, et il

(1) Les journaux n'ont fait qu'annoncer un jugement par défaut.

se réservait de qualifier plus sévèrement encore notre conduite en disant que nous avions mérité peut-être de paraître devant une autre juridiction.

« Pourquoi cela ?

« Je ne parle ici d'abord que de la *Revue de Paris* depuis sa nouvelle direction; j'aurai plus tard l'occasion de dire ce que notre adversaire a fait sous les directions précédentes. Eh bien ! oui, M. de Balzac a donné le commencement de *Séraphita*. Il n'en a pas donné la fin, parce qu'il est dans les habitudes, dans le caractère, dans l'esprit de M. Balzac, de donner rarement la fin de ce qu'il fait. Mon adversaire a été induit en erreur, lorsqu'il a dit que c'étaient les éditeurs qui n'avaient pas voulu insérer cette fin, parce qu'ils la trouvaient mystique et peu amusaute. Si on eût tenu un pareil langage à M. de Balzac, il est certain qu'il n'aurait pas remis le pied dans le bureau de la *Revue de Paris*. Je suis donc forcé de le dire : « Cela n'est pas vrai. »

Me Boinvilliers, vivement.— « Comment ? »

Me Chaix-d'Est-Ange.— « Je dis à mon adversaire que son client l'a trompé ; M. de Balzac donne, au mois de juin 1834, le commencement de *Séraphita ;* puis il fait un voyage, et le roman reste suspendu. Il en donne la fin sans doute, mais à quelle époque? C'est ce qu'il est important de préciser. Après une année d'intervalle, il la porte en effet à l'imprimerie. Alors du moins les éditeurs pensaient être en possession de la fin de *Séraphita*.

« Mais non, c'était une erreur. A peine est-elle imprimée, qu'il la retire, qu'il y fait des corrections qui devront entraîner un temps et des frais considérables. Quinze mois se sont écoulés, l'article ne peut plus paraître. M. de Balzac a manqué a tous ses engagemens. A-t-il donc bien le droit, en présence de pareils faits, d'accuser les auteurs d'improbité ? Je laisse aux magistrats le soin d'apprécier où a été l'improbité dans cette première affaire; je dis affaire, car, il faut bien le dire, les œuvres de l'esprit, et de l'esprit le plus merveilleux même, je m'empresse de le concéder, sont des affaires entre les écrivains et les éditeurs.

« Cependant, comme je l'ai dit, M. de Balzac, au lieu de donner la fin de *Séraphita,* promet de livrer les *Mémoires*

d'une jeune Mariée; il ne les donne pas, et pourquoi? Voulez-vous, sur ce point, apprécier sa haute moralité? C'est que l'auteur de la *Physiologie du Mariage*, des *Contes drôlatiques*, de *la Fille aux yeux d'or*, cet homme si éminemment moral et si pur, trouve qu'il y aurait quelque chose de peu convenable à donner les *Mémoires d'une jeune Mariée.* Il n'a pas pensé que sa gravité et son importance lui permissent d'entrer dans de semblables détails qui promettaient un vif aliment à la curiosité publique. Il se refuse à donner cet ouvrage.

«Il promet, dit-on, il s'engage à remplacer les *Mémoires d'une jeune Mariée* par le *Lys dans la Vallée*. Ceci n'est pas vrai. Il avait, indépendamment du *Lys dans la Vallée*, promis les *Mémoires d'une jeune Mariée*, sur lesquels il avait reçu de l'argent à compte. Il avait promis en outre, et depuis, *le Lys dans Vallée*, sur lequel il avait encore reçu de l'argent. Il a donné trois numéros du *Lys dans la Vallée*, puis il s'est arrêté là, il n'a pas voulu continuer. Pourquoi cela? Est-ce par le motif qui l'a empêché de continuer *Séraphita?* Est-ce que sa manie de voyager, au milieu d'une œuvre imparfaite, l'a éloigné de Paris et l'a empêché de remplir des engagemens solennellement pris? Est-ce que sa dignité personnelle, sa haute moralité l'empêchent de continuer le *Lys dans la Vallée*, comme elles l'ont empêché de donner les *Mémoires d'une jeune Mariée?*

«Pas du tout : mais cette fois voici son prétexte : vous savez quelles sont les conditions ordinaires des conventions, qui interviennent entre les collaborateurs et les éditeurs d'une revue. Ces conditions, je n'ai jamais eu l'intention de les nier: je suis bien aise, au contraire, de les avoir fait préciser. M. de Balzac faisait, ou du moins promettait un article. Pendant trois mois cet article, s'il était livré, devenait la propriété de la *Revue de Paris*. Puis, après trois mois, l'auteur rentrait dans la propriété de son ouvrage. Je ne prétends pas examiner tout ce que peut souffrir *la dignité personnelle* de celui qui, changeant alors le titre de ces articles déjà vendus et livrés à la publicité, les livrait de nouveau au public et trouvait des gens assez complaisans pour acheter encore sous des titres nouveaux et comme œuvre nouvelle ces ouvrages déjà connus. Je me borne

à constater que c'est là le genre d'exploitation de M. Balzac, que c'est là son industrie. Il faut le reconnaître cependant, s'il a le droit d'en agir ainsi, de tirer de son œuvre tout le profit qu'il en peut tirer, il faut que l'éditeur qui paie à un prix si élevé cette jouissance momentanée tâche aussi de son côté de faire quelques bénéfices. Voici donc l'usage établi. Non-seulement il publie dans la *Revue* l'ouvrage acheté si cher, mais encore il l'utilise d'une autre façon.

« Il y a dans l'imprimerie ce qu'on appelle les bonnes feuilles : c'est le premier tirage. L'usage constant est de livrer ces bonnes feuilles aux revues étrangères. Ceci, vous le comprenez, ne fait aucun tort à l'auteur ; en effet, chaque revue étrangère a le droit de s'emparer de l'article quand il a paru en France, l'auteur n'a aucun moyen de s'y opposer. Voici donc ce qu'on fait : on calcule la durée du trajet, on se dit : *Le Lys dans la Vallée* paraîtra dans huit jours à Paris. Voici les bonnes feuilles, je vous les envoie à Saint-Pétersbourg, par exemple, où elles ne pourront être réimprimées que dans quinze jours. Elles paraîtront alors huit jours après qu'elles auront paru à Paris, mais aussi huit jours plus tôt qu'elles n'auraient paru si on avait attendu l'arrivée de la *Revue de Paris* à Saint-Pétersbourg. Cela se fait constamment, sans avoir jamais excité la moindre réclamation de la part des auteurs. Jamais ils n'ont élevé la prétention de partager les petits bénéfices que font ainsi les éditeurs de revues.

« Qu'est-il arrivé ? Une chose toute simple : M. de Balzac avait promis *le Lys dans la Vallée* pour les premiers jours d'octobre. C'était une chose notoire et annoncée à l'imprimerie : tout le monde le déclare. Les premiers numéros sont imprimés, les bonnes feuilles sont prêtes, *le Lys dans la Vallée* va paraître, les bonnes feuilles sont envoyées à Saint-Pétersbourg. Cependant M. de Balzac, qui use avec raison du précepte d'Horace et de Boileau, et qui souvent remet son œuvre sur le métier, vient relire ses feuilles et les emporte au moment où elles allaient être mises sous presse. Il force l'éditeur de la *Revue* à composer en toute hâte un numéro, à y jeter je ne sais quels articles, alors qu'il devait offrir à l'empressement du public les admirables compositions que vous savez.

« Les bonnes feuilles étaient parties, et de là vient que l'un

des numéros a paru à Saint-Pétersbourg avant de paraître à Paris. Eh bien ! parlons loyalement. En quoi cela vous importe-t-il ? Si des dommages-intérêts sont dus à votre amour-propre, est-ce par notre fait que cela a eu lieu ? Est-ce notre faute à nous, si, après avoir livré *le Lys dans la Vallée* le 1er octobre, vous avez pensé que vous n'aviez donné qu'une œuvre informe, indigne de vous, tandis que nous, au contraire, nous avions dû penser que vous ne nous aviez rien livré qui fût au-dessous de votre talent, de votre grande réputation ?

« Voilà donc le seul reproche, le seul prétexte de M. de Balzac, voilà pourquoi il nous accuse hautement d'un manque de foi. La Revue de Saint-Pétersbourg a publié quelques chapitres du *Lys dans la Vallée* avant la *Revue de Paris*. Il n'y a pas autre chose dans sa cause.

« Nous avons formé, nous, une demande en dommages-intérêts contre M. de Balzac, et nous l'avons fondée sur la violation flagrante de ses promesses.

« Je voudrais, messieurs, pour vous prouver combien le préjudice a été grand, vous montrer combien l'œuvre était importante, combien elle devait exciter au plus haut point la curiosité publique. M. de Balzac, dans une espèce de préface qui commence par cette épigraphe : *Il est des anges solitaires*, dit d'abord que *le Lys dans la Vallée est le plus considérable de ses ouvrages*. Vous concevez tout de suite combien a dû être grand le désappointement des lecteurs. Le lecteur est bien averti; il devra donner toute son attention, car voilà *l'ouvrage le plus considérable* d'un *grand* écrivain !

« Mais d'abord de quoi s'agit-il? Pourquoi ce livre, et quel en est le but? L'auteur nous l'apprend : il veut faire la peinture des *pâtimens* (prenez garde, messieurs, je lis bien, il y a PATIMENS), *subis en silence par les ames dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent!*

« L'auteur va donc vous représenter les premières années d'un pauvre enfant abondonné qui va à l'école *sans avoir rien dans son panier*.

« *Ses camarades douanaient ce panier et n'y trouvaient*

que des fromages d'un liard. Cependant, au milieu de cet isolement, *je ne sais quelle extase faisait éclore en lui des songes inénarrables, écrivait dans sa tête* (dans sa tête de cinq ans!) *un livre où il pouvait lire ce qu'il devait exprimer, et mettait sur ses lèvres le charbon de l'improvisateur.* Il appelle cela un *charbon,* mon Dieu! (Long éclat de rire.)

Sorti enfin de l'école, l'enfant dont je voudrais à grands traits vous esquisser l'histoire en empruntant à l'auteur, je veux que tout le monde le sache et le retienne, en lui empruntant ses propres expressions, l'enfant arrive à Paris et est jeté chez M. Lepître, dans une pension que nous avons tous connue. Là encore il était malheureux. Il ignorait *les blandices de la buvette, il ignorait le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal, car le Palais-Royal et lui furent deux..., deux asymptotes* (oui il y a bien *asymptotes*), *dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer.*

« Pourtant sa famille qui *subodorait* déjà les Bourbons, faisait tout pour avancer son frère aîné tandis que lui se jetait *désespérément* dans la bibliothèque de son père. Mais voilà qu'un grand événement se prépare pour lui. Il va au bal et paraît habillé de neuf *devant la Touraine assemblée.* Hélas! c'était la première fois qu'il voyait une telle fête. Étourdi par les bruits du bal, ébloui par l'éclat des lustres, *enivré par un parfum de femmes qui brilla dans son ame comme y brilla depuis la poésie orientale,* il regarde *sa voisine.* Tout ce qu'il voit.... mon Dieu! tout ce qu'il voit? je pourrais vous le dire, mais...... Enfin tout à coup, éperdu, au milieu même du bal, le voilà qui *se plonge dans le dos* de cette femme, dans *ce dos d'amour,* comme il l'appelle, *en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula* sa tête. Puis alors, il a honte de lui, il reste *tout hébêté, savourant le quartier de pomme qu'il venait de dévorer.... Un quartier de pomme!* et il y tient, le grand auteur! car, plus loin il ajoute en disant les charmes de cette liaison qui, ainsi commencée, se continuait : « *Je cherchai le silence de la nuit et la chaleur du soleil afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu.* »

« Vous comprenez, messieurs, tout ce qu'il y a de dramatique dans une pareille situation; vous sentez combien est puissant l'intérêt qui s'attache à ces récits que je suis forcé d'ana-

lyser devant vous avant de vous faire comprendre toute l'étendue du préjudice que nous avons éprouvé.

« Cette situation pourtant se continue et chaque instant y jette un intérêt nouveau. Comment ne pas être ému en écoutant les paroles échangées entre cette femme et le héros du roman ?

« — *Nous nous touchons par tant de points ; n'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, dont les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson en produisant de grands retentissemens intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe des choses. Mettez-les dans un milieu où tout est dissonance, ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des ames affectées par la même maladie et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal; un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accens qui se perdent dans le silence ! espèce de contraction terrible d'une ame qui se révolte contre l'inutilité du néant ! Jeux accablans dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrens, il en résulte d'horribles affaiblissemens, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs ?* »

« Voilà ce qu'il lui disait, et la jeune femme, tressaillant à ces paroles *échevelées*, lui répondait : *Comment, si jeune, savez-vous ces choses?...* Puis cette passion croissant de jour en jour, *dans mes rêves*, dit-il, *la voix devint je ne sais quoi de palpable, une atmosphère qui m'enveloppa de lumières et de parfums, une mélodie qui émoussa, dul-*

cifia mes pores; me caressa l'esprit. Et pouvait-il en être autrement, messieurs? Car songez-y, sa façon de dire *les terminaisons en I faisait croire à quelque chant d'oiseau. Le CH, prononcé par elle, était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les T, accusait le despotisme du cœur.* (On rit.)

« Je vous le demande, messieurs, est-il possible de résister à tant de séductions, et quel homme n'aurait succombé à cette harmonie? Aussi lisez le livre et voyez le malheureux s'étendre, *comme une plante grimpante, dans la belle ame où s'ouvrait pour lui le monde enchanteur des sentimens partagés,* tandis que la comtesse (car elle est comtesse, messieurs) *l'enveloppa dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel.*

« Voilà l'analyse du livre... Eh quoi! on nous laisse là. C'est là que nous en sommes, là que nous restons. Mais que deviendront la comtesse et ce monsieur dont j'ignore le nom? Comment cela finira-t-il? Comment va-t-elle faire pour allier ses devoirs avec sa passion? Celui-ci, à force de s'étendre comme une plante grimpante; celle-là, à force de l'envelopper dans ses blanches draperies, ont-ils.... voyons? ont-ils?... Ah! que je voudrais bien parler comme écrit M. de Balzac, et trouver le secret de ce langage, que personne ne comprend, pour exprimer ici ce que je n'ose pas dire. Enfin, enfin, nous laisser là, dans cette incertitude, c'est la plus cruelle déception. Il faut en sortir, et que nos lecteurs impatiens sachent bien, si après avoir mangé le quartier de pomme, il a mangé la pomme tout entière. Je ne crains pas de le dire, ce silence est un malheur public, et tout le monde y perd, et tout le monde en gémit; les directeurs de la *Revue*, forcés ainsi de manquer à leur promesse, ses lecteurs, tourmentés d'une si vive inquiétude, l'Académie, enfin, déjà si redevable au premier des Balzac, et qu'un tel ouvrage enrichissait de tant de mots nouveaux.

« Cependant vous avez dit que nous étions des violateurs de la propriété: vous n'avez pas craint d'ajouter que nous avions abusé de votre bonne foi; ainsi vient se jeter entre nous une question de moralité importante pour toutes les parties et devant laquelle il nous est impossible de reculer. En effet, messieurs, si dans une question de dommages-intérêts les juges

cherchent à connaître l'étendue du préjudice causé, leur appréciation s'appuie encore sur une autre base; ils examinent la moralité du fait dont on se plaint, et pour fixer la quotité des dommages-intérêts qu'ils accordent, ils veulent savoir si le fait est simplement le résultat de l'erreur, ou indique au contraire les calculs de la mauvaise foi. Voyons donc, puisque nous y sommes forcés, si M. de Balzac est dans une position favorable, et si après avoir manqué à ses engagemens, il peut invoquer sa bonne foi. Sans doute, s'il est l'homme qu'on vous a représenté toujours exact à remplir ses engagemens, n'y manquant jamais, oh! vous vous montrerez faciles pour lui; mais si c'est là la spéculation habituelle de M. de Balzac, s'il a pour habitude constante de manquer à sa parole, si c'est pour gagner de l'argent qu'il y manque, s'il n'a pas d'autres principes de *dignité personnelle* dans sa conduite, c'est alors qu'il faudra renvoyer à l'adversaire les expressions qu'il a employées contre nous.

« Voyons donc sa conduite habituelle. Je sais que les gens de lettres, ceux qui disposent de l'opinion publique, sont les apôtres, les prêtres de la presse, ainsi qu'on vient de les nommer. C'est à eux qu'est confiée une sorte d'enseignement public dont ils sont responsables envers la société. Ainsi ils doivent rappeler aux règles du devoir ceux qui seraient tentés de s'en écarter. C'est pour eux une belle et sainte mission. Voilà celle que M. de Balzac, dans la supériorité de son esprit et de son talent, doit avoir à cœur de remplir, non en salissant l'espèce humaine comme dans *la Physiologie du mariage*, mais en rappelant les saines maximes de la morale et en les enseignant par de bons exemples. Voilà la mission imposée à ceux qui sont les organes de la presse et qui se chargent d'instruire les autres.

« Cette mission, M. de Balzac l'a-t-il remplie? Vous en jugerez, messieurs; vous jugerez quels sont les favorables antécédens qu'il peut invoquer pour se concilier la bienveillance du tribunal.

« Quoi! c'est pour lui, pour M. de Balzac, qu'avec tant d'assurance on a fait appel à tous les sentimens d'honneur et de loyauté? Mais n'avez-vous donc interrogé personne? Mais avez-vous donc entièrement fermé vos yeux à la lumière? Et vous

seul ici ignorez-vous ce qu'il a fait tant de fois? Ce qu'il a fait à l'égard des nouveaux directeurs de la *Revue*, il l'a fait à l'égard de M. Pichot, son ancien directeur. Il lui avait promis un ouvrage intitulé l'*Histoire des Treize*. Comme aujourd'hui il a donné le commencement, il a refusé la fin. Voici une lettre qui le constate.

« Paris, 16 mars 1836.

« MONSIEUR,

« En réponse à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, je dois déclarer qu'en effet M. de Balzac, après avoir inséré la première partie des articles intitulés : *Histoire des Treize* dans la *Revue de Paris*, que je dirigeais alors, en vendit la suite à un autre recueil. M. de Balzac a prétendu depuis qu'il n'avait discontinué sa collaboration que par des motifs de dignité personnelle. Mais sa dignité lui paraissait si peu compromise, qu'il ne me laissa pas ignorer que la *Revue de Paris*, dont il se disait poliment l'obligé, aurait toujours la préférence en lui accordant l'augmentation du prix qui lui était offerte ailleurs. J'aurais peut-être, je l'avoue, subi la loi de son talent et contribué aux enchères, si je n'avais cru la dignité de la *Revue* tout aussi intéressée à la question que la dignité de M. de Balzac.

« Agréez, etc.

« AMÉDÉE PICHOT. »

« Voilà donc ce qu'il a fait pour l'*Histoire des Treize*.

« Ainsi la spéculation habituelle de M. Balzac est bien prouvée. Il promet à un éditeur une histoire, il lui en donne en effet le commencement; lorsqu'il le voit bien engagé, il va le trouver: — On m'offre tant à une autre feuille, lui dit-il; voulez-vous me donner ce prix? — Non : eh bien! je vais ailleurs. — Il va trouver un autre éditeur et lui dit : Je vous apporte mille abonnés, d'abord parce que je m'appelle de Balzac, et ensuite parce que j'ai donné le commencement d'un ouvrage à un autre recueil. Le public attend la fin, les abonnés vont nécessairement venir à vous. — Tel est son langage et voilà ce que prouve sa conduite habituelle.

« Ainsi, cette *Histoire des Treize*, dont le commencement avait été donné à la *Revue de Paris*, a été portée à l'*Écho de la Jeune France*. A l'*Écho de la Jeune France*, M. de Balzac a-t-il tenu sa promesse, rempli son engagement ? Du tout ; il lui a donné, non pas un commencement, mais un milieu, et l'a laissé là avec un seul chapitre, refusant de livrer la fin de la nouvelle, à moins qu'on ne le payât au-delà du prix convenu. Voici une sommation par huissier qui lui fut adressée par le directeur de l'*Écho de la Jeune France*, M. Forfellier.

« Ce n'est pas tout : il y a sans doute, dans la vie littéraire de M. de Balzac, beaucoup de faits que nous ignorons ou que je néglige. En voici encore un cependant qu'il faut vous signaler :

« M. de Balzac a été à l'*Europe littéraire*, il a promis des articles. Il a donné le commencement et n'a pas voulu donner la fin. Voici une lettre de M. Capo de Feuillide qui, comme vous le savez, est un homme de lettres distingué. Nous en aurions beaucoup d'autres, sans doute, si nous nous étions mis à la piste de toutes les spéculations littéraires de M. de Balzac. »

Me Boinvilliers. — « Vous avez pris toutes vos mesures, je pense. »

Me Chaix-d'Est-Ange. — « Oui, voilà assez de preuves, ne le pensez-vous pas ? Cela montre assez comment M. de Balzac tient ses promesses. Je trouve, comme mon adversaire, que c'est bien suffisant. Voici la lettre de M. de Feuillide :

« Vous me demandez pour quelle cause M. de Balzac ne donna pas à l'*Europe littéraire*, quand j'en étais le rédacteur en chef propriétaire, la suite d'*Eugénie Grandet*, dont il nous avait donné le premier paragraphe ; je suis en mesure de vous satisfaire, d'autant plus qu'en cela l'*Europe littéraire* n'a éprouvé que ce que bien d'autres recueils ont éprouvé avant et depuis. M. de Balzac avait touché une très forte somme en avance (1, 200 fr., je crois... ; oui, 1, 200 fr.), et il nous donna la *Théorie de la démarche* d'abord. Mais cette *Théorie* était fort loin d'avoir libéré l'auteur envers nous.

« *Eugénie Grandet* fut annoncée, et il en parut le premier chapitre. Ce chapitre paru, M. de Balzac voyage je ne sais où : par exemple... à Clichy ou en Savoie, comme il lui arrive sou-

vent. Un sien parent ou ami nous vient un jour, qui nous dit que M. de Balzac exigeait, pour nous donner la continuation d'*Eugénie Grandet*, l'énorme somme de 2,000 fr., avant même que nous eussions une ligne de cette suite. Quelque beau que soit devenu le sujet d'*Eugénie Grandet*, nous trouvâmes que c'était le payer cher, surtout si l'on veut bien considérer que, par les frais de remaniemens, les corrections chez l'imprimeur, la nouvelle de M. de Balzac se serait montée à 4, 000 fr. au moins.

« Notez encore que le prix de 2,000 fr. était le double de celui que nous aurions dû à M. de Balzac, en suivant le traité verbal fait avec lui pour le prix de ses œuvres. Cette manière de nous demander de l'argent nous déplut.

« Nous n'eûmes donc pas la suite d'*Eugénie Grandet*, dont nous avions le premier chapitre... fort bien payé, ma foi !

« Faites l'usage que vous voudrez de ma lettre, qui dit toute la vérité.

« A vous d'estime et d'amitié.

« Signé : Feuillide. »

« Ce qui s'est fait vis-à-vis de M. Pichot, de M. Feuillide, de M. Forfellier, ce qui s'est fait pour *Eugénie Grandet*, pour *Séraphita,* pour *le Lys dans la Vallée,* et deux fois pour l'*Histoire des Treize*, s'est fait aussi, dit-on, l'égard de M. Mame, libraire.

« Voilà donc la conduite que M. de Balzac a toujours tenue, et ce n'est pas parce que la *Revue de Saint-Pétersbourg* a publié un de ses articles, c'est parce qu'il a cédé à ses habitudes constantes qu'il a quitté une fois encore la *Revue de Paris ;* ce n'est pas pour venger sa dignité personnelle, c'est pour soutenir les enchères et continuer sa spéculation.

« Messieurs, mon adversaire m'a adressé le reproche d'avoir traité peu sérieusement cette cause; ce repoche, je le mérite, je l'accepte; oui, je l'avoue, j'avais d'abord tourné en plaisanterie cette affaire. Je n'avais pas voulu recourir à ces expressions injurieuses qui nous ont été prodiguées ; je ne voulais pas qu'un homme de lettres célèbre sortît de ces débats avec une tache imprimée sur le front. Et tous ceux qui m'entendent

me rendront la justice de reconnaître que c'est à la suite des plus violentes provocations, que j'ai, à mon tour, attaqué la conduite et les habitudes de M. de Balzac.

« Qu'il ne vienne donc plus nous taxer de mauvaise foi et d'abus de confiance, celui qui après avoir vendu et chèrement vendu ses œuvres à l'aide des moyens que je viens de vous signaler, les revend ensuite en les baptisant d'un nouveau nom. Ah! ne parlez plus si haut d'un vil lucre! Ne méprisez pas aujourd'hui à ce point ce vil métal, que vous recherchez par tous moyens! Ne parlez pas de foi violée, d'engagemens méconnus, alors que j'ai été forcé de vous rappeler vos paroles violées et vos promesses qui n'ont pas été tenues. C'est vous qui m'avez obligé à entrer, bien malgré moi, dans ces détails, au risque des compromettre votre réputation, mais forcé que j'étais de défendre la réputation d'hommes honorables, que vous avez attaqués avec autant de violence que d'injustice. »

Cette réplique, si littéraire et si piquante, a produit sur l'auditoire nombreux une impression très vive.

Me Boinvilliers. — « La prose de M. de Balzac a fourni à mon adversaire sa réplique presque tout entière.

« Ces citations son venues là, qu'on me permette de le dire, on ne sait pourquoi. Mon adversaire a-t-il voulu s'amuser aux dépens de sa cause? Était-ce bien à vous qu'on s'adressait dans ce moment, ou plutôt tout cela n'était-il pas préparé à l'avance comme une satisfaction désespérée qu'on se donne quelquefois dans un mauvais procès?

« Mon honorable confrère n'est-il pas ici, à son insu, venu en aide aux petites haines des entrepreneurs de littérature, et ne fallait-il pas, par tous les moyens possibles, chercher à jeter du ridicule sur les productions qui n'appartiennent plus à la *Revue?* Ne voulait-on pas, le procès dût-il en souffrir, attaquer l'homme de lettres, désormais ennemi ou rival?

« Quant à moi, qui défends le procès de M. de Balzac et non sa prose, j'ai fini sur ce point. Vous apprécierez ces choses, mais vous avez entendu la lecture de ces lettres complaisantes dans lesquelles des amis de MM. les éditeurs de la *Revue* sont venus dire que M. de Balzac avait coutume de refuser la fin des articles dont il donnait le commencement. Vous savez, messieurs, ce que de telles lettres peuvent valoir en justice.

Et d'ailleurs, ces lettres sont-elles de nature à changer en quoi que ce soit le caractère des faits que nous reprochons à nos adversaires? Et quant à cette sentence arbitrale dont mon confrère vous a parlé sans la connaître, la voici, vous la lirez vous-mêmes, et vous verrez comment elle repousse des calomnies qui n'ont pas même ici le mérite de la nouveauté.

« Nos adversaires ont-ils ou non abusé de notre confiance, vendu la propriété qui ne leur appartenait pas, trahi par l'appât d'un vil lucre la communication intime d'un manuscrit ébauché? Telle est la question du procès. Sur ce point, nos adversaires ne nient pas le fait; ils l'eussent nié en vain d'ailleurs, car le fait a été par eux avoué devant quatre personnes dignes de foi.

« Vous serez donc sévères, messieurs. Vous prononcerez la condamnation demandée par M. de Balzac, condamnation que la conduite de nos adversaires a rendue indispensable, et dont leur langage à l'audience vous fera sentir davantage la nécessité. »

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

MM. les Directeurs de la *Revue de Paris*, nous demandant s'il n'a pas toujours été dans l'usage entre nous de tolérer la communication des bonnes feuilles de nos articles à la *Revue étrangère* de Saint-Pétersbourg, dans le but de combattre les contrefaçons belges et allemandes, nous nous faisons un devoir de déclarer que nous n'avons jamais pu songer à refuser notre assentiment à une communication qui sert la *Revue*, sans porter préjudice à nos intérêts.

Paris, le 26 mai 1836.

ALEX. DUMAS. LÉON GOZLAN.
ROGER DE BEAUVOIR.
FRÉDÉRIC SOULIÉ. E. SUE.
MÉRY.

Je dis plus, — c'est tout-à-fait le droit de la *Revue*. La contrefaçon, cette ruine de la littérature moderne, étant malheureusement dans le *droit des gens*, quoi de plus juste que de se contrefaire soi-même? Ainsi fait la *Revue* quand elle peut.

JULES JANIN.

Non-seulement je regarde cette faculté de communiquer nos feuilles aux Revues étrangères comme un droit concédé par nous à la *Revue de Paris*, qui, sous les directions successives de M. Véron, de M. Pichot, et sous la direction actuelle, a rendre tant de services aux gens de lettres; mais je pense que c'est le moyen le plus puissant d'attaquer la contrefaçon belge, qui nuit tant aux intérêts des gens de lettres en France. Une évidente mauvaise foi peut seule élever un différend à ce sujet.

A. LOÈVE-VEIMAR.

LETTRE

A M. NISARD.

Monsieur.

Il y a bien peu de critiques qui vaillent la peine qu'on accepte ce qu'elles ont de louanger, ou qu'on rétorque ce qu'elles ont d'erroné. Si je reçois avec reconnaissance ce que la vôtre a de bienveillant, et si j'essaie de combattre ce qu'elle a de sévère, c'est que j'y trouve, en même temps que le talent et la lumière, un grand fonds de tolérance et de bonne foi.

S'il ne s'agissait pour moi que de vanité satisfaite, je n'aurais que des remercimens à vous offrir, car vous accordez à la partie imaginative de mes contes beaucoup plus d'éloges qu'elle n'en mérite. Mais plus je suis touché de votre suffrage, plus il m'est impossible d'accepter votre blâme à certains égards, et c'est pour m'en disculper que je commets (bien malgré moi, et contrairement à mes habitudes), l'impertinence de parler de moi à quelqu'un dont je n'ai pas l'honneur d'être connu.

Vous dites, monsieur, que la haine du mariage est le but de tous mes livres. Permettez-moi d'en excepter quatre ou cinq, entre autres *Lélia,* que vous mettez au nombre de mes plaidoyers contre l'institution sociale, et où je ne sache pas qu'il en soit dit un mot. *Lélia* pourrait aussi répondre, entre tous

mes essais, au reproche que vous m'adressez, de vouloir réhabiliter *l'égoïsme des sens*, et de faire la *métaphysique de la matière; Indiana* ne m'a pas semblé non plus, lorsque je l'écrivais, pouvoir être une apologie de l'adultère. Je crois que dans ce roman (où il n'y a pas d'adultère commis, s'il m'en souvient bien), *l'amant* (*ce roi de mes livres*, comme vous l'appelez spirituellement) a un pire rôle que le mari. *Le Secrétaire intime* a pour sujet (si je ne me trompe pas absolument sur mes intentions) les douceurs de la fidélité conjugale. *André* n'est ni *contre* le mariage, ni *pour* l'amour adultère. *Simon* se termine par l'hyménée, ni plus ni moins qu'un conte de Perrault, ou de Mme d'Aulnoy; et enfin dans *Valentine*, dont le dénouement n'est ni neuf ni habile j'en conviens, la vieille fatalité intervient pour empêcher la femme adultère de jouir, par un second mariage, d'un bonheur qu'elle n'a pas su attendre. Dans *Leoni*, la question du mariage n'est pas plus en jeu que dans *Manon Lescaut*, dont j'ai essayé, dans un but tout artistique, de faire une sorte de pendant, et où certes, l'amour effréné pour un indigne objet, la servitude qu'un être corrompu dans sa force impose à un être aveugle dans sa faiblesse, n'est pas présenté dans ses résultats sous des couleurs plus engageantes que dans le roman inimitable de l'abbé Prévost. Reste donc *Jacques*, le seul qui ait été assez heureux, je crois, pour obtenir de vous quelque attention, et c'est à coup sûr plus qu'aucune production de moi ne mérite encore de la part d'un homme grave.

Il est bien possible qu'en effet *Jacques* prouve tout ce que vous y avez trouvé d'hostile à l'ordre domestique. Il est vrai qu'on y a trouvé tout le contraire aussi, et que l'on a pu avoir également raison. Quand un livre, si futile qu'il soit, ne prouve pas clairement, uniquement, sans contestation et sans réplique, ce qu'il veut prouver, c'est la faute du livre, mais non pas toujours celle de l'auteur. Comme artiste, il a péché grossièrement; sa main sans expérience et sans mesure a trompé sa pensée; mais comme homme, il n'a pas eu l'intention de mystifier le public, ou d'altérer les principes de l'éternelle vérité.

On raconte à Florence et à Milan beaucoup d'anecdotes vraies ou fausses sur l'immortel Benvenuto Cellini. On m'a dit qu'il lui arrivait souvent d'entreprendre un vase et d'en dessiner la

forme et les proportions avec soin. Mais quand il en était à l'exécution, il lui arrivait de se passionner si singulièrement pour certaine figure, ou pour certain feston, qu'il se laissait entraîner à grandir l'une pour la poétiser, et à déplacer l'autre pour lui donner une courbe plus gracieuse. Alors emporté par l'amour du détail, il oubliait l'œuvre pour l'ornement, et s'apercevant trop tard de l'impossibilité de revenir à son premier dessein, au lieu d'une coupe qu'il avait commencée, il produisait un trépied; au lieu d'une aiguière, une lampe; au lieu d'un Christ une poignée d'épée. Ainsi en se contentant lui-même, il mécontentait ceux à qui son travail était destiné.

Tant que Cellini fut dans la force de son génie, cet emportement fut une qualité de plus; chaque œuvre de sa main fut complet et irréprochable dans son genre; mais quand la persécution, le désordre de sa vie, le cachot, les voyages et la misère l'eurent éprouvé, sa main moins ferme, et son inspiration moins prompte, produisirent des ouvrages d'un fini merveilleux dans les détails, et d'une maladresse inconcevable dans l'ensemble. La coupe, le trépied, l'aiguière et la poignée d'épée se rencontrèrent dans son cerveau, se firent la guerre, se réunirent, et enfin trouvèrent place tous ensemble dans des compositions sans forme et sans usage, comme sans logique et sans unité. Ce que l'on attribue au grand Benvenuto, dans la décrépitude de son génie, arrive tous les jours au talent incomplet qui n'a pas encore atteint sa virilité, et qui, peut-être, hélas! ne sortira jamais de son enfance. C'est ce qui m'est arrivé en écrivant *Jacques;* et, sans doute, tous mes autres, récits se ressentent de cette hâte d'ouvrier ardent et malhabile qui se complaît à la fantaisie du moment, et qui manque le but à force de s'amuser aux moyens.

Ce n'est donc pas au lecteur, qui m'a si favorablement et si durement jugé, que j'en appelle de ses propres arrêts. C'est à l'artiste dont le talent a eu sans doute aussi ses jours de jeunesse et ses heures de tentation. Celui-là devrait être très retenu en fait de conclusions, et savoir que ce qu'il y a de plus difficile au monde, ce que l'on peut appeler le triomphe et le couronnement de la volonté, c'est de dire ce qu'on veut dire, et de faire ce qu'on veut faire.

C'était donc bien plus à la *main-d'œuvre* qu'à l'intention

que vous eussiez dû vous en prendre de ce qui blesse la raison dans mes livres. Il ne fallait peut-être pas m'attribuer aussi résolument un but anti-social ; il ne fallait certainement pas non plus me croire aussi ingénieux, aussi savant et aussi ferme dans mon procédé de fabrication. En un mot, le talent est peut-être beaucoup au-dessous, et la conscience beaucoup au-dessus de ce que vous avez imaginé de moi. La vie des trois quarts des artistes se consume à produire les parties incomplètes d'un tout, qui reste et meurt à jamais enfoui dans le sanctuaire de leur pensée.

Ce que j'accepte pour complètement vrai dans votre jugement, le voici :

« La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a été le but des ouvrages de George Sand. »

Oui, monsieur, la ruine des *maris*, tel eût été l'objet de mon ambition, si je me fusse senti la force d'être un *réformateur*. Mais si j'ai mal réussi à me faire comprendre, c'est que je n'ai pas eu cette force, et qu'il y a en moi plus de la nature du poète que de celle du législateur. Vous voudrez bien faire droit, j'espère, à cette humble réclamation.

Je m'imaginais toutefois que le roman est comme la comédie, une école de mœurs, où les *abus*, les *ridicules*, les *préjugés* et les *vices* du temps, sont le domaine d'une censure susceptible de prendre toutes les formes. Il m'est arrivé souvent d'écrire *lois sociales* à la place des mots italiques ci-dessus, et je n'ai pas songé un seul instant qu'il y eût du danger à le faire. Qui pouvait me supposer l'intention de refaire les lois du pays? En vérité, j'ai été bien étonné lorsque quelques saints-simoniens, philantropes consciencieux, chercheurs estimables et sincères de la vérité, m'ont demandé ce que je mettrais à la place des *maris ;* je leur ai répondu naïvement que c'était le *mariage*. De même qu'à la place des prêtres, qui ont tant compromis la religion, je crois que c'est la religion qu'il faut mettre.

Il est vrai que j'ai peut-être fait une grande faute contre le langage, lorsque parlant des *abus*, des *ridicules*, des *préjugés* et des *vices* de la société, je me suis exprimé collectivement, et que j'ai dit la *société*. J'ai eu tort de dire souvent le *mariage*, au lieu des *personnes mariées*. Tous ceux qui me connaissent peu ou prou ne s'y sont pas mépris, parce qu'ils savent que je

n'ai jamais songé à refaire la charte constitutionnelle. Je pensais que le public s'occuperait si peu de mon individu, qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'incriminer l'emploi des mots, et d'exercer sur la vie d'un pauvre poète, jusqu'au fond de sa mansarde, une sorte d'inquisition, pour le forcer à justifier ses actions, ses pensées et ses croyances ; à décliner le sens exact d'expressions plus ou moins vagues, mais toujours placées peut-être de manière à s'expliquer de soi-même. Il est possible que le public n'ait pas eu en cela un rôle bien grave, et que la partie virile, soi-disant outragée, se soit livrée à un peu de commérage puéril sur un sujet peu digne d'un si triste honneur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai eu tort de n'être pas parfaitement clair, précis, logique et correct. Hélas ! monsieur ! je me reproche tous les jours un tort bien grave, c'est de n'être ni Bossuet, ni Montesquieu, mais je n'ai pas trop l'espoir de m'en corriger, je vous le confesse.

Un autre reproche sérieux que vous m'adressez est celui-ci : « Il serait peut-être plus héroïque à qui n'a pas eu le bon lot, de ne pas scandaliser le monde avec son malheur en faisant d'un cas privé une question sociale, etc. »

Tout ce paragraphe est noblement pensé et noblement écrit. Ce n'est pas le sentiment exprimé là qui me trouvera rebelle. Je mets la patience et l'abnégation au-dessus de tout, et je ne réponds rien à ce qui peut me concerner personnellement dans ce reproche. Si j'écrivais à un prêtre, peut-être le récit d'une confession générale entraînerait-il victorieusement l'absolution en même temps que la réprimande et la pénitence. Mais il n'y a encore eu que Jean-Jacques qui ait eu le droit de se confesser en public : je répondrai donc d'une manière générale.

Il me semble qu'il y a beaucoup de prétention à la patience et à l'abnégation dans le monde. Il me semble (je ne sais si je me trompe) que nous ne vivons pas dans un siècle d'indépendance et d'orgueil illimité ; je ne vois pas que les hommes aient, dans ce temps-ci, un bien vif sentiment de leur dignité, et qu'il faille les engager à plier les deux genoux un peu plus bas qu'ils ne le font devant des considérations et des intérêts qui ne sont ni la religion, ni la morale, ni l'ordre, ni la vertu. — Par la même raison, je ne vois pas que les femmes de ces hommes-là

se rapprochent trop du courage des mères spartiates, ou de la fierté patriotique des dames romaines.

Je ne sais enfin si j'ai la vue trouble, mais je crois voir qu'on a fait un grand abus du *silence* au moyen duquel on *échappe aux crises violentes* du mariage, aux *désordres* (il faudrait plutôt dire aux *calamités*) de la *séparation.* Dans les siècles de foi, dans le temps où l'on adorait le Christ, l'abnégation et la patience étaient les vertus qu'il fallait recommander par-dessus tout à des femmes récemment sorties des autels druidiques, du bivouac sanglant et du conseil de guerre où leurs époux les avaient peut-être un peu trop laissées s'immiscer. Mais aujourd'hui que nos mœurs n'ont plus guère de rapport, que je sache, avec les forêts de la Germanie, surtout depuis que la régence et le directoire ont enseigné aux femmes le secret de vivre en très bonne intelligence avec leurs époux, j'ai pu penser que si une sorte de moralité était nécessaire à des contes frivoles, on pourrait bien adopter celle-ci : « Le scandale et le désordre des femmes est *très souvent* provoqué par la férocité ou l'infamie des hommes; » ou celle-ci : « Le mensonge n'est pas la vertu, la lâcheté n'est pas l'abnégation ; » ou bien encore celle-ci : « Un mari qui méprise ses devoirs de gaieté de cœur, en jurant, riant et buvant, *est quelquefois* moins excusable que la femme qui trahit les siens en pleurant, en souffrant et en expiant. »

Pour en finir avec l'adhésion complète que je donne à vos décisions, je vous dirai qu'en effet cet amour que j'*édifie* et que je couronne sur les ruines de l'*infâme,* est mon utopie, mon rêve, ma poésie. Cet amour est grand, noble, beau, volontaire, éternel; mais cet amour, c'est le mariage tel que l'a fait Jésus, tel que l'a expliqué saint Paul; tel encore, si vous voulez, que le chapitre VI du titre V du code civil en exprime les devoirs réciproques. Celui-là, je le demande à la société, comme une innovation ou comme une institution perdue dans la nuit des temps, qu'il serait bien opportun de faire revivre, de tirer de la poussière des siècles et de la fange des habitudes, si l'on veut voir succéder la véritable fidélité conjugale, le véritable repos, et la véritable sainteté de la famille, à l'espèce de contrat honteux et de despotisme stupide qu'a engendrés l'infâme décrépitude du monde.

Mais vous, monsieur, qui jugez de si haut cette question so-

ciale, vous, philosophe indulgent et moraliste sensible et fort, qui ne croyez point au danger des livres réputés *immoraux*, pourquoi en écrivant, à propos de moi, ces trois ou quatre belles pages sur la morale publique, avez-vous perdu une si bonne occasion de gourmander l'esprit de cupidité, les habitudes de débauche et de violence qui de la part de l'homme autorisent ou provoquent les crimes de la femme dans un si grand nombre d'unions? N'eussiez-vous pas rempli d'une manière plus complète le devoir que vous vous êtes imposé envers la société, si vous vous fussiez prononcé avec force en faveur de cette antique morale chrétienne qui prescrit la douceur et la chasteté au chef de la famille? Il n'est pas question ici de cas d'exception, *d'unions mal assorties*. Toutes les unions possibles seront intolérables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les erreurs d'un sexe, tandis que l'austère et salutaire rigueur du passé subsistera uniquement pour réprimer et condamner celles de l'autre. Je sais bien qu'il y a certain courage à oser dire en face à toute une génération, qu'elle est injuste et corrompue. Je sais bien qu'à écrire tout ce qu'on pense, on se fait beaucoup d'ennemis parmi ceux qui se trouvent bien des vices du temps, et qu'on doit s'attendre, quand on a eu cette franchise, à subir pendant le reste de ses jours une persécution qui ne s'arrêtera pas devant le seuil de la vie privée; mais je sais aussi que lorsque certaines femmes ont eu ce courage, il ne serait pas indigne d'un homme, et surtout d'un homme de conscience et de talent, de faire grace à ce qu'il y a de manqué dans leurs efforts, de donner assistance et protection à ce qui peut s'y rencontrer de brave et de sincère.

Si vous eussiez vécu au temps où *Tartufe* fut persécuté comme une œuvre d'impiété, vous eussiez été de ceux qui, bien loin de se constituer les champions de l'hypocrisie, résistèrent, de toute la puissance de leur conviction et de toute la pureté de leur cœur, aux sournoises interprétations de la critique : vous eussiez écrit et signé de votre propre sang, alors comme aujourd'hui, que la pensée qui produisit le *Tartufe* fut une pensée éminemment pieuse et honnête, que Dieu n'est pas attaqué dan la personne d'un cagot, que la paix et la dignité des familles ne sont pas compromises quand on en chasse d'infâmes intrigans. Il est vrai que *Tartufe* est un chef-d'œuvre, et qu'il mérite

toutes les sympathies des ames élevées, et comme sujet et comme exécution.

Mais si la plume de tels écrivains est à jamais brisée, si les vigoureuses couleurs des grands siècles sont perdues, si, au lieu d'Aristophane, de Térence et de Molière, il ne nous reste plus que George Sand et compagnie, l'éternelle infirmité humaine n'en est pas moins encore, sous les yeux du philosophe critique, saignante, lépreuse, digne d'horreur et de compassion. L'éternel rêve des cœurs simples, la *justice*, n'en est pas moins debout (au loin, il est vrai), mais radieux, mais nécessaire, mais appelant à soi tous les effets et tous les désirs. Réduits à juger de pâles compositions, ne serait-ce pas, messieurs, une raison de plus pour vous autres de vous en prendre au fond des choses, d'épargner l'apôtre pour encourager le principe? C'est ainsi que vous suppléeriez à l'insuffisance de vos moyens, et vous restitueriez au siècle ce qui lui manque en force et en génie.

Il me reste à vous remercier, monsieur, pour les bons conseils que vous m'avez donnés. Je m'accuse, je le répète; car si vous ne m'avez pas toujours bien compris, c'est ma faute et non la vôtre. L'homme qui contemple une bataille du haut de la montagne, juge mieux des fautes et des pertes des armées, que celui qui marche dans la poussière et dans l'enivrement du combat. Ainsi le critique sans passion en sait plus long sur l'artiste bouillant et sur son travail, que l'artiste lui-même. Socrate avait souvent occasion de dire à ses disciples : « Vous alliez me définir la science, et vous m'avez défini la musique et la danse; ce n'est pas là ce que je vous demandais, et ce n'est pas là ce que vous vouliez me répondre. »

Agréez l'assurance de ma haute considération.

GEORGE SAND.

TABLE DES MATIÈRES

